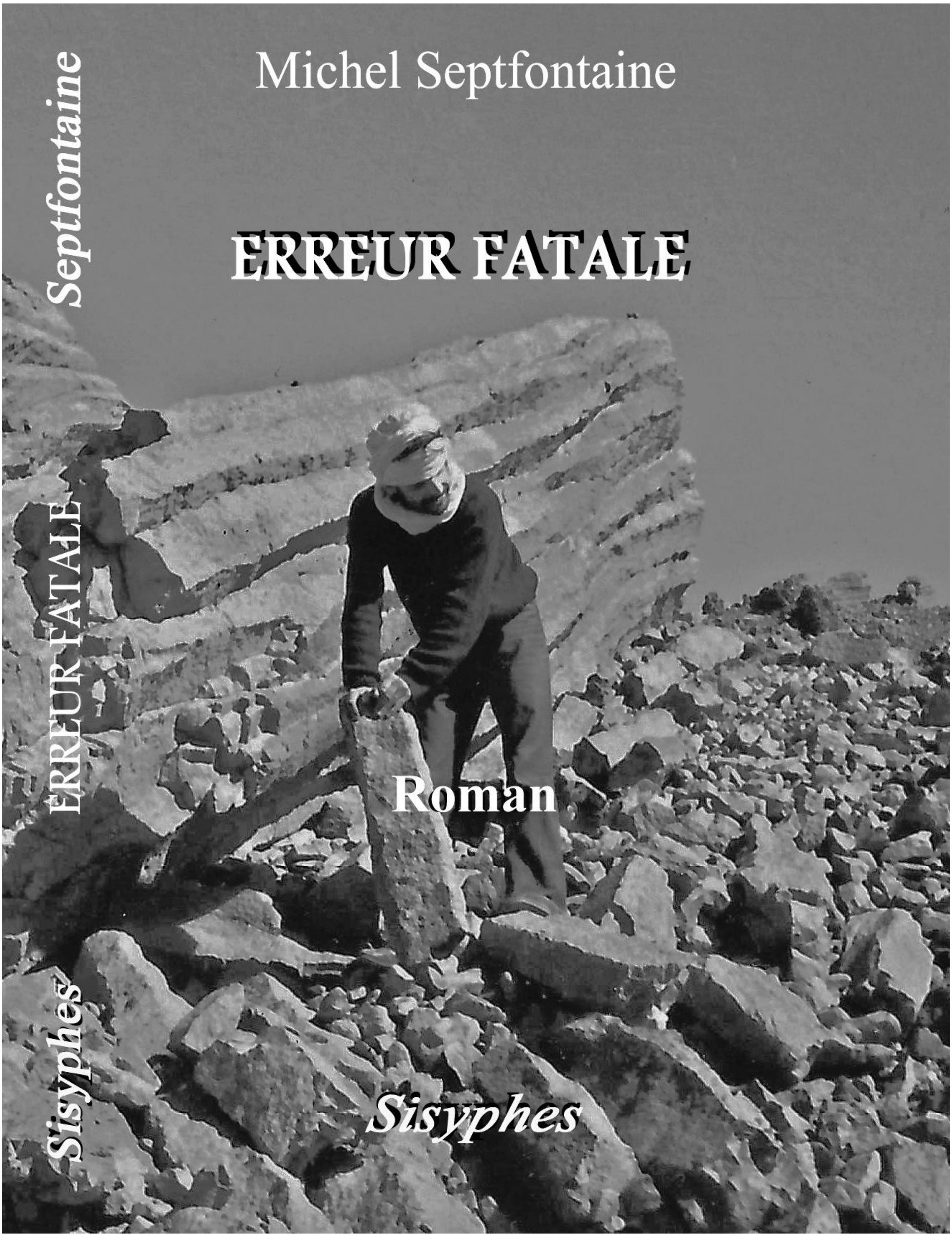
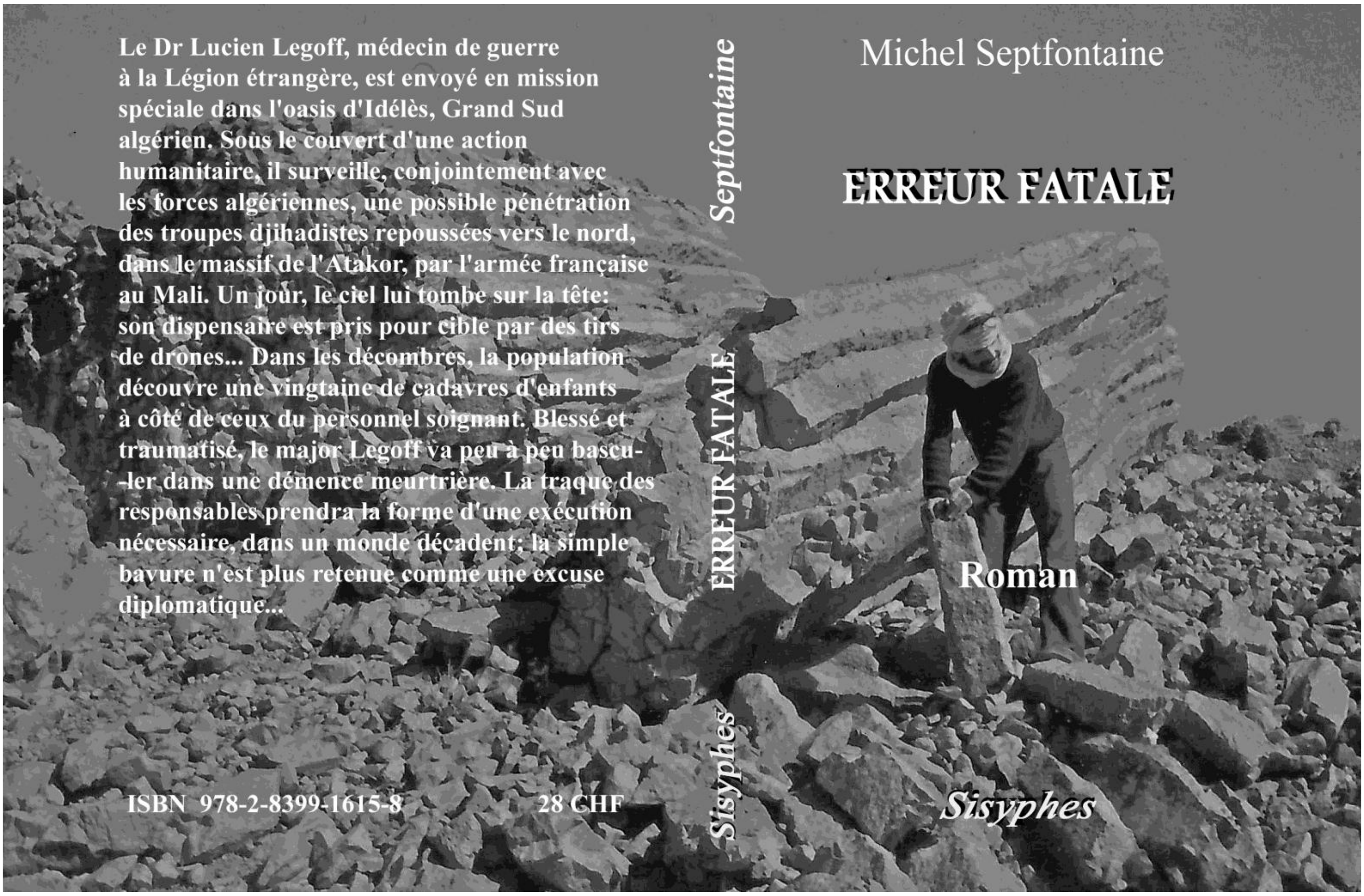

Septfontaine
ERREUR FATALE
Sisyphes
Michel Septfontaine
ERREUR FATALE
Roman
Sisyphes



Le Dr Lucien Legoff, médecin de guerre à la Légion étrangère, est envoyé en mission spéciale dans l'oasis d'Idélès, Grand Sud algérien. Sous le couvert d'une action humanitaire, il surveille, conjointement avec les forces algériennes, une possible pénétration des troupes djihadistes repoussées vers le nord, dans le massif de l'Atakor, par l'armée française au Mali. Un jour, le ciel lui tombe sur la tête: son dispensaire est pris pour cible par des tirs de drones... Dans les décombres, la population découvre une vingtaine de cadavres d'enfants à côté de ceux du personnel soignant. Blessé et traumatisé, le major Legoff va peu à peu bascu--ler dans une démence meurtrière. La traque des responsables prendra la forme d'une exécution nécessaire, dans un monde décadent; la simple bavure n'est plus retenue comme une excuse diplomatique...

ISBN 978-2-8399-1615-8 28 CHF

Septfontaine

ERREUR FATALE

Sisyphes

Michel Septfontaine

ERREUR FATALE

Roman

Sisyphes

ERREUR FATALE

Chronique d'une bavure ordinaire

Du même auteur **:**

L'Impasse, Éditions Thélès, Paris 2007 ; Éditions Sisyphes, 2010

La Scierie – Le forestier de la Cathédrale, Éditions Thélès, Paris 2008

Le Soleil Pourpre – Chronique d'un marginal, Éditions Sisyphes, 2010

La Loge, Éditions Sisyphes, 2011

L'Imposture, Éditions Sisyphes, 2012

Profil de Mort – Dans la maison vide, Éditions L'Harmattan/Amarante, 2013
Commentaire de « *L'Illustré* », Genève, 07.10.2013 :
Blaise Calame : « *… sa description fait mouche. On accroche, captivé et ravi de retrouver chez un auteur suisse le souffle d'un écrivain installé comme le Chilien Luis Sepulveda, un maître de la description.* »

Textes pdf et extraits sur www.archive.org et « Open Library »

Michel Septfontaine

ERREUR FATALE

Chronique d'une bavure ordinaire

Roman

Sisyphes

Couverture : décor ruiniforme dans le massif de l'Atakor, lave basaltique ; photo de l'auteur (1974)

Texte intégral

Adresse E-mail de l'auteur sur le site : www.palgeo.ch

ISBN 978-2-8399-1615-8

Notes biographiques

L'auteur est né en 1944 à Genève ; boursier de l'État dans le secondaire, il suit ensuite des études de géologie à l'Université. Puis il travaille en Algérie, dans le cadre du projet de développement d'une cimenterie en Oranie. Conquis par le pays et ses habitants, il accomplit en 1974, avec sa compagne, un raid de six semaines en 3CV à travers le Sahara. Après plusieurs années de recherches géologiques dans les Alpes, Michel Septfontaine est engagé en 1980 par le Service de la carte géologique du Maroc, avec le soutien financier de l'aide humanitaire suisse. Il réside cinq ans à Rabat avec sa famille et effectue de nombreuses missions dans le Haut Atlas et la chaîne du Rif, en pays berbère.

À la suite de ses recherches sur le terrain, l'auteur a publié de nombreux travaux scientifiques traitant de la géologie des Alpes (dont un mémoire de 120 pages, éditions Birkhäuser, Bâle, 1983) et de l'Atlas marocain.

Une bibliographie géologique figure sur : **www.palgeo.ch**; les publications scientifiques disponibles en pdf sur www.Academia.edu ; les ouvrages romancés sur « Open Library », « Library Thing », Wikipedia et le site de la Bibliothèque cantonale vaudoise (BCURumine).

L'auteur est également curieux de littérature engagée, de récits de voyages, et d'introspection personnelle. Il a publié six romans, aux éditions Thélès, Sisyphes (autoéditions) et L'Harmattan (« *Profil de Mort* »). Ces ouvrages sont répertoriés et résumés sur certains sites de vente internet, via Tite Live. Certaines parutions sont disponibles, en ligne, dans les librairies Payot en Suisse romande ou consultables dans les bibliothèques publiques (Genève et Vaud).

Un **dossier de presse** est disponible en pdf sur : www.**archive.org, Texts search creator Michel Septfontaine avec certains romans en téléchargement gratuit. Voir aussi www.Academia.edu pour le profil et le dossier.**

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait une pure coïncidence. Toutefois, les événements tragiques relatés dans ce roman ont une base ancrée dans la réalité… la réalité des guerres modernes (ces drones de guerres !) robotisées, entre jeu vidéo et feu du ciel télécommandé, avec les inévitables dérapages qui leur sont associés, dénoncés sur des sites « contestataires » montrant l'hégémonie et la mauvaise foi des grandes puissances, « impuissantes » en face de cet outil internet qu'elles ont elles-mêmes créé à des fins stratégiques et confidentielles ! Ironie de l'histoire, l'arroseur arrosé… les images ne manquent pas, du ridicule au tragique.

« Malheur à ceux par qui
le scandale arrive ! »
Matthieu XVIII, 7

Résumé

Le Dr Lucien Legoff, médecin de guerre à la Légion étrangère, est détaché en mission spéciale dans l'oasis d'Idélès, Grand Sud algérien. Sous le prétexte d'une action humanitaire, il est chargé de signaler une possible pénétration des troupes djihadistes repoussées dans le massif de l'Atakor par l'armée française au Mali. Cette mission s'effectue conjointement avec les forces algériennes, stationnées aux frontières. Un jour, le ciel lui tombe sur la tête : son dispensaire est pris pour cible par des tirs de drones, d'origine inconnue... Dans les décombres, la population découvre une vingtaine de cadavres d'enfants à côté de ceux du personnel soignant. Blessé et traumatisé, le major Legoff va basculer dans une démence destructrice. Il est considéré par plusieurs gouvernements, dont la France, comme coupable par négligence de cet attentat commis au sol, car personne ne croit à l'hypothèse invraisemblable d'une attaque aérienne. Il va devoir s'enfuir pour tenter de se justifier…

Une traque sanglante s'organise, alors qu'Ahmed, le chauffeur du major, lui aussi en cavale, a pu photographier une roquette intacte (un « raté ») portant des inscriptions en hébreu. Les photos sont publiées et créent un énorme scandale diplomatique. Grâce à la complicité d'un ancien pilote américain, spécialiste en cybernétique, le Dr Legoff obtient les coordonnées de la base des drones, dans le Néguev et surtout la liste des responsables de cette agression qui prend la forme d'une terrible bavure, commise sur territoire algérien. Cette bavure aurait pu être évitée, sans l'obstination et la maladresse de militaires juifs et américains manipulés et cependant responsables,

avec pour tâche la liquidation d'un chef iranien d'Al Qaïda, présent au Maghreb. Mais, pour l'État-major de Tsahal, la mort des enfants d'Idélès n'est qu'un détail dans le cadre de la lutte pour la pérennité de l'État d'Israël contre l'Iran et les pays arabes, et un avatar du maniement des avions sans pilote. Legoff n'acceptera pas cette vision réductrice, inhumaine, ainsi que l'image moderne trop répandue, de « dégât collatéral », ou de frappes dites « chirurgicales » ; des termes offensants, une dérive sémantique pour un homme qui, en tant que chirurgien, a opéré sur le terrain de nombreux jeunes soldats engagés dans un combat douteux…

Devenu un « *homme tragique* », il va se transformer à son tour en bête de combat, tuant froidement tous ceux qui s'opposent à son projet : l'exécution des responsables du massacre d'Idélès, qui ne seront jamais conduits devant un tribunal pour « crime de guerre » !

Avant-propos

La guerre est un art, on le sait depuis l'Antiquité et Machiavel, mais elle présente des différences avec les autres formes artistiques les plus communes : la peinture, la sculpture, la musique ou l'écriture. Il faudrait évidemment définir l'art, en tant que tel, mais ce n'est pas le sujet ici. Pour faire simple, admettons que l'activité artistique consiste à se révéler ou à s'oublier dans un acte de création, dans la contemplation d'une construction (l'œuvre) qui en résulte, sortie d'un mouvement de l'inconscient : une pulsion, une intuition, un affect ! Mais obéissant toutefois à des règles strictes, comme l'harmonie en musique ou la stratégie militaire sur le champ de bataille. C'est la face dionysiaque, tragique, du créateur (Nietzsche), domptée par Apollon, le modérateur.

La guerre connaît donc ces éléments de base, liés aux pulsions les plus primitives, en particulier chez ceux qui l'organisent (les esthètes) et qui la font faire par les autres, sans prendre de risques… ou encore pour ceux (les techniciens) qui la contemplent devant un écran... Mais le but est différent : l'acte réfléchi ou inconscient obéit à un désir de destruction, de démantèlement, de *déconstruction et de décomposition*. Cependant on y trouve l'intention, à peine avouée, de réaliser un scénario réussi dicté par des règles, des mouvements concertés, comme dans une tragédie du théâtre classique. On reste dans le domaine de l'art. L'improvisation, mal gérée et unique à l'art de la guerre (rien à voir avec l'improvisation en musique moderne qui obéit à des règles harmoniques et échappe ainsi au chaos) vient ensuite et complique tout… Reste quand même la dimension *plastique* dans la manière d'exterminer son prochain et ses réalisations, avec élégance, soit en masse selon des règles apprises dans des séminaires spécialisés, soit individuellement, pour les romantiques, en combat singulier. Une relation avec les arts plastiques

donc, la danse, le jeu des corps et des corps d'armées. Il n'est pas ici question de soucis bassement politiques ou électoraux…

Toutefois, le but de la guerre est aussi de redessiner les contours d'un territoire, en les lissant dans les zones des futures conquêtes : en cela, elle s'apparente au dessin artistique ou technique. Mais concrètement l'exécutant, le guerrier, court un grand risque et dans le scénario spatio-temporel proposé, tout est fait pour qu'il s'en sorte vivant en éliminant proprement son adversaire, afin de pouvoir *resservir* lors d'une prochaine représentation... On rejoint le domaine du théâtre, avec tout l'effort physique et mental qui le caractérise. On dira qu'il est courageux, « héroïque » sur scène ; lui aussi est un homme de l'art ! Comme un artiste saisissant son pinceau, soudainement inspiré, il brandit son fusil dont il connaît à fond le maniement, et abat son adversaire... C'est un geste d'artiste, mais il est le seul à ne pas le savoir, au milieu du crépitement des mitrailleuses… Au péril de sa vie, il a contribué à conserver et à améliorer, pour la nation, ce tableau vivant : la condition humaine et ses « valeurs », dans un espace esthétique. L'œuvre est alors en voie d'achèvement… mais la paix retrouvée crée comme un vide, un trou sur la toile. L'art de la guerre connaît aussi des temps morts, des lacunes, ainsi que les pages blanches d'un écrivain à court d'inspiration !

Voilà comment on concevait la chose, en ces temps reculés… Cependant la réalité sur le terrain est bien différente, et même dans les bureaux des décideurs : une situation délicate pour les États-majors qui ont préparé avec soin le déroulement des opérations, selon un protocole rigoureux, nous l'avons dit ! De nos jours, une certaine liberté d'expression nous fait découvrir un tableau encore plus médiocre : il m'est pénible d'avouer que l'on pourrait suspecter ces organisateurs étoilés, au-dessus de tout soupçon, de mensonge caractérisé et de forfaiture, avant mais surtout *après* les combats. En effet, ces stratèges modernes se refusent à admettre que les opérations

de « pacification » se sont déroulées le plus souvent dans la plus grande confusion, laissant aux générations futures des pays dévastés et irrécupérables ! Toutefois, on entend parfois, dans ce concert de réactions discordantes, une parole satisfaite, qui calme les consciences : « *we made the job* ! » (Parole de texan). Douter de telles paroles historiques serait inconvenant ; ce serait admettre l'inutilité de nos responsables démocratiquement élus... Ce serait admettre que la guerre n'est plus un art, une *destruction esthétique*, un *travail nécessaire* et achevé, mais un massacre, une boucherie, à laquelle participent involontairement les populations civiles, spectateurs intéressés, qui sont pris à parti sous les bombes comme n'importe quel acteur sur la scène des opérations. Dans ce théâtre, le public participe… On a je pense compris que c'était là la toile de fond du présent ouvrage, tissée grâce aux sujets récurrents de notre actualité, qui se perd dans la banalité de l'histoire…

Ainsi, de nos jours, la guerre n'a plus droit au statut d'art plastique : on ne sculpte plus les corps directement par le fer et par le feu et on ne les fait plus danser… Les scénarios d'extermination ne s'écrivent plus de la même façon, le vocabulaire change suivant les lois de la propagande qui, elles sont immuables. Par définition, l'autre indésirable est un « *terroriste* », soit un individu ou un groupe. Pour les Allemands en 42, les Résistants étaient des « *terroristes* » ; les Palestiniens, qui n'ont pas d'État reconnu, sont des « *terroristes* » Israël est un État « *terroriste* », hégémonique dans les colonies. Le terrorisme d'État est un truisme mais qui dérange. Faire la guerre sans la déclarer… Même le savoir-vivre le plus élémentaire est bafoué ! On parle alors de « guerre asymétrique », Saïd contre Goliath, et toute la grandeur esthétique, dionysiaque, du drame s'effondre devant la mesquinerie des règlements de compte entre extrémistes religieux et nationalistes. Une affaire de clercs de notaires, à coups de dogmes empoisonnés. Enfin la guerre s'est encore démocratisée, comme en

Syrie et dans la bande de Gaza : on oublie les tirs ciblés, la technologie de pointe (des alibis) et on tire dans le tas. Des civils sous un tapis de bombes, *Guernica* est de retour et l'art de la guerre, devenu décadent, a perdu ses idoles et son panache antique… Zarathoustra le solitaire n'en finit pas de mourir !

Table des Matières

Première partie

Deuxième partie

« À partir de choses qui sont arrivées et de choses telles qu'elles existent et de toutes les choses que vous connaissez… vous construisez grâce à votre imagination quelque chose qui n'est pas une représentation, mais qui est une chose nouvelle, qui est plus vraie que tout ce qui est vrai et qui vit, et vous la faites vivre… »

Ernest Hemingway (Paris Review, 1958)

« Une civilisation fondée sur le principe de la science ne peut que sombrer, du moment où elle commence à devenir illogique, c'est-à-dire à reculer devant ses propres conséquences. »

Nietzsche

« *La Naissance de la Tragédie, XVIII* »

Première partie

« L’usage d’armements totalement automatisés
est problématique, car il n’est pas possible
de trouver une personne responsable. »

Encyclopédie Wikipédia 2013

Chapitre Premier

Drones d’insectes

Après le repas, j’ai décidé de faire une courte sieste. La cuisine d’Ahmed était toujours un peu trop lourde : trop d’huile dans le tajine et peu de légumes. La viande de mouton baignait dans un jus infâme et je soupçonnais mon chauffeur d’utiliser un nombre incalculable de fois la même huile, par paresse, pour s’éviter la corvée du ravitaillement… Je lui ai dit, ironique : « Tu pourrais tout aussi bien nous empoisonner à l’huile de vidange, pas vrai Ahmed ? » Il a souri de toutes ses dents cariées, en me répondant : « *Aouah** ! » Pas d’huile de vidange, m’sieur Legoff… pas d’huile de vidange ! C’est bonne huile d’olive ; l’huile des « *zitounes** »… moi acheter chez *le « Mozabite** ! » C’était un peu un jeu entre nous. On s’engueulait parfois, comme un vieux couple. Depuis le temps…

Mais aujourd’hui, j’avais vraiment le ventre lourd et besoin de repos. La chaleur était accablante, c’était étrange pour un début octobre. J’ai contourné le mur crevassé de la vieille école, pour retrouver mon coin d’ombre. L’école, transformée en dispensaire : un bâtiment en pisé qui avait supporté des lustres de tempêtes de sable et épongé les rafales des pluies hivernales, au moins une fois tous les cinq ans… Le désert fleurissait alors, comme une jeune fille qui s’éveille d’un long sommeil et retrouve une nouvelle vigueur pour

jouir de ses sens engourdis. Le bâtiment, qui servait aussi d'hôpital de fortune, était comme un havre de paix dans ce paysage aride, en bordure de l'oasis. Les enfants devaient déjà dormir à l'intérieur. Du moins certains d'entre eux. Il y avait aussi les autres, des agités, des gosses qui souffraient et quelques adultes : la malaria, les infections de toutes sortes, les piqûres de scorpions et les accidents domestiques… Je manquais de médicaments, comme toujours, dans ces régions oubliées des hommes. Oubliées, oui ! Du moins jusqu'à ces derniers temps… la rébellion Touareg et les mouvements djihadistes avaient changé la donne : ils avaient l'armée française aux trousses, depuis le Mali, et remontaient au nord…

C'est l'ambassadeur à Alger qui m'avait suggéré de transformer l'école en dispensaire, tout en continuant à donner quelques heures de cours de français. Mon contact, un haut-gradé du bataillon, Carozzi, un Corse obstiné et méfiant, un vieux renard de la Légion, que je connaissais bien et qui s'était converti dans le renseignement, avait approuvé en secouant la tête, comme devant une évidence :

« *Vous êtes médecin et chirurgien, major Legoff, un médecin détaché, certes, mais ce dispensaire, c'est la couverture idéale et les Algériens n'ont rien contre les humanitaires. Là-bas, les Touareg vont vous recevoir comme un marabout, un sauveur…* Carozzi en rajoutait toujours un peu, histoire d'arrondir les angles… Je lui avais répondu :

— *Je n'aime pas votre jeu, brigadier, sauf votre respect… Je soigne nos soldats, c'est mon boulot… Je rafistole nos hommes, parfois trop imprudents ; des têtes brûlées… Mais là, j'ai l'impression d'être une balance, un faux jeton, au milieu de nulle part. L'armée est à cinq cent kilomètres au sud et les islamistes n'ont pas encore franchi la frontière !*

— *Cela ne saurait tarder, mon ami… cela ne saurait tarder ! Et vous allez être aux premières loges. Nous avons repéré une cache d'armes, dans le vieux bordj, et des types suspects qui gravitent*

autour ; ils squattent les ruines… Notre informateur a dû quitter l'oasis… un maladroit qui a pris des risques inutiles. Pour l'instant on les tient au frais, on les observe… Ils serviront d'appas ! Vous pêchez Legoff ? Non ? Dommage…Vos renseignements seront précieux, pour coincer les rebelles, lorsqu'ils remonteront vers le nord. Nous avons besoin d'une « balance » fiable, comme vous dites, avec une présence militaire réduite à quelques hommes ; les Algériens sont évidemment dans le coup, quoique un peu réticents... Pour parler franc, vous serez en mission de renseignement, en soutien de l'armée algérienne. Vous devrez vous mettre aux ordres du commandant de Tamanrasset… Le lieutenant est déjà au courant. J'ai d'ailleurs ici votre ordre de mission… confidentiel. Mangez-le après l'avoir lu ! Je plaisante, bien sûr… il y a une dizaine de pages… Bref, soyez très prudent ! Nos chefs ne font pas confiance à l'armée et « Al Qaïda » au Maghreb est partout… Vous ne serez pas dépaysé, même le désert vous rappellera votre séjour constructif et plein d'enseignement en Afghanistan, une chance en quelque sorte ; notre engagement était officieux…. C'est bien vous qui cherchiez le contact avec l'autre, non ? J'ai haussé les épaules et remarqué, sans acrimonie :

— *Vous me provoquez, brigadier… Je vous préférais là-bas, sur le terrain !* J'ironisais à peine… Je l'avais soigné pour quelques bricoles ; il fréquentait souvent des lieux mal famés à Kaboul, « en toute discrétion », pour reprendre son vocabulaire volontairement pondéré !

— *Du tout, Legoff… Personnellement je pense que vous êtes un type bien. Je sais qu'en réalité vous n'aimez pas les gens, mais vous êtes honnête ; on peut compter sur votre collaboration ! J'ai lu votre CV, vous étiez antimilitariste pendant votre adolescence, classé comme anarchiste, et vous voilà l'un des nôtres… Après toutes ces années d'études ! Vous êtes une énigme, mon vieux, mais quel caractère ! Vous avez fait un travail remarquable au pays des Talibans − qu'ils aillent au Diable ceux-là ! Tout ça pour rien ! − et*

plusieurs gars vous doivent la vie, des Américains j'crois bien, des obèses ; le « ketchup » coulait à flot au bloc opératoire, pas vrai… Il ricana stupidement, puis tenta un regard amical, un rien protecteur, mais il était mauvais comédien !

« *Paraît que vous maniez aussi bien le FM que le bistouri ? Je vous fais une fleur, major Legoff… et je ne plaisante plus. Nous avons besoin de vous ; votre idéalisme à rebours a du bon et vous saurez gagner la confiance des locaux. Alors à vous de jouer… vous avez le soutien de la brigade, du bataillon et de l'armée algérienne. Un détachement héliporté de la Légion étrangère est basé en Libye, près de la frontière, à un jet de pierre de Djanet, au cas où !* » Je devais m'en souvenir par la suite…

Maintenant, l'oasis est plongée dans un silence épais, pâteux ; ma bouche aussi est pâteuse, et j'avais, depuis le matin, la désagréable impression de sortir d'une gueule de bois, après une nuit folle. Les médicaments, bien sûr ; ma dose journalière de morphine, à cause des douleurs à la hanche. Un éclat de mortier… et j'en avais aussi reçu un autre derrière le crâne, heureusement sans trop de gravité. Le scanner n'avait pas révélé d'injure au cerveau… un cerveau qui parfois fonctionnait un peu trop vite pour un légionnaire en blouse blanche… un légionnaire désabusé, mais pas encore traumatisé. J'avais choisi de rempiler et la médecine de guerre me fascinait. J'avais l'impression de faire reculer les murs de l'absurde… Et puis je lisais beaucoup, pendant mes temps libres ; je trainais une cantine bourrée de bouquins ; du lourd : entre Dostoïevski, Nietzsche et les existentialistes, mon cœur balançait. Je découvrais aussi Cioran et son « *Traité de décomposition* ». Le nihilisme me convenait, mélangé à un peu de cynisme et d'humour, l'espoir des pauvres et leur consolation ; une position qui paraissait assez bien correspondre à notre situation,

en Afghanistan ou ailleurs, même dans le monde civil manipulé et anesthésié par la consommation… L'homme réduit à l'état de fourmi et heureux de l'être. Le meilleur des mondes, en quelque sorte !

J'ai attaché une extrémité du hamac au tamaris un « *ethel** » au Sahara, qui me couvrait généreusement de son ombre et l'autre extrémité à un crochet métallique rouillé, fiché dans le mur de l'école et qui n'avait pas d'usage apparent. Un petit vent chaud faisait frémir les ramures. J'ai laissé échapper un soupir de soulagement, de bien-être, avant de m'installer sur cette couche de fortune. J'avais pris un bouquin avec moi, que je ne lirais pas. Mes yeux brûlés par l'éclat impitoyable du ciel se fermaient, sans me demander la permission. Il y avait des mouches qui me tournaient autour… c'était inévitable : dans tous les déserts du monde il y a des mouches ; elles font parties du tableau, de l'écosystème (un terme à la mode) et rendent la vie impossible à toutes les personnes qui désirent un repos mérité à l'extérieur des habitations.

J'entendais leur bourdonnement incessant, strident, mais je me suis quand même assoupi quelques minutes. Cependant, ces mouches-là ont la faculté naturelle – et pour elles indispensable et instinctive – de piquer chaque surface de peau accessible appartenant à un quelconque mammifère, moi en l'occurrence, pour s'alimenter en sang frais.

J'ai ressenti une forte douleur à la cheville et je me suis redressé brusquement pour me gratter… C'est alors que j'ai surpris, venu de nulle part, un autre bourdonnement, une octave plus bas que celui du froufrou d'une mouche ordinaire, accompagné d'une sorte de chant monocorde, qui m'a rappelé la vibration à haute fréquence d'un aspirateur ou d'une tondeuse à gazon déréglée. Une tondeuse ou un aspirateur en plein désert ! Au milieu de mon léger délire onirique, je me suis surpris à rire : évidemment, la hamada avait besoin d'un sérieux nettoyage, la poussière recouvrait tout... Dans l'oasis on baignait presque constamment dans une brume jaune, malsaine, qui

faisait tousser les gosses pendant les leçons. Mais l'herbe y était rare, voire inexistante…

Ce bruit étrange venait de l'horizon de l'ouest et j'ai rapidement compris qu'il devait s'agir d'un quelconque engin volant qui se dirigeait vers nous. J'ai identifié ce son comme le bruit provoqué par un ou plusieurs moteurs à hélices ; des pales tournant à haut régime en altitude ; j'en ai déduit qu'il y avait nécessairement quelqu'un qui cherchait à atterrir sur le petit aéroport de fortune, situé à cinq cents mètres des habitations… Un avion ou un hélicoptère en détresse ? J'ai fait quelques pas sous l'arbre, complètement réveillé. Le bruit s'est amplifié ; c'était bien celui d'un avion à hélices, comme au bon vieux temps, mais de petite dimension, et qui tournait à haute fréquence… un jouet dans le ciel ! J'avais la bizarre impression qu'il tentait de me dénicher, comme une personne recherchée ; qu'il s'adressait directement à moi. Le tempo de mon existence s'accéléra soudain, mon destin surgissait du ciel, du néant, de nulle part… Je les ai vues soudain : deux ombres noires, comme des oiseaux de proie. Les ailes de la mort. J'étais paralysé par la peur et l'étonnement.

L'explosion m'a surpris là, debout, le regard fixé sur le mur ocre et lézardé de l'école. Une explosion, une déflagration, qui m'a semblé titanesque, comme le rugissement de colère d'un dieu antique. J'ai alors senti ce géant qui me prenait par les épaules pour m'envoyer planer à une dizaine de mètres sur le sol caillouteux, avec toujours ce bruit d'enfer derrière moi… J'ai mal réussi mon atterrissage, ma tête a porté violemment sur un bloc de lave et mon bras gauche a heurté le sol plutôt râpeux de ce côté-ci de l'oasis. Les premières dunes n'étaient qu'à une centaine de mètres de moi ; elles auraient amorti le choc…

J'ai perdu conscience pendant un certain temps, quelques secondes ou quelques minutes, mais la douleur de mon bras, probablement cassé, m'a réveillé rapidement. Je me suis mis à genoux, et j'ai

regardé autour de moi, effaré, sans repères, l'estomac noué par l'angoisse. Le décor paisible de cette matinée lumineuse, l'ocre des maisons, la chevelure verte, ébouriffée des palmiers avait été complètement effacés. Mon tamaris n'était plus qu'un souvenir et l'école… Bon dieu… l'école, le dispensaire !

Je me suis mis debout pour tenter d'y voir plus clair à travers ce nuage de poussière jaune, un écran flou, qui retombait lentement sur terre, comme un léger voile de tulle, tout en dérivant vers le nord-est, poussé par le sirocco. Des lueurs rouges, sinistres, rampaient tels des feux follets entre les décombres, ondulant sous la brise. Puis le ciel s'est dégagé, et un peu de bleu a complété ce tableau apocalyptique. Et j'ai compris que je ne reverrai plus jamais l'école et mon dispensaire : tout n'était plus que ruine ! Seul un mur tenait debout, comme par miracle. Je me suis encore approché et je l'ai vue : une femme, de l'autre côté des ruines, à une dizaine de mètres, une des sœurs Hamo probablement, mes voisins… Elle hurlait comme une folle ; elle aussi m'avait repéré. Elle s'adressait à moi, avec une voix de démente en arrachant son voile et des mèches de cheveux ; elle se griffait le visage. Une vision insoutenable. J'ai compris quelques mots : du « *tamachek** » et de l'arabe avec des mots en français qui sortaient de sa bouche comme un flot vomissant : « Maudits, nous maudits, toubib… Allah est grand… Allah est tout puissant : « *Allah ou akbhar* »… lui tuer, frapper où il veut… la famille, la maison, tout détruit… les roumis maudits, toi maudit, nous tous maudits, les enfants… « *Mektoub, mektoub** » Des morts, partout, « *moute** », mon père, mes sœurs… « *Chouf** les enfants… Pourquoi nous, toubib ? Allah en colère… pourquoi nous ? « *Alesch*, alesch…* toubib ! Toi tu comprends ? »

Elle se trouvait de l'autre côté de la petite cour, abritée auparavant par une haie de figuiers centenaires. Maintenant il n'y avait plus de figuiers, plus de cour, plus d'école, plus rien, sauf elle et moi. La

vieille se roulait maintenant dans la poussière, recouvrait son corps de cendres… C'était le rite ancestral face à la mort…

Soudain, j'ai eu comme un réflexe sensé : l'impression de me réveiller en face du désastre. Où étaient passés mes petits malades, et les gars du dispensaire qui me donnaient un coup de main pour une poignée de couscous ? La cour était encombrée de gravats et je n'avais pas immédiatement repéré les corps. Peut-être qu'inconsciemment je ne voulais pas les voir ; c'était tout simplement impossible… ce matin encore…. Je me suis avancé de quelques mètres, mon bras me faisait terriblement souffrir et j'ai ressenti une vive douleur dans la hanche : un rappel de mes anciennes blessures, mises à mal par ma chute. J'étais au bord de l'évanouissement, mon cœur battait à tout rompre. Devant moi, entre les débris de mon école, ils étaient presque tous là, sauf peut-être quelques corps restés dans le dispensaire, sous les briques de pisé et les blocs de ciment.

J'avais probablement l'air d'un parfait abruti, blanc de poussière, comme la femme qui continuait à geindre en face de moi. J'ai repéré les cadavres d'après les vêtements colorés qui faisaient des petites taches gaies, dispersées au hasard, sur les côtés du tas de ruines et entre les pans de mur. Je comptais à haute voix, en m'aidant de mes dix doigts, comme pour faire reculer le pire, l'inéluctable vérité. Il y avait au moins quinze corps, mais le compte n'y était pas… Des poupées disloquées, des pantins habillés comme pour la fête. Il n'y avait pratiquement que des enfants, leur taille n'atteignait pas un mètre cinquante, et même moins d'un mètre. Comme je donnais aussi classe dans le dispensaire (que j'appelais pompeusement « mon école »), j'accueillais parfois des gamins du niveau « maternelle » pour les occuper à des petits travaux pratiques. Il y avait aussi les malades, peu nombreux, qui suivaient avec intérêt les progrès de mes petits protégés.

Évidemment, tous ces gens me servaient de couverture, ma mission d'informateur était en principe secrète et je faisais mon rapport hebdomadaire à Tamanrasset, de vive voix à mes contacts algériens, pour éviter les écoutes de l'adversaire. Les « djihadistes » avaient parfaitement assimilé notre technologie et le gouvernement français ne voulait pas non plus que les Américains mettent leur nez dans nos affaires, depuis le Maroc voisin ou la Mauritanie, où ils avaient des camps d'entraînement.

Pour l'instant, j'errais comme un fantôme, soulevant des tissus sanglants, retournant des corps. Il n'y avait toujours pas le compte… Le reste était enseveli sous les décombres de l'école. Ceux-là, que j'avais devant moi, avaient été soufflés comme des fétus de paille par l'explosion, et ils avaient atterri au milieu de la cour. Mes idées commençaient à se brouiller dans ma tête. La seule chose que j'ai retenue (je m'en suis rappelé plus tard), c'est qu'il manquait encore une dizaine de corps.

Et puis, tout s'est mis à basculer autour de moi. Des gens accouraient de toute part : les habitants d'Idélès, l'oasis maudite, réveillés par la terrible explosion. Les trois auxiliaires algériens étaient aussi là, ahuris, leur arme inutile à bout de bras. La chaleur était intolérable et j'ai senti que je perdais pied. J'entendais encore les cris de la folle qui pleurait la mort de sa famille et qui invectivait le ciel. Un soldat est venu à mon secours et je me suis évanoui entre ses bras. Je crois que je pleurais des larmes de sang.

Plus tard, j'ai repris conscience dans le poste, un jeune militaire était penché sur moi. Je crois qu'il priait, mais je n'en suis pas sûr. Dans ce pays, tout le monde prie avant de commencer à s'étriper ! Ils avaient bien assimilé la leçon des Occidentaux qui avaient fait de même pendant des millénaires. Mais ils y mettaient plus de conviction, en apparence du moins. Comme je n'y connais rien en matière religieuse, j'évite de me poser trop de questions… Le garde

m'a dit : « Nous avons eu Tam par radio ; ils vont envoyer des secours… » Il n'a pas fait d'autres commentaires, j'ai trouvé ça étrange… D'habitude on se taillait des bavettes interminables avec ces jeunes gars venus du nord et qui s'ennuyaient à mourir dans le Grand Sud ; ils écoutaient nos exploits contre les Talibans, avec Ahmed qui en rajoutait toujours un peu…

Je me suis soulevé sur mon bras valide, l'autre bras me faisait toujours très mal. Mais quelqu'un de bien intentionné avait installé une attelle de fortune au niveau de la fracture. Sûrement pas les militaires algériens qui étaient peu habiles et ne prenaient jamais d'initiative. Ils avaient trop peur des conséquences, d'encaisser des remontrances de la part de leurs supérieurs… Une armée de fantoches, des hommes mal soudés, en face de types déterminés et entraînés, prêts à mourir…

Devant l'entrée, à contre-jour, j'ai repéré une silhouette familière : Ahmed, mon vieux compagnon… Il était vivant ! Je me suis alors souvenu que je l'avais envoyé chez le « *Mozabite** », un exilé, qui tenait une épicerie de l'autre côté de la palmeraie. Il devait aussi récupérer la Jeep en révision chez le mécano, un cousin de l'épicier. J'avais un besoin urgent de savon et de quelques bricoles pour faire tourner le dispensaire. Je lui ai dit, avec une voix tremblante que je ne me connaissais pas :

« Dieu soit loué, Ahmed… j'ai cru que tu étais avec les gosses, dans cet enfer ! Je perds un peu la boule, mon vieux… j'avais oublié : le savon, l'épicerie, la voiture… Tu es en vie grâce à un pavé de savon de Marseille ! J'avais envie de pleurer à nouveau… le choc m'avait complètement démoli. Les autres avaient déjà compris ; ils secouaient la tête avec commisération. Je n'allais pas beaucoup mieux que la vieille Hamo qui s'arrachait les cheveux, en face de moi, une heure auparavant. Ahmed s'est assis sur le lit de camp.

« Chef, toi aussi beaucoup de la chance, grâce à Dieu « *Amdullilah !* »… J'ai soigné ton bras, une fracture… Je les ai vus les

avions ; deux avions, équipés comme pour la guerre, au moins quatre roquettes sous les ailes. Eux venir pour tuer, sidi Legoff ! Pas de doute… Allah les maudisse ! Ces engins-là, c'est pour observer, normalement… pour des photos, des films… C'est pas normal… ils venaient pour tuer… *nous* tuer avec des gens d'Idélès ! C'est un crime par Allah… un crime ! »

J'ai approuvé en dodelinant de la tête ; toute cette histoire me paraissait irréelle, invraisemblable… qui avait intérêt ? Les Français ? Je travaillais pour eux… alors : les Américains ? Les Russes, et qui encore… les Chinois ? Tout cela n'avait aucun sens. J'étais plongé dans l'absurde ; le meilleur des mondes venait de basculer dans l'arbitraire et le chaos. Je retrouvais mes auteurs préférés et leur vision cataclysmique et pessimiste (réaliste) de l'humanité…

« Je n'ai pas de réponse, Ahmed. Mais je sais une chose : c'est que cette attaque de drones n'était pas un jeu vidéo. Les types aux commandes de ces saloperies avaient parfaitement identifié une cible dans l'oasis. Des saligauds… Ils connaissaient l'existence du dispensaire et probablement notre rôle de chien de garde en face des djihadistes… Ils ont cherché à nous atteindre en sacrifiant des dizaines de civils… des enfants Ahmed… des enfants, la plupart malades de surcroît. Bon Dieu de bon Dieu ! Quels sont les salauds… J'ai mal au bras Ahmed, fais quelque chose ! La morphine… vite ! Je commençais à délirer un peu, j'avais soif, je souffrais comme un vieux chien blessé.

— Moi resserrer l'attelle ! Pas bouger sidi Legoff… Ils ont appelé Tamanrasset. Les secours arriver… la nuit… avant minuit. Hélas, plus de morphine : la pharmacie… elle soufflée, avec la maison !

— Y font quoi là-bas ? Il y a d'autres survivants, des blessés ?

— C'est terrible, chef, les familles venues pour les corps… tous ces enfants ! Des blessés graves, mais… eux pas tenu le coup ! Les secours… pas avant la nuit, par la piste. Les hélicos en opération dans l'Adrar… chez les Iforas ! Au village, des parents te rendent

responsable ; eux pensent que toi jeter le mauvais sort sur l'oasis, l'école. Toi visé… pas les enfants, les civils. Chef, y faut pas retourner là-bas… Et maintenant… Ils vont veiller, un peu de temps ; après, les enterrer, au plus vite. À cause de la chaleur… encore plus de quarante degrés et le soleil se coucher, seulement. Les hommes creusent les tombes… Personne parler, beaucoup prier… »

Je comprenais l'attitude de la population, sa colère… La douleur de ces gens devait être immense ; comme moi ils cherchaient une explication, un responsable, moi en l'occurrence. C'est comme si j'avais volontairement attiré ces drones sur nous, ces armes diaboliques. Des armes de lâches. J'ai dit à Ahmed :

« Retourne au dispensaire et fais-toi discret. Essaie de retrouver des traces ou des restes de ces putains de fusées. Peut-être qu'on pourra en tirer quelque chose ? Prends le téléphone portable, je l'ai laissé dans la Jeep… Fais des photos, elles serviront ! Il y a un flash… Sois discret Ahmed… Cette histoire sent mauvais, elle pue si tu veux mon avis !

— « *Ouarha** », m'sieur Lucien, je crois moi comprendre… c'est un peu « *chouia** » comme là-bas, hein ? Nous quand même bien sorti… « *Amdulillah, Allah ou akbar !* » Moi faire aussi les photos… on ne sait jamais… « *Moulana chouf* * *!* »

— Oui, comme à Kaboul, ou pire encore. Alors discrétion, vieux garçon… c'est le mot d'ordre : *discrétion !* Pas de communication, dans un premier temps ; tu m'enverras quelqu'un de confiance… en cas de séparation… un mot ou un signal. Je serai probablement encore à Tamanrasset. Ensuite, si tu trouves des indices et en cas de nécessité, tu balances tout à la presse, en France et ailleurs… Tout, tu m'as compris ?

— D'accord, chef, bien reçu… »

Pendant mes instants de lucidité, je pensais aux événements, et je trouvais la situation malsaine, explosive. C'était le mot clef après un pareil massacre qui me paraissait délibéré ? Mais je n'avais aucune preuve concernant les responsabilités. Il ne restait plus qu'à attendre et je nageais dans un épais brouillard. Cependant, mon sens aigu de la guerre — eh oui ! C'était mon métier, un métier très paradoxal : tuer ou blesser des gens avec ma section et ensuite essayer de les réparer pour qu'on puisse à nouveau les esquinter pendant les interrogatoires ; comme à la belle époque, pendant la guerre d'Algérie ! — Mon sens aigu de la guerre, donc, me disait que nous étions en train de vivre un événement exceptionnel, qui pouvait faire beaucoup de bruit… D'où les recommandations réitérées de prudence à mon vieux compagnon d'arme. Je l'avais gardé avec moi, malgré sa cuisine exécrable, je l'ai dit, mais il était d'une fidélité à toute épreuve. Mes états de service et mon grade de médecin-major (un grade symbolique) m'autorisaient cette petite dérogation. On formait un tandem reconnu pour son efficacité face aux situations embrouillées, délicates… Il y en avait souvent dans la Légion étrangère, de ces situations ingérables : les gars pétaient les plombs, surtout les jeunes… Pas à cause des combats, il y en avait si peu… mais à cause de l'*ennui* qui nous collait à la peau en dehors des périodes de conflits. L'ennui, le *cafard* qui, même dans la vie civile, détruisait l'entente entre les conjoints, rongeait les individus… L'ennui, imprévisible et insidieux, poussant des hommes à l'acte ultime, ceux qui n'avaient pas la capacité ou l'envie de faire un retour sur leur existence vidée de toute substance… ou à cause de cela ! Des types se flinguaient régulièrement à la Légion, faute d'adversaires… Ils ne recevaient pas de médaille posthume. Et aujourd'hui, après ce cauchemar, on était dans la merde jusqu'au cou ! La suite devait me donner raison.

*

Ils sont arrivés sur le coup des onze heures ; une lune spectrale se levait avec nonchalance au-dessus des crêtes déchiquetées. Ils avaient fait vite : une Jeep, deux automitrailleuses qui se sont mises en position à proximité des ruines du dispensaire, et l'ambulance militaire qui venait me récupérer. Le médecin-chef était absent, c'est donc un jeune toubib qui m'a examiné, sans dire un mot. Après quelques minutes, il a conclu : « Rien de très grave, la fracture est franche ; on vous mettra un plâtre à l'hospice. Je vais vous faire une injection de morphine. Une bonne dose, docteur, la piste est mauvaise… Vous allez faire de beaux rêves ! »

Il avait de l'humour, c'était déjà ça de gagné et j'attendais depuis des heures la fin de mes souffrances, le bras, la hanche etc. Mon sauveur a d'ailleurs remarqué :

« Pour la hanche, il faudra refaire une radio… il est possible que la colonne soit aussi atteinte… Paraît que vous avez fait un sacré vol plané. Terrible cette explosion : cette fois ils ont mis le paquet ; on ne les attendait pas si vite de ce côté de la frontière…

— Attendez, de quoi parlez-vous ? Je les ai vus, les drones et je ne suis pas le seul… d'ailleurs…

— D'ailleurs quoi ? Je ne vous comprends pas… »

Je me suis tu soudain. Je me mordais les lèvres de dépit ; je me serais tapé la tête contre le mur, si j'avais pu. Quel imbécile je faisais ! J'avais recommandé de la *discrétion* à Ahmed et voilà que je vendais la mèche en quelques secondes, devant ce jeune con qui allait faire son rapport à ses supérieurs et au brigadier Carozzi, mon chef. Il fallait au plus vite réparer cette erreur, jouer au débile, au type choqué, marqué à vie… L'autre dévidait déjà le fil de la version officielle des événements, une leçon bien apprise : il avait dû être « *briefé* » avant son départ pour Idélès.

« Le colonel nous a dit que les terroristes, deux ou trois hommes, avaient piégé les bouteilles de gaz avec un pain de plastic, pendant votre sieste, dans la cuisinette de l’école. Ces types vous ont démasqué, major Legoff ! Le colonel Boudjeda a reçu le message radio vers quinze heures environ… Il est en tournée d’inspection pour quelque temps ; c’est le lieutenant qui nous a avertis. Une grosse légume le colonel, comme vous dites en France ; il représente les généraux de notre armée. Une coïncidence… Malheureusement nous étions tous en opération à ce moment-là. Nous manquons d’effectifs… Sinon… mais les deux meurtriers ont été rapidement abattus par un de vos gardiens. Ils vont être relevés : ils font le voyage avec nous…

— C’est exact, je connaissais la présence de ces deux hommes dans l’oasis. On les surveillait, c’étaient les ordres ; ils paraissaient plutôt pacifiques — je n’ai pas parlé du troisième larron, blessé, et que j’avais soigné en douce… les deux autres l’avaient évacué et ils étaient revenus quelques jours plus tard ; ils m’étaient très reconnaissant et moi je jouais avec le feu. Mais un homme blessé est un homme blessé, et j’avais encore un vieux reste d’éthique, malgré l’Afghanistan !

J’ai repris : « Étonnant comme on peut se tromper ! Des terroristes ? Ils cachaient bien leur jeu, n’est-ce pas ? Il est évident qu’ils ont tenté un coup d’éclat, histoire de laisser un message clair à l’armée algérienne et de donner un signal à leurs petits copains. Avec cette chaleur, la fatigue, j’ai cru voir des formes dans le ciel, au-dessus de nous. Mais Ahmed m’a parlé d’un vol de pigeons, il a certainement raison… je suis surmené ces derniers temps… »

— Qui est Ahmed, docteur ?

— Mon compagnon, un vrai guerrier, un renard du désert… et un mauvais cuisinier. Il me sert aussi d’infirmier, depuis l’Afghanistan. À l’heure qu’il est, il doit se trouver quelque part au milieu de la palmeraie. Ces événements l’ont choqué : il connaissait bien les

enfants... Il va certainement rester un certain temps à Idélès, pour soutenir tous ces gens en deuil…

— Bien sûr, d'ailleurs vous me semblez passablement secoué. Le médecin-chef vous examinera dès notre arrivée à Tam ; il connaît bien la médecine de guerre et s'occupe des traumatismes psychologiques, suite aux scènes de combats, ou aux événements violents… Enfin je ne vous apprends rien, vous êtes de la maison…

— Je vais vous étonner, mais nous autres, les guérisseurs, nous souffrons comme n'importe qui ! Il m'arrive d'avoir des hallucinations… et la prise régulière de morphine (à cause de ma hanche) n'arrange rien. Je prends parfois des vessies pour des lanternes et Ahmed me corrige. Après tout, nous sommes au pays des mirages, pas vrai ? Surtout en été… »

Il acquiesça, rassuré. Je crois avoir bien joué mon rôle, mais le gaillard était futé et je devais être constamment sur mes gardes. Il termina notre entretien avec quelques mots rassurants : « Il n'y a pas urgence prenez du repos… Nous partirons en début de matinée ; j'ai encore quelques points à régler avec le lieutenant qui commande notre détachement. Il va venir vous trouver, pour l'instant il interroge vos trois gardiens… Alors à plus tard, après le lever du soleil…

— À plus tard ! Et merci pour la morphine et les infos… je comprends la situation… »

Il disparut comme une ombre et moi je m'enfonçai enfin dans un sommeil bien mérité. J'étais épuisé mais j'avais quand même réussi à rattraper le coup. Du moins, je le croyais !

*

J'ai senti un rayon de soleil me balayer le visage ; il provenait d'une ouverture en forme de meurtrière, en face de moi. La porte était fermée. J'entendais un bruit de conversation, en arabe, provenant de l'extérieur. L'oasis se réveillait de son cauchemar ; un cauchemar qui avait le goût amer de la réalité !

Mais sur le moment, je n'ai pas compris ce que je faisais dans le poste ; il y avait une table et deux fusils à répétition qui reposaient dans un coin de la pièce, accrochés à un râtelier de métal. Sur le mur taché de chiures de mouches, une photo déjà jaunie du président Bouteflika et une autre de Boumediene, le sauveur de la nation, le petit père des peuples. Les anciens du FLN régnaient toujours en maîtres et ils savaient utiliser des arguments anticolonialistes, basiques, dans leur relation avec la France… en particulier pour cacher leurs propres travers !

Subitement, je me suis rappelé les événements et ce rêve atroce qui me torturait ; j'en sortais à peine avec un début de migraine. J'ai hurlé de peur et d'angoisse, le visage couvert de sueur et la porte s'est ouverte à la volée. Le jeune médecin est entré en coup de vent, comme si le poste avait été attaqué. Tout le monde était à bout de nerfs dans cette oasis diabolique. Il m'a interrogé, anxieux :

« Que se passe-t-il, docteur Legoff ? J'ai cru qu'on vous avait agressé… Vous n'êtes plus en sécurité ici. Ils s'occupent de votre rapatriement, à Tam, encore un peu de patience. Il faudra vous soigner à Alger… Ils parlent de vous renvoyer éventuellement en France… vous êtes en état de choc… J'avais repris mes esprits mais ma respiration était encore haletante et mon bras me faisait mal.

— Tout va bien militaire… Tout va bien ! C'est seulement ce cauchemar. J'ai revécu la scène, vous comprenez, c'est pire que dans la réalité… Je les vois encore… les visages des gosses, dans les gravats…

— Je comprends, Legoff, on va s'occuper de vous, vous isoler. Quelque temps en clinique, c'est le mieux. Les gens vous en veulent

terriblement, et même à Tam… Ils pensent que c'est à cause de vous… De plus votre chauffeur a disparu, à la faveur de la nuit, avec votre véhicule de service. Le garagiste est formel… mes gens le recherchent activement : c'est un témoin clef ! »

Il mentait mal, ce jeune homme ; en fait il ne connaissait pas les habitants d'Idélès. Malgré une réaction négative, légitime, de la population, immédiatement après la frappe des missiles, les gens savaient que j'étais là pour eux et que je leur étais indispensable. Je n'étais pour rien dans cette attaque aveugle et ils le savaient aussi. Je les avais soignés régulièrement ces derniers mois et de nombreux liens d'amitié avaient été tissés entre nous. Je n'aimais pas non plus ce ton de familiarité de la part du jeune médecin. Il me traitait presque comme un grand malade. J'ai eu l'impression qu'il parlait au nom de quelqu'un d'autre. Ma hiérarchie probablement et le commandant algérien en place à Tam… Ils attendaient tous des instructions d'Alger, la réaction des généraux, du ministère, et cherchaient à banaliser l'événement. Ce n'était pas difficile à deviner…

« Je vais faire préparer l'ambulance pour votre transfert… mes homme patrouillent une dernière fois dans la palmeraie. Nous ramènerons les cadavres des deux terroristes… il y en a peut-être d'autres ? Un voisin a parlé de trois personnes ? Mais le troisième, s'il existe, a disparu. Il est peut-être encore caché dans l'oasis ? Qu'en pensez-vous ?

— Aucune idée. Vous savez, je croisais beaucoup de monde dans mon dispensaire et c'est Ahmed qui s'occupait des courses et des visites « *en ville* ». C'était son expression. Nous vivions vraiment isolés dans ce coin de désert.

— Je vois… nous partirons dans une petite heure « *Inch Allah !* ». Toujours pas de nouvelles du chauffeur… c'est ennuyeux.

Quoi qu’il en soit, soyez prêt ! Et n’oubliez pas vos documents : ils pourraient être précieux… vous tenez un journal ?

— Oui, mais je n’ai pas trop le temps de le mettre à jour, justement. Ce n’est pas un journal très conventionnel ; je crois avoir relaté les quelques heures vécues avant le drame, avant ma sieste interrompue… mais je n’ai pas une bonne mémoire. Il était dans la boîte à gant de la Jeep… Quelques feuillets… »

Moi aussi je mentais comme un arracheur de dents : je n’avais matériellement pas eu le temps ou l’occasion de décrire l’attaque surprise par les drones, leur nombre et leur forme. Mais je tenais à l’amorcer, rien que pour voir sa réaction. Ce journal devait logiquement l’inquiéter, surtout après la disparition d’Ahmed qui avait emporté mes notes ; il n’était pas prévu au programme et Carozzi ne serait pas content non plus. Je m’en fichais…

— Un de mes hommes vous aidera à rassembler vos affaires… le matériel médical, ou plutôt ce qu’il en reste ! Il rajouta, avec de la surprise dans la voix :

— Vous lisez beaucoup, j’ai vu votre cantine : elle est intacte, protégée par le mur qui est encore debout… une chance !

— Oui… en lisant, j’ai l’impression de parler avec des êtres humains, des vrais ; d’aller en profondeur chercher un reste d’humanité ; tous ces types, ces écrivains, se livrent dans leurs bouquins. Ils sont nus devant leurs lecteurs. Vous saisissez ? Ce n’est pas le cas dans notre vie quotidienne, malgré les progrès de la communication, du monde numérique… ce monde qui n’est plus le mien… vous êtes encore jeune et vous allez devoir faire avec ! C’est un peu comme si nous étions reliés par un réseau de conduites forcées, un réseau de drainage mais vide, sans eau, à sec, comme les collines volcaniques qui nous entourent… une toile inutile qui encombre vos ordinateurs !

— Pourtant internet relie les peuples, chez nous, dans le Maghreb…

— Si peu… Chez vous la TV et l’internet servent surtout à manipuler les gens. Vous oubliez la censure… et les jeunes sont trop maladroits ; ce n’est pas un outil pour eux… Qu’avez-vous à dire, hein ? Sinon constater votre impuissance face aux marchands, aux multinationales, les princes du deuxième millénaire… Ils viennent pomper vos réserves, le pétrole, l’uranium ! Ce n’est pas nouveau !

— Vous êtes bien amer, docteur…

— Il y a de quoi !... Mais j’étais satisfait : Ahmed leur avait glissé entre les doigts et, comme disait le médecin militaire, c’était effectivement un témoin clef qui pouvait leur causer pas mal d’ennuis. Il avait certainement récupéré quelque chose pendant la nuit, sur les lieux du drame, à la barbe des soldats, dépassés par les événements et harcelés par les parents des victimes.

Ensuite, il m’a quitté et je me suis replongé dans ce rêve qui me hantait, comme un remord éternel, alors que la chaleur du matin commençait à s’installer dans la pièce. J’avais comme un besoin irrésistible de revoir ces images d’horreur et de terreur. Elles me colleraient définitivement à la peau. J’étais comme un promeneur au bord du vide, sur une plate-forme instable, avec le désir profond de sauter : une sorte de désir morbide d’aller jusqu’au bout, de me fustiger… je me sentais coupable !

Je me suis assoupi. J’ai revu la cour dévastée, la femme en face, le regard halluciné, accusateur, avec ses voiles déchirés, en loques autour d’elle. Mais elle avait grandi et me cachait l’horizon rouge des falaises volcaniques, au-dessus de la palmeraie. Elle désignait les corps, un à un et j’ai compris qu’elle me demandait de les reconnaître. J’ai fait « *non* » de la tête ; j’étais incapable d’articuler un mot et mon bras blessé pendait lamentablement, sans vie, le long de mon flanc gauche. J’ai ressenti alors très vivement une impression de colère qui venait d’elle : cette femme avait pris possession de mon corps et de mon

âme. J'ai obéi comme un automate et je me suis avancé dans la cour mortelle, encore baignée dans une poussière fine, dans le grand soleil qui éclairait maintenant chaque détail d'une lumière crue. Je flottais au-dessus des gravats et des briques rouges. Tout était rouge d'ailleurs, comme à travers un filtre coloré : les collines au loin, les arbres de la palmeraie, le ciel et le soleil, un astre sanglant et muet qui contemplait la scène, indifférent…

J'ai retourné le premier corps pour voir son visage. C'était un jeune gosse que je soignais pour une varicelle ; je l'ai reconnu à son pantalon de pyjama orné de motifs géométriques. Son visage était blanc comme de la craie et ses yeux saignaient. Ils étaient ouverts et me regardaient avec surprise et un peu de reproche, comme si l'enfant m'en voulait de ne pas avoir su le protéger contre ce mécanisme infernal venu du ciel. J'ai caressé son visage meurtri ; il m'a souri… J'ai pleuré en regardant mes mains tachées de sang. Il a dit quelque chose, mais sa bouche n'était plus qu'un trou noir, sans dents, qui grandissait de minutes en minutes. L'enfant n'était plus qu'un corps sans tête… j'ai essayé de hurler, la terreur m'envahissait.

Près de moi, la folle m'a touché l'épaule, en désignant un autre corps, plus petit, une petite fille aux cheveux bouclés, avec une jupe en laine noire, relevée jusqu'au-dessus des genoux, dans une pause presque indécente. Une poupée désarticulée, à l'instar de ces jouets que l'enfant jette soudain avec mépris derrière lui pour passer à autre chose, à un autre jeu. C'était la petite Nadia, j'ai reconnu son visage tourné face au ciel immense et blanc comme du métal. Son cœur battait encore, mais elle se desséchait au soleil et rapetissait à vue d'œil. Il fallait faire quelque chose : je me suis retourné pour appeler du secours…

Devant moi, j'avais maintenant tout le village rassemblé. Nadia était une fille de chef, et son père, le visage couvert du « *litham** », en face de moi, réclamait son enfant. La foule scandait une phrase en

« *tamachek** », et j'ai reconnu quelques mots : il était question de haine et de lâcheté… de vengeance aussi ; le cercle infernal de la guerre se refermait. Ces gens étaient des guerriers touareg, ils vivaient par le passé de rapine et semaient aussi la terreur et la désolation. Mais ils savaient regarder la mort en face. Cette fois, la mort n'avait pas de visage… elle était partout, tel un fluide qui s'épanchait entre les maisons de torchis, barbouillant les murs et la foule, n'épargnant personne. Le ciel, dernier refuge des croyants, était aussi complice : il envoyait sa foudre décimer le troupeau… une foudre artificielle, faite d'acier et d'aluminium, activée par des puces électroniques, des programmes de terreur, des circuits intégrés… inventés pour désintégrer ! Une technologie de pointe au service de madame la mort qui avait pris un visage très humain, très moderne, avec l'élégance de l'oiseau. Un oiseau de feu qui pouvait frapper n'importe quand et n'importe où. Depuis l'espace on ne pouvait pas faire la différence entre un civil et un soldat de Dieu. J'ai ricané en prononçant ce nom maudit : Dieu ! Celui-là, il était toujours présent sur les lieux de massacres ; il participait parfois, enfonçant son glaive dans une poitrine d'enfant, coupant une gorge au passage et buvant le sang de ses victimes. L'anathème avait été prononcé sur l'oasis.

Soudain le ciel s'est assombri et j'ai entendu, au-dessus de moi, des bruits d'ailes qui faisaient comme un claquement sec, suivi d'innombrables froissements, des chuintements, tels des volatiles en vol plané. Les gens ont levé la tête, en même temps que moi, surpris… Une multitude de corbeaux géants tombait sur nous, en essayant de viser la tête et les yeux. Ils s'acharnaient sur les corps des petites victimes que les habitants avaient alignés devant eux, enroulés dans des draps immaculés. J'ai pensé à des gros vers, des larves, qui allaient éclore dans les fosses creusées à la hâte par les parents ; mais les oiseaux n'abandonnaient pas facilement leur proie et les suaires improvisés se coloraient de rouge à l'emplacement de la tête. Les

oiseaux festoyaient devant nous, déchiquetant les petits cadavres et s'attaquant même aux adultes. Un tapis noir, mobile, grouillant d'ailes luisantes, recouvrait les gens et les choses, les vivants et les morts.

C'est alors qu'Ahmed, comme un justicier sorti de nulle part, est subitement entré dans mon cauchemar ; il était très grand, comme la folle qui avait disparu de ma vision et qui avait dû retourner dans son enfer personnel. Ahmed tenait fermement un fouet doré dans sa main droite et il balaya de son instrument, en quelques coups d'une violence inouïe, ce tapis de jais plumeux et morbide, qui paralysait les témoins pétrifiés de cette scène affreuse.

Ensuite, Ahmed m'a rejoint, un sourire satisfait sur sa face ridée ; il a prononcé quelques mots… et je me réveillai soudain en sueur mais les lèvres sèches. Le lieutenant qui commandait le détachement de Tamanrasset, me regardait attentivement, tête nue, visiblement inquiet et impatient :

« Docteur Legoff, nous partons à l'instant… Vous avez fait un cauchemar, il me semble. Je vous ai entendu parler à haute voix depuis quelques minutes. Vous parliez d'oiseau, d'une plaie venue du ciel, des corbeaux… enfin j'ai cru comprendre ? Oui, des corbeaux qui auraient ravagé votre dispensaire, déchiqueté les victimes de l'attentat… c'est étrange, n'est-ce pas ? Il n'y a pas d'oiseau dans ce désert stérile. Rien que des pierres et du sable ; même les gens sont pétrifiés dans ce pays abandonné par Allah. Au fait : je confirme la disparition de votre chauffeur. Mais il y a du nouveau : votre Jeep qui était en révision dans le garage, derrière la boutique de l'épicier, le « *Mozabite**», s'est aussi envolée, comme vos corbeaux… il faudra m'expliquer ça, vous étiez très liés avec votre chauffeur, non ?

— Oui, très liés. On a baroudé ensemble ; ce n'est pas un secret, on a dû vous rencarder sur nous à Tam… Mais quel rapport ?

— Allez savoir ? Il est peut-être de mèche avec nos ennemis ? Ces gens ont appris à infiltrer n'importe quelle armée… de vrais

caméléons… comme chez nous, les anciens du GIA… on les retrouve parfois dans les villages, au Niger ou au Mali. Les Français en savent quelque chose : ils sont difficiles à débusquer… ils se fondent dans la population terrorisée !

— Je me porte garant d'Ahmed, il est fidèle !... » Je n'en dis pas plus ; Ahmed était maintenant ma carte maîtresse.

Le lieutenant parut satisfait. Il se leva, songeur, en lissant sa moustache et remit son couvre-chef sur son crâne pelé. Il appela deux de ses hommes et ils m'installèrent sur une civière pour me transporter dans l'ambulance qui attendait, parquée devant le poste. La chaleur était déjà écrasante et je sentais le vent d'est qui me cuisait les joues. J'ai reçu des particules de sable dans les yeux et j'ai fermé les paupières. J'ai entendu un militaire remarquer en arabe: « Nous allons avoir du vent de sable, l'harmattan s'est levé ! Nous serons en fin de journée à Tamanrasset… si le vent n'est pas trop fort ! »

Je n'avais plus qu'à attendre, confortablement installé dans l'ambulance, avec le sentiment que la partie à venir serait dure : il fallait trouver les responsables de cette tuerie et j'étais également tout désigné comme coupable! J'avais failli : ils apprendraient rapidement que j'avais soigné un des « *terroristes* », peut-être un chef, un émir, et la fuite d'Ahmed faisait de nous des complices potentiels.

Chapitre Deux
Tamanrasset

Les lourds véhicules roulaient à grande vitesse sur la piste qui disparaissait par instant sous une brume de sable fin, tel un voile déroulé à quelques mètres du sol. Les sommets noirs du Hoggar, l'Atakor, restaient encore visibles. Des tours et des tourelles comme suspendues entre ciel et terre, ainsi que les ruines d'une cité désertée.

Le médecin militaire a pris la parole à mon intention : « Nous devons rouler rapidement, à cause de la « tôle ondulée », la piste est mauvaise… du quatre-vingt-dix au minimum, sinon nous serons secoués comme des pruniers. C'est pas bon pour vous, malgré les sangles… Évidemment, à cette vitesse nous risquons de sortir de la piste et de capoter… c'est déjà arrivé, nos pilotes ne sont pas très doués : des gens du Nord… comprenez ? Ils ne connaissent pas bien les règles. Moi j'ai déjà cinq ans de Grand Sud, mais on s'y fait difficilement. Le désert, *l'ennui*… oui, surtout *l'ennui…* » Manifestement, ce mot était à l'origine de tous les maux !

Il se tut, songeur, et me regarda avec envie : « Vous, au moins, vous savez vous occuper : le dispensaire, vos bouquins… il paraît que vous êtes féru de botanique et de géologie. Il y a de quoi faire ici… les Pères de Foucault, à l'Assekrem étaient comme vous… en plus très près du ciel ; j'montais parfois leur faire une petite visite. Ils tombaient aussi malades, comme tout le monde. Une fois, c'était une piqûre de serpent, le frère a failli y rester… »

Soudain, l'ambulance fit une embardée, comme pour donner raison à mon ange gardien, et je vis la cabine prendre une inclinaison inquiétante. En fin de compte le véhicule s'arrêta, lentement, puis

resta immobile. Les autres étaient invisibles. Le chauffeur cria, à notre intention, dans un français approximatif : « Sorti de la piste… le « *trek** » parti, perdu... le sirocco, c'est mauvais… « *Bellatti chouia* !* », quelques minutes, moi retrouver. « *Abdulillah !* », pas de dégâts, toubib, la voiture c'est bon… « *makench, kif oualou** » ; mais c'est pas grave, moi trouver de nouveau… »

Le médecin militaire insulta copieusement son chauffeur qui, après quelques hésitations, remit l'ambulance sur la piste, à la faveur d'une accalmie. La Jeep était à l'arrêt, le lieutenant nous attendait, debout, avec un peu d'inquiétude sur le visage. Il dit quelques mots au médecin qui remonta dans le camion, près de la civière :

« Nous avons encore plusieurs heures de voyage et le temps se gâte. Cette fois, nous devons rouler au pas, par précaution. Vous avez déjà échappé à l'explosion… un miracle ! Alors inutile d'en rajouter. Je vais vous faire une petite injection, un somnifère… vous vous réveillerez à Tam. Donnez votre bras, le bon… » J'ai acquiescé ; je commençais à trouver le temps long. Et je n'avais pas envie de me réveiller dans le fossé, perdu au milieu de rien.

Après la piqûre, j'ai encore dit quelques mots, en balbutiant... Tout en parlant, je pensais à Ahmed, en espérant qu'il réussirait à fuir vers le nord. Mais il avait peu d'autonomie avec un seul plein dans le réservoir de la Jeep ! Cependant, Ahmed avait plus d'un tour dans son sac. C'était un Chaamba, un peuple qui nomadisait entre les oasis du Nord, au pied de l'Atlas ; un peuple fidèle, qui avait été au service des Français, contre les Touareg, des ennemis héréditaires ; il privilégiait toujours la réflexion à l'action trop hâtive ou brutale qui menait souvent dans le mur. C'est grâce à lui et à son flair que notre patrouille avait pu sortir indemne, à plusieurs reprises, du bourbier afghan.

Sur cette dernière pensée, consacrée à mon compagnon, mes paupières, devenues lourdes comme du plomb, se fermèrent, et je replongeai dans le domaine des rêves. Des voix lointaines

accompagnaient ma chute confortable dans le néant. L'ambulance roulait maintenant plus lentement, sans moi…

*

Je me suis réveillé au milieu de la nuit, dans une chambre inconnue, étendu sur un lit d'hôpital, avec des draps blancs. La lune m'envoyait des rayons laiteux qui créaient des ombres suspectes contre les murs. J'ai noté, avec surprise, que la fenêtre ouverte était munie de solides barreaux… c'était curieux dans un hospice que je connaissais pourtant assez bien, construit dans l'ancien fortin de l'armée française en briques rouges. Cette chambre devait être prévue pour abriter des malades ou des blessés délinquants ! J'ai aussi remarqué que quelqu'un avait plâtré mon bras, pendant mon sommeil. Le toubib avait dû rallonger la dose de somnifère… Enfin, je me sentais bien et c'était le principal. J'ai hésité à appuyer sur la sonnette qui pendait au-dessus de moi ; finalement j'ai renoncé. Il fallait que je remette un peu d'ordre dans ma tête, plutôt secouée et dans mes idées fort confuses... J'avais besoin d'un temps de réflexion, de faire le point sur les événements funestes qui m'avaient assailli pendant cette longue journée. Plus rien ne serait comme avant et la vingtaine de petits corps déchiquetés, tous ces visages sanglants et étonnés allaient m'habiter durant toute mon existence ! J'étais obsédé, comme je l'ai dit plus haut…

J'ai revu l'ombre des deux drones de la mort qui fonçaient sur nous, ainsi que des rapaces avides de sang jeune, de chair humaine… de chair fraîche. Non, ce n'était pas une vision, un mirage provoqué par la chaleur et la fatigue, comme le prétendait le médecin militaire… Ahmed avait confirmé et tout ce que disait Ahmed était vrai ! Il était

clair que je devais cependant m'en tenir à la version officielle ; cette affaire allait faire beaucoup de bruit : j'imaginais déjà une horde de journalistes débarquant à Alger… mais ils ne seraient évidemment pas autorisés à venir jusqu'à nous. Ils recevraient un dossier de presse avec le récit des événements, mon interview officielle soigneusement contrôlée et révisée, des photos, évidemment bricolées montrant les bouteilles de gaz piégées et déchiquetées etc… Les corps des deux terroristes abattus… Je savais tout cela, mais si je voulais obtenir un jour justice pour tous ces gens, et pour moi-même, je devais jouer le jeu ! Un jeu de drones, camouflé en simple attentat… un jeu de dupes… Je dévoilerai plus tard cette ignominie au monde, et les responsables seront punis !

Je délirais un peu… j'ai senti la fièvre qui montait et j'ai passé une paume humide sur mon front moite pour chasser ces visions apocalyptiques. Je devenais naïf, j'oubliais les règles (ou plutôt l'absence de règles) dans les guerres modernes mécanisées et aujourd'hui électroniques, numérisées : les responsabilités étaient toujours diluées dans ce genre de cas et la « raison d'État » commandait la *discrétion* ! Après tout, j'étais en service : un légionnaire, donc un volontaire qui recousait la peau des autres légionnaires… qui avait accepté ce rôle d'espion à la petite semaine… j'étais volontaire par idéalisme ou par désœuvrement. Pour contrer ces fous furieux qui sortaient du moyen-âge avec leurs méthodes anachroniques mais efficaces. Ils singeaient les Talibans, formés comme mercenaires par les Américains contre les soldats russes déconcertés… Des « fous de Dieu », leurs frères, barbus comme eux, incultes et stupides à mourir. Un peu pirates aussi, mercenaires d'Allah, comme les jésuites d'antan et les croisés de l'ordre de Malte, violeurs et tueurs sur la route de Jérusalem, au service du plus offrant. Ils avaient tous une manière originale et sanglante de *tuer le temps*, de

lutter contre l'*ennui* en asservissant les gens ; leur foi dans un paradis (incertain) me paraissait plus que douteuse…

Maintenant, dans les mains des autorités algériennes, sous le contrôle des généraux félons, malgré mes diplômes, mon grade et mon profil atypique, je n'étais pas à l'abri d'une autre manipulation, tout aussi redoutable, coincé entre plusieurs nations malveillantes…

Mais mon côté réfléchi, curieux, inquisiteur, refusait la fatalité, l'inéluctable. En mon for intérieur, je savais que je ne renoncerais pas. J'avais maintenant un devoir de « *régulation* » en face de toutes ces tombes d'enfants martyrs, et envers la population d'Idélès, mes frères dans le malheur. Il fallait rétablir un certain équilibre dans ce jeu vicieux des nations ou des factions ; ce je-te-tue, tu-me-tues qui fait danser les couillons !

Je m'imaginais débarquer dans un centre de commande, où l'on pilotait ces saloperies volantes, en tirant avec mon pistolet-mitrailleur – le responsable devait nécessairement se trouver au milieu de ces corps baignant maintenant, après mon tir meurtrier, dans une marée sanglante – contre tous ces anonymes, qui appuyaient sur des boutons ou maniaient des « *joysticks* » devant des écrans où se déplaçaient des ombres furtives, anonymes elles aussi… C'était ça la « *guerre propre* », chirurgicale expérimentée en Afghanistan ou dans la bande de Gaza (par Israël) et maintenant au Mali. Moi, la chirurgie, je l'exerçais autrement. Je réparais des corps, des membres sanglants : ceux de vrais guerriers, qui risquaient leur peau pour combattre, face à face, des fanatiques religieux, ou des mercenaires à la solde de potentats comme Khadafi, et les autres… Les chefs africains, les anciens alliés de l'Amérique ou de la France ! Pour quel résultat ?...

Dans la foulée, j'aurais bien aussi un peu arrosé les salopards de la finance, à l'abri derrière les murs de verre de leurs gratte-ciels… J'avais reçu les confessions d'un ancien employé de chez Goldman, un établissement mafieux, de la pire espèce. Il avait été viré et

fonctionnait en Afghanistan comme pilote d'hélicoptère. Sa passion : s'envoyer en l'air ! Il adorait piloter… Il avait réussi, mais était mal retombé après la chute de son appareil… en s'abimant sérieusement une jambe, que mes collègues chirurgiens voulaient à tout prix couper. Je me suis opposé à l'amputation. J'ai pu récupérer sa jambe, avec des moyens de fortune, sous la tente, une nuit de grand vent. J'en reparlerai plus bas… Il s'appelait John Whitaker, un chic type, un peu déboussolé. Il fallait même être sérieusement déboussolé pour s'engager dans l'armée des États-Unis, après toutes les impostures qui ont servi au déclenchement de la guerre en Irak !

Plongé dans mes aigres réflexions sur la finance mondiale et le symbolisme du CAC40 chez les grands singes hurleurs en cravate, j'ai soudain remarqué une ouverture fermée par une grille, au-dessus de la porte d'entrée de ma chambre. Une climatisation ! On me soignait aux petits oignons… Au moins, je ne crèverais pas de chaleur dans cette geôle médicalisée… C'était toujours ça ! Il était rare que les chambres soit climatisées, ici, dans le Grand Sud saharien. À part le bureau du gouverneur… J'ai trouvé ça étrange. Sur ce constat, je me suis rendormi profondément.

Au matin, la porte s'est ouverte et, dans la pénombre de la pièce, j'ai vu une blouse blanche qui s'approchait de mon lit. Avec mon bandeau autour du crâne, j'avais un peu de peine à identifier ce premier visiteur. Un visiteur avec de longs cheveux noirs aux reflets bleutés, métalliques. C'était une infirmière, *mon infirmière*, et j'ai rapidement reconnu son doux visage, que je connaissais bien, celui d'Aïcha. Un visage que j'avais un peu oublié, après toutes ces semaines de solitude. Elle a pris la parole :

« Docteur Legoff… vous ici, dans un lit de notre hospice… Lucien Legoff, le renard du désert, l'homme de tous les combats… c'est un peu raté cette fois… Elle redevint sérieuse : « Que se passe-t-il

Lucien ? Le lieutenant m'a expliqué l'affaire en quelques mots, un vrai massacre paraît-il et tu serais visé ? Je ne comprends pas… Donne-moi des détails, que je m'y retrouve… il a parlé de visions ? Tu n'as pas le profil d'un visionnaire… plutôt les deux pieds sur terre ! » Elle ironisait, c'était son style. On jouait souvent à ce petit jeu-là, quelques mois auparavant, lorsqu'elle me secondait à Idélès, le jour *et* la nuit ; mais cette fois il y avait un mur de cadavres entre nous deux…

J'ai répondu avec peine, la bouche pâteuse à cause des somnifères ; ma tête me faisait mal et j'entendais des bruits de cloches dans mes oreilles… un carillon joyeux, mais pénible à supporter.

« Écoute Aïcha : il paraît que le dispensaire a été la cible d'un attentat. J'avais deux bouteilles de gaz dans la cuisinette. Ahmed venait de se fournir chez le Mozabite…

— Tu as une idée des coupables ? Il paraît que…

— Oui, il paraît que les types qui devaient nous servir d'appât ont deviné ma mission dans l'oasis. Ils étaient trois en réalité. L'un d'eux s'est enfui… Ils m'ont démasqué, semble-t-il, et ils ont voulu nous donner un signal fort, c'est le moins qu'on puisse dire ! À notre intention mais aussi un signal pour leurs petits copains djihadistes au Mali, qui sont en train de se replier sur la frontière, en Algérie et en Libye. Ils ne tarderont pas à débarquer !

— Mais tous ces enfants… c'est monstrueux !

— Justement, ce sont des monstres, en uniforme… c'est ce qu'ils cherchent : la terreur… pour eux la vie n'a aucune valeur dans ce monde-ci ; ils attendent leur « *couronne de vie* » dans l'autre monde, comme les chrétiens de chez nous dans le leur ! Et puis c'est un combat sans merci, comme pendant les Guerres de Religion au XVIe siècle. À Lyon les catholiques vendaient des savons et des chandelles fabriquées à partir de la chair des huguenots suppliciés… une banalité, Aïcha… une banalité !

— Tu es cynique, Lucien ! Quel rapport ?

— *L'homme* Aïcha, toujours le *même homme* qui s'illusionne sur des progrès éphémères, sur une modernité qui ne touche que la surface des êtres, un humanisme de pacotille soutenu par des marchands sans scrupules… une image fluctuante pour faire danser les foules… les moutons, le troupeau. Un miroir aux alouettes ! Et la foi qui nécessairement suscite la violence, en Occident comme en Orient ! »

Elle ne répondit pas. Elle paraissait très affectée, comme si elle avait une part de responsabilité dans ces événements tragiques. Je la comprenais : elle connaissait des gens à Idélès et, comme moi, s'identifiait à eux, vivant dans ces territoires ardus, subissant de plein fouet une punition céleste… aussi injuste qu'absurde ; comme moi, elle s'était laissée peu à peu gagner par la grandeur et le déclin de ce monde stérile et inhumain.

De mon côté, j'étais satisfait, je n'avais dévoilé qu'une partie de la réalité. Je me méfiais de tout le monde. Je gardais, provisoirement, le détail des faits pour moi, les drones et le reste ; je n'avais pas parlé d'Ahmed non plus… Il devait courir quelque part dans le désert en direction de la frontière marocaine, après avoir abandonné la Jeep…

Aïcha a déposé un plateau de nourriture sur mon lit, mon déjeuner. Ensuite elle a disparu, comme éclipsée ! Une apparition… je vais reparler d'Aïcha ; son silence me paraissait suspect.

A midi, j'ai reçu un léger repas, avec un verre de vin, apporté par un militaire en treillis. Une attention de Carozzi, probablement. J'ai fait ensuite une longue sieste ; les bruits de l'extérieur ne m'ont pas dérangé.

En fin d'après-midi, la porte s'est ouverte, en grinçant, et j'ai entrevu, avec peine, deux silhouettes inscrites en contre-jour dans l'encadrement. Ma montre brisée ne pouvait plus me donner une heure précise, mais il devait être près de dix-sept heures. J'ai reconnu l'une des deux, la plus massive : c'était Carozzi, son contour trapu, son

profil de catcheur était facile à identifier. L'autre, un grand maigre, était en uniforme, il portait une casquette galonnée à visière, et je ne voyais pas son visage. Par contre, sur sa veste j'ai repéré de nombreuses décorations, qui ressortaient en taches jaunes au contour géométrique, sur le gris du tissu. Carozzi prit la parole le premier, en s'asseyant au pied de mon lit, comme un vieux camarade compatissant.

« Quel gâchis, mon pauvre Legoff, qui aurait pu deviner ? Ces types étaient surveillés, de jour comme de nuit… il y a eu une faille quelque part…

— Plutôt, commandant, plutôt… et de taille ! Je n'aimais pas lui donner du « brigadier » ; son côté cocardier me déplaisait souverainement ; de plus, je savais qu'il mentait avec beaucoup d'aplomb, après ce massacre inqualifiable… Évidemment la faille était facile à trouver : les militaires algériens, des novices, trop peu nombreux, n'avaient pas la possibilité de contrôler tous les faits et gestes de l'ennemi. Ils étaient seulement là comme alibi. Ils n'avaient d'ailleurs pas soupçonné mon intervention auprès du blessé, le troisième homme, dans le vieux « *bordj** » désaffecté, qui servait aussi de dépôt de munition pour les djihadistes. Le piège devait fonctionner plus tard et je devais être avisé de l'opération. En principe le bordj devait être la cible réelle, logique, des drones… selon moi… une erreur grossière alors ? Mais était-ce vraiment une erreur ?

— Je comprends votre amertume, votre colère, mon vieux… Il avait pris un ton paternel, peu commun dans la Légion étrangère.

— Vous l'avez dit… surtout en tant que chirurgien… impossible de recoller les morceaux. Je suppose que je n'ai plus rien à faire dans l'oasis ?

— En principe oui… d'ailleurs l'armée algérienne va installer une compagnie à Idélès et une autre à Fort Polignac, et renforcer la surveillance le long de la piste automobile, jusqu'à Fort Gardel et

Djanet. Mais le colonel Rachid Boudjeda vous en dira plus, en ce qui vous concerne… »

Le colonel algérien était resté debout, dans l'ombre, pendant cet échange de mondanités. Il détacha son corps maigre, rachitique, du mur de la pièce et s'assit sur la chaise, au niveau de mon visage, comme Aïcha une heure auparavant. Il dégageait une odeur doucereuse de cigarettes américaines. Sa voix était basse, neutre et se voulait naturellement rassurante. Mais ses yeux gris, sans expression, avaient des reflets métalliques, comme les facettes d'un cristal ; des yeux de glace, qui n'appartenaient à rien d'humain. Il commença abruptement :

« Je représente le Ministre de la défense et je m'occupe des Services de renseignements algériens. Nous sommes bien entendu reconnaissants de l'aide que nous apporte la France le long de notre frontière avec le Niger et le Mali, en accord avec notre président et le peuple qu'il représente. Malheureusement, ces territoires sont immenses et une action de notre armée n'est pas exclue, afin de refouler les islamistes, ou mieux : de les exterminer ! J'ai vu soudain ses yeux s'animer pendant quelques secondes, traversés par un éclair de cruauté. Il était bien au niveau des djihadistes, sans pitié, comme eux. Voilà qui promettait de belles passes d'armes !

« Votre témoignage est essentiel, c'est pourquoi nous devons vous garder quelque temps à Tamanrasset. D'ailleurs, il vous faudra récupérer ; le médecin-chef prétend que vous êtes en état de choc. C'est bien compréhensible… Mais nous avons tout ce qu'il faut pour faire face à l'urgence. Ensuite, vous serez transféré à Alger, pour des compléments d'information. Nos services sont inquiets, et seule la presse algérienne, que vous rencontrerez prochainement, pourra faire état des faits… Je l'ai interrompu :

— Je ne sais rien, colonel, rien de rien… Vous imaginez : j'ai été balayé comme un fétu de paille et je n'ai vu que des décombres… des corps… Il fit un geste de la main, balayant l'espace devant lui :

— Je ne parle pas de cela. Ces bouteilles piégées : elles étaient bien dans votre cuisine ? Vous avez dû remarquer quelque chose, non ? Elles ont peut-être été déplacées ? Avant la déflagration, le matin même… Et ces types, les deux terroristes, vous les avez nécessairement vus rôder autour du dispensaire, n'est-ce pas ? Vous les avez vus ? Les journalistes sont curieux, très curieux, même les nôtres… Quant à la presse internationale, elle se contentera de nos communiqués…

— Je n'ai rien remarqué, colonel ; d'ailleurs, j'ai passé la matinée auprès de mes malades, puis chez le « *Hadj* *» Hamo, mon voisin. Sa femme va accoucher… enfin elle *allait* accoucher. Maintenant… elle est retournée à notre mère la terre, avec son enfant ! Mon chauffeur, Ahmed, était parti récupérer notre Jeep chez le mécano, un artiste… un bricoleur de génie ! Il tient un garage à côté de l'épicerie du Mozabite. La même famille, je crois. J'le recommande à tous mes amis, et ce n'est pas une plaisanterie. Bref, une petite avarie à réparer… et puis Ahmed devait faire quelques courses chez l'épicier… Je ne l'ai revu que dans l'après-midi. Lui non plus n'a rien remarqué ! » J'avais du plaisir à mentir devant ce militaire de salon, un jeune, un descendant du FLN, qui avait appris la guerre dans les livres d'histoire, la haine du colon… Je lui trouvais décidément une sale gueule, un vicieux prêt à tout pour s'imposer. Le sergent Thibaud, chez nous, était comme ça : un vantard, un fayot, de plus avare comme un personnage de comédie. Un jour, en Corse, on avait glissé (je ne sais pas comment) un oursin dans sa poche… la tête du sergent ! Un mauvais joueur… Il n'a jamais retrouvé le coupable !

Je suis revenu à Boudjeda, j'ai détaillé son visage, son uniforme bien repassé : je plaignais les gars de sa troupe… ses collègues moins bien galonnés ! Comme dans toutes les armées, je devinais son arme

favorite en face des jeunes recrues : *l'humiliation*. Dans la Légion, cette technique était moins répandue, malgré des mois de désœuvrement, entre deux engagements, sauf dans quelques cas… Il y avait aussi des brutes chez nous, comme Raymon Thibaud ! Mais c'était une caricature, tout le monde en riait, lorsqu'on avait épuisé tous les sujets sérieux, au réfectoire…

« Justement, votre chauffeur, cet « Ahmed », une tête dure paraît-il ? Un Chaamba, c'est bien ça ? Le colonel avait pris un ton ironique, avec une moue légèrement dégoûtée au bout des lèvres. Et raciste avec ça ; il n'aimait pas les nomades, les gens du Sud et méprisait évidemment les Harratins à la peau trop noire à son goût !

Il continua : « Des hommes fidèles jusqu'à la mort… mais pas très patriotes. Il s'est distingué en Afghanistan. Nous possédons un dossier sur lui, dans nos archives à Alger. Il a disparu dans la soirée ou dans la nuit… C'est plutôt étrange, n'est-ce pas ? Nous pensons qu'il était de mèche avec ces assassins. Ils n'ont pas eu le temps de parler, malheureusement ; nos hommes ont la gâchette trop facile…. Sa fuite est une forme d'aveu ! Nous le recherchons activement, il n'ira pas loin… On pense qu'il progresse en direction de Boudj Amguid, à l'extrémité du Tassili ; il doit suivre l'ancienne piste…

— Vous faites fausse route, colonel Boudjeda, sauf votre respect ! Vous ne connaissez pas mon collaborateur : il garde une haine tenace à l'égard des islamistes. Des membres de sa famille, avec femmes et enfants, émigrés à Tombouctou, ont été torturés par ces fous, avant l'arrivée des Français. Vous connaissez leurs méthodes ? Pas besoin de vous faire un dessin…

— Je vois, en effet… je vous crois. Alors le motif de cette fuite ? Qu'en pensez-vous, brigadier ? − il s'adressait maintenant à Carozzi qui paraissait bien emprunté et qui s'était muré dans un silence respectueux, jusque-là − le gros homme répondit, en caressant ses cheveux roux, coupés ras :

— Legoff a raison, colonel. Je connais bien mes hommes. Ceux que nous avons choisis pour cette mission à Idélès, le major Legoff et son chauffeur, sont irréprochables, rassurez-vous, mais…

— Alors, le motif ?

— Heuh ! Difficile à comprendre… Le chauffeur a dû tomber sur quelque chose, ou quelqu'un que nous n'avons pas vu… Il a pris peur. Sa peau est en danger… sûrement ! Les islamistes ont la dent longue et, par le passé, Ahmed les a un peu chatouillés… Ce n'est pas un tendre et il en avait contre le GIA… les massacres de villageois et tout le reste. C'est la raison de son engagement chez nous, d'ailleurs…

— Pour nous, c'est un déserteur, Carozzi, ne l'oubliez pas !

— Il travaille aussi pour l'Algérie, colonel… Nos pays sont amis de nos jours, malgré quelques frictions anticolonialistes, que j'excuse bien volontiers, Dieu soit loué ! Le colonel se leva en repoussant son siège contre le mur ; il tripotait sa casquette entre ses mains brunes, peu persuadé.

— En effet, nous sommes amis, brigadier, et j'espère que nous le resterons longtemps… Mais tout cela n'explique pas la disparition de cet homme. Je ne crois pas à la peur : un Chaamba ne connaît pas la peur, surtout après un long séjour chez les Talibans !

— De toute manière, l'enquête continue et vous le rattraperez, sous peu… il doit être à pied à l'heure qu'il est ! »

L'entretien était terminé. Le colonel me salua d'un léger mouvement de tête, tout en me souhaitant un bon rétablissement… De son côté, Carozzi m'a assuré de son indéfectible amitié, comme un vieux copain de la Légion à qui on ne la fait pas ! Finalement, c'est le colonel Rachid qui porta l'estocade. Il m'a pris lâchement, par surprise :

« Au fait, il paraît qu'ils étaient trois, pendant quelques jours, les deux terroristes, docteur Legoff ? Décidément, le compte n'y est pas ! Nous avons questionné des témoins qui habitent à proximité du bordj,

des Harratins. Des gens plutôt soumis à l’autorité… Le saviez-vous ? Je vous l’apprends, alors… il y avait probablement un homme blessé… mais il n’y a pas de médecin, pour ces gens-là… c’est bien clair ! Ils méritent la mort, dans tous les cas… Quel médecin soignerait de telles crapules, des barbares, docteur Legoff ? Certainement pas vous… »

Ils se dirigèrent en direction de la porte, éclairée en diagonale par un rayon de soleil déclinant. Carozzi me jeta un dernier coup d’œil bizarre, contrarié, en emboîtant le pas derrière le colonel. Le rayon éclaira son dos voûté pendant quelques secondes. La porte se referma derrière les deux hommes.

J’avais compris : ils savaient tout ou presque. Mais ils avaient des doutes quant à ma version, au sujet des drones. Ils ne savaient pas si je jouais la comédie en soutenant la thèse de l’attentat. Les bouteilles de gaz piégées… Pour l’instant j’en restais à cette dernière version, la version officielle ; je devais attendre le résultat de la fugue de mon chauffeur, préparer des preuves solides, crédibles auprès de la presse et surtout retrouver le ou les coupables de ces meurtres sur télécommande. Ahmed allait me donner des nouvelles, un jour ou l’autre et je tenterai de le rejoindre au Maroc, à notre point de ralliement… Il devait se trouver quelque part dans les contreforts du « *Garet el Djenoun !** », invisible, même par les airs… intouchable et protégé par les esprits de la montagne…

En attendant, je devais ronger mon frein, jouer à l’imbécile, et profiter de la moindre ouverture dans ce qui ressemblait de plus en plus à un piège dans une prison dorée ? Les barreaux noirs sur un fond de ciel mauve en disaient plus que tous les discours agressifs du colonel ou ceux plus lénifiants du brigadier Carozzi ; le soir tombait lentement sur l’immensité désertique et j’étouffais déjà dans ma cellule minuscule. L’obscurité s’installait autour de moi. J’ai eu comme un réflexe de colère… Le premier, à cause des drogues. Je

sentais une sorte de rage sourde, intérieure, une pulsion qui galopait en direction de ma tête enfiévrée. J'avais envie de hurler…

J'allais lutter contre ces fantoches, ces menteurs de la première heure au nom de la « *raison d'État* », un leitmotiv, toujours servi dans ces cas-là ! Je me fichais de la raison d'État, du « *secret défense* » du « *secret de l'instruction* » et de tous ces secrets qui soulignaient les limites de nos fragiles démocraties, protégeant les coupables et leur famille, des crapules de haut niveau, des hommes d'État justement masquant leurs dérapages… ! Les buts et les raisons, inavouables, de cette immunité contre nature me scandalisaient… Des lois, des règles qui tournaient comme des girouettes prises dans un vent de sable, faites sur mesure en fonction des caprices de la politique du temps, des modes, des alliances, de la météo… des caprices d'une minorité arrogante qui s'enrichissait et se lavait les mains de nos misères. Mais pour lutter, il me fallait des alliés ! C'était mon boulot, et le plus vite je commencerais à m'extirper de ce sac de nœuds, serait le mieux. J'ai fermé les yeux, calmé. Dehors, la nuit était tombée, et quelques étoiles brillaient comme des bougies entre les barreaux. Le muezzin s'est mis à chanter, sa voix éraillée, venue d'un autre monde, couvrait le désert silencieux et les premiers contreforts des monts de l'Atakor avec ses falaises et ses pitons volcaniques désolés.

*

J'ai dû somnoler quelques minutes. J'attendais le repas du soir. J'avais de l'appétit et c'était plutôt bon signe. Mon bras me faisait toujours mal, malgré la morphine, mais ma hanche me laissait tranquille ; depuis le temps, on avait conclu un accord, entre elle et moi…. Elle m'accordait des pauses bénéfiques. Je devais avoir encore un peu de ferraille à l'intérieur, cependant la colonne n'était pas

touchée. Une chance, il s'en était fallu de peu… un cadeau des Talibans ! La chaise roulante : très peu pour moi… ni pour personne, j'imagine. Il fallait quand même que je repasse un IRM, un jour ou l'autre, pour me débarrasser de tous ces corps étrangers, les miettes de la guerre…

Sans prévenir, la lumière s'est allumée dans la chambre ; j'ai cligné des yeux, comme un oiseau de nuit dérangé. J'ai reconnu Aïcha qui franchissait la porte de la pièce avec un plateau chargé de victuailles. Cette fois, elle était habillée à l'européenne, en jeans, avec une blouse verte frangée de blanc. Je l'ai trouvée désirable et elle l'a compris à mon regard. En posant le plateau sur mon lit, elle a souligné :

« Ce soir, c'est uniquement pour l'estomac, et le plaisir de la bouche. Oublie le reste ! Le tajine, je l'ai fait moi-même, contre toutes les règles. Il faut te retaper, Lucien, tu n'as pas bonne mine !

— Toi si, Aïcha, toujours aussi désirable, comme au bon vieux temps… une vraie gazelle ! J'ai raté ma chance… Je suis stupide, passer aussi près d'un tel cadeau de la nature…

— Le cadeau te remercie, mais nous deux, c'était peine perdue, pas vrai ? La guerre nous a rattrapés et maintenant il ne nous reste plus que les yeux pour pleurer. Je suis au service de la nation, Lucien, et je n'ai plus de temps pour toi…

— Pourtant, on vivait un peu hors du monde, tous les deux, là-bas, non ?

— C'est fini. On est de retour *dans* le monde. Depuis l'attentat, tout le Sud est en émoi et les familles des gosses massacrés commencent à débarquer à Tamanrasset… Tu comprends ça ? Il y aura des manifestations… Ils demandent des explications, ils réclament justice ! Pourquoi avoir laissé ces terroristes agir librement, sous tes yeux ! Ils ne comprennent pas. Pourtant tu sais à quel point ils t'appréciaient, et nous deux à l'époque… »

Il fallait que je lève ce malentendu. La comédie avait assez duré. Je cherchais un allié pour me tirer de ce mauvais pas et j'avais *une* alliée devant moi. Aïcha ferait tout pour m'aider, je le devinais. Je sentais encore la chaleur de nos étreintes, la douceur de sa peau veloutée et ce regard de perles noires… un regard qui magnifiait toutes les paroles d'amour banales débitées par les amants... J'ai décidé de me confier ; elle devait savoir… on pourrait faire quelque chose ensemble ! Il suffisait de rallumer la flamme. J'étais en plein mélodrame. Je lui ai dit :

« Aïcha, il faut que je t'avoue la vérité, en fait ces types… »

Elle s'est brusquement précipitée sur moi, en collant sa bouche contre la mienne, puis m'a glissé à l'oreille : « Ne dis plus rien ; j'ai pris un calepin et un crayon avec moi… je ne te fais pas de dessin… ce n'est pas de l'humour. Prend la première page, lis et réponds-moi ! »

J'ai saisi le carnet qu'elle avait sorti de la poche arrière de son jean. Sur la première page quadrillée, elle avait écrit, à la hâte, les mots étaient à peine lisibles : « *Il y a un micro dans le conduit de ventilation, au-dessus de la porte… Prudence ! La vérité sur l'attentat ?* »

Elle était debout, au pied de mon lit, le visage neutre, mais avec une lueur d'angoisse et un point d'interrogation dans ses yeux grands ouverts. J'ai trouvé qu'elle était imprudente, n'importe qui pouvait entrer et s'emparer du calepin. Avec ma main libre, j'ai griffonné maladroitement, en tachant d'encre le papier écolier : « *Me font la leçon… non, pas d'attentat… attaque de missiles, des drones. Ahmed au courant… a vu les engins, et des témoins du village aussi… erreur tragique ?* » Je lui ai remis le carnet, elle a paru un peu surprise ; je m'attendais à une exclamation d'horreur indignée. C'était curieux, mais je n'ai pas attaché trop d'importance à ce manque de réaction, une attitude pour le moins mitigée. Pour donner le change, elle a pris la parole à haute voix, comme si elle s'adressait à un large public :

« Oui, je sais ; ces types, comme tu dis ne nuiront plus à personne. Ils ont été exécutés par nos soldats, au moment où ils cherchaient à fuir. Impossible de les garder vivant : ils se défendaient comme des lions… C’est fâcheux et le colonel n’est pas content du tout ! On aurait pu les interroger…

— Des activistes dangereux, Aïcha, je les ai observés pendant plusieurs jours et Ahmed a réussi à trouver leur cache d’armes : des kalachnikov, des grenades, des pains de plastic et des obus de mortier à l’attention des copains du Mali… le parfait attirail du petit terroriste professionnel… on attendait pour les coincer.

— Ils étaient nombreux ? Mange, pendant que le plat est chaud… Ce n’est pas un interrogatoire !

— Deux barbus, mais des gars prêts à tout… Ils communiquaient par radio avec leurs contacts, en changeant constamment de fréquence. Pas de portable, évidemment… Je n’ai vu personne d’autre, malgré les doutes du colonel Rachid ! Je brandissais une cuisse de poulet devant son visage, comme pour convaincre un jury…

Le type qui nous écoutait, à l’autre bout du micro, devait être satisfait. J’avais appris mon texte et je déroulais les épisodes de ma fable avec application. J’en ai même un peu rajouté : « J’m’en veux… J’aurais dû surveiller un peu mieux la pièce, surtout que mon lit est à proximité de la cuisinière, avec les deux bouteilles blindées à portée de main ! Sous la table… On venait de les changer, chez l’épicier… Tu te rends compte ? Ce fameux lit où, toi et moi… Bref c’est un endroit commode pour faire connaissance, pas vrai ? Qui aurait cru ? Il est vrai que j’ai passé une partie de la matinée avec mes malades, dans la grande salle. Nous sommes débordés et je n’avais plus mon infirmière préférée avec moi pour distribuer les câlins ! (je lui ai fait un clin d’œil, mais elle est restée de marbre). J’ai aussi donné une petite heure de cours à des gamins déprimés… Les terroristes ont pu entrer n’importe quand et piéger les bouteilles. Ahmed était absent et

le dispensaire sans surveillance. Je me sens coupable ; on s'est conduits comme des débutants… Je ne peux pas être partout…»

Je larmoyais, un sourire un peu forcé aux lèvres. Il n'y avait pas de caméra. L'espion de service, au bout du fil, devait exulter ; probablement en compagnie du colonel Boudjeda. Encore un qui devait aimer prendre les autres en défaut, comme mon ami Thibaud ! Ces gens-là se délectaient des erreurs des autres, se pourléchaient les babines de bonheur… des sadiques… une sale race !

Pendant que je terminais ma phrase, sur un ton tragique, Aïcha écrivait quelques mots sur le carnet. Elle me le tendit, la bouche pincée ; je lus : « *Et Ahmed, pourquoi sa fuite… ? Veux t'aider ; dis la vérité !* »

Donc elle se méfiait de moi… Tout le monde ici se méfiait de l'autre et j'avais la désagréable impression de baigner dans une atmosphère malsaine de suspicion. Avec Ahmed, j'avais un contrat de confiance à toute épreuve. Je savais où le rencontrer, même après une longue séparation ; le temps ne comptait pas entre nous : plusieurs mois, plusieurs années…

Depuis l'affaire du Mali, nous avions défini une stratégie, en cas de coup dur. Nous avions aussi un compte commun dans une grande banque marocaine, un pays sûr, contrairement au reste du Maghreb qui vivait une révolution sanglante et sans lendemain, j'en étais persuadé. Un printemps qui allait s'enfoncer dans un hiver glacial. Il suffisait de relire Machiavel. Un nouveau « Prince » allait mettre de l'ordre dans tout ce merdier (c'était maintenant le terme utilisé par les diplomates eux-mêmes !). Ainsi, je n'avais pas l'intention d'en parler à Aïcha, même sur l'oreiller… J'attendais qu'elle fasse ses preuves. Elle devait me sortir de là, avant tout. J'ai griffonné : « *Aucune idée ; je dis la vérité… bien vu ces oiseaux de malheur ; on avait aucune chance… cherche des preuves, ils nous manipulent…* » Elle acquiesça ; j'avais gagné : elle était toujours de mon côté…

Elle a encore précisé : « Nous connaissons l'heure exacte de l'attentat, quatorze heure vingt, d'après des témoins. C'est l'heure annoncée, selon la version du colonel ; Cette information et le récit des témoins en question vont paraître dans les quotidiens d'Alger. On en parle aussi à la radio et à la télé, même en Europe. Les journalistes sont aux abois. L'armée a affrété un avion spécial pour eux… Tu les verras sous peu, la polémique ne fait que commencer ; elle va enfler ! Les médias veulent le nom des responsables. Bien sûr, Al Qaïda au Maghreb est visé, mais il faut être prudent. Les deux terroristes semblent avoir agi pour leur compte… Ils ne sont pas fichés dans une organisation criminelle ; de simples partisans islamistes ! »

Je ne voyais pas vraiment l'intérêt de tout ce déballage qui ne correspondait à rien. Évidemment, quelqu'un avait besoin d'un alibi, pour se couvrir… Les Américains, probablement, qui faisaient pression sur le gouvernement algérien. C'étaient eux les grands maladroits qui rataient toutes les guerres modernes et déstabilisaient les pays islamiques… Avec leurs grands pieds et leur complète méconnaissance du monde, ils nous préparaient un avenir sanglant, la main posée sur les Évangiles : l'Apocalypse selon Bush et Obama, après le chaos installé en Irak et au Proche-Orient ! Des fanatiques du libéralisme, incapables de conduire une guerre propre (moi qui suis un professionnel, je me demande ce qu'est une guerre propre ! Probablement une guerre où l'on ne tue pas ? Comme dans les jeux vidéo… Une guerre sans risques… Donc ce n'était pas une guerre ? Il fallait s'entendre. Dommage pour les millions d'accros qui rêvaient d'en découdre…). Les marchands de sensations fortes l'avaient compris depuis longtemps !

Et ces Américains ! Un peuple d'agneaux dociles (je ne risquais plus d'être accusé d'antiaméricanisme primaire ; tout le monde était d'accord, de nos jours, avec mon point de vue réaliste de bon berger,

de génie des alpages !) : des ignares, donc, un peuple de vachers et de femmes hystériques qui tiraient au pistolet, le week-end dans des stands, avec leur progéniture (au lieu de lire Hemingway ou Steinbeck), des femmes, talonnées par la peur, dans un pays de machos... Des enfants guerriers avant de savoir compter… Les bons Américains, mes frères, venaient s'exiler en Europe : Paris et Hemingway, c'était quelque chose ! Lui, se considérait comme un exilé ; il aimait son pays, mais surtout à distance ! Et nos Américains modernes ? Eh bien, ils étaient, entre autres choses, experts en armes « douces », des armes télécommandées, des jouets pour adultes... L'avenir pour une industrie aux abois ! Cependant ces saloperies coûtaient très cher et on pouvait les abattre facilement, même avec un lance-pierre !

J'ai pensé à Ahmed, qui courait toujours. Cette réflexion, qui me mettait du baume au cœur, m'a ramené aux derniers moments, avant l'explosion des roquettes. Quelque chose ne cadrait pas avec la version officielle ; Aïcha, qui me regardait avec curiosité, avait parlé de quatorze heures vingt ? J'ai froncé les sourcils, et me suis concentré sur mes souvenirs : bien sûr, il y avait une grossière erreur dans le rapport du commandant Rachid. Il était près de treize heures, pas plus, lorsque je me suis étendu sur mon hamac. J'avais encore le cadran de ma « Rolex » devant les yeux… Oui, la mort avait frappé aux environs de treize heures. Pourquoi ce décalage, ou plutôt ce mensonge à l'intention des médias ? Un mensonge de plus, qui me paraissait gratuit… Pas si sûr ! Mais il fallait le prouver, comme le reste… J'ai alors eu une inspiration : je devais récupérer ma montre ; je savais qu'elle était sérieusement endommagée après ma chute.

J'ai réclamé le carnet à Aïcha, qui s'apprêtait à quitter la pièce, avec mon plateau vide de nourriture. Je lui ai dit, pour le principe : « Finalement, je reprendrai bien encore un peu de dessert ; tes gâteaux sont sublimes ! » Sur le papier quadrillé j'ai écrit : « *Récupère ma*

montre… c'est important… dans l'armoire, une boîte en bois… » L'armoire n'était pas fermée à clef. Elle contenait mes habits, en mauvais état, et quelques affaires de poche rassemblées en vrac dans la boîte. La montre était là, au rendez-vous. J'avais eu peur que quelqu'un l'ait confisquée ! Le verre était étoilé, elle ne fonctionnait plus, comme je l'avais soupçonné, et elle s'était arrêtée sur *treize heures moins deux* ! L'heure du massacre. C'était une preuve du mensonge officiel… Mais personne ne s'en doutait ! Pas très malin, le colonel. Je l'ai remise à mon bras, comme si de rien n'était. J'ai encore écrit : « *Ils ont triché sur l'heure de l'attentat… Pourquoi ?* » Je lui ai montré le cadran à mon poignet et les aiguilles figées pour l'éternité, comme la vingtaine de petits corps qui gisaient maintenant six pieds sous terre, à l'ombre des palmiers d'Idélès.

Elle a fait un geste d'impuissance. En réponse, j'ai haussé les épaules, mais j'étais intrigué. Cette information était importante, je le sentais ! Je ne savais pas encore pourquoi, et comment l'utiliser. Surtout ne pas en parler à la presse ! Sur le pas de porte, Aïcha m'a demandé : « Je peux te faire du café, je sais que tu n'aimes pas le thé de menthe…

— D'accord, un café, avec sucre et sans lait ! Le lait, du lait de chamelle, était rare et imbuvable dans ces régions du Sud. Ou alors du lait en poudre, qui faisait la fortune de l'agroalimentaire mondial… Une imposture de plus, dans un pays sans eau potable !

— Je reviens dans quelques minutes… »

Je me retrouvais seul, avec mes pensées moroses et une immense lassitude. Pendant plusieurs secondes, j'ai regardé une mouche qui tournait autour du seul néon éclairant la pièce d'une lumière glauque. La mouche s'est posée au pied de mon lit. Elle me regardait… C'était curieux d'être regardé par une mouche, mais j'ai pensé que, dans cette pièce, c'était le seul être qui ne mentait pas, qui était authentique. Elle devait me plaindre… Je l'ai supposé, évidemment. Chaque espèce vit

avec son fardeau de responsabilités ; le seul fait d'être au monde faisait de nous des coupables potentiels. Je me suis rappelé le terme utilisé par les assureurs de véhicules : même en cas d'innocence dans un accident, vous êtes quand même coupable d'être là ! Dans le « *Procès* » ce malheureux Joseph K. cherchait désespérément ses juges, le pourquoi d'une existence absurde, sans but… Mais il n'avait pas compris que le simple fait d'être là, au monde, était déjà un délit ! Et dans mon histoire, je n'étais qu'un pion, placé au mauvais endroit. J'ai réalisé que plusieurs affaires, probablement sans liens directs, s'étaient croisées, ainsi que les fils d'un réseau en désordre ; les fils d'une toile tissée par une araignée égarée, ayant perdu la tête, pour se rencontrer ici, à Idélès, le nœud de l'histoire où tout allait se révéler.

J'étais en grand danger ! Je l'ai clairement compris. Ils allaient éliminer un maximum de témoins. Qui ça « *ils* » ? Je n'en avais pas la moindre idée. Et les autres, terrorisés ne parleraient pas.

Aïcha est revenue avec mon café, sans faire plus de commentaires. Sur la deuxième page du carnet, elle avait simplement inscrit : « *Ils reviendront… sont inquiets... ont peur d'une émeute !* » La peur : ça nous faisait toujours un point commun ! Mais la peur est mauvaise conseillère, à l'origine d'actes désespérés, même chez les politiques ou les militaires. J'ai bu le café brûlant du bout des lèvres. Aïcha m'a embrassée, je la sentais nerveuse, hésitante, comme si elle voulait encore me dire quelque chose. Finalement elle m'a serré fortement la main, en me souhaitant une bonne nuit…

Dans le noir, j'ai caressé le métal froid de ma montre brisée. Une bien faible pièce à conviction qui ne me donnerait pas la clef de l'énigme et le nom des responsables — l'avenir a prouvé le contraire, j'y reviendrai — Les responsables, je tenais à les traîner devant un tribunal, si possible international, comme celui de la Haye. On peut toujours rêver ! J'avais encore du chemin à parcourir, mais tous ces petits cadavres, ces anonymes, me poussaient en avant, comme une

foule en colère ; hors de l’espace et du temps, c’étaient eux qui allaient guider mes pas…

Avant de m’endormir, j’ai vu que la mouche était toujours là, patiente. Le clair de lune lui facilitait comme une piste d’envol, en jouant dans les plis de mes draps ; dehors le vent agitait les branches du tamaris, en face de ma fenêtre entrouverte. Cette mouche obstinée semblait vouloir dire quelque chose. Bien sûr, j’ai compris son message : *la patience*. Comme elle, je devais attendre et observer… Ne pas s’emballer avant de décoller ! Les autres allaient se révéler, peu à peu, comme une sauce qui coagule, qui prend forme et saveur à force d’être agitée… s’enferrer dans leurs mensonges ! Simplement les suivre dans leur déclin ; tous les systèmes avaient une fin, tôt ou tard… Il suffisait d’une légère poussée, au bon moment, et tout l’édifice pourri s’effondrerait.

Au moment de sombrer dans les limbes, j’ai revu le visage de mon compagnon. Il avait un sourire confiant sur ses lèvres craquelées. Derrière Ahmed, le chaos d’un Tassili inconnu semblait le protéger : une muraille noire, découpée à la hache, acérée, usée par le temps, émergeant d’un océan primordial de sable blond, sculpté de vagues fugitives par le vent capricieux et tenace du désert, ennemi des hommes.

Chapitre Trois
Manipulation

Le lendemain, ils sont revenus, en fin de matinée. Le colonel Rachid Boudjeda était accompagné d'un civil, dont l'allure générale, l'habit et le visage de marbre, rappelaient tristement le profil d'un membre de la Gestapo, comme on en voit dans les films : costume croisé et chapeau à large bord. Un costume peu courant dans les régions du Grand Sud. Presque un uniforme. Il paraissait en deuil et tout cela ne signifiait rien de bon pour moi… J'ai cru, un instant, qu'il sortait d'un livre d'histoire. Un de ces livres que l'on a envie de refermer, à peine ouvert.

Le colonel a pris la parole le premier ; il m'a semblé peiné :

« Votre affaire se complique, Legoff… À Alger, ils vous tiennent pour responsable de la mort des enfants et des civils présents dans le dispensaire. Ils pensent à une collusion entre vous et les terroristes que vous étiez censé surveiller. Comprenez bien que…

— C'est une plaisanterie, colonel et du plus mauvais goût, vous en conviendrez ! Je passe du statut de victime à celui de responsable, de criminel ? C'est ça que vous m'annoncez ? Vous m'accusez, maintenant ! Mais ça ne tient pas la route… Cette affaire a été montée de toutes pièces… Les médias algériens… »

J'étais vraiment furieux et j'ai failli laisser tomber le morceau, parler de cette lâche attaque par le ciel, de ces drones que l'Occident fabriquait et vendait à des irresponsables, et qui m'étaient tombés sur la tête…

« Nos services pensent que vous avez joué la comédie : vos blessures sont superficielles, la chute bien sûr, mais rien de grave.

Vous devriez être mort avec les autres… L’explosion vous a miraculeusement épargné ! Et puis la fuite du chauffeur…

— Donc, vous ne croyez pas au miracle ? Pourtant votre Dieu, celui qui fait courir les foules, plier les échines, qui est partout en train de nous épier — comme votre collègue qui cache son visage —, il en fait bien des miracles, lui, pas vrai ? Mais les gosses ce n’était pas dans son programme de la journée ; c’est une évidence : il est débordé, le sang coule de tous côtés, la tâche est énorme, je dois le reconnaître… Alors il m’a choisi… oui il m’a choisi ! Allez comprendre ? Le seul survivant, un infidèle, un agnostique, un apostat, bref un mécréant… Vous ne dites rien colonel ? »

Évidemment, je l’avais choqué, il ne s’attendait pas à cette sortie un peu facile. Il ne devait pas être très versé en théologie ; je le voyais plutôt boire sa bouteille de whisky « en Suisse », pour parler cru… pendant le Ramadan, derrière des volets clos. Un pays d’hypocrites, je le savais, où l’on n’avoue jamais la vérité qui blesse à la tête des gens. On discute avant, on palabre, on soupèse les arguments des différentes parties… on louvoie ! Mais là, franchement, il m’avait mis hors de mes gonds… Je crois qu’il se fichait de mes états d’âme, ses buts étaient plus concrets.

— Je vous prie de garder votre calme, Legoff, un peu de dignité… ; je peux aussi vous inculper pour outrage à un cadre de l’armée et à notre religion. Je pense que mon collègue des services spéciaux appréciera… Il vous écoute avec attention ; pour l’instant, seule la sûreté de l’État le concerne. C’est à lui de jouer maintenant, je vous laisse entre ses mains ! »

L’autre, l’affreux, le sbire de la « Gestapo », souleva son chapeau et le brossa d’un léger coup de coude. Il avait le crâne presque chauve. Les soucis et la poussière brune du désert ne l’avaient pas épargné. Il avait tout son temps et en profitait. Je sentais que cela allait être ma fête ; son regard de serpent me dévisageait avec une curiosité

malsaine. Il dit quelques mots en arabe au commandant, comme s'il voulait accélérer la procédure. Puis cet épouvantail, cette caricature ratée, enfonça sa première pique ; le Créateur lui avait quand même accordé l'usage de la parole, rien n'est parfait :

« Docteur Legoff, nous avons pris contact avec le commandement français à Tombouctou ; nos relations sont, disons amicales, et vos soldats surveillent aussi notre frontière au nord de l'Adrar des Iforas… On y soupçonne également la présence des otages français, et nous restons vigilants : ils pourraient passer en territoire algérien. Nous avons parlé de vous et de ce soi-disant piège à islamistes, chez vous, organisé à Idélès. Ils ne sont pas au courant et nient toute implication dans le massacre ! J'ai répondu, à bout de nerfs :

— Évidemment, ma mission était secrète, non officielle donc… Elle l'est restée. Ils avaient peur des fuites, on ne peut faire confiance à personne – je l'ai regardé attentivement en prononçant ces derniers mots – il a haussé les épaules, le visage imperturbable. J'ai continué :

— Je dépends de la Légion étrangère et je ne suis pas inscrit dans le contingent du Mali. Voyez avec Carozzi, il vous mettra au parfum. Un agent très secret, comme vous, mon vieux !

— Ne m'appelez pas *mon vieux*, docteur Legoff… Vous pourriez vous repentir de votre insolence, vous en mordre les doigts ! — J'ai remarqué qu'il connaissait très bien notre langue et ses finesses ; un bon point pour lui : le démiurge, dans sa grande bonté, l'avait doté d'un cerveau bien rodé et perspicace, contrairement à la plupart des militaires de carrière ! — Vous êtes dans une sale position. En Algérie nous vous considérons comme un espion infiltré, c'est d'ailleurs un statut commode pour la presse... Pour qui travaillez-vous ? Notre gouvernement n'a pas été informé… Les Français ne vous connaissent pas et votre ambassadeur a confirmé. Toute cette affaire a été bâtie sur votre propre initiative, avec quelques complicités dans votre bataillon… Sous le couvert d'une action humanitaire ! C'est un peu gros… Bien sûr, vous n'êtes pas responsable de l'attentat… Je vois

mal un chirurgien de votre valeur… Enfin votre rôle n’est pas clair : les gens changent, votre séjour en Afghanistan… Vous n’aimez pas les Américains n’est-ce pas ? Vous avez souvent parlé d’une guerre absurde… Pourtant, dans la Légion, on n’a pas d’avis, pas vrai ? On obéit, c’est tout ! De quel bord êtes-vous ?

— Demandez à Carozzi ! C’est lui qui faisait la liaison avec mes chefs, l’État-major à Bamako et les responsables de votre armée dans le Sud. Le colonel Boudjeda peut confirmer… Ce dernier hocha la tête et l’homme au chapeau continua tout en dépliant une paire de lunettes noires ; la pièce était inondée d’une lumière agressive. Il les a enfilées avec soin, comme s’il magnait un objet de valeur. Il avait vraiment une sale gueule ; j’ai failli le lui dire, pour lui rendre service. Mais il parlait déjà :

— Monsieur Carozzi a pris sa retraite, officiellement, le lendemain de l’attentat. Sur notre conseil et avec l’aval de sa hiérarchie à Bamako. Ne comptez pas sur lui : il nie presque tout, mais il a effectivement soutenu votre initiative, sur le plan humanitaire exclusivement. Il va partir pour Alger dans quelques jours et rejoindre ensuite le continent. Vous êtes seul, Legoff, avec le poids de tous ces morts sur vos épaules. Vous appartenez dorénavant à la justice militaire… Nous devons éclaircir votre rôle dans cette affaire. Je ne donne pas cher de votre peau, les gens sont très remontés contre les étrangers, même dans le Nord. Mais ce n’est pas mon boulot !

— Alors, c’est quoi votre boulot ? Fabriquer des coupables ? Vous mentez comme un arracheur de dents ! Quand je vous vois, je pense à Bush et à son équipe de faux-jetons qui nous ont envoyés au casse-pipe, en Irak et en Afghanistan. Des fumiers en col blanc, des imposteurs… et vous avez les mêmes en Algérie ! »

Il feignit un geste d’indignation, suivi d’un haut-le-corps et laissa échapper son feutre qui lui donnait cette allure coincée que l’on voit chez les rabbins ou les hommes d’Église en général ; un calcul évidemment, une attitude apprise, toute une gestuelle signifiante à

sortir sur commande, servant à dérouter un adversaire trop coriace. Son visage, très blanc m'apparut, livide et figé malgré les lunettes, comme un masque, sous son crâne rasé. Le masque de la mort : il n'avait pas de cils… le chapeau roula sur le sol carrelé. Mais je n'en avais pas fini avec lui :

— Je me demande si vous réalisez vraiment pour qui vous travaillez, vous ! Les Américains ont perdu toutes leurs guerres, ils sont en train de panser leurs plaies. Si vous travaillez pour eux, il est temps de vous retirer, de vous reconvertir dans la tapisserie ou le jardinage… Vous pouvez aussi nous rejoindre à la Légion, il y a de la place pour vous et nous avons encore un certain sens de l'honneur… »

Curieusement, il ne s'est pas fâché ; il continuait à me regarder comme une bête curieuse, fixant mon visage avec intensité, tel un rapace fixant sa proie. J'ai compris qu'il n'aimait pas les Français, qu'il n'aimait personne… Et puis j'ai eu l'impression fugitive que ce type n'était pas d'ici : ni Arabe, ni Berbère… Il parlait mal la langue de ces deux peuples. Il avait une tête d'Européen, avec ce visage d'une blancheur crayeuse, maladive, comme on en trouve dans nos capitales. Ses rares cheveux, sur les côtés, étaient teints en blond ; je l'ai vu aux racines mal colorées. Ce type était une énigme, la clef du mystère ? Déformation professionnelle : je jugeais toujours les gens avant de les mutiler dans ma clinique ! Je me suis assis sur mon lit, la tête brûlante, hors de moi ; je ne supportais plus ce regard empoisonné :

« J'ai une tache sur le nez ? Tu ferais mieux d'aller vendre des boissons au bord de la piste, te rendre utile… Pauvre imbécile… Tu retrouveras des couleurs ! Je n'aime pas les nuisibles, on les euthanasie chez nous ! Y a même des insecticides pour ça… j'ai appris ça dans ma profession… L'humanitaire m'a ouvert les yeux ! Tu ne me fais pas peur, Moha ou Goebbels, parmi les minables fonctionnaires du gouvernement… Quel gouvernement au fait ? Tu te

caches derrière des plus grands, hein, marionnette ? Des plus grands que toi, des plus malins ? Le KGB, la CIA, qui d’autre ? D’autres nuisibles corrompus, évidemment ! On devrait t’envoyer au front ; je t’apprendrais à ramper sous les rafales des mitrailleuses… à recevoir des éclats d’obus de mortier en pleine poire… Après je m’occuperais de toi, sur la table d’opération. J’adore faire des dentelles avec le corps de mes clients ; je peux même t’enlever ce qui te sert de virilité entre les jambes… Au moins tu ne multiplieras plus ceux de ton espèce, vipère lubrique ! Je fus pris d’un rire hystérique, homérique… J’en voyais pas la fin !

Mon homélie moralisante, un peu délirante frisait quand même un certain lyrisme assez achevé, provocateur, avec un rien de populisme, mais maladroit dans les circonstances présentes. J’utilisais à dessein le vocabulaire de l’homme moyen indigné, essayant de le faire sortir de ses gonds ! J’étais à bout de souffle, la tête me tournait à cause de la morphine. Je n’avais plus envie de rire.

C’était étrange. Ce Mohammed qui s’appelait en réalité Ali, n’a toujours pas réagi comme je l’attendais, alors que le colonel avait, lui, le visage rouge d’indignation. Je cherchais comme je l’ai dit à pousser Ali « la balance » à bout, pour en savoir plus et lui, il faisait de même, à sa manière, en vrai manipulateur. De toutes les façons, mon sort était désormais scellé : la hiérarchie militaire et la France m’avaient lâché. Je n’existais plus pour eux… Tombé au champ d’honneur, après avoir recousu tant d’existences en danger ! Et l’ambassadeur ne ferait aucun effort pour me tirer de là. Un légionnaire, même médecin-major, dans les mains de l’ennemi, c’était presque un mort-vivant. Sans intérêt. Ils m’offraient en pâture à ces fauves de l’Atlas, qui avaient besoin d’un bouc émissaire afin de couvrir une erreur fatale, erreur que je comptais bien dénoncer si on m’en laissait le temps !

Jusqu’à quel point l’Algérie était-elle impliquée ? J’espérais que ce commissaire politique, l’homme au chapeau, m’en dirait un peu

plus… Dans le Maghreb, les gens aiment bien palabrer et s'injurier à distance. Ça faisait partie du folklore local. C'était l'occasion de les démasquer, comme je l'ai dit plus haut. Celui-là était coriace, différent ; il cadrait mal avec les mœurs locales. Il devait sortir du ruisseau, dans une banlieue d'Alger, sauvé par les descendants du FLN et déjà conditionné par les prédicateurs de son quartier. Il haïssait les Français et les Juifs et suivait la nouvelle politique néo-anticolonialiste de Bouteflika, malgré le discours conciliant de Sarkozy à Constantine. Peut-être même un sympathisant des djihadistes ? Non, ça ne tenait pas debout…

Il m'a écouté avec attention, il avait le visage dur, les lèvres serrées. Je comprenais sa colère rentrée. Mais j'avais marqué un point : je savais maintenant qu'ils me voulaient encore vivant et en bon état, un certain temps, afin de pouvoir me présenter à la presse algérienne qui cautionnerait leur version. Peut-être sous la pression de l'Occident ? Monsieur Ali confirma en quelques mots mes soupçons :

« Vous méritez le cachot, docteur Legoff, et le peloton d'exécution… Vous en êtes conscient ? Vos états d'âme et vos opinions sur ma personne ne me touchent pas, je connais ce discours… Un discours de victime, de perdant. Les cimetières sont pleins de perdants, Legoff, ou de révoltés comme vous, des nihilistes…

— Ou d'enfants innocents… à cause de votre incompétence ! Je ne pouvais pas la rater celle-là, j'étais content de moi… j'ai encore insisté, sans trop d'espoir : « J'ai été envoyé de manière officieuse à Idélès par la France, avec l'accord de votre pays. Je me répète : avec l'accord d'Alger, point final ! Cette affaire est liée à l'intervention au Mali, organisée par le nouveau Président. Renseignez-vous à l'Élysée ! Et je ne suis pas le seul… Nous avons des antennes un peu partout dans le Sud, pour prévenir une invasion ou un coup dur comme à In Amenas… »

Il continuait à m'écouter avec attention, le visage froid. J'ai décidé de passer à la vitesse supérieure ; le colonel était aussi concerné : « Vous n'avez pas été très fort là-bas, n'est-ce pas ? On se demande à quoi vous servez ! N'importe quel débutant aurait compris que le site était une cible idéale pour vos terroristes, donc à garder étroitement, en permanence… Nous autres, à la Légion, on aurait pu vous donner un coup de main… On a l'habitude, vous savez… et mes hommes s'emmerdent à longueur de journée ! La France a aussi des intérêts dans le gaz du Sahara et surtout dans l'uranium, chez vos voisins, au Niger. On est là, *mon vieux*, pour vous soutenir, vous amener à la civilisation… moyennant quelques arrangements, cela va de soi ! Le tout-nucléaire est en place, dans le programme du nouveau gouvernement, comme dans l'ancien ! Il faut sécuriser la région ; alors me voilà ! Conclusion : je travaille pour vous, pour votre petite sécurité, monsieur des services « très » spéciaux ! »

Cette fois, il était vraiment fâché, je l'ai lu dans ses yeux. Sa fierté nationale était mal en point. J'en avais fait un assisté ! Il s'est levé d'un seul coup, en arrachant ses lunettes noires, comme s'il allait signer mon arrêt d'exécution. J'ai cru qu'il voulait m'étrangler et j'ai actionné la sonnette d'alarme… Inutilement, naturellement, mais dans ce genre de situation, on se raccroche à n'importe quoi ! J'ai pensé à Aïcha, qui pourrait peut-être maîtriser mon agresseur ? Pauvre Aïcha, une colombe qui avait horreur de la violence… Du moins je le croyais. Il s'est rassis et m'a parlé d'une voix blanche, retenant sa haine :

« Peu importe, votre géopolitique tient de la fantaisie. Un médecin mythomane, voilà ce que vous êtes : c'est original ! » Après une courte pause : « Maintenant, c'est mon tour et vous allez faire ce que nous allons vous dire. Vous connaissez les détails de l'attentat, la version indiscutable impliquant ces djihadistes au passé douteux. Vous auriez pu les rencontrer en Afghanistan, pas vrai ? Voilà qui

accrédite notre manière de voir les choses. Nous avons remis à la presse les photos du site après l'explosion, avec les bouteilles de gaz éclatées retrouvées dans les décombres. Notre labo est en train d'identifier l'explosif utilisé, un pain de plastic probablement. Les témoignages des voisins concordent : ils ont vu une boule de feu sortir de la porte du dispensaire. Le ciel était vide, limpide à cette heure-là, vous me suivez ? Limpide j'ai dit, et bleu comme vous ne le verrez jamais plus…

— Trop bien, mon général. Je boirai bien un café, pas vous ?

— Ne faites pas l'idiot, Legoff. Vous avez eu des visions, des engins volants qui sortaient de votre imagination. Les mirages sont aussi fréquents dans la région, n'est-ce pas ? Surtout pendant les grandes chaleurs… De plus, votre assistante nous a dit que vous étiez souvent surmené ; difficile de faire face avec tous ces malades et les blessés… et de soigner en plus les ennemis de l'Algérie démocratique et islamique. Bref, les journalistes viendront vous trouver, pour vous photographier et vous poser des tas de questions indiscrètes. À vous de jouer le jeu convenablement, sinon nous détruirons ces documents et vous avec, cela va de soi ! Et même dans la journée, je vous le garantis ! Parole de général… »

Il avait aussi de l'humour : un humour noir, caustique, que je n'appréciais guère, plutôt rare chez un officier de la sûreté. Ils avaient interrogé Aïcha… C'était prévisible… J'allais donc suivre son conseil, gagner du temps, ronger mon frein comme un bon petit soldat. *Patience,* c'était son mot à ma gazelle, mon amoureuse. D'ailleurs le Grand Sud incitait à la méditation. Le massif du Hoggar pointait ses aiguilles volcaniques au-dessus de nos têtes, comme pour nous défier, hors du temps ; pour nous rappeler notre condition de papillons éphémères et fragiles. Un paysage, ou plutôt un tableau figé, indifférent à notre souffrance, le domaine des dieux qui réglaient leurs comptes en nous tournant le dos, sans même essayer de jeter un regard

en arrière sur notre misère. Le monde des dieux selon Épicure, des dieux indifférents, jaloux et envieux, inaccessibles à la souffrance des êtres… Très humains, en somme !

Je maudissais ce désert, son arrogance majestueuse, mais je l'aimais aussi profondément. Ces montagnes distillaient l'ennui, l'angoisse, mais aussi un attachement esthétique à la terre et au ciel, à la couleur ; à une poésie du désespoir aussi, non écrite et à un désir viscéral de liberté sans limite, une liberté empoisonnée puisque impossible… une sorte d'addiction sans remède. Après cette épreuve, je serai un autre homme. Peut-être une sorte de mystique ? Un peu comme ma mère qui me récitait des phrases du Talmud avant de m'endormir ; ma mère était juive, très pratiquante, en phase avec les Écritures saintes, en collusion avec tous les rabbins du quartier. Un jour elle m'avait dit : « *les Arabes sont plus mauvais que les Juifs !* », une phrase que l'on entendait parfois dans notre communauté, colportée par des rabbins intégristes et que je ne comprenais pas. Ainsi elle avait réussi à me dégoûter de la religion pour toujours ! Je me prétendais agnostique, mais ça ne voulait rien dire. À l'adolescence, je regardais simplement le monde, comme une vache regarde passer un train, sans me poser de questions…

Non, je ne croyais pas aux mystiques, aux illuminés… Je savais que les Pères de Foucault puisaient leur mysticisme dans la contemplation des falaises volcaniques, aux couleurs changeantes, reflétant les mouvements du soleil. Ils vivaient avec la terre et croyaient vivre avec le ciel. Leur vie intérieure était le reflet de ce grand désert. Ils apprenaient la terre, pleine de vie malgré son apparente stérilité, au gré des méharées. Ils ne regardaient pas le ciel blanc et vide. Ce ciel d'où la mort pouvait surgir comme le glaive de Dieu s'abattant sur les hommes. Ces moines vivaient dans une illusion permanente, ils pensaient avec leur corps, leurs sens, comme moi. Ils plongeaient dans leur inconscient malade. Nous n'étions pas

différents ! Le reflet des pierres dictait leur conscience, leur spiritualité. Je les connaissais et les respectait : ils avaient le désert dans la peau… C'était ça l'explication de leur retrait de la société : des parias du monde et de la bêtise des hommes. Des sages donc mais sans auréole !

Je suis sorti brutalement de mes réflexions. Mes deux interlocuteurs s'étaient levés. La pièce était maintenant dans l'ombre. Il devait être plus de midi.

« Vous êtes songeur, Legoff… On ne vous entend plus ! Vous avez perdu de votre superbe, on dirait ? Peur de la mort ? On vous taquinera un peu, avant, juste pour le plaisir… et donner suite à vos provocations ! J'ai répondu d'une voix ferme :

— C'est d'accord, je n'ai pas le choix, je vous attends… c'est quand vous voulez ! »

*

Après leur départ, j'ai encore pensé aux montagnes, au désert, à ce pays qui avait été récupéré par des politiciens, des gens du Nord, des gens sans âme qui ne cherchaient que leur enrichissement personnel. Les nouveaux colons, aussi égoïstes que les anciens ! Des aveugles, des sournois, qui ne comprenaient rien à l'appel de cette immensité qu'ils voulaient annexer, aux couleurs peintes par un soleil artiste, ardent le jour, doux et sanglant le soir, où le pourpre et le violet transformaient le ciel et ombraient les abrupts du massif volcanique qui s'enfonçait dans la nuit. J'ai aussi pensé à Aïcha qui ne venait pas… C'est un militaire en uniforme qui a servi mon repas. Ils avaient donc interrogé mon assistante… probablement en la secouant quelque peu, pour qu'elle avoue la vérité (leur vérité) sur mes états d'âme,

mon surmenage et mon implication possible dans l'attentat… Une négligence, c'était le mot que j'avais retenu ! Une *négligence*, comme dans la petite école, avec la corde au bout du couloir ! Dans le fond, pour eux, j'étais responsable d'un massacre par négligence… J'aurais dû surveiller de plus près le dispensaire, prendre soin de la sécurité de mes malades…

Ils ne manquaient pas d'air. Ce serait la version officielle, qui m'éviterait peut-être le peloton d'exécution ? Un médecin irresponsable, qui n'avait pas averti les autorités d'un danger imminent… Et les trois soldats qui étaient censés nous protéger ? Ce jour-là ils patrouillaient à l'intérieur de l'oasis, en train d'effectuer une fouille de routine chez les habitants, en évitant soigneusement le vieux bordj qui abritait les deux djihadistes, probablement des membres d'AQMI* ! Encore une bizarrerie… Mais je ne pouvais pas en faire état. Ils obéissaient à des ordres venus de plus haut. Des lampistes, qui seraient ensuite déplacés au fin fond du désert, simplement parce qu'ils avaient été témoins des événements.

Après le repas, j'ai fait un somme, tout en rêvant des crêtes du Hoggar, de l'Atakor — j'aimais ce terme qui sonnait comme le nom d'une cité interdite, pleine de dangers ou comme le bruit d'une roche fendue par le gel ou la chaleur du plein été — les crêtes du massif de l'Atakor, roses le soir, découpées sur un fond de ciel tourmenté. J'imaginais les volcans en activité, il y a bien longtemps, alors que nous étions encore rattachés au nombril de la terre. Déjà les hommes se battaient entre eux, à côté des coulées de laves incandescentes, effrayés par le bruit des éruptions. Déjà des hommes cherchaient à dominer d'autres hommes, réalisant leur condition de grands singes grimaçants en face d'un adversaire héréditaire : les autres, eux-mêmes, ceux de leur propre espèce, leur image… Le réflexe ou la pulsion animale, endormie dans nos tripes… Déjà la terre était une

inconnue qui rugissait au-dessus de nos têtes, pour nous faire comprendre que nous n'appartenions plus totalement à ce monde, à cause de notre conscience, le « moi », ce cadeau empoisonné, qui nous projetait dans un avenir stérile, absurde, sans but. Qui nous mettait face à notre malheur… face à Dieu !

La terre est neutre, sourde à nos plaintes ; ses rugissements sont gratuits: elle a une histoire, bien sûr, mais elle n'en sait rien. La pierre est la mémoire du monde, elle ne fait qu'exister mais nous avons le pouvoir de déchiffrer le message contenu dans cette mémoire et alors, de la faire vivre, un court instant. Un message merveilleux, complexe, coloré, qui sert de décor à notre propre histoire, si pittoresque, de l'amibe aux primates. Malgré les apparences, nous sommes en mouvement, dans un train fou en marche vers nulle part. Pas de gare au bout du trajet, mais un butoir qui stoppe nos ambitions : la mort pour tous ; l'égalité devant le monde, la fraternité ultime, le congé payé ! Non, pas de fraternité ; on meurt seul… Mes petits patients et mes amis d'Idélès étaient morts, eux, au soleil, en plein jour, face au ciel, en apparence solidaires dans le malheur… en réalité écrasés, brûlés, fracassés *individuellement*, seuls, sans un mot : les victimes d'une technique inhumaine, qui nous a toujours dépassés, humiliés, comme pendant les grandes guerres !

J'en parlais parfois avec mes malades, les grands blessés… Ils disaient que je les déprimais un peu avec mes plongées dans le passé de l'espèce, ma nostalgie de la brute, ma conception de l'aléatoire et des mouvements désordonnés de l'histoire. Le déclin de notre société incapable de se repenser, à la merci des boutiquiers, des pharmaciens... Ils préféraient leur quotidien, même fait de pleurs et d'humiliation, parfois de sang, dans leur usine, leur supermarché… Et c'est bien ainsi, car il n'y a pas d'autre échappatoire : quelqu'un doit payer la rançon de la démocratie et du « progrès »… Seul le tyran ou le monarque peut orienter notre marche vers le futur, avec tous les

risques liés à son humeur vagabonde, celle de la classe régnante rarement désintéressée…

Voilà ce que j'aurais voulu dire aux trois journalistes qui sont venus frapper à ma porte, vers quinze heures. Leur faire comprendre où nous en étions… tirer un bilan après cette terrible catastrophe humaine, une bavure qui, je le croyais, ne devait par contre rien au hasard !

Il y avait une jeune femme parmi eux, du genre plutôt timide, intello, avec de grosses lunettes carrées. Les deux hommes se ressemblaient, une moustache à la Clark Gable sous un gros nez légèrement épaté et le teint foncé. L'un deux était presque noir de peau, une peau granuleuse avec des petits cratères, les vestiges d'une varicelle juvénile. J'ai pensé : « Un descendant des Harratins, émigrés vers le nord ; encore un déraciné ! » Évidemment, cela ne voulait rien dire, j'improvisais. Je déroulais mon petit cinéma personnel. Dans tous les cas, l'homme de la Gestapo avait tenu parole : il n'y avait personne de la presse internationale. Pas d'Occidentaux. Une affaire qui devait se régler en famille, en quelque sorte. La jeune journaliste a pris la parole :

« Nous sommes désolés de ce qui vous arrive, docteur, nous… J'ai répondu, du tac au tac :

— Pas autant que moi… Mais soyez les bienvenus dans ma modeste auberge ! Il n'y a qu'une chaise : l'ameublement est spartiate, mais fourni par l'État… « *Merhaba* !* » ! Prenez-donc place… La jeune journaliste sembla déconcertée. J'avais le sentiment qu'elle n'appréciait pas du tout son rôle de « faire valoir », d'alibi. J'ai ajouté :

— Attention, nous sommes certainement sur écoute ; alors pesez votre langage ; le poids des mots est redoutable… ne vous éloignez pas trop du discours officiel.

Ce n'était pas méchant : de l'autre côté de la grille de ventilation, les écouteurs sur les oreilles, le commissaire, droit dans ses bottes, devait quand même enrager… Un des deux hommes a enchaîné :

— Docteur Legoff, pourriez-vous nous donner votre version des faits ? Il subsiste encore de nombreux points d'ombre. Le Ministre a pris la parole, à Alger, en l'absence du Président Bouteflika qui est toujours hospitalisé à Paris. Nos deux pays sont à nouveau dans les meilleurs termes. Personne ne comprend votre implication dans ces événements malheureux… »

C'était un euphémisme. Mais le journaliste cherchait à jouer la modération. Il m'a encore donné quelques informations :

« Il y a eu des émeutes, à Djanet et Tamanrasset. Les tribus touareg en veulent au gouvernement qui aurait cautionné votre présence dans l'oasis, aux côtés de ces dangereux terroristes. Tout s'est passé comme si on voulait déstabiliser la région, affaiblir le pouvoir…

— J'en suis arrivé à la même conclusion. Il y a une logique ; ce n'est pas une surprise…

— On craint aussi les milices venues de Libye, les anciens mercenaires de Khadafi… Sans compter le mouvement indépendantiste touareg du Nord Mali et d'Algérie… Une zone de non-droit. Vous seriez entré en relation avec eux ; il y aurait un troisième homme, un blessé. Tout cela au conditionnel, évidemment… Nous ne sommes pas juges. Vous êtes médecin, alors vous comprenez l'amalgame… Une imprudence… Il y a eu des morts pendant les manifestations. Les gens s'attendent à des représailles, mais on ne sait pas de qui contre qui ! On attend aussi l'arrivée des islamistes du Mali, dans le Hoggar, chassés par les troupes spéciales de l'armée française. C'est une situation ubuesque, sinon dramatique… Vous pourriez nous éclairer… surtout que votre vie est en danger ! »

Il avait raison : ma vie ne tenait plus qu'à un fil. Ce n'était pas la première fois, j'étais volontaire et payé pour ça ! Mais pour l'instant,

mon attention, captivée par la chemise à fleurs de l'autre personnage, qui se contentait de prendre des notes, avait dérivé hors du sujet ; je la trouvais déplacée, cette chemise qui sentait la plage et les grandes vacances. J'ai remarqué que ces fleurs étaient des hibiscus ; j'avais aussi un petit massif d'hibiscus dans le préau du dispensaire. Leur teinte était inhabituelle, tirant sur le violet foncé. J'avais beaucoup de peine à les maintenir en vie, pendant la saison sèche, mais Ahmed s'en occupait avec amour… Il aimait les fleurs et les enfants. Un être sensible, Ahmed : il aimait tout le monde. Même les montagnes arides qui limitaient l'horizon vers le nord et l'ouest. Il se sentait chez lui. Et maintenant il était en cavale, quelque part au nord du Sahara, en direction de la frontière marocaine… Ou peut-être déjà mort ? Ils avaient dû lancer la cavalerie à ses trousses, les hélicos, les satellites et tout ce qui reniflait de près ou de loin le terroriste en fuite !

Le journaliste à la chemise fleurie devait avoir des antennes et lire dans mes pensées. Il demanda, d'une voix neutre :

« Et votre chauffeur, ou plutôt votre compagnon de guerre, pourquoi s'est-il enfui, comme ça, comme un coupable ! Au milieu du désert ? Il est soupçonné de complicité avec les autres, vous comprenez ? Ces trop fameuses milices, avec en outre un lien entre vous et les djihadistes… C'est ce que pense l'opinion…

— L'opinion pense mal, l'opinion est un animal stupide, sans recul ; d'ailleurs c'est vous, les médias qui formez et déformez l'opinion. La rumeur, c'est encore vous… Sale métier que vous faites là, cher monsieur ! Je préfère la chirurgie de guerre… Sous la tente, il n'y a pas de rumeur… C'est quitte ou double !

— Bien sûr, je le conçois… votre parcours est remarquable docteur Legoff, mais nous faisons de notre mieux… Ici…

— Oui, ici vous êtes censurés, le général vient de me l'expliquer…

— De quel général parlez-vous ?

— Je me comprends et lui aussi. Il nous écoute… Bon, prenez vos photos et allez-vous en. J'ai besoin d'une petite sieste…

— Cependant, nous attendons des détails… Vous avez dû voir quelque chose, vous étiez conscient…

— Des hirondelles, mon cher monsieur… des hirondelles et qui ne font pas le printemps, croyez-moi ! »

Ils se sont regardés, interloqués. Je crois que la jeune femme a compris que je cherchais à faire passer un message. Mais elle avait les pieds et les mains liés, tout comme moi. Elle m'a quand même fait un signe d'intelligence avec les yeux, en hochant la tête. Un des types prenait des photos en m'envoyant des éclairs de flash en pleine figure. Je grimaçais, importuné par les éclairs blancs, décapants, de l'appareil ainsi que par leurs questions stupides. L'autre écrivait. Il n'avait pas arrêté d'écrire. Je me demandais ce qu'il trouvait à dire sur ce drame : je ne leur avais rien appris. Il s'accrochait à son stylo comme un vieillard à sa canne, avant la chute finale. Comme si sa vie dépendait de ces lignes brouillonnes ; mais il répétait probablement une leçon bien apprise et j'ai pensé que, lui aussi était quand même en danger ! À cause de son article qui serait lu par des millions d'Algériens et reproduit à travers le monde. Il n'avait pas droit à l'erreur… sinon on n'entendrait plus parler de lui ! La presse était toujours muselée dans ce pays…

Ils se sont levés et le type écrivait encore. Un maniaque. L'écriture, je la voyais comme une addiction, mais tout le monde sait ça ! Seulement écrire pour rien, recopier (faire un copier-coller, comme on dit de nos jours), c'était noircir du papier ; le couvrir de beaux symboles qui n'avaient pas de signification ou qui servaient les intérêts d'un autre... Ceux du gouvernement, des généraux, du colonel et de son cerbère au chapeau mou, en l'occurrence ! Je comprenais mal le jeu de ces deux-là, mais j'avais d'ores et déjà l'impression d'une imposture… L'un faisait marcher l'autre !

Il y avait un mot clef, que l'on sort toujours, comme on ouvre un parapluie, pour couvrir une magouille d'État, comme les frégates du Pakistan sous le gouvernement Balladur : *l'intérêt national* que personne ne comprenait vraiment ! On en parlerait encore longtemps en vain… Les monarques sont inattaquables, couverts par l'aile de Dieu, qui les a mis en place pour le bien de l'humanité. Toujours l'Église, penchée vers la terre, oubliant le ciel et sa vraie mission… des Pharisiens, des Philistins ! J'ai pensé un instant à Luther ; déjà au XVIe siècle le réformateur approuvait les massacres des paysans révoltés, des massacres perpétrés par les Princes allemands, les élus du Seigneur !

Je suis revenu à mon personnage du moment, l'écrivain. Ce jeune homme devait être un artiste. En fait, il *dessinait* mon histoire avec des lettres et des phrases. Un peu comme les poèmes d'Apollinaire. Le texte, il le connaissait déjà. Il aurait tout aussi bien pu rester à Alger. Je l'ai interpellé, gentiment, à ce sujet, me renseignant sur cet intérêt journalistique pour une région qu'il n'avait jamais visitée avant la tragédie. Il m'a dit :

— Dans un sens, oui, je dessine une histoire autour des faits. Les faits que vous me fournissez ainsi que les enquêteurs officiels. J'essaie d'être objectif. Et j'aime le Sud, ses paysages tourmentés... J'ai vu beaucoup de photos anciennes, datant de l'époque de la conquête ; je lis aussi la poésie berbère, transcrite par les Français, comme Euloge au Maroc, pendant la pacification. Je dois avouer que notre pays n'a toujours pas trouvé ses marques depuis 62… Notre histoire est chaotique, comme les massifs qui nous entourent… On dirait un champ de ruines, n'est ce pas ? Oui, un champ de ruines, après une catastrophe majeure…

— Vous ne croyez pas si bien dire !

— Bon, vous êtes une célébrité maintenant ! Je suis heureux de vous avoir connu et je vous souhaite bonne chance et bon

rétablissement… du fond du cœur ! » J'ai trouvé ce jeune journaliste bien éduqué et pratiquant notre langue avec amour. Un ami de la France…

Lui aussi avait compris ma situation. Je n'avais pas que des ennemis dans ce pays malheureux, soumis à l'impondérable des forces en présence et menacé par l'islam radical, ainsi que les généraux… Charybde ou Scylla ?

*

Après trois jours d'isolement, je commençais sérieusement à déprimer. J'en avais assez de la position allongée. J'ai demandé que l'on m'accorde une récréation de quelques heures à l'extérieur, autour de l'oasis, pour me dégourdir les jambes et le moral. Je n'étais pas malade et mon bras, toujours dans le plâtre, ne me faisait plus souffrir. Par contre j'avais des douleurs lombaires et je savais (comme médecin) qu'un peu d'exercice me ferait du bien, d'autant que la température extérieure avait considérablement baissé avec l'arrivée de l'automne et des premiers nuages. Le ciel était voilé en permanence et il était possible que la pluie vienne arroser le désert à la fin octobre, comme une trêve entre le brasier de l'été et le froid de l'hiver. Je me suis donc directement adressé au médecin-chef qui avait pris une mine contrariée, avant de répondre.

« Il en va de votre sécurité… comprenez, nous sommes responsables. Je dois en référer à ma hiérarchie. Les gens sont encore bien remontés contre vous ! Certains mouvements anti-français veulent votre tête…

— Bon Dieu, toubib, ce n'est quand même pas moi qui ai posé ce pain de plastic sur les bouteilles de gaz !

— Bien sûr, bien sûr… je n’en doute pas, docteur Legoff ! Mais il faut attendre les résultats de l’enquête et il y aura procès… Dehors les gens voient les choses différemment. La presse…

— Vous savez bien que les articles ont été écrits d’avance. Laissez-moi sortir, j’ai besoin de respirer !

— Je vais voir… je vous tiens au courant… »

Il est revenu dans la soirée ; il avait l’air soulagé.

« C’est d’accord ; j’ai insisté sur la nécessité d’un peu d’exercice, pour votre santé. Ils veulent vous garder en bon état, avant votre transfert à Alger. Pour le procès, comprenez…

— Oui, oui, je comprends… un bouc émissaire en bon état. Il faut ménager la chèvre et le chou (je ne savais pas si l’expression existait en arabe ; ça m’a posé un petit problème) ; le chou : l’opinion et l’armée française, votre alliée, n’est-ce pas ?

— Je ne fais pas de politique… et je ne plante pas de choux car je n’ai pas de jardin, contrairement à certains de vos grands écrivains ! (J’aimais son français châtié et son allusion à peine voilée à Voltaire…). Mais revenons à votre sortie : ils exigent que vous soyez encadré par deux gardiens armés, pour…

— Pour ma sécurité, je sais…

— Vous êtes raisonnable. Demain matin : la sortie. Il y a un marché aux chameaux, ça vous fera une distraction. Je vous souhaite le meilleur « *Inch Allah !* »

— Merci quand même pour votre coup de pouce ! »

Le lendemain, ils sont venus me chercher. J’ai regardé machinalement ma montre, mais je me suis rappelé qu’elle était brisée, éternellement bloquée sur treize heures moins deux. J’ai demandé l’heure à un des soldats ; il a répondu : « Dix heures trente, nous jusqu’à midi… après vous retour. Nous obéir, suivre nous, sinon pan… pan… » Il me montra son mousqueton. J’ai trouvé qu’il avait

une tête de primate amélioré ou apprivoisé, c'est selon. L'autre ne disait rien, il ne parlait probablement pas le français. Le primate était donc l'intellectuel de la bande, le seul dans la section, hormis le personnel soignant, à baragouiner notre langue. Je lui ai dit quelques mots en arabe ; il a paru surpris mais son visage simiesque s'est éclairé. Nous allions devenir de bons amis…

Je me suis habillé avec des vêtements fournis par le médecin. Il y avait aussi un chèche, pour me dissimuler probablement, une précaution, et une djellaba à larges raies brunes, en laine de dromadaire. C'était ridicule : tout le monde me connaissait et avec mes deux protecteurs en armes, je serais immédiatement repéré.

Nous sommes sortis dans la cour du bordj. Il faisait doux sous le voile de nuages. Ma tête tournait un peu, mais le vertige n'a pas duré et j'ai marché d'un pas résolu en direction de la sortie. La sentinelle nous a dit quelques mots et m'a salué, avec un éclair de compassion dans ses yeux bruns. Il connaissait Ahmed et devait comprendre notre situation.

Dehors, il y avait du monde et nous avons suivi l'artère principale asphaltée sur une centaine de mètres. Ensuite, elle débouchait sur une grande place où une foule dense, des Touareg en habit de cérémonie, le chèche blanc comme neige et, pour certains plus fortunés, le corps camouflé dans une gandourah en tissu coloré d'indigo, piétinait d'impatience le verbe haut. Mais c'étaient surtout les dromadaires qui tenaient la vedette, la tête haute, renâclant fièrement, l'œil noir, la lèvre baveuse, comme scandalisés par toute cette agitation. Ils étaient tenus à la longe par leur propriétaire ou par des Noirs, le crâne rasé, des Harratins, les fils des anciens esclaves arrachés à leur Afrique noire natale. Une odeur de crottin se mélangeait à celle de la poussière âcre dégagée par le vent du désert qui s'était levé, tout à coup, sans avertir. J'ai aussi remarqué quelques marchands juifs, le téléphone portable plaqué sur l'oreille.

À l'extrémité de la place, il y avait un petit bureau métallique, à ciel ouvert, avec un type en complet veston, un fez à la turque sur la tête, qui pianotait sur un ordinateur portable relié au poste de gendarmerie. Il devait tenir une comptabilité pour mettre tout le monde d'accord. Il y avait une longue queue qui ondulait en fonction des mises ou des marchés conclus ou non entre ces maquignons d'un autre âge. Quelques militaires en treillis couleur sable, la mitraillette en bandoulière, faisaient régner un semblant d'ordre. Mes deux gardiens s'étaient rapprochés et me collaient de près ; ils avaient peur de me perdre. Mais dans cette cohue poussiéreuse et colorée personne ne faisait attention à moi.

J'étais fatigué par toute cette animation et j'ai failli commander le retour. Sur ma droite, j'ai repéré soudain une bête superbe, à la robe blanche, un dromadaire de seigneur et j'ai eu tout à coup l'envie puérile de plonger mes mains dans son poil dru et accueillant à la fois. J'avais déjà effectué plusieurs méharées, au début de mon séjour dans le Sud. Mais jamais avec une bête pareille, qui devait valoir des sous ! J'ai fait un signe à mes deux gardiens, ils ont compris que je voulais voir l'animal de plus près, le caresser. Mon Cro-Magnon, qui m'avait maintenant à la bonne, m'a fait signe d'avancer ; il est resté en retrait pendant quelques minutes. J'ai salué l'heureux propriétaire de l'animal, un chef Targui, qui m'a regardé fièrement, avec ses yeux de braise. Je lui ai dit deux mots en « *tamachek** », la langue des Berbères du Sud. Au Nord ils parlent le « *tamazight** », qui est sensiblement différent. Il m'a répondu en arabe : « *Salam aleikoum, Labès**… etc. » et j'ai fait de même ; mon « berbère » n'était probablement pas très conforme et il avait deviné le « roumi » sous mon déguisement.

J'allais le quitter, lorsque j'ai soudain senti une autre présence à mes côtés, un homme du désert à la figure noire, un ancien, un « *shibani** », accroupi devant le chameau blanc ; un nomade qui

nomadisait probablement encore, peut-être au service de son maître, le chef Targui qui me tournait maintenant le dos, occupé à flatter les flancs de son dromadaire. L'homme noir, sorti de nulle part, avait laissé tomber le « *litham** » qui pendait sur son torse maigre, dévoilant son visage buriné, usé par le vent de sable, et il me regardait intensément, sans parler. Sa femme, habillée d'un voile noir, souriait de toutes ses dents cariées ; elle secouait la tête, comme pour me faire comprendre quelque chose. J'ai senti que le vieux me prenait la main. Il a glissé un chiffon de papier entre mes doigts entrouverts. J'ai failli laisser tomber ce présent, imprévu et incongru, à terre, entre mes pieds… Un mendiant qui cherchait à m'apitoyer… Il était malvenu, j'étais fatigué de toute cette foule qui bourdonnait autour de moi. Mais le vieux a insisté ; il a articulé, dans un souffle, un mot que j'attendais depuis bientôt une semaine ; un nom qui valait de l'or… le nom de mon équipier, mon ami, mon joker : « *Ahmed* ».

Mon cœur s'est mis à battre très fort… Enfin des nouvelles… De bonnes nouvelles puisque mon chauffeur était encore vivant ! J'ai gardé le billet serré au creux de ma main, comme un trésor. Je le lirai au calme dans ma chambre, en espérant la visite d'Aïcha qui viendrait compléter mon bonheur actuel. J'entendais déjà sa voix, un peu ironique, comme d'habitude : « *Alors Lucien, toujours allongé… Seul dans un lit ! Il y a de la place pour deux, même trois en se serrant… Je ne te reconnais plus, mon chéri… il est vrai que les infirmiers ici, n'incitent pas à la débauche ; ce sont de bons musulmans !* » Mais je ne lui parlerai pas du billet !

Là-dessus, j'ai oublié provisoirement ces pensées un peu trop optimistes (comme on le verra plus tard) et je les ai chassées de mon esprit. J'ai rejoint mes deux gardiens qui bavardaient à quelques mètres, l'arme à l'épaule. Ils n'avaient rien vu, rien deviné… qui pouvait savoir ? Ahmed valait, à lui tout seul, l'ensemble de l'armée algérienne : des pauvres types déracinés dans un environnement

hostile, des gosses à peine majeurs, qui bouffaient du sable et des cailloux contre leur gré, loin de leurs familles inquiètes, attendant l’annonce de leur mort, quelque part dans un bled inconnu, harcelés par des factions de tous bords, coincés entre Touareg et islamistes terroristes. Des jeunes garçons, désœuvrés au civil, qui ne reconnaissaient même pas leur propre pays ! L’Algérie, pays trop vaste, incontrôlable, terre de migrations…

Seul dans la chambre, j’ai lu le billet d’Ahmed. Il ne s’était pas compliqué la vie : une étoile (l’étoile chérifienne à cinq branches, du royaume de Mohammed VI) et un A majuscule suivi de deux points. En clair, Ahmed avait atteint la frontière marocaine, probablement depuis le territoire sahraoui, en Mauritanie. Et il m’attendrait, une année ou plus s’il le fallait, à notre point de ralliement, chaque semaine, à jour et heure fixes, pendant une demi-heure. C’était notre contrat, notre secret… Depuis là, je pourrais préparer ma contre-attaque. Je me sentais fort, capable de déplacer des montagnes. Mais je devais auparavant me sortir de ce bourbier… échapper aux mains du colonel et de la sûreté nationale. Ensuite seulement, je reverrai le visage joyeux, hilare de mon compagnon de combat ! Je me suis endormi avec l’image d’un ciel bleu, au bord d’une mer bleue… La vie en rose, ce n’était pas pour moi, et l’aventure ne faisait que commencer !

Chapitre Quatre
Aïcha

À mon réveil, une odeur de café, très imprévue, parfumait agréablement ma geôle déguisée en chambre d'hôpital ; un plateau-déjeuner était posé sur la chaise à côté de mon lit. J'ai pensé qu'Aïcha était revenue, mais qu'elle n'avait pas voulu me réveiller de si bon matin. D'après la couleur du ciel, derrière les barreaux, il ne devait pas être loin de six heures ; le soleil allait se lever sur un nouveau jour, marqué d'incertitudes. Mais Aïcha n'était pas loin et j'attendais avec impatience de revoir sa silhouette pleine de grâce, son corps soumis, prêt à toutes les concessions. Notre manière à nous de combattre *l'ennui*, les journées vides d'Idélès…

J'ai vite déchanté lorsque j'ai vu le militaire qui avait apporté le plateau entrer et s'enquérir en arabe de mon état de santé. Un obèse, un bon père, avec une moustache tombante, les yeux rieurs. C'était gentil de sa part, de prendre soin d'un malade convalescent, qui ne demandait qu'à s'envoler de cette cage à moineaux, mais guère romantique. Il m'a dit : « Docteur manger… « *Isch arhoum*… kaoua moujoud *… sghoun** » Très chaud, le « *kaoua*…* »

Il mélangeait allègrement les langues du Sud… et quelques mots en français, avec beaucoup de bonne volonté ; dans ce pays l'identité berbère était loin d'être acquise. Je les voyais mal partis, prêts pour de nouvelles guerres tribales. Comme si les guerres de religion ne suffisaient pas, avec les salafistes, des sunnites ancrés comme des chancres dans la société dite moderne du printemps arabe. Pourtant ce peuple, si accueillant, si joyeux, ouvert aux étrangers, proche de la nature, se laissait manipuler, mener par le bout du nez, par une bande de crapules en uniformes ou de prédicateurs sans vergogne, leur

promettant une éternité qu'ils ne réclamaient pas. Dans le Sud, l'islam prenait mal… Les Touareg avaient gardé la nostalgie de leurs ancêtres animistes, des sorcières, des « djenouns* », des marabouts ; ils voulaient du concret, des gris-gris bien réels en cuivre ou en bois…. C'était le rôle des forgerons, une caste à part, une caste maudite, des gens un peu sorciers, mais qui fabriquaient les armes, aiguisaient les lances et les couteaux, et prédisaient l'avenir… une caste crainte mais respectée !

J'avais un peu de temps devant moi, et j'ai essayé de faire le point, de comprendre les motivations de ces peuples du Sahel et de l'Orient que je connaissais un peu et que les Occidentaux connaissaient si mal. Le passé expliquait l'imbroglio du présent. Tout commençait avec le désert, un point commun entre les peuples du Sud et du Levant. Ce désert, du Maroc au Pakistan, avait été vivant, une forêt, une savane, le berceau de l'humanité après que les premiers hommes eurent quitté le grand rift africain : on y trouvait un mélange extraordinaire de mœurs et de religions : les animistes, les premiers chrétiens, les musulmans éclatés en sectes multiples, les Turcs, la tolérance puis le rejet des minorités etc.

Le grand désert, avec ses hamadas sans fin, ses dunes changeantes, ses mirages, avait généré dans les esprits simples, une forme de superstition issue des premiers âges, quand la mer et la terre se confondaient, quand les rivages des vieux océans cherchaient leurs marques… Avant que le soleil n'efface la mer et les fleuves, et ne remplace la pluie qui fécondait la terre, aux temps néolithiques. Les premiers hommes regardaient les étoiles et les astres sans comprendre… Je m'identifiais à ces peuples et je partageais parfois leurs croyances, leurs superstitions bien ancrées dans le quotidien de l'existence et dans les mystères de la nature.

L'islam n'avait pas sa place ici, comme les autres monothéismes d'ailleurs, qui niaient le monde et agitaient la promesse d'un monde

meilleur, pour mieux régner et profiter des naïfs, des faibles, aveugles et tremblants d'effroi devant les mystères de la vie. L'islam, après le christianisme, avait été importé avec violence ; les missionnaires des deux camps n'étaient pas les bienvenus et ce n'était que justice : ils étaient les instruments de l'asservissement, au nom d'une morale préfabriquée, nocive, comme dans les Amériques. Dans le désert, les dieux étaient partout et il fallait s'entendre avec eux… marchander, promettre, ruser… Au Sahara, on retrouvait une sorte de religion hellénistique, celle des héros accessibles, fantasques et généreux, à l'image de Prométhée proche de l'homme, ami de l'homme, de ses luttes et de ses préoccupations. Les sorcières avaient des visages humains, elles maudissaient mais savaient aussi soulager et guérir…

Mais l'islam était quand même la religion officielle qui, comme chez les chrétiens ou les Juifs, suscitait la violence, par le simple fait de la foi, donc de l'intolérance qui sépare les hommes. Un lieu commun mais qui n'est pas accepté, pas reconnu ; allez comprendre ! Après les Turcs, les Arabes et les Maures, des Berbères convertis ont participé à la civilisation arabo-andalouse, tolérante (le christianisme n'avait pas encore perverti les esprits) pratiquant une sorte d'« œcuménisme » avant la lettre qui n'avait été qu'une trêve dans l'histoire… Voltaire avant la lettre ! J'en avais parlé avec ma mère, avant son décès, mais elle ne se sentait pas concernée ; elle vivait sous le bouclier de Moïse… Et puis, le christianisme conquérant, avec Isabelle et Ferdinand, avait mis un point final à cet âge d'or dans le sud de l'Espagne.

J'expliquais aussi à ma mère l'implication vénéneuse du judaïsme moderne dans son pays : Israël où elle avait grandi. Une implication où le fascisme, l'expansion militaire se mélangeaient allègrement dans l'esprit des politiques et des religieux fanatiques. Son pays, la Palestine biblique, avait changé ; il était instrumentalisé à des fins hégémoniques…

Oui, il fallait remonter loin pour y voir clair, de nos jours, dans ces terres convoitées pour leurs richesses enfouies… Sous la terre craquelée et le sable des grands ergs se trouvait la grande malédiction des peuples du Sud : le pétrole, les phosphates et l'uranium. Les bédouins modernes étaient assis sur une bombe énergétique. Ils ne survivraient pas à ce dernier coup du sort…

Ces réflexions (pleines de sagesse ?) m'ont ramené à la situation actuelle et à ma présence indésirable dans ce coin de désert ; j'avais besoin de comprendre :

L'islam, dans les pays du Sahel, prenait de nos jours une sale allure, guerrière et politique, parfois mafieuse, un prétexte aux exactions commises par des hordes de mercenaires ivres de sang et de femmes. Un islam qui n'avait guère à voir avec la mystique des soufistes ou la sagesse des Sikhs par exemple, penchés sur leur vie intérieure… ou encore la recherche vers l'unité arabe prônée par les premiers disciples de Mahomet : une secte aux abois, en Arabie saoudite, avant de devenir religion.

Bien sûr, les exactions commises par des extrémistes dans le monde moderne étaient aussi le résultat de plus d'un siècle d'occupation, d'oppression, d'humiliation… La colonie avait laissé des traces indélébiles et la jeune génération, qui ne comprenait pas vraiment les raisons de tous ces conflits nés de l'histoire, était prête à en découdre, à suivre le premier venu…

Ils me faisaient un peu peur, dans leur désarroi, tous ces jeunes, le portable à l'oreille, le cerveau vide… ils étaient imprévisibles, incultes et des proies idéales pour les barbus. Nous, les légionnaires, on était évidemment les méchants. Mais je m'en fichais : je n'ai jamais été très versé en histoire et la politique me sortait par les narines ! J'oubliais parfois mes origines juives, j'étais citoyen du monde… C'était mon

côté humaniste, teinté de nihilisme et je me complaisais dans cette situation assez confortable… Je soignais des jeunes, des vieux, des djihadistes, des barbus, des crânes rasés… des Talibans et même les copains du bataillon ! Bref, c'est dire que je n'avais pas de religion et que je haïssais la discrimination… Par contre, je n'aimais pas les gens, en général, pris en bloc… L'espèce n'était pas intéressante, égoïste, stupide, sans mémoire, opportuniste et lâche. D'autres avant moi l'avaient déjà compris et je le constatais tous les jours, dans les situations exceptionnelles… en traversant un village jonché de corps, ainsi que des quilles fauchées par le souffle d'un boulet géant. On s'habituait… je cherchais des survivants pendant que les gars de ma section en « grillaient une dernière » avant le repas du soir.

Parfois Aïcha me reprochait ma misanthropie, mon cynisme : « *Tu te prends pour qui ? On est tous dans le même bateau, un peu d'amour, d'affection… un regard sur l'autre, ceux que tu recouds… ton égoïsme te perdra !* » Elle avait raison : maintenant je me sentais perdu, abandonné de tous, désormais sur la touche, à la merci des militaires du régime et même des sursauts imprévisibles de notre gouvernement…

Mon garde-malade moustachu et ventru est revenu et m'a sorti de mes pensées noires comme de l'encre de seiche. Des pensées élémentaires, qui coulaient inlassablement, ainsi qu'un fleuve en crue débordant de ses rives, mais des réflexions qui me paraissaient tellement vraies (j'aimais parfois me congratuler, pour me donner du courage). Je l'ai remercié, je n'avais pas encore touché à la nourriture. Il a quitté la pièce avec un dernier regard, un peu déçu, sur le plateau intact ; j'ai commencé à dépecer la « *quesra** », le pain rond des gens du bled, et j'ai bu une gorgée de café tiède. Je n'avais pas faim, l'estomac serré par l'angoisse. Mon bel optimisme du jour précédent s'était dissipé ; parti en fumée, dispersé par le vent d'est, le « chergui » qui continuait à souffler. Je ne voyais pas comment m'en

tirer seul… Aïcha avait disparu, comme avalée dans les rouages du système ; probablement mutée dans une autre région du pays. Ils devaient se méfier : ils connaissaient notre liaison à Idélès, quelques mois auparavant. J'étais désespéré, seul contre tous, l'aventure s'arrêtait là. Au mieux, je croupirais à Alger dans un cul-de-basse-fosse, à moitié fou après quelques années de mauvais traitements…

J'ai répété, à voix haute : « *Mon aventure va s'arrêter là…* » Puis je me suis mis à rire : ce mot magique, qui faisait marcher les cons, comme moi, il y avait bien des années : « *l'aventure* ». Quelle arnaque : un attrape-mouche, un attrape-couillon bon pour des touristes primaires égarés qui demandaient des sensations fortes, au kilomètre, sans prendre de risques, bardés d'assurances rapatriement etc., prêts à récolter quelques baffes (avec modération) pour avoir des choses à raconter à leur concierge. Mais en cas de problème, prêts aussi à prendre un avocat pour mettre en procès leur « *voyagiste* » (terme affreux qui devrait être rayé du vocabulaire) qui avait failli. Tous ces retraités, plongés eux aussi dans l'*ennui* (qu'ils n'avouaient jamais… on a sa fierté !) des journées sans travail, sans saveur ; face à eux-mêmes, un masque ridé, blanchi… à la recherche d'une distraction, d'un ancien, d'un passé perdu, redessiné pour la circonstance — j'aimais bien Proust, malgré ses phrases qui n'en finissaient pas —, oubliés et exploités, les pauvres !

On les voyait parfois, en Corse, petit troupeau docile ; ils nous dévisageaient avec curiosité, en admiration devant l'uniforme et ce képi blanc, légendaire, l'emblème de notre désarroi, de notre retraite loin du monde et de ses paillettes… Ils maudissaient parfois le mauvais temps, la brume ; ils avaient *payé* le soleil qui les décevait par son absence. Moi, je préférais le temps couvert, le mystère des collines luisantes de pluie… Le maquis dégoulinant et vierge.

J'ai souri. Cette pluie maudite en Occident était ici un cadeau du ciel… Si j'étais au pouvoir, je ferais voter une loi pour qu'il pleuve tous les jours au Sahara. Et tant pis pour les hordes d'Européens qui venaient voler notre soleil… Ces groupes déplacés, nomadisant d'un bout à l'autre de la planète, exploités et heureux de l'être. J'y voyais le déclin d'une civilisation et la condamnation du pays d'accueil, de ces paysans ou éleveurs qui ne faisaient plus l'effort de retourner à une activité ancestrale et digne. Les montagnes et les gens qui s'y trouvaient n'étaient plus que des « produits » de plus ou moins bonne qualité pour les Occidentaux, des *produits* vantés sur les affiches glacées et colorées des officines qui vendaient du rêve… Même les plus hautes montagnes étaient saturées, à bout de souffle, croulant sous les ordures et les cadavres de grimpeurs malchanceux, enfouis sous les glaces.

*

Le temps s'écoulait lentement, trop lentement dans cette chambre et j'avais besoin d'action. Dehors le ciel bleu, entre les barreaux noirs, était comme un appel au bonheur. Un oiseau s'est posé sur le tamaris et s'est mis à chanter… Il chantait pour moi et, grâce à lui, je me suis replongé dans mes rêveries de prisonnier solitaire…

J'ai repensé encore un peu à ma vie d'avant, mes opinions parfois extrêmes, mais pleines de bon sens (je l'ai dit plus haut : je manque de modestie et Aïcha me l'a souvent répété ; mais j'y croyais dur comme fer à l'époque, à mes opinions sur le monde ; et les travers irréversibles de nos sociétés incontrôlées d'aujourd'hui semblaient me donner raison !). Je savais depuis longtemps que « l'aventure » n'existait pas… Nulle part. De la poudre aux yeux. Des jeunes s'engageaient dans la Légion étrangère pour la titiller, cette fameuse

aventure si désirée, courtisée, comme une déesse ou une femme facile censée provoquer un orgasme de tous les instants, contre rétribution. Les malheureux déchantaient très vite : ils étaient confrontés au pire ennemi de l'homme, *l'ennui*, comme je l'ai déjà signalé plus haut dans ce carnet (j'insiste volontairement sur le mot ; un leitmotiv qui a du sens car notre existence sans but déclaré est faite de faux semblants, de concessions, d'images pieuses…). Dans cette retraite monacale, la caserne, ils se retrouvaient rapidement face à *leur* image, à leur corps, une coquille vide… Puis venait le temps de l'action, avec un peu de chance. La guerre, pour être précis, un autre mythe bien concret qui ravageait le corps et l'âme, couchés pendant des heures dans la boue ou le sable brûlant… ou encore brûlés dans une automitrailleuse, comme en Afghanistan. Sans combattre !

Du côté des vivants, j'entendais des pleurs et des gémissements. Les futurs héros, candidats à des décorations prestigieuses et surtout non-posthumes, se demandaient « *ce qu'ils foutaient dans ce merdier !* ». Pour l'instant, ils souffraient le martyr et la morphine coulait à flots. Au pays, ils finiraient dans une chaise, des moitiés d'hommes à vie, scénario bien connu et qui se répétait au fil des guerres coloniales ou religieuses. Ils fondaient parfois des associations, comme les « héros » de la guerre de Corée ou du Viêt-Nam ; des guerres menées avec la bénédiction des évêques, en tournée exotique…

Défendre la démocratie ; c'est ce qu'ils disaient. Mais il n'y avait pas non plus de démocratie, pas plus que d'aventure. Aux États-Unis, on pouvait parler sans autre de parti unique (démocrates et républicains tenaient le même discours « bonnet blanc et blanc bonnet ») et Obama servait de « faire valoir », légèrement coloré. Le libéralisme à outrance, pratiqué là-bas et en Angleterre tenait plus de la dictature des lobbies et de la finance que de la démocratie ! Et je

n'entendais pas la voix du peuple dans ce concert d'imprécations… Le peuple soumis à une *oligarchie,* comme dans l'antiquité…

J'ai pensé au fiasco de l'Irak, lié à l'incompétence d'un vacher texan (l'imbécile de l'année, je me répète…) placé à la tête de la plus grande puissance du monde, manipulé, hors de son ranch, par des faucons, des bandits de grand chemin, la main sur les Évangiles… Je devais, avec mes collègues médecins américains, tenter de retaper les éclopés de la « tempête du désert », avant de remettre ça ! Mais mes malades, mes grands blessés avaient la tête dure (encore sur les épaules, mais jusqu'à quand ?). Ils y croyaient quand même et certains parlaient de revenir, pour la suite, le bouquet final. J'ai vu quelques femmes aussi, des jeunes femmes sans cervelle, au niveau d'une Sarah Palin, avec la Bible et le glaive à bout de bras…. À la recherche d'un préservatif, à bout de continence, en l'absence de leur médecin américain. Elles étaient gentilles avec moi, de charmantes idiotes… Elles ne parlaient que leur anglais de banlieue.

J'ai répété, à voix haute : « *De charmantes idiotes… pauvres filles ! Que puis-je faire… Aïcha aussi !* »

À cet instant, la porte s'est ouverte à la volée, sous mes yeux ahuris ; j'ai mis fin à mes réflexions désabusées : une troupe agitée et armée s'est introduite sans vergogne dans la pièce, comme pour déjouer un traquenard ou occuper un site terroriste. Le lieutenant du bordj, suivi du médecin-chef, s'est approché de mon lit, le visage grave.

« Il faut vous lever, docteur Legoff ; nous allons procéder à la fouille… » Je ne comprenais pas ; j'ai cherché le médecin-chef des yeux, qui, en général, montrait un peu d'humanité pour ses patients, suspects ou non. Il a tourné la tête, visiblement ennuyé. L'autre a continué :

— Nous allons fouiller la pièce, ordre du colonel. Il a appelé depuis Alger ; nous devons suivre un nouveau protocole.

— Vous plaisantez… Je n'ai rien à cacher !

— Vous avez causé avec des chameliers, hier… Ne niez pas, on vous a vu ; ils vous ont peut-être fourni une arme…

— Et quoi, encore… ? Vous croyez que je vais me suicider, suite à vos mauvais traitements ? Abattre mes gardiens ou Aïcha ou le cuisinier ? La nourriture est bonne, pourtant… rien à dire ! Le lieutenant parut embarrassé. Les autres, des soldats armés, avaient pris position aux quatre coins de la chambre.

— Nous devrons également vous fouiller au corps. Il faudra vous montrer coopératif, docteur. C'est la seule condition pour vous permettre une nouvelle sortie, éventuellement… avant votre transfert. »

J'ai essuyé machinalement une sueur froide, je tremblais légèrement. Il s'en était fallu d'une petite heure et j'étais coincé : j'avais déchiré le message d'Ahmed en menus morceaux et ingéré le tout avec un peu de miel, arrosé d'une dernière tasse de café. Le message était dans mon estomac, bien au chaud, inaccessible. J'avais l'impression agréable, un peu surréaliste, d'avoir intégré Ahmed dans mon corps, en digérant ce billet. Il faisait partie de moi, maintenant. Pendant que je reprenais mon souffle et mes esprits, les soudards du lieutenant étaient en train de retourner mon matelas. Un autre fouillait l'armoire et la boîte en bois qui contenait quelques instruments de chirurgie, sauvés du désastre. Il a remarqué, en arabe : « Il manque la montre… » J'ai montré mon poignet :

« Elle est fichue, mais c'est un souvenir de ma première femme… c'est sentimental… la famille c'est sacré, pas vrai ? Je la garde ! »

En Algérie, comme dans tout le Maghreb, tout ce qui touchait à la famille était effectivement sacré, comme les gris-gris distribués (contre rétribution) par le Marabout du quartier. Le lieutenant

paraissait toujours aussi emprunté ; il m’a dit, pour se faire pardonner :

« Bien sûr, vous pouvez la garder… Je comprends, après ces événements ! C’est un symbole, pour ainsi dire, et ça je le comprends… oui vraiment. Nous ne sommes pas des sauvages, docteur Legoff !

— Je n’en doute pas, lieutenant… et je vous remercie. Mais j’aimerais pouvoir encore sortir, pour me dérouiller les pattes, si vous n’y voyez pas d’inconvénient. Le plus vite sera le mieux… je déprime dans votre cachot : les barreaux, ce n’est pas très convivial…

— Qu’entendez-vous par « convivial » ? Je ne saisis pas… nous ne connaissons pas ce mot…

— Ce n’est rien, je plaisantais… Il sourit par politesse, puis il me dit :

— Je dois vous fouiller maintenant ; déshabillez-vous… entièrement ! Désolé, mais ce sont les ordres ! »

Je me suis exécuté. Il fallait que je puisse encore sortir une ou deux fois, pour trouver une solution à mon problème ; peut-être que d’autres messages m’attendaient à l’extérieur. Il fallait jouer serré, caler la voile et voir venir. Mais la solution se trouvait *dehors*, certainement pas dans cette chambre d’hôpital qui ne révélait rien et m’isolait du monde.

Quand ils sont partis, j’ai respiré. J’avais bon espoir. Dehors, l’oiseau s’est remis à chanter…

Je m’attendais à une réponse positive. Je me suis assis au bord du lit et j’ai contemplé le carrelage du sol, des carreaux noirs et blancs formant un damier. Les blancs étaient un peu jaunis par l’usage, le passage fréquent des pieds des malades (ou des prisonniers) qui avaient occupé la pièce avant moi. Cet échiquier m’a fasciné : j’y voyais un peu le cadre de ma vie ; des lignes droites, régulières, monotones, parfois interrompues par une cassure, une irrégularité. Je passais mentalement du blanc au noir ; c’était bien l’image de mon

existence… pas de doute. Je me suis levé et j'ai sautillé sur les carreaux blancs, en évitant les noirs. J'ai ressenti une douleur dans les reins ; ma ferraille se rappelait à moi, j'étais plombé de l'intérieur. Mais j'étais maître de mon destin qui, pour l'instant, m'a conduit contre le mur d'en face, blanchi à la chaux. J'ai compris qu'il y avait toujours un point final, un prix à payer. Au retour, j'ai emprunté les carreaux noirs, par défi. Je n'avais pas peur…

*

Le lendemain, le lieutenant est venu me trouver, le sourire aux lèvres, tout feu tout flamme, fringant comme un jeune poney, avant la promenade du matin. Il m'a dit sur un ton amical :

« Ma femme vient d'accoucher, à Alger… je suis l'heureux père d'un petit garçon de quatre kilos deux cents ; et il parle… enfin je veux dire qu'il gargouille, et fait beaucoup de bruit. Mais ce n'est pas tout, je…

— Félicitations, mon vieux, chez nous on arroserait cette nouvelle au champagne. Mais ici…

— C'est un point qui reste à étudier… Mais laissez-moi finir : il s'agit de vous, maintenant. Comme la fouille n'a rien donné, les autorités vous accordent à titre exceptionnel, deux sorties par semaine, autour de l'oasis. Vous pourrez même boire un verre à l'hôtel, mais sous haute surveillance, cela va de soi ! Vous pourrez boire à ma santé et à celle du bébé !

— Je n'y manquerai pas, cher ami, et je vous réitère mes cordiales félicitations. Vous serez un bon père !

— Oui, c'est mon premier, vous comprenez ?

— Je comprends, mon ami ; je comprends très bien ! »

J'ai réfléchi un instant. Il était clair que le colonel Boudjeda, à la botte de ses généraux, ne m'accordait pas cette petite satisfaction uniquement pour me faire plaisir. Mais à Alger, il n'était pas seul et les ministres de Bouteflika, qui jouait maintenant la réconciliation depuis son lit d'hôpital parisien, devaient faire pression, pour l'image du pays. Peut-être bien que notre ambassadeur s'était aussi réveillé, lui qui connaissait tous les détails de ma présence dans ces territoires inhospitaliers…

J'ai alors compris que ces sorties programmées étaient à usage politique : il fallait montrer patte blanche, une façade respectable face aux journalistes et à « l'opinion » qui commençaient à se poser des questions. Les journaux locaux, harcelés par leurs collègues de la presse internationale, les médias *sensu lato* dans l'attente de ce procès : un médecin de la Légion étrangère infiltré dans le Sud algérien, accusé de collusion avec des islamistes radicaux… Quel « scoop » ! C'était ma chance et je devais en profiter. J'envisageais plusieurs scénarios, tous aussi foireux les uns que les autres. M'emparer d'une arme, tuer mes gardiens, me fondre dans la nature… C'était possible, les habitants étaient avec moi… les manifestations de colère, même légitimes, avaient été montées de toute pièce par le Pouvoir, pour accréditer mon emprisonnement, et mon jugement ! Je trouverais facilement un groupe touareg qui me prendrait sous son aile. J'en avais soigné plus d'un, et ces gens n'oubliaient pas… Mais les risques étaient énormes ; je serais abattu par l'armée avant de sortir de Tam… C'est d'ailleurs ce qu'ils cherchaient. Ils s'attendaient probablement à une action désespérée de ma part. Voilà pourquoi ils me donnaient du mou, en rallongeant mes chaînes.

*

Deux jours plus tard, le lieutenant est revenu, de bon matin, et m'a annoncé tout de go :

« C'est votre jour de sortie, docteur Legoff. Préparez-vous, mes hommes vont venir vous prendre d'ici une demi-heure. Il fait beau, le vent est tombé…

— Comment va le bébé ?

— Bien, une jaunisse… sinon bien ! Il tète sa mère. Le toubib dit qu'elle a du bon lait…

— C'est normal, tous les bébés ont cette réaction… question d'immunité, je crois… Vous saluerez votre femme de ma part, en la félicitant.

— Il s'appelle Omar. Un prénom célèbre… Ce sera un grand homme, un patriote.

— Je vous le souhaite…

— Alors préparez-vous ; j'ai encore une bonne nouvelle pour vous. Je la garde pour la fin… C'est la coutume, pas vrai ?

— Oui, allez-y ; vous m'intriguez… »

Je ne voyais pas où il voulait en venir. Il gagnait du temps. J'ai cru comprendre qu'il me ménageait ; un allié imprévu ? C'était possible. Tout était possible dans ce pays qui changeait de gouvernement ou de politique comme moi de chemise ! Il a repris :

« Votre ami, le brigadier Carozzi veut vous rencontrer à l'hôtel, pour faire ses adieux. Il prend sa retraite.

— Je sais ; une décision un peu précipitée, mais…

— C'est un homme d'honneur, un ami de l'Algérie, un allié de poids !

— Oui, en effet ; il pèse son poids ! Il est apprécié chez nous ; je l'ai déjà soigné en Afghanistan. Disons que je lui ai sauvé la vie. Il n'était que capitaine à l'époque. »

En réalité, je connaissais peu Carozzi, mais je savais qu'il avait les bras longs. Il avait joué une partie un peu trouble dans mon affaire : il devait être lié par des « *intérêts supérieurs* », comme nous tous ! Mais je devinais que, malgré sa retraite, il serait toujours sur le pont, à nos côtés. C'était comme ça dans la Légion étrangère ; naturellement nous étions tous volontaires et ça lie les hommes, pendant les périodes de coups durs… J'étais content de le revoir, avant mon transfert sur Alger, prévu pour dans trois jours : une précision fournie par le lieutenant du bordj, qui paraissait soulagé de mon départ.

Je me suis habillé rapidement, cette fois en civil, à la mode de chez nous… Nous avons pris le chemin de l'hôtel « *Chems** », situé de l'autre côté de l'oasis, en utilisant la Jeep du lieutenant. C'était lui qui conduisait, avec mes deux nouveaux gardiens sur la banquette arrière — ils avaient quelque chose de *Laurel et Hardy* ; je n'ai pas regretté les premiers, ceux de la foire aux chameaux, qui m'avaient dénoncé !

L'hôtel avait été construit récemment pour recevoir des touristes, des amoureux du Grand Sud. L'aéroport avait été agrandi. On attendait du monde… Mais les événements récents avaient condamné Tamanrasset au silence et à la solitude des grands espaces réservés…

Il faisait déjà chaud lorsque nous nous sommes parqués sous un palmier, à quelques mètres de l'escalier principal. Carozzi était debout, la cigarette aux lèvres, sur la marche supérieure. Il m'a accueilli avec sa grimace ironique habituelle, celle des mauvais jours. Et nous avions vécu pas mal de mauvais jours ensemble !

« Alors Legoff, vous remontez la pente ? Bien sûr, vous devez nous en vouloir, vous poser des tas de questions… vous voilà dans les mains de ces gens qui ne vous veulent pas que du bien… hein ? C'est bien ça ?

— C'est à peu près ça, brigadier… mais je suis prêt au sacrifice ultime !

— Tout de suite les grands mots… Enfin vous resterez dans toutes les mémoires, vous pouvez me faire confiance ! C'est déjà un sacré compliment, dans un bataillon d'anonymes, pas vrai ? Subitement, son visage se détendit et il me prit par les épaules :

« Venez avec moi, il y a une salle de billard dans ce tripot ! Et du whisky, du bon… Nous allons boire à la santé de vos gardiens qui seront de piquet derrière nous. Ils ne comprennent pas le français, je me suis arrangé avec le lieutenant Massoud ; je crois qu'il vous aime bien, le petit lieutenant, vous l'avez conquis…

— Je n'ai rien fait… je ne connaissais même pas son prénom. Le colonel Rachid ne nous a pas présentés…

— Personne n'aime le colonel ici…

— Je m'en suis rendu compte ; il m'a parlé de vous, votre retraite, une défection à mes yeux. Vous êtes un salaud, Carozzi, sauf votre respect ! Même Aïcha a disparu… Encore un coup de Boudjeda. Il m'isole… »

Je me suis tu ; j'ai ressenti une colère rentrée qui allait éclater et qui me crispait la mâchoire ; nous sommes entrés dans la salle du billard. Il régnait ici une odeur de renfermé, d'abandon ; l'hôtel sentait le moisi, comme si le désert était entré dans les pièces vides. Ma colère m'accompagnait, mon sentiment d'impuissance ne faisait que croître : maintenant j'avais un point aux poumons et toutes mes douleurs se sont rallumées, le bras, les reins etc. Carozzi m'a regardé avec une certaine commisération :

« Mon pauvre Legoff, vous ne connaissez pas grand-chose aux gens ! Pourtant après toutes ces années… Nom de Dieu, Legoff ! Reprenez-vous et écoutez-moi attentivement. Figurez-vous qu'il y a des personnes qui pensent à vous, à votre situation… et j'en fais partie !

— C'est trop aimable de votre part ! Je suis tout ouïe…

— Bien, prenez une de ces cannes et faites semblant de jouer. Même d'une seule main, ça devrait aller. Un jour, j'ai gagné un pari,

dans ma section, en jouant d'une seule main, figurez-vous… C'était dans le temps ! On s'emmerdait comme des rats morts à Corte, ce trou perdu… Alors, comme je vous le dit, vous avez des chances de vous en sortir… Nous pouvons parler, il n'y a pas de micros dans cette salle, contrairement aux chambres. Mais comme l'hôtel est vide… Maintenant, regardez ces photocopies, des documents qui devraient vous rappeler quelque chose… J'ai pu les copier dans le bureau du colonel, en sa présence… Il paraissait satisfait ! Il aime jouer avec les nerfs de ses invités… »

Il a posé les papiers sur le tapis vert de la table de billard ; cela faisait une tache blanche, insolite, au milieu des boules colorées. Je n'ai pas mis longtemps avant de réaliser le coup tordu que l'on m'avait préparé : c'étaient les copies de deux coupons de papier quadrillé, avec mon écriture et celle d'Aïcha… le calepin d'Aïcha ! À cause des micros, qu'elle avait dit ! Un texte confidentiel, un truc entre nous… Ils devaient bien se marrer, de l'autre côté de la grille de ventilation… J'étais déjà condamné, un témoin gênant, comme Ahmed et je ne le savais pas !

J'ai relu mon texte écrit d'une main maladroite : « *attaque de missiles, des drones etc.* » Ils étaient au courant, dès le début… Ils savaient que je savais… la vérité ! Enfin une partie… Et ils avaient envoyé cette fille, mon amie, ma gazelle pourrie, pour avoir un témoignage écrit ; ils voulaient vérifier ce que j'avais vraiment vu cet après-midi-là. Ils se doutaient que je n'avalerais pas la théorie des bouteilles de gaz piégées. J'étais un homme mort… Aïcha m'avait doublé, une salope, une putain. Elle travaillait pour eux et je ne l'avais pas compris. Je crois que j'étais tombé amoureux d'elle à Idélès et l'amour rend aveugle et con. C'est bien connu, c'est banal et le diable se cache, justement, dans les détails et la banalité…

J'en ai pris plein la figure, j'en aurais pleuré ; je regardais Carozzi, bouche bée… lui aussi me regardait, inquiet de ma réaction, en

malaxant nerveusement une boule de billard entre ses mains épaisses… Une boule rouge, je me rappelle. J'aimais le rouge et Aïcha aussi. Je lui avais dit, un jour : « *Quand je serai en permission à Alger, je t'achèterai une robe rouge, une longue… comme celle des stars ; le rouge ira très bien avec tes cheveux noirs… le « Rouge et le Noir », Stendhal. Tu le liras un jour… Le mensonge et l'imposture à l'honneur…* » C'était raté, elle l'avait déjà lu et me raconta toute l'histoire, avec des commentaires en prime : « *Mme de Reynal, trop naïve, Julien ce gredin, un parasite etc.* » Une fille éduquée donc, et qui avait des lettres. Éduquée et retorse ? Une traîtresse dans la peau d'une charmante courtisane ? Ce n'était évidemment pas incompatible, on en voyait, de toutes les couleurs, dans les séries télévisées et même dans la réalité, au quotidien. Pourtant, quelque chose ne jouait pas ; ce n'était pas le genre d'Aïcha qui valait plus que ça. J'étais obligé d'en convenir, la rage au cœur. J'attendais la suite.

Carozzi m'a conseillé, sur un ton paternel :

« Ne le prenez pas trop à cœur, elle ne pouvait pas faire autrement. Ils la tiennent, comprenez-vous ? Sa famille est surveillée à Saïda ; elle a déjà un frère en prison… On lui a aussi promis un poste de chef dans une clinique à Alger ou ailleurs. De plus on la considère comme une repentie… Ils l'ont mise à l'épreuve. C'est une activiste de gauche, maoïste, avec un passé chargé ! »

C'est vrai que je l'ai sentie tendue ces derniers temps, comme si elle me cachait quelque chose qui pourrait altérer notre liaison, pourtant si réussie. Nos deux corps s'emboitaient parfaitement, pendant l'amour ; un miracle de la nature, l'exception qui confirmait la règle : après plusieurs mois, je ne me lassais toujours pas de son corps sauvage et musclé, un corps de prédateur, une gazelle à griffes... Un être mythique. Derrière une fragilité apparente, elle cachait une force physique peu commune ; ses jambes et surtout ses cuisses puissantes étaient capables de contraindre le mâle le plus exigeant !

Sans parler de sa force de caractère : elle voulait devenir infirmière-chef et elle était prête à tout pour y arriver…

Seulement, je l'ai mise en garde, tout en caressant ses longs cheveux lisses et luisants, comme oints d'une huile bénie par les dieux : « *Il te faudra coucher, Aïcha, avec tes futurs chefs… C'est eux qui caresseront bientôt cette belle crinière, qui ravageront ce corps qui m'appartient pourtant de droit. C'est ce que tu disais parfois, quand tu perdais la tête : la fois où on a roulé sous la table de la cuisine… Tu te rappelles ? Bon dieu la bosse, j'ai eu mal pendant trois jours…* »

Elle était sincère dans son affection pour moi, malgré une forte différence d'âge. Je touchais à l'amour, le vrai… nos étreintes ressemblaient plus à une fusion qu'à une simple copulation où chacun tire un maximum de plaisir. J'aimais donner du plaisir mais, avec les autres femmes que j'avais connues, il me semblait qu'il manquait quelque chose… Une impression de gesticulations inutiles, de vacuité… c'est l'*après* qui est redoutable ; je me disais satisfait, elles aussi ; un peu par politesse. Avec Aïcha la communion des corps et de l'esprit n'avait pas de limites. Comme si on s'était enfin trouvés après une quête interminable… Je domptais parfois ses instincts de prédatrice, ses pulsions de femelle conquérante.

Elle était fâchée de m'entendre douter de sa fidélité. Elle avait précisé, d'un ton sec : *« Je ne suis pas une putain, Lucien. Je ne coucherai pas, comme tu dis ! Le premier qui me touche, je lui coupe le cou...* » Elle avait saisi un de mes scalpels, qui traînait sur une commode, où je rangeais une partie de mes bouquins. J'ai dû la calmer et on en est restés là…

Non, je ne pouvais croire à la trahison d'Aïcha. Et pourtant…

Carozzi m'a fait signe de le suivre au bar. Il a ouvert une nouvelle bouteille et rempli deux verres à ras bord. Il a bu une grande rasade du liquide ambré et s'est essuyé la bouche.

« J'le préfère avec des glaçons… enfin, c'est mieux que l'eau des puits de la région, hein docteur ? Autant le boire sec… Il était un peu éméché. Il a rajouté :

— À votre place, j'm'en ferais pas trop. Cette jeune femme est très bien… malgré des apparences trompeuses. Elle est sous contrainte, j'vous l'ai dit ; des salauds, tous corrompus, tous pourris, des crapauds ! Bref, attendez la suite et vous allez comprendre. Ne la jugez pas trop vite… En réalité, elle vous sauve la mise, mon vieux… J'm'explique : hier matin elle est venue me trouver dans cet hôtel en décomposition, à l'image du pays. J'suis l'seul client, savez-vous ? Je n'compte pas les rats et les araignées… Des grosses, bien grasses. Mais y a plus de mouches, c'est déjà ça ! Côté primates, seulement un gardien au secrétariat, qui veille au grain… pour l'matériel, bien sûr : l'ordinateur, le téléphone, l'imprimante… ça vaut des sous tout c'bidule… Alors, donc, elle m'a simplement dit : « *Je pars pour Alger ; je serai à l'aéroport dans trois quarts d'heures… je vous enverrai un fax. Ils ne surveillent pas les fax, vous comprenez ? C'est important : mon message concerne Lucien… Ils veulent sa peau. Lisez le texte attentivement et détruisez-le. On m'attend dehors ; ici il y a des micros partout… nous sommes sur écoute !* »

« Elle avait vraiment peur ; elle n'a rien voulu m'dire de plus. Heureusement, ici il n'y a pas de micro, à l'accueil. L'est partie en coup d'vent : y avait un bus dehors qui l'attendait… Une heure après j'ai reçu l'fax, j'attendais à côté du secrétariat. La fille de garde était en train de tricoter un pull et j'imagine qu'elle ne savait pas lire ; il y avait aussi un soldat qui dormait comme une souche. Très motivé l'type… Comme les nôtres derrière nous, qui font semblant d'écouter… Le lieutenant m'a assuré qu'ils ne comprennent pas un mot d'français ; j'vous l'ai déjà dit je crois… J'me répète… ce whisky va nous tuer, lentement mais sûrement… Vous connaissez le proverbe ? »

— Oui, Carozzi, je le connais, mais précisez, bon sang ! Mettez - vous à table… ; je ne vous suis pas très bien…

— J'ai un peu de mal à m'exprimer ; l'whisky… Il se versa encore un verre et fit un grand geste théâtral qui envoya la bouteille avec le reste de son contenu, ainsi que nos deux verres, sur la moquette. Les gardiens se sont approchés, inquiets. Carozzi balaya l'air de la main devant les deux soldats, comme pour les renvoyer à la niche.

— J'suis maladroit, Legoff, reconnaissez-le ! Et pas seulement pour cet excellent whisky… J'm'en veux dans toute cette histoire. Quelqu'un nous manipule, mais le QG ne communique pas : *secret défense* qu'y disent ! Je crois que des généraux algériens préparent un sale coup. Ils ont une taupe à Idélès, on l'a découverte récemment… un type pas net qui entretient aussi des relations avec Israël… Au Mali, les nôtres ne veulent rien entendre : ils se battent dans les Iforas et traquent les islamistes dans les villes. Sont débordés… Ces salauds vont se réfugier dans les pays voisins : le Niger, la Libye etc. J'parle des rebelles, évidemment. Inutile et stupide, leur opération… Maintenant j'parle de notre armée, l'opération « Serval », un beau nom de gazelle, pas vrai ? Un animal léger et con comme une vache suisse… Heureusement, on est là, nous autres, la Légion, les képis blancs… On veille au grain ! Mais ici, y faut laisser faire les Algériens, pays souverain qu'y disent à Paris… évidemment, après la colonie, ils ne veulent plus se mêler de rien. Pas faire de vagues… Même le Quai d'Orsay vous a lâché. Mais on va vous sortir de là, parole d'homme…

« J'en r'viens à Aïcha : le texte du fax concerne votre transfert sur Alger… Un texte très clair, avec pas mal de détails horaires sur votre convoi en direction du nord ; une ambulance et une auto blindée. Y veulent vous supprimer Legoff, vous saisissez ? Vous supprimer, les salauds… un type bien comme vous, notre toubib ! C'est pour ça

qu'ils vous envoient par la route — disons plutôt par la piste, le goudron est dans un sale état… les camions font de gros dégâts ! — plutôt qu'par avion. Vous serez attaqué, une embuscade, un peu avant Aïn Salah, par une bande de dissidents touareg, bien armés. Des faux, naturellement, mais allez vous y retrouver ! Y se ressemblent tous dans leurs burnous… bien pratique, le chèche aussi… Bref, vous n'avez aucune chance, d'autant que les types de l'auto sont dans l'coup… Vous m'suivez cette fois ?

« Donc le gouvernement algérien (c'est-à-dire les généraux frondeurs) va déplorer votre perte et se joindre à la France pour un hommage vibrant : après toutes les vies que vous avez sauvées, on vous doit bien ça… J'ai déjà écrit votre nécrologie et y sont en train de tailler votre cercueil à Alger…

— Vous vous fichez de moi, Carozzi ? Ils n'oseront pas… (j'en étais soudain plus si sûr). On ne rigole pas avec les morts… Que comptez-vous faire vraiment ? »

Quand-même, j'étais soulagé ; il allait se passer quelque chose… je savais que les gars ne me lâcheraient pas. Dans la Légion, on ne lâche jamais personne. On fait encore la guerre à l'ancienne et l'honneur n'est pas un vain mot, mais une question personnelle. Rien à voir avec la patrie… Nous n'avons plus de patrie et l'identité nationale, on s'en fout ! D'autant plus qu'elle nous menait rapidement à la haine de l'autre, c'est bien connu. Non, la guerre, l'action, c'était une bonne manière de lutter contre la monotonie des jours, la vacuité des ordres et des décisions, notre pire ennemi en caserne. Je l'ai déjà souligné pour les non-initiés.

— « … Coutez-moi bien, Legoff » (sa voix était de plus en plus hésitante, le whisky avait transformé le brigadier en ivrogne très ordinaire, plongé dans une bonne cuite). L'opération est en cours dès aujourd'hui ! J'vais vous exposer notre plan… Car nous avons un plan, major Legoff ! J'peux répéter, si vous ne saisissez pas… Donc,

j'ai pu entrer en relation avec nos troupes en Libye. Par radio, mon cher… Oui depuis le bordj, tout simplement. Ils ont confiance en moi, mais j'ai quand même un peu codé mon message. Une compagnie de la Légion est basée près de la frontière algérienne, à la hauteur de Djanet. L'capitaine est un ami, les autres aussi… des copains, j'vous dis, des vrais… des copains, ils me comprennent : on était ensemble en Afghanistan. D'ailleurs beaucoup vous connaissent aussi… la famille quoi ! Vous êtes célèbre là-bas… Ils ont quatre hélicos, une centaine d'hommes et y font la chasse aux insoumis, des Touareg et des Noirs, les anciens de Khadafi… des électrons libres !

— Alors j'écoute ! Il commençait vraiment à me courir sur les nerfs et je balançais entre espoir, agacement et dépression…

— Voici l'plan. Nous avons peu de temps ; y vont bientôt vous ramener au bordj… »

Je me suis approché de son visage pour ne pas perdre un mot de ce discours plein d'espoir… Son haleine lourde et chaude puait l'alcool, mais je n'en avais cure. Il essuya quelques gouttes de sueur sur son front avec un mouchoir douteux ; la température avait augmenté considérablement. Il était plus de treize heures à l'horloge du bar.

Chapitre Cinq
Le Plan

« Avant d'vous exposer mon plan… un bon plan, ouais, un bon plan vous en conviendrez, attendez seulement… ! Mieux : une idée d'génie ! Avant donc, j'vous propose d'ouvrir encore cette bouteille de vodka, dans l'armoire vitrée, derrière l'bar… Qu'en pensez-vous ? Il nous reste un quart d'heure… Après vous saurez tout !

— Soyez raisonnable, Carozzi, bon sang de bon sang… arrêtez de boire ! C'est ma peau qui est en jeu ! Vous n'arrêtez pas de me le dire… Si vous continuez, votre plan, génial ou pas, tombera à l'eau… Ou finira son envol noyé dans une bouteille d'alcool fort, ce qui est pire !

— Vous savez pourquoi j' bois ?

— Non, j'm'en fiche ! Seigneur, quelle épreuve… Ayez pitié brigadier, je n'veux pas entendre votre confession… J'vous connais trop… le plan, c'est tout… le plan !

— Alors voilà : j'bois à ma démission, à ma future mise à la retraite, sur la touche, après trente ans de service à la Légion ! J'vais recevoir confirmation par écrit ; j'n'arrive pas à m'y faire. Je ne bois pas à cause de votre avenir incertain et pour tout dire mortel, major Legoff… Lucien Legoff — permettez que je vous appelle par votre prénom ? On est entre hommes, au bout du rouleau ! — En réalité, j' bois et je pleure sur *mon* sort. Ne confondons pas ! Vous ne pouvez pas savoir…

— Si, je sais, je suis foutu… Voilà la triste vérité. Mais moi je ne bois pas, brigadier, je fais face au peloton d'exécution ! Je mettais un peu de pathos dans mon discours, espérant le ramener à la raison.

— Pas si vite, major Lucien Legoff… pas si vite ! Avant de vous fusiller (ce qui serait priver la nation d’un grand chirurgien) nous allons vous sauver… Et voici comment. Ne m’interrompez plus… j’vous prie… »

Cette fois c’était du sérieux, du concret. Je crois même que le brigadier avait récupéré ; il semblait dégrisé, mais je n’en jurerais pas… il se tenait debout, devant le bar, raide comme un piquet, comme pour la parade. Il était tête nue et j’ai remarqué qu’il cherchait machinalement son képi, le beau képi blanc qui datait de sa grandeur, dans les défilés. Mais, comme moi, il n’avait pas le droit de porter l’uniforme dans ce pays ; il ne faisait pas partie des invités et nous n’étions pas au Mali. Nous étions là incognito, en observateurs tolérés par le régime, comme je l’ai expliqué plus haut… Il s’est enfin mis à parler d’une voix transformée, officielle, au carré, comme devant l’État-major des armées, avec précision et conviction :

« Ils vous transporteront dans l’ambulance, demain, à cause de votre état physique : l’bras cassé, dans l’plâtre, vos antécédents, c'est-à-dire les éclats d’obus dans les reins etc. Vous devrez passer une radio ou un IRM à Alger, qu’y disent… Tout ça sent le prétexte, pour montrer qu’ils vous soignent aux petits oignons… un prétexte donc… Il y aura deux gardiens et le conducteur. Il faudra vous en débarrasser ; j’parle des gardiens. J’y reviendrai… L’accrochage avec nos gars aura lieu à la sortie des gorges d’Arak. Ce sera une embuscade, si vous préférez, une intervention éclair des forces spéciales… Ces gorges, comme vous le savez, sont un lieu idéal pour les embuscades. La porte de Tamanrasset en quelque sorte. Nos anciens s’en rappellent encore, dans leurs tombes !

« Le capitaine Clairvaud va envoyer deux hélicos depuis notre base secrète en Libye, près de la frontière, un trou perdu. Y font l’coup de feu contre des bandes armées, pour passer l’temps. Ils atterriront ce soir déjà, à l’entrée des gorges, deux « Pumas » avec une dizaine d’hommes. J’ai appris que votre départ était avancé à demain matin. Ordre du colonel et des services algériens. Ils sont impatients de se débarrasser de vous, là-haut à Alger. La presse internationale commence vraiment à bouger et on s’attend à un remaniement à la tête de l’État. C’est un euphémisme, évidemment. Il y a anguille sous roche : je flaire le « putsch » militaire de grande ampleur ou quelque chose du genre. Entre militaires évidemment : une guerre des chefs à l’intérieur du parti. Ici, c’est la coutume, pas vrai ? Votre affaire n’est sûrement pas étrangère à tout ce micmac… Mais une pression extérieure, venant du Proche-Orient, n’est pas exclue et les types du renseignement y travaillent… un vrai sac de nœuds, paraît-il ! Certains voudraient profiter du « printemps arabe » en impliquant le peuple…

« Mais notre souci, c’est vous, Legoff ! J’ai promis aux gars de vous ramener sain et sauf dans votre compagnie… Paraît que votre bistouri a fait des miracles, par le passé ; ils vous attendent avec impatience… »

Je buvais du petit lait… je les aimais bien tous ces soldats, un peu paumés ! J’en connaissais personnellement plusieurs, leurs soucis, leur vie privée, la femme qui les avait lâchés pour un autre, le coup dur dans une banlieue embrasée etc. J’avais un peu l’impression de revivre ma propre existence mouvementée, sans but, dérivant comme une bûche sur un fleuve démonté, secouée dans les rapides… Tout avait commencé après mes études, plutôt brillantes. Et puis les femmes évidemment, sans vraiment goûter aux vrais délices de l’amour. Dans le milieu médical, c’était plutôt une sorte de jeu… un jeu dangereux. La dernière avait failli m’avoir… Elle menait une

double vie, ou plutôt une vie multiple et j'ai vu rouge, un soir… Je croyais que je l'aimais ; je ne jouais plus… Elle, par contre, jouait encore… et encore… Une vraie courtisane de luxe, profitant de mon travail de chirurgien, de mes absences répétées…

Alors j'ai craqué un soir et je l'ai un peu étranglée. J'ai eu ensuite ses petits copains sur le dos, des avocats, un divorce… J'ai raté la dernière séance devant le juge et je me suis retrouvé à Marseille, devant la grille de la Légion étrangère, que j'ai franchie sans hésitation. L'agent recruteur a paru surpris en lisant mon CV, mes papiers et en écoutant mon histoire : « *Mazette, un toubib… c'est plutôt rare chez nous. Mais je crois que vous tombez bien, on en a besoin des toubibs, avec tous ces éclopés qui reviennent du Tchad ou d'Afrique Noire ! Vous pourrez les découper sur place… les gars ; ils vont vous adorer… mais vous êtes sûr de… Il y aura des tests, trois semaines pénibles* ! » Je lui ai répondu que ma décision était définitive, irrévocable, surtout qu'une armée d'avocats m'attendait de l'autre côté de la grille, pour saisir ma maison, mon cabinet, ma voiture, sauf ma femme puisqu'elle s'en allait d'elle-même avec mes avoirs, mes meilleurs bouquins et mon chat…

Je suis brutalement revenu à l'instant présent ; la nécessité d'une solution s'imposait, ma vie s'inscrivait dans une nouvelle courbe, un élément imprévu d'un parcours plus tourmenté, plein de chausse-trappes, une courbe que je devais négocier avec intelligence et prudence, même si la violence faisait aussi partie de la solution en question. Carozzi finissait de tourner son petit cinéma personnel, on arrivait au bout de la bande ; il m'a expliqué la fin du scénario, qui ressemblait à un film d'action des années soixante-dix :

« La route est minée, l'automitrailleuse sautera sous vos yeux, ou presque. Beau spectacle ! Ils vont poser leur petit matériel pendant la nuit, sous le goudron. Deux gars surveilleront la route, pour dévier le trafic (deux camions par jour, c'est pas l'bout du monde), on n'sait

jamais… Bien sûr, l’explosion sera télécommandée. Ensuite, ce sera à vous de jouer ; vous devez pouvoir vous en tirer, même avec ce bras handicapé. Ce sera un peu comme au billard…

— Je peux utiliser mes deux mains, pas de problème… mais ils seront armés, les gardes !

— J’y arrive. Nous avons caché une arme de poing dans le coffre-pharmacie de l’ambulance : un coffre marqué du croissant rouge. Un 7,65 sous les médicaments ; vous ne pouvez pas le manquer : un coup de pouce du lieutenant, en guise d’adieu ! Je crois qu’il vous a à la bonne ; c’était aussi un parent d’Aïcha, un vague cousin… Ils sont tous parents dans ce pays ! Alors il prend aussi une revanche sur les crapules qui mènent ce pauvre peuple dans le gouffre… Le frère d’Aïcha a été exécuté, avant son départ pour Alger. Elle aussi risque gros, malgré les services rendus… Elle sera informée dès son arrivée à l’aéroport de Dar el Baida. Nous la protégerons…

— Les salauds !

— Pas d’gros mots, c’est la guerre… même si elle est pas déclarée ! Vous pourrez aussi remercier notre nouvel ambassadeur, un Corse comme moi ! Et un ancien avocat, plein de ressources… Un pléonasme, mais j’aime préciser les choses. Un type bien, j’l’ai connu à Calvi, pendant mon stage chez les paras. Il fera tout pour nous… et pour Aïcha. Il exige votre retour sain et sauf… C’est une garantie, mais nos ennemis (nos services sont en train de les identifier ; vous allez être étonné…) ont choisi de camoufler votre exécution en attentat terroriste, une attaque d’insoumis. C’est bien manigancé… Ils sortiront blancs comme neige ! Si on ne fait rien…

— Donc, je prends le pistolet et je tue ces deux types… rien que ça ?

— Vous comprenez vite ; pendant ce temps, le commando aura exécuté le chauffeur et sautera dans l’ambulance pour venir à votre aide… du gâteau, Lucien… du gâteau : vous en avez vu d’autres ! En

fin de journée vous serez en sécurité en Libye, en train de boire un verre avec le commandant Clairvaud, à ma santé, cela va de soi ! »

Je contemplai Carozzi avec un regard nouveau, perplexe. J'ai compris qu'il avait presque tout organisé lui-même… Un type à surprises, un cachottier, un bon père tranquille, couvert d'épines lorsqu'on le contrariait… et il était contrarié : la retraite d'abord, le désœuvrement dans sa maison de célibataire et l'attaque des drones qu'il ne comprenait pas, comme moi… Ce massacre absurde… Nous la guerre, on la faisait à la loyale, baïonnette au canon (c'était son expression). On s'impliquait, corps et âme… on s'épaulait… Présentement, une machination diabolique était en cours et sans lui, je ne serais plus qu'un cadavre programmé, en lambeaux, quelque part sur la piste d'Aïn Salah, le lendemain dans la nuit. Un corps sans vie et sans sépulture. Comme Ben Barka, et tous ces types qui dérangent un ordre établi… une mécanique bien huilée au service d'un système corrompu qui distribuait la mort gratuitement, à la demande.

J'ai presque eu la larme à l'œil ; je l'aurais embrassé, mon Carozzi — il s'appelait Émile, mais personne n'osait l'appeler par son prénom ; il gardait une distance voulue avec les gens, à cause de son grade —, cependant son visage poupon, couperosé, sa tête couronnée de cheveux roux, comme les miens, son haleine d'alcoolique, m'ont retenu. Il a deviné mon intention. Il a souri : « Pas de familiarités, mon vieux… même entre rouquins ! Vous auriez fait pareil pas vrai ? La Légion c'est notre dernier rempart contre l'absurdité et la connerie ordinaire, celle des gens de l'autre côté de la barrière, qui déclenchent les guerres pendant que nous essayons de les éteindre, l'arme à la main… Après nous, le déluge… Morts en un combat douteux… » Je lui ai dit qu'il devenait lyrique, le livre avait déjà été écrit…. Mais il avait raison, nous étions entourés par un vide sidéral, à peine camouflé derrière les falaises noires de l'Atakor qui ouvraient sur rien… ne

menaient à rien sinon au Mali où des jeunes types s'étripaient avec des armes propres…

D'un seul coup, la porte à double battant de l'hôtel déserté, s'est ouverte — l'hôtel « *Chems* », qui signifie « soleil » ; actuellement il méritait mal son nom, oublié des hommes et du jour, oublié du monde extérieur — et un flot de lumière coula sur les murs nus, chassant la mélancolie du lieu. Le lieutenant, à contre-jour dans l'encadrement de la porte, auréolé d'une clarté automnale, a annoncé, d'une voix sèche :

« Nous avons dépassé le temps qui vous est imparti, docteur ; nous devons rentrer… Monsieur Carozzi reste à l'hôtel… son départ pour Alger, par avion, est prévu demain, dans la journée, si la météo le permet…

— La météo ? À cette saison ? Lui dis-je, avec un certain étonnement dans la voix. Vous plaisantez ?

— Descendez dans la cour de l'hôtel ; voyez par vous-même : le vent a tourné… il est chargé de poussière. C'est un phénomène curieux… »

Dehors, le paysage lumineux du matin, un paysage d'hiver saharien avait fait place à un décor étrange. Le vent n'était pas très fort, mais chaud et étouffant ; l'air était chargé de particules sableuses, comme on le voit parfois en été. Un film gris-jaune cachait le ciel et recouvrait les objets et les arbres autour du parking de l'hôtel. Les palmiers et quelques pieds d'hibiscus faisaient grise mine, comme surpris dans leur léthargie par ce caprice inhabituel du temps. Le massif montagneux était désormais invisible et le soleil n'était plus qu'un disque un peu pâle, cuivré, distillant quelques rares rayons maladifs ; un soleil malingre, déplacé dans ce désert où les rayons de l'astre du jour cuisaient la terre à longueur d'année, où il régnait habituellement en maître sur les hommes et les choses. Aujourd'hui, il s'était fait discret, sans avertir. La scène avait changé, un nouvel acte

se préparait. Ce brouillard sec faisait comme un rideau qui tombe au milieu d'une pièce de théâtre, dans laquelle je jouais le rôle principal…

Carozzi, derrière moi, encadré par les deux sentinelles, fusil à l'épaule, paraissait troublé. Il fronça les sourcils, comme si quelque chose le chicanait :

« C'est étrange, en effet… à cette saison ! C'est ennuyeux, aussi ; je ne tiens pas à passer plus de temps qu'il ne faut dans cette oasis perdue. Ils m'attendent à Alger… l'ambassadeur…

— Bon, dis-je ; d'ici demain tout va s'arranger… Il est vrai qu'avec le dérèglement climatique, il faut s'attendre à des surprises !

— Pour nous, de mauvaises surprises… Enfin, on verra bien. En attendant, Legoff, je prends congé ; nous avons eu du bon temps ensemble… Nous nous reverrons à Alger ; je vais m'occuper de votre affaire avec les autorités. Le Quai d'Orsay est avec nous… pour l'instant (pourvu que ça dure !) ; vos relations avec ces terroristes ne sont pas prouvées. On vous soutiendra ! »

Il me tendit une main molle, mais il y avait beaucoup de chaleur dans ses yeux ; j'ai remarqué pour la première fois qu'ils étaient verts, un vert tendre… comme un champ fraîchement coupé. Il était visiblement ému. En montant dans la Jeep bâchée du lieutenant, je partageais son émotion. Je ne le verrai pas à Alger et il le savait. Avec un peu de chance on pourrait se rencontrer à nouveau, quelque part en France ou en Afrique du Nord. Mais l'Algérie, c'était fini pour moi. J'étais devenu indésirable, l'homme à abattre, celui par qui le scandale est arrivé, chargé de la malédiction divine ! Un paria sans patrie, un exilé à vie… le Juif errant. Dans ce décor funeste, déprimant, il me semblait que toute vie allait s'arrêter, comme fatiguée d'avoir essayé d'aménager un beau jardin à l'espèce humaine, trop stupide pour apprécier, et qui n'hésitait pas à salir son propre nid, à vivre dans l'ordure (je me récitais « *Les Nourritures terrestres* » d'André Gide, une consolation…).

À travers la vitre en mica du véhicule, j'ai encore fait un petit signe à Carozzi, seul, debout sur une marche de l'escalier du perron. Puis la Jeep s'est élancée sur la route qui menait à ma prison. J'allais passer ma dernière nuit dans ce bâtiment sordide, l'ancien bordj construit par les Français. Ce serait peut-être aussi ma dernière nuit sur terre, le plan de Carozzi me paraissait discutable : les deux soldats dans l'ambulance pourraient me maîtriser facilement… Et avec ce temps, le vent de sable, les hélicos auraient de la peine à décoller !

Bref, mes pensées étaient entachées de morosité et de pessimisme lorsque j'ai réintégré ma cellule. Le lieutenant m'a souhaité une bonne soirée et m'a demandé d'être prêt le lendemain matin tôt, pour le grand voyage. Je le sentais inquiet, tendu. Il a rajouté :

« Prenez vos effets personnels ; ils sont dans l'armoire métallique avec quelques bouquins… on les a trouvés dans votre malle…

— J'ai cru qu'elle avait été soufflée par l'explosion des bouteilles de gaz ? Curieux, non ?

— Ne revenons pas là-dessus ! J'essaie de vous aider… N'oubliez pas le coffre de premiers secours dans l'ambulance ; on n'y trouve pas que des médicaments ! Il y a un croissant rouge peint sur le côté… »

Il avait murmuré ces derniers mots, puis il m'a quitté en précisant : « Je ne serai pas du voyage… ma place est ici ; on s'attend à voir remonter des rebelles djihadistes, poursuivis par vos soldats. Dommage, je vous aurais bien accompagné ; à deux, tout est plus facile… »

J'étais bien de cet avis, mais je devais faire cavalier seul ! Un cavalier en bien mauvais état, qui montait un cheval sur lequel je n'aurais pas misé ma chemise !

Je suis resté quelques minutes devant ma fenêtre, les doigts de mes deux mains autour d'un barreau. Mon bras cassé, en écharpe, ne me faisait pas trop souffrir et mes doigts avaient retrouvé leur mobilité.

Le jour baissait. Le vent était toujours aussi fort. Ce n'était pas bon signe pour moi !

À travers les barreaux je voyais le ciel mouvant, cotonneux, parcouru par des éclairs d'orage. Des nuages bruns croisaient des nuages gris-noirs, comme des vaisseaux fantômes, aux contours déchiquetés, dans une sorte de danse désordonnée, commandée par un dieu fou ou aveugle. Des images mythologiques remontaient à ma mémoire : nous n'étions plus maîtres des éléments ; en fait nous ne l'avons jamais été ! Qui pouvait endiguer cela ? Cette tempête qui nous menaçait et qui pouvait remettre en question le beau plan peaufiné par Carozzi ?

J'ai haussé les épaules, puis je me suis étendu sur mon lit, tout habillé. Il ne restait plus qu'à laisser couler, faire confiance à la Providence, trouver la bonne étoile parmi un firmament encombré d'emmerdements en tous genres. Mais mon expérience me disait, qu'en cas de coup dur, je devrais me fier avant tout à mes réflexes et à ma capacité de réaction… un peu comme à l'entraînement, mais de manière plus créative. Le combat un art, c'est bien connu depuis l'Antiquité. Et je me sentais un tempérament d'artiste. Sauf que mon entraînement de jeune mercenaire datait de pas mal d'années déjà ! À part quelques accrochages imprévus, je n'avais pas repris les armes… ce n'était pas mon truc, mais quand il faut… il faut… — parole pleine de sagesse d'un sergent instructeur ! — Bref, après toutes ces années passées à soulager des malades ou des blessés, il était temps de repartir en guerre. Je me suis senti fort, indestructible. Rien de mal ne pouvait plus m'arriver… Le moral remontait : c'était bon signe. J'ai même ri quelques secondes : c'était à l'adresse du type qui devait m'écouter, de l'autre côté de la grille de ventilation. Mais je n'avais plus rien à leur dire. Demain, je devais tuer deux soldats, ou mourir…

Un des hommes en tenue de camouflage, couleur sable, présent à l'hôtel lors de l'entretien avec Carozzi, est venu m'apporter le repas

du soir. Il fallait que je prenne des forces, manger un maximum… J'ai demandé un supplément de viande. Et à boire : il faisait très chaud, malgré la fenêtre ouverte et la nuit qui aurait dû être froide à cette altitude. Mon gardien a paru surpris, il a hésité et finalement, il a approuvé. Pourquoi pas ? Il nourrissait un condamné à mort, et comme je ne fumais plus, je ne pouvais décemment réclamer des cigarettes. Quant au verre de rhum, inutile d'y penser en terre islamique. Et Carozzi avait probablement déjà vidé les dernières bouteilles du bar de l'hôtel « *Chems* » !

Je ne savais pas si mes gardiens étaient au courant de l'embuscade d'Aïn Salah, qui signerait mon arrêt de mort… Probablement pas. *Secret d'État* oblige !

Après ce repas princier, pantagruélique — la viande était infecte, dure et trop salée — je me suis déshabillé et couché, à demi-nu, sur la couverture du lit. J'avais trop chaud et j'ai cherché en vain le sommeil. J'ai encore réfléchi au plan de Carozzi, en déroulant à nouveau la bobine du film des événements à venir. Tout semblait parfait. Demain, le vent de sable serait certainement tombé. Ce vent ! Ce n'était vraiment pas normal à cette saison…

J'ai rallumé la lumière, après plus d'une heure de réflexion. Le néon diffusait une lumière blanche, cruelle, comme dans un cabinet de dentiste. Impossible de trouver le sommeil… J'avais mal au crâne ; probablement le whisky de qualité inférieure que j'avais bu à l'hôtel avec mon nouveau compagnon. Un Carozzi changé, humanisé, conscient de l'absurdité de notre situation. Nous étions devenus des otages au rabais pour la presse, un alibi commode pour la diplomatie algérienne indignée de cette ingérence française dans ses terres du Sud, à quelques heures d'avion d'une guerre éclair (!) contre un ennemi invisible, à l'image des Talibans en Afghanistan.

La guerre, pour la France, était déjà perdue… Bien sûr, nos troupes avaient limité les dégâts, sauvé des innocents, évité le pire : la prise de

Bamako… et renvoyé ces hordes sauvages dans les montagnes. Mais les Français ne faisaient que passer, une visite de courtoisie… L'argent manquait dans les caisses et ce combat douteux, inutile, coûtait déjà une fortune, chaque jour que Dieu fait. Les djihadistes se retiraient provisoirement dans leurs niches, en attendant le départ des troupes françaises. On en avait tué quelques dizaines, quelques centaines… Des milliers attendaient leur tour. Et l'argent de leur côté ne manquait pas, des pétrodollars saoudiens ou provenant des Émirats… Tout le monde le savait, mais on faisait un peu l'autruche. À cause des investissements dans le Golfe. Nos diplomates mentaient (c'est leur métier), comme la marionnette texane, sur son porte-avions annonçant la fin du conflit en Afghanistan ! Nos politiciens et nos guerriers modernes allaient installer un nouveau président au Mali, requinquer l'armée du pays, puis se retirer en bon ordre, comme en Irak, comme partout… Au Niger, par contre, ils devraient sécuriser la zone d'Arlit et le Nord, afin de garantir nos réserves en uranium… Sinon Areva pourrait mettre la clef sous la porte. Tout devenait plus compliqué et le réveil de la vieille Afrique engourdie se faisait dans la douleur et le retour des guerres de religion. L'Afrique vivait son XVIe siècle, mais dans une plus grande confusion…

Et moi, demain… Bon Dieu, j'étais quand même inquiet ! Cette histoire préparée, ce crime prémédité par les colonels contre *ma personne* m'inquiétaient. Je tenais à revoir Aïcha, à la serrer dans mes bras, à l'écouter me parler de sa vie de petite fille nomade, luttant contre les éléments hostiles qui menaçaient la famille, le douar… dans ce bled sans défense où les rebelles islamistes faisaient régner la terreur…

Nous avions un point commun : une mort violente annoncée… Et si les autres ne pouvaient pas décoller, avec leurs hélicos ? Si le scénario était modifié ? Ordres, contrordres… je connaissais la musique, je faisais partie de l'orchestre. Mais la situation n'était pas

franche ; il y avait beaucoup d'inconnues dans cette équation sanglante. Quel était le rôle d'Aïcha ? Finalement, c'est elle qui allait me tirer de cette ornière, de ce piège grossier mais efficace par sa simplicité. Une attaque de dissidents, de djihadistes ou de Touareg au chômage (les anciens mercenaires de Khadafi) c'était chose courante dans le désert… un territoire incontrôlé, sans frontières… un marché aux armes, aux otages, à la drogue… Depuis toujours, et on en parlait maintenant seulement… À cause du pétrole, de l'uranium, du gaz et de la prise d'otages d'In Amenas… J'y revenais toujours, le nerf de la guerre, dans un corps sans âme… L'équation était simple, une équation au premier degré : la pénurie d'énergie dans un Occident incapable de gérer ses ressources et surtout celles des autres…

J'ai pris un bouquin dans l'armoire, pour me changer les idées, pour ne plus penser… J'ai regardé le titre. C'était « *De l'inconvénient d'être né* » d'Émile Cioran. Le hasard fait bien les choses. J'ai failli éclater de rire. Mais ce n'était ni le lieu, ni le moment. Curieusement la lecture de ce nihiliste, un maître en langue française (Roumain d'origine) m'a apaisé. J'ai compris, en le lisant, qu'il y avait dans l'existence des choses qui valaient la peine d'être vécues, comme sa prose. Il était diaboliquement vrai et j'ai ressenti comme un frisson en parcourant ses aphorismes d'une lucidité décapante. J'avais aussi aimé le « *Précis de décomposition* », un chef-d'œuvre qui devrait ouvrir la voie à un monde meilleur… Mais qui pensait à Cioran, à Nietzsche, Camus, ou Sartre dans ce monde de pharmaciens et de boutiquiers, déjà caricaturé par Flaubert ? Un monde que je quitterai sans regrets… demain ? Oui, demain ou plus tard, mais pas avant d'avoir accompli une formalité qui pour moi comptait plus que tout ; une mission sacrée à remplir, élémentaire, biblique : rendre coups pour coups, retrouver les coupables du massacre d'Idélès… Sinon je ne dormirai plus jamais tranquille, avec ces visages d'enfants morts, blancs de poussière… rouges de sang !

Je me suis endormi lorsque la lune s’est levée. La tempête faisait une pause, reprenant son souffle avant de redémarrer de plus belle, comme un athlète qui récupère devant la dernière ligne droite, comme le boxeur groggy dont on essuie le visage tuméfié avant le round fatal qui mettra fin à sa carrière...

J’ai fait un rêve étrange, insolite et dérangeant (une redondance : les rêves sont toujours étranges…). J’entrais dans un bâtiment solide, en béton, entouré d’une forêt sauvage hostile et silencieuse. Le soleil était voilé et je ne devinais que la cime des arbres. Les fenêtres du bâtiment, grandes ouvertes, avaient quelque chose de curieux dans leur agencement… elles avaient été mal montées, un peu de travers ; quelque chose clochait, les volets avaient la tête en bas et menaçaient à tout instant de glisser dans la cour remplie d’herbes folles et d’orties, où je me trouvais. De plus les vitres opaques, comme les yeux d’un aveugle, tentaient de me dévisager avec un regard éteint, en coin… un regard soupçonneux comme devant un futur coupable. J’ai ressenti une impression de grand désordre, et j’ai compris lorsque je suis entré dans la pièce du bas, une cuisine : la table était renversée, posée à l’envers, ainsi que les chaises, comme bousculées par le passage d’un ouragan. Les pieds de ces meubles pointaient vers le haut, représentant ainsi autant de menaces pour le visiteur. Contre le mur du fond, une armoire également renversée laissait s’écouler toute sa vaisselle, des plats et des services anciens bordés de bleu… une céramique de valeur, sans doute. J’ai tenté de regarder cet étrange spectacle la tête en bas, à l’envers, mais les meubles ont suivi mon mouvement et tout le décor fut renversé à nouveau. Il devait y avoir un message derrière ce tableau insolite ; la maison était, elle, bien bâtie à l’endroit, avec un toit de tuiles rouges déjà anciennes. Dans ma pauvre tête, dépassée par les événements, j’ai cru comprendre le signal… Cette maison, bien sûr, c’était moi, j’avais encore la tête sur les épaules ! Pour le reste…

quel gâchis ! J’étais livré à l’aléatoire, victime d’un jeu dont je ne connaissais pas les règles.

Ensuite, j’ai entendu une voix, venant de l’étage. Mais l’escalier, inversé, menait vers le bas, dans les caves… des caves voûtées où régnait une odeur de moisi et de terre battue. C’était la chambre à coucher : un lit renversé, les quatre pieds en l’air, montrait des ressorts rouillés, telles les entrailles d’une bête fraîchement abattue. J’ai trouvé le spectacle un peu indécent, surtout que la commode, à côté de moi, s’est mise en mouvement et s’est penchée sur le côté, comme pour m’inviter à faire de même. J’ai cherché à remonter, mais l’escalier avait disparu. Par contre la trappe était grande ouverte au-dessus de ma tête et de nombreuses personnes, en habit de soirée, me regardaient avec curiosité. Je n’étais donc pas seul dans ce monde à l’envers… Une chose m’a rassuré, comme je l’ai dit plus haut : la maison était bien à l’endroit, comme si certaines règles en ce bas monde étaient immuables, ne souffrant pas de remise en question, d’exception à la suite d’un débat stérile. Une voix a dit : « *Ne touchez pas aux meubles, sinon la punition sera terrible ; ils occupent une position raisonnable, n’est-ce pas ? Les meilleurs objets, comme les meilleurs projets, ont toujours une fin… Rarement celle que nous imaginons. Maintenant ils sont au repos, après toutes ces années de bons services… Il a simplement fallu un petit changement dans l’organisation du plan de la salle ; en général, on s’occupe de l’ordre qui concerne les deux dimensions de l’espace. Mais ici nos experts ont pensé qu’il valait mieux tenir compte également de la verticale, avec l’avantage de laisser enfin un peu de repos, une douce retraite, à ces compagnons familiers de notre confort quotidien…* »

J’ai cherché à répondre à ce discours idiot, mais la trappe s’est refermée en claquant brutalement, soulevant un nuage de poussière qui me cachait en partie le disque lunaire, car le mur s’était évaporé, comme un nuage de fumée, devant mes yeux ahuris…

Je me suis réveillé en panique. La lune me regardait, narquoise, à travers les barreaux de la chambre. Le bruit s’est encore répété plusieurs fois, suivi d’un autre claquement sec, comme celui d’une grand-voile libérée en pleine tempête, sur une mer démontée. Le vent soufflait à nouveau, en rafales serrées et meurtrières, comme s’il cherchait à m’atteindre dans mon lit ; il ne fallait pas compter sur une accalmie, avant longtemps…

J’ai entendu des voix en arabe à l’extérieur. Une sentinelle a bloqué le volet qui battait la mesure contre le mur de pisé. Le claquement, lui, a continué, sans relâche, avec obstination comme pour me voler ma dernière nuit dans ce monde déréglé où d’autres hommes tentaient, contre toute évidence, de trouver des alignements, une logique, une cohérence avec une finalité en fin de parcours. Mais dans mon rêve il était défendu de rétablir les meubles dans une position logique ; un esprit malin jouait avec moi, descendu de ses montagnes, tel un lutin maléfique !

Le drapeau du fort claquait au vent, au-dessus de ma tête et j’ai compris qu’il ne me restait plus qu’à prendre mon mal en patience. Le sommeil est finalement revenu, comme un ami fidèle, et aucun rêve n’a plus hanté mon esprit malade. Je reprenais des forces au fil des heures, j’étais au début de ma métamorphose, telle une larve dans sa chrysalide : le vieux soldat, derrière sa blouse blanche, était prêt à en découdre… Je n’avais plus le choix.

*

Le matin, ils sont venus me chercher. Je dormais encore, profondément. Le lieutenant m’a secoué les épaules en me disant : « Debout Legoff, vous partez dans peu de temps… c’est votre

journée, profitez-en… » J'avais de la peine à comprendre, ma tête encore embrouillée dans les méandres de ce sommeil profond, réparateur. J'avais la gorge sèche, et la bouche pâteuse ; j'avais pris un somnifère, une manière de m'abrutir devant la réalité… Une manière de reculer… Mais la réalité me rattrapait, inexorablement ; elle était toujours en marche, infatigable. J'ai simplement répondu :

« Oui…

— Mettez un pull… la température a chuté cette nuit et le vent est toujours aussi fort. Vos affaires sont dans cette valise. J'ai répété, un peu par réflexe :

— Oui… dans cette valise, je sais…

— Bon, vous êtes peu loquace ce matin, docteur. Reprenez vos esprits… on va vous faire du café. Désirez-vous manger quelque chose ? Le voyage sera long et pénible… À votre place…

— Oui, certainement… certainement lieutenant ; mais je pensais aux meubles. Il faudrait les redresser… remettre tout en place… tout à plat, j'veux dire…

— Vous avez sûrement raison, Legoff, mais je ne vois pas où vous voulez en venir… Il n'y a pas de meubles dans le bordj, vous n'êtes pas à l'hôtel… Vous avez fait un cauchemar… Dans votre situation, après tous ces meurtres, c'est compréhensible… mais gardez votre sang-froid… Sinon, je dois vous envoyer le médecin-chef et il conclura à une rechute, un problème de dernière minute... Cela risque de compromettre votre transfert, de tout remettre en question. Vous saisissez ? Si vous avez des difficultés, dites le moi…

— Des difficultés ? Que je vous dise quoi ? Vous plaisantez : je suis plongé jusqu'au cou dans les difficultés… voyons, lieutenant, nous sommes entre hommes, entre soldats. Ne parlez pas par euphémismes… Les difficultés, les ennuis, les emmerdes, pour parler cru, je nage dedans comme un poisson en eau trouble ; je les collectionne. Mais rassurez-vous, je saurai faire face… laissez-moi le

temps de récupérer et donnez-moi mon pantalon ; je suis à vous dans quelques minutes ! »

Après avoir ingurgité un café brûlant, je me suis senti mieux. J'ai mangé un gâteau sucré au miel, la dernière faveur d'une cuisinière inconnue, avant de quitter le bordj et ma chambre pour toujours. Devant l'ambulance, j'ai serré chaleureusement la main du lieutenant qui retenait son calot soufflé par les bourrasques, le visage figé. Avec lui, je laissais l'oasis de Tamanrasset derrière moi, drapée d'un linceul de brume sableuse, les ruelles balayées par le vent d'est.

Il m'a souhaité bonne chance, « *Inch Allah* », les yeux rougis par la tempête. Puis il a rejoint le mur d'enceinte ; il a disparu derrière une porte dérobée…

Dans l'ambulance, je me suis étendu sur une civière, et un des gardiens m'a recouvert le corps d'une couverture de l'armée en laine grossière. Avant de m'installer, j'ai repéré, devant nous, l'automitrailleuse qui devait nous escorter, avec trois types à l'intérieur. Elle disparaissait par instant, escamotée derrière un nuage sale de poussière, bleuté par les gaz d'échappement. Mes gardiens, dans l'ambulance étaient deux ; des hommes de troupe armés seulement d'un revolver à la ceinture, pour l'instant l'arme bien au chaud dans une gaine de cuir noir. Il n'y avait pas d'autre arme visible autour de moi. Je voyais, derrière le volant, à travers la porte de communication, le chauffeur qui allumait sa première cigarette, le regard vague, peu concerné par l'animation de la rue. Il dit quelques mots en arabe à mes gardiens qui s'installaient au mieux sur des sièges de fortune, en face de moi. Le plus gros, qui portait une moustache très fournie, se mit à rire… Il me désignait à ses compagnons, et commença un discours que je ne comprenais pas ! Pourtant l'affaire paraissait sérieuse ; j'aurais bien voulu saisir le sens de ses plaisanteries, mais mon arabe avait de grande lacunes… d'autant qu'il

mélangeait, dans ses phrases, des mots de Chleuh qui m'étaient inconnus.

Devant moi, sur la gauche, j'ai repéré la caisse de médicaments, avec le croissant rouge. Mon cœur s'est mis à battre ; j'avais l'impression que toute cette histoire ne tenait qu'à un fil… très ténu, le fil ! Pourtant, tout me paraissait en place et devrait se dérouler selon le plan prévu par Carozzi… j'ai repensé à ce rêve étrange, cette maison en désordre, ces meubles bousculés… Et puis je n'aimais pas les sarcasmes des gardiens, qui me considéraient comme une quantité négligeable, c'était évident. Le lieutenant me respectait, on était de la même trempe… Il avait fait le maximum pour me tirer de là, en risquant sa peau. Mais ces deux imbéciles, des mercenaires, allaient me causer des problèmes. J'allais devoir passer plusieurs jours en leur compagnie, à moins que…

Les hélicos seraient-ils au rendez-vous ? Avec la tempête qui ne faiblissait pas, j'avais de sérieux doutes. Je devrais peut-être me débrouiller seul avec le 7,65, sous les boîtes de pansements. Je n'avais que quelques mètres à parcourir. Et l'effet de surprise serait maximum… Je me sentais de taille, malgré mon bras plâtré, en écharpe. J'en rajoutais un peu, une manière de créer la surprise : mon bras malade ne m'empêcherait pas de tenir une arme. Ils me croyaient inoffensif, souffrant… La tension nerveuse qui régnait dans l'habitacle de l'ambulance ne faisait qu'augmenter. Il était temps que le convoi démarre, pour en finir au plus vite… J'attendais le coup d'envoi, comme dans un stade de foot survolté, et tout s'enchaînerait ensuite, image après image, jusqu'au bout de la bande…

Devant nous, l'auto a pris le départ, lentement et le chauffeur de l'ambulance, qui avait laissé tourner son moteur au ralenti, a enclenché, à son tour, la première vitesse. Le lourd véhicule s'est ébranlé, en cahotant sur la route déjà encombrée par des nomades avec bêtes et famille, en cherchant à éviter tout ce peuple et les nids-de-

poule qui rongeaient le goudron couvert d’une pellicule de sable jaune. En face de moi, le gros moustachu était secoué comme un prunier, mais il ne semblait pas attacher beaucoup d’importance à notre inconfort. Il me regardait fixement, comme un objet, comme un tableau curieux et incompréhensible… Je ne l’intéressais vraiment pas !

À la sortie de l’oasis, nous avons pris un peu de vitesse. Le revêtement était en meilleur état et l’autre gardien s’est installé sur une malle métallique, avec une couverture pliée sous son corps, pour faire un somme. Il avait probablement été de garde, pendant la nuit. Le chauffeur avait laissé la porte vitrée de communication ouverte, une odeur de tabac américain flottait dans l’air confiné ; la cigarette au bec, il a engagé la conversation avec le moustachu ; cette fois je comprenais un peu le sujet du dialogue : la vie de caserne dans le Sud, l’exil, la famille, les enfants surtout et leur avenir bouché… Leur fuite probable vers l’eldorado européen, la vie facile, les filles… Un sujet récurrent dans tous les pays du Maghreb. Il était évidemment question d’argent… Si j’avais été assez fortuné, j’aurais pu les acheter, tous, et m’enfuir avec eux en direction de la Libye ou du Maroc. Il suffisait d’y mettre le prix : ici tout le monde était à vendre, surtout dans les hautes sphères de l’État ! Un prix trop élevé pour moi qui ne possédais que ma chemise… et mes livres. La France aurait pu aussi acheter le colonel Rachid, avec ses amis ; il fallait trouver une somme que j’imaginais très élevée… Mais c’était possible. J’ai pensé que quelqu’un était derrière le colonel, quelqu’un qui le manipulait, un particulier ou une puissance… Des généraux ? Mais dans quel but ? Et qui manipulait qui dans ce jeu de poker menteur ? C’était chose courante en Algérie. Ce quelqu’un devait appuyer officiellement ses prétentions au pouvoir, après la mort annoncée, ou plutôt espérée, de Bouteflika ; comme tant d’autres l’avaient fait avant lui : Boumediene, Oufkir au Maroc, Dlimi etc… La théorie du complot tenait la route…

J'y croyais, je ne devais pas être bien loin de la réalité ! Pourquoi chercher à cacher à tout prix l'attaque surprise de ces drones venus de nulle part ? On avait utilisé le massacre du dispensaire dans un but précis… Je payais pour ça, présentement : un témoin assisté qui n'assisterait pas à l'audience…

La France ne ferait rien ; l'Élysée avait d'autres projets et ils ne lèveraient pas le petit doigt pour me sortir de là : j'étais en mission officieuse, un grain de sable gênant dans une machine de guerre qui s'embourbait au Mali et, prochainement en Afrique centrale. Le lieutenant me tenait au courant des événements mondiaux, pendant mes heures de récréation. Malheureusement, je n'avais pas le statut d'otage et les Algériens prenaient soin de moi, en m'envoyant dans le couloir de la mort… sur une route à sens unique.

Le chauffeur parlait quelques mots de français. Il s'adressa à moi, tout en rétrogradant son moteur, pour éviter une dune qui coupait le chemin. Il sortit du goudron, pendant une centaine de mètres, l'ambulance faisait des bonds comme un cheval effrayé : « Bientôt les gorges, toubib… moins de vent, « *l'berd chouia** »… la route, c'est mieux « *mezzian* !* » ; dans une heure environ… « *inch Allah !* »… un peu de musique pour toi, toubib… musique berbère, c'est bon danser… mon ami. Moi regarder jolies femmes, jolis derrières, danse avec le ventre, « *m'zian* »… et puis faire « tac-tac » !

Il se mit à rire, le moustachu aussi, mais je restais impassible. Sa tirade folklorique, avec un parfum de romantisme bien charnel, est tombée à plat. Je n'ai rien répondu. Subitement, la musique a envahi l'habitacle de l'ambulance, comme un intrus ; une voix aigrelette débitait des platitudes amoureuses, vaguement érotiques sur un fond de tambourins et de castagnettes métalliques déchainées. La puissance du son était trop forte, comme toujours ; mais la musique envoûtante, avec ses modes mineurs adaptés aux circonstances, me fit supporter, sinon oublier, le moment présent. J'avais l'impression que quelque

chose de nouveau, de différent, allait se passer entre nous trois… à cause de ce chanteur qui avait rompu une ambiance trop lourde !

Le gros militaire semblait s’humaniser, son visage s’est éclairé. Il m’a regardé dans les yeux, en tapant des mains, comme une invite. Le monde de l’Orient, magique et mystérieux s’était installé dans cette ambulance sans âme, triste comme une cellule de pénitencier, tissant comme un lien entre des hommes perdus au milieu du plus grand désert du monde. Le « *oud* », ce luth arabe au ventre bombé, comme celui d’un commerçant prospère, égrenait des notes de tristesse, dans un flot ininterrompu, ou en cascade. Une musique syncopée, créant une tension proche de l’orgasme chez les danseuses… lors des cérémonies traditionnelles. Je suis revenu à mon autre gardien, le maigre ; il s’était aussi redressé et accompagnait la musique en chantant d’une voix mélodieuse et juste ; j’étais surpris… Il connaissait les paroles. C’était une chanson à succès et mes trois gardiens ont repris le refrain en cœur. On était vraiment partis pour un voyage d’agrément… et dans quelques heures, ils ne chanteraient plus, ils seraient morts. Je devais les tuer, de sang-froid, sinon c’était moi qui passerais à la moulinette, avant de finir dans le trou. Ils ne me feraient pas de cadeau, en cas d’échec !

Dehors, le paysage s’était éclairci ; il avait pris de la profondeur et la violence de la tempête diminuait. Je distinguais quelques lambeaux de ciel bleu qui annonçaient une pause probable. C’était bon pour moi. Les collègues seraient peut-être au rendez-vous, à la sortie des gorges ! J’observais, depuis les vitres latérales, un relief tourmenté, scoriacé, noir avec des reflets métalliques, tel qu’on le voit dans les régions minières du Nord de la France, de la Belgique où d’anciens terrils coupent la monotonie du paysage… ou après une explosion nucléaire, ne laissant aucune trace de vie. Un relief dévasté, apocalyptique, fait de coulées de lave disloquées par l’érosion, patinées par le vent de sable, avec quelques pitons phonolithiques

pointant vers le ciel : d'anciens volcans éteints, désormais silencieux, crevant la surface précambrienne, granitique et gneissique du désert. Le granit formait des petites collines allongées ou des plateaux encombrés de caillasse et de blocs aux arêtes arrondies, parfois presque sphériques, comme des boules de géants… C'était le domaine des dieux, des « *djenouns** » ; un décor mélancolique, en mineur… un territoire maudit, sans eau, qui inspirait à la fois la peur et le respect. Seuls les caravaniers étaient capables de mener à bon port leur « *méharée* » dans ce dédale minéral. Ils connaissaient les pistes, les témoins, les repères laissés par les anciens ; ils déchiffraient les étoiles la nuit, pendant les grandes chaleurs. Chaque colline avait un nom, chaque oued était une étape reconnue, servant parfois de piste naturelle. Les dromadaires et leurs propriétaires laissaient des traces éphémères dans le sable sec.

J'ai oublié un instant l'ambulance, mes geôliers, la musique qui me vrillait les oreilles et me portait sur les nerfs. Je me suis concentré sur la vitre de l'ambulance, cette petite lucarne ouverte sur le désert, sur la liberté… Des souvenirs récents remontaient à la surface de mon âme fatiguée par ces tracas trop humains qui m'assaillaient depuis une dizaine de jours. Des souvenirs heureux, des moments simples en parcourant les vastes hamadas ou les sentiers étroits, à peine tracés, dans ce paysage volcanique éteint, les ruines d'une période magmatique, quand les torrents de lave traçaient leur chemin de feu vers la plaine.

J'aimais ces randonnées faites d'un pas lent mais régulier, sans parler, en écoutant le silence ; un silence rompu seulement par des filets de vent, un peu fripons, qui me caressaient les oreilles, porteurs d'un message mystérieux. Avec Aïcha, pendant nos temps libres, nous prenions le désert comme on prend la mer. On naviguait comme les anciens, avec notre guide, un Targui qui ouvrait le chemin… Nous étions détachés du monde, bercés par le bruit de nos pas, attentifs aux caprices du relief, à la crête des montagnes, aux couleurs changeantes

du soir, au ciel éternellement bleu la journée, un bleu au ton pastel, à cause des rayons du soleil qui mangeaient le ciel et brûlaient la terre.

Devant nous, l’auto blindée avait pris de la distance. Ce n’était pas très prudent, surtout que la région était réputée pour son insécurité; des groupes incontrôlés parcouraient les montagnes, et le plateau d’Arak était un vrai repère de bandits, un traquenard pour les touristes et l’armée régulière. On roulait en plein scénario de western, les diligences arrivaient rarement à destination, et j’aurais trouvé piquant qu’une bande d’insoumis nous fasse la peau avant le lieu prévu de ma mise à mort. J’ai failli en rire, mais le gros militaire m’observait avec attention, en caressant son postiche poilu, ridicule et presque pathétique, qui lui donnait un air de comique de bande dessinée. Je devais être prudent. Je ne savais toujours pas si ces hommes avaient été mis au courant des événements à venir… de l’embuscade bidon préparée à Aïn Salah. Je penchais plutôt pour le contraire. Comme moi, ils allaient être sacrifiés à la cause nationale, ce qui était dans l’ordre des choses… Ils ne savaient pas qu’ils couraient à la mort, une mort violente… une mort pour servir les intérêts de quelque racaille en uniforme… Une mort absurde, à l’image de la vie… Dans le fond, un simple avatar, un détail de l’histoire. Une métamorphose de l’homme-en-paix transformé en un homme-en-guerre ; les règles et l’environnement changeaient tout simplement et il fallait s’adapter ou mourir ! Une manière de sélection, en somme…

Un soldat était formaté pour faire la guerre et rester vivant le plus longtemps possible ; les imbéciles ainsi que les maladroits étaient destinés à mourir, si nécessaire, rapidement. Sinon, si le hasard jouait en leur faveur, ils se retrouvaient sur ma table d’opération, en gueulant comme des porcs, et mon éthique personnelle m’obligeait à les tailler en pièces au mieux pour leur vie et leur santé future, évidemment…

Pourtant, cette chirurgie dite « de guerre » me passionnait, j’avais l’impression de combattre contre un ennemi invisible… l’inéluctable

destin du militaire malchanceux ou maladroit. Tant qu'il s'agissait d'amputer des membres, ça allait. On était encore dans la normalité et mon équipe, recrutée un peu au hasard, finissait par être rodée. Par contre, j'hésitais devant les organes vitaux ; pour tout dire, j'étais parfaitement impuissant : le cerveau m'était étranger, trop compliqué ; le cœur, je n'y touchais pas, il y a des types pour ça… et le gars serait mort avant, de toute manière. À la rigueur je pouvais extraire un poumon ou un rein plombé de mitraille. On peut vivre avec un seul poumon, c'est bien connu… Je me reconnais quelques belles réussites dans des conditions extrêmes…

Pour moi ce n'étaient plus des hommes, mais des soldats en échec, des machines à tuer qui avaient failli… Je travaillais consciencieusement, comme à l'université, dans le temps. J'étais bon élève (je crois l'avoir déjà souligné quelque part !) et les professeurs me montraient en exemple. Une de mes amies m'avait dit : « *Les collègues te trouvent un peu froid dans tes interventions... Ce sont des humains, tout de même ! On dirait que tu dissèques des cadavres*… » C'était vrai : déjà je n'aimais pas les hommes, moi compris… nos petites mesquineries. Je doutais du charme de l'existence cher à certains positivistes, des imbéciles heureux, des dissimulateurs. Par ailleurs, je profitais quand même de certains moments volés à la morosité, des moments magiques dans un océan de médiocrité et d'ennui… Comme avec Aïcha par exemple. Mais ces esthètes de l'existence, de la beauté, ces fourbes censés vivre pleinement un grand bonheur ininterrompu, prêts à aborder un avenir glorieux, je m'en méfiais : des perfides, des sournois… comme le sergent Thibaud. Ils étaient de nature à organiser n'importe quel coup tordu pour éliminer un confrère… Ils voyaient *leur* vie en rose, dans un éclat permanent d'optimisme, en faisant le vide autour d'eux. En général, ceux-là tenaient les manettes du système et en usaient largement…

Le sergent Raymon Thibaud était un fat ridicule qui arborait de manière ostentatoire ses galons en prenant les gens de haut, comme des demeurés… De plus avare comme Harpagon, le porte-monnaie solidement ancré au fond de la poche du pantalon, comme une balane sur son rocher. Et fanfaron avec ça ! J'allais certainement le revoir, là-bas, en Libye ; il appartenait à ma section et je l'avais déjà soigné : il allait souvent aux filles, comme Carozzi. Le commandant Clairvaud avait dû le reprendre à plusieurs occasions : il avait une fâcheuse tendance à humilier ses soldats, les plus jeunes, les plus vulnérables… Je ne me réjouissais pas de le revoir. J'y reviendrai à la fin de cette chronique…

Le chauffeur a soudain coupé le son, et un silence relatif s'est installé dans l'ambulance, plus le bruit de fond monotone du diesel. J'ai regardé le ciel qui s'assombrissait, à travers la lucarne arrière. Des nuages de poussière brune, déchiquetés, anémiques, parcouraient l'espace, pressés d'arriver à destination…

Il devait être près de dix-sept heures. Mon gorille moustachu a indiqué la montre, sur mon bras droit, en disant : « *kif ouallou**… cassée… la montre… mon ami ! » J'ai répondu que « oui », en arabe, pour le mettre en confiance. Il avait fait un gros effort intellectuel et je tenais à rester en bon terme. Le moment approchait. Les affleurements de basalte se resserraient autour de nous, de chaque côté de la route, formant des talus rocheux, soulignés d'éboulis.

Le chauffeur a pris la parole à son tour :

« Nous entrer dans les gorges, toubib… Prendre un peu de repos, avant la nuit… le vent ça y est ! Bientôt le thé, « *ataï** » ; Y en a la « *zeriba** », avant, pour les touristes… »

En effet, les deux véhicules s'engageaient dans les gorges d'Arak, lieu sinistre de jour et surtout de nuit. De hautes falaises, formées de strates sédimentaires empilées, s'élevaient haut dans le ciel qui noircissait encore, piqueté de quelques rares étoiles. De gigantesques

cônes d'éboulis, reflétant la lumière du jour à l'agonie, soulignaient de clair le bas des murailles sombres, inhospitalières. Quelques arbrisseaux poussaient le long de l'oued à sec. Devant nous, l'automitrailleuse avait allumé ses feux de position, deux yeux rouges, menaçants, déplacés dans ce décor de nuit ; notre ambulance n'était plus qu'à une dizaine de mètres, comme pour chercher une illusoire protection.

J'ai fixé d'un œil neutre le coffre aux médicaments, marqué du croissant rouge et j'ai pensé : « *Cette fois ça y est ! La partie est engagée. Dans moins d'une heure… Ouais, dans moins d'une heure j'passe à l'action ou je suis raide mort… !* »

Chapitre Six

Les gorges d'Arak

Dans la lumière des phares de l'ambulance, sur les bas-côtés, je voyais défiler des ombres suspectes, des formes étranges. Des buissons au corps décharné, gris et tristes sous la lumière crue, parfois quelques palmiers nains, le « *doum** » à la chevelure hirsute, qui saluaient notre passage, des blocs de roche sculptée, fantômes inertes vite avalés par la nuit. La route était mauvaise, coupée par endroits et notre conducteur devait faire des détours, descendre dans l'oued voisin de la route pour emprunter une piste sableuse, dérapant dans les ornières laissées par le passage des camions. Je le voyais à travers la porte de communication, grande ouverte, luttant comme un beau diable avec son volant, cherchant à garder une distance raisonnable avec l'auto blindée qui guidait notre convoi. Il dit à notre intention :

« Tenez-vous bien… « *balek… balek**… » ; c'est mauvais passage… des trous dans la piste, après… sur le goudron. Dans un ou deux kilomètres. C'est mieux coucher vous sur le brancard, toubib. Abdallah sangler vous… Avec le bras, malade… c'est plus prudent ! » J'ai répondu, vivement :

— Inutile, mon vieux… j'suis bien calé, pas de risques. Pas besoin de sangles ! Merci quand même, « *choukrane* !* »

Je n'avais pas envie qu'il leur vienne à l'esprit de m'immobiliser sur la civière, lié comme un saucisson, au moment de l'action. Je devais rester libre de mes mouvements, prêt à sauter sur le coffre de secours d'urgence pour saisir l'arme qui m'ouvrirait le chemin de la liberté. Il n'a pas insisté et s'est penché en avant, le nez sur le pare-brise, cherchant à déchiffrer les pièges de la piste.

L'auto, devant nous, a soudain ralenti ; je voyais de plus près sa lourde carapace blindée, la mitrailleuse au repos, pointée vers l'avant comme un doigt nous indiquant la bonne route, le droit chemin… les deux feux d'arrêt s'allumèrent, créant un court incendie qui éclaira de rouge la surface du goudron et le visage du conducteur. Ce dernier signala, avec de la lassitude dans la voix et un certain soulagement :

« Nous repos, une heure… beaucoup rouler. Vous descendre, « *ataï moujoud** », le thé, il est prêt ; il est servi pour nous ! »

J'ai cru à une plaisanterie. Je suis descendu avec peine de l'ambulance, les reins et le bras douloureux. Je n'étais pas au mieux de ma forme. À la lumière des phares, j'ai vu la petite gargote, sur le bas-côté : une table et des chaises métalliques, en plein air. Deux hommes le visage caché par un chèche noir comme la nuit, attendaient debout, habillés de bleu, immobiles. Deux apparitions : les gardiens de la vallée ; ils semblaient irréels, impalpables. Derrière eux une « *zeriba** » en tiges de roseau était éclairée par une lampe à gaz posée sur le sol graveleux, dessinant un rond de lumière blanche et accentuant encore les zones d'ombre autour de la paillotte. Hors de ce bain de lumière, les ténèbres absolues. On ne voyait pas les falaises, la lune n'était pas encore levée. Le vent avait légèrement molli, les gorges nous protégeaient des intempéries.

Les hommes de l'auto blindée nous ont rejoints et la cérémonie des salutations continua encore quelques minutes : « *ma-t-toulid*, labès** etc. » J'ai aussi serré la main rêche des deux Touareg, leur peau était comme du parchemin de mauvaise qualité. Ils m'ont regardé avec curiosité, mais je ne voyais que leurs yeux sombres, bordés de rouge. Le reste du visage était camouflé par le « *litham* » et ils gardaient pour eux le secret de leurs pensées profondes. Je savais qu'ils servaient d'indicateurs pour les groupes rebelles et les pirates en tous genres qui hantaient le plateau et les gorges, attaquant les véhicules et bousculant

les touristes qui se retrouvaient abandonnés sur la piste, à pied comme des bédouins démunis. Ils évitaient de tuer, à moins d'une résistance considérée alors comme un manque de savoir-vivre. Les groupes armés de l'Est étaient moins conciliants : le MLNA combattait surtout des militaires, les Algériens, les Maliens et les Nigériens. Une lutte sans merci se livrait en plein désert, à l'abri des regards dans une zone de non-droit qui ne connaissait pas les frontières.

Le Quai d'Orsay pratiquait la langue de bois, comme on l'a toujours fait dans ces cas-là, surtout que de nos jours ces terres presque inconnues, stériles, hors de portée, n'intéressaient que les marchands d'énergie. Personne n'avait idée des populations, de leurs mœurs, de leurs besoins. On ne parlait que terrorisme : des mercenaires formés dans le passé par les Européens, les armées coloniales, pour servir nos intérêts, lâchés aujourd'hui dans la nature, l'estomac creux, dangereux comme des vipères à cornes…

Mais pour moi, cet îlot de résistance, au milieu de la tourmente, représentait le salut et la possibilité d'un nouveau départ… Ahmed avait trouvé quelque chose d'important dans les ruines du dispensaire, j'en étais sûr… C'était à moi de jouer cette nuit, dans ces gorges ténébreuses et hostiles. Ensuite, à deux nous pourrons faire face et châtier les coupables. Je ne croyais pas au hasard, à l'erreur, à la malchance. Ma situation de témoin en voie d'assassinat programmé était bien la preuve d'une machination, fomentée et dictée par des intérêts supérieurs… Je pensais à l'homme au chapeau, qui accompagnait le colonel Boudjeda ; il y avait quelque chose de faux dans son attitude de serviteur du régime… Quel maître servait-il ?

Entre ces murailles sinistres, balayées à nouveau par le vent de sable qui s'était levé pendant notre courte palabre d'introduction, je pensais déjà à la suite ; j'essayais de reconstituer le puzzle complexe de la géopolitique en Afrique, le poids des grandes puissances, leurs

intérêts et nous, là… au milieu, en train de jouer notre peau pour engraisser celle de quelques autres, bien au chaud dans leur building…

Je m'étais assis sur une des chaises et je sentais le froid du métal ; j'ai frissonné et j'ai soudain profondément réalisé la fragilité de notre situation dans ce coupe-gorge. Mais mes compagnons de route ne semblaient pas comprendre le sérieux de la situation. Ils continuaient leur palabre futile, limitée au quotidien, aux gestes simples et indispensables des gens du désert. Par moments, le dialogue tournait à la « *chicaïa** », et le ton montait d'un cran…

Un Targui m'a servi un verre de thé brûlant, et une odeur de plante sauvage s'est répandue entre nous deux. Ici le « *chikh** », une sorte d'armoise, mélangé au thé remplaçait le romarin de nos grands-mères. Son compagnon préparait la « *chorba** », cette soupe à base de bouillon et de pâtes qui colmatait l'estomac des nomades et parfumait les tentes : ils ne faisaient souvent qu'un seul repas par jour. Les odeurs se mélangeaient au parfum âcre, désagréable, du sable brun et fin, pénétrant, provenant de l'oued voisin, déplacé par les tourbillons éphémères du vent, ce « *chergui** » tant redouté, dévié en rafales dans le couloir étroit de la vallée. La tempête reprenait de plus belle et c'était mauvais signe… J'ai demandé au chauffeur :

« J'aimerais retourner dans l'ambulance, chef… Il fait un peu trop froid maintenant, dans votre auberge. Je vous laisse finir vos palabres… Dieu vous garde, « *Abdullillah !* »

Il me fit un signe d'accord avec la tête ; je me levai pour marcher en direction de l'arrière du fourgon. Mais le gros Abdallah se leva de son siège, comme mû par un ressort et me coupa le chemin, en articulant quelques mots. Son français était décidément trop fragmentaire. J'ai compris qu'il m'interdisait de monter seul à ma place. Il y avait rien à faire et le gros moustachu s'obstinait à me

ramener dans le groupe, éclairé par la lampe à gaz qui découpait les silhouettes et les visages, en les accentuant, des visages rudes d'hommes de guerre. Je me suis résigné, j'étais prisonnier et mes gardiens n'avaient rien des « géo » du Club Aventure : la violence faisait partie de leur vie quotidienne ; tuer, c'était comme écarter un obstacle gênant, un buisson d'épineux qui coupait le chemin ou un bloc de rocher au milieu de la piste. Dans le royaume des pierres, le vivant ne comptait pas, il était déplacé, comme une bizarrerie de la nature. Nos soldats formés en Europe, disciplinés, moralisés, bien entraînés à une lutte conventionnelle, couraient après des ombres, des fanatiques… Bien des jeunes de chez nous, idéalistes ou imbéciles étaient condamnés à mourir, sans comprendre l'ennemi, sans mesurer les difficultés d'un combat inégal : pour les Africains rebelles, les djihadistes et les milices mafieuses, les Français représentaient une armée d'occupation et tous les coups étaient permis !

Le chauffeur m'a dit, avec un ton d'excuse :

« *Aouah* !* » Le sergent préfère que toi rester avec nous… tu peux mettre mon burnous, si toi froid, toubib ! « *makein mouchkine** »

J'ai accepté et j'ai enfilé le burnous qui sentait la chèvre. Mais j'étais déçu : j'avais eu l'intention de fouiller la caisse aux médicaments, de vérifier l'état du revolver, du chargeur ; compter les balles qui devaient assurer ma sécurité, 12 balles… Si les gars n'avaient pas pu décoller depuis notre base libyenne, il fallait que je tente de m'enfuir, après avoir abattu mes trois lascars. Je devais être très rapide, faire feu à trois reprises et faire mouche à chaque tir… sinon…

Mission presque impossible, mais j'avais remarqué que mes gardiens ne prenaient pas les précautions d'usage, comme lorsqu'on escorte un prisonnier dangereux. Ils me considéraient simplement comme un blessé, ou un prisonnier de marque, qu'il fallait accompagner et livrer en bon état à Alger. Le colonel Boudjeda ne

m'avait jamais considéré comme un coupable véritable, un criminel… Il voulait simplement me faire porter le chapeau. Ma qualité de chirurgien parlait aussi en ma faveur. Résultat des courses : ils se méfiaient un peu de moi, mais pas trop… la routine en quelque sorte !

Et la routine, c'était mon alliée : je pouvais compter sur l'effet de surprise qui les sortirait brutalement de leur apathie. L'arme d'ordonnance de mes deux gardiens était bien rangée dans une gaine de cuir noir, fermée par une languette. Il leur faudrait quelques secondes avant de l'extraire, alors que moi j'aurais déjà sorti le 7,65, et abattu un de mes compagnons de route, le gros moustachu de préférence, qui m'inquiétait avec ses mimiques nerveuses et son profil de brute vicieuse. Quant au chauffeur, il n'aurait pas le temps de réaliser lui non plus, trop occupé à lutter contre les rafales de la tempête. Et le fusil d'assaut, derrière son siège, ne lui serait d'aucune utilité ! Je m'enfuirai par la porte arrière, après avoir déchargé mon arme sur lui. Dans la voiture blindée, ils ne réaliseraient ma fuite qu'un peu plus tard… seulement après quelques centaines de mètres parcourus ou même un bon kilomètre ; soit plusieurs minutes après le massacre… de précieuses minutes !

Ainsi, je complétais le plan du brigadier Carozzi, je le peaufinais en ajoutant des variantes, au cas où cette mécanique, trop bien huilée, devait se gripper… À cause de ce vent de sable, un caprice de la nature ou des dieux qui avaient peut-être décidé que mon heure était arrivée, me privant d'un soutien extérieur indispensable à ma survie…

*

Nous avons repris la route, je voyais la lumière du campement des Touareg s'éloigner, à travers les hublots de la porte arrière. Une lumière furtive, comme une luciole, qui diminuait d'intensité, se

confondant avec le clignotement des étoiles, entre deux bourrasques de poussière. Une étoile sur la terre, descendue pour m'apporter ce dernier répit, de bien courte durée… Le goût de la « *chorba** », qui m'avait un peu colmaté l'estomac, et du thé parfumé au « *chikh** » me laissait une impression d'amertume ; mais la boisson, bien connue pour ses vertus stimulantes, m'avait requinqué. J'en avais bu trois tasses, pour tuer le temps, en regardant le « *moghazni** » Abdallah, cette brute épaisse, qui racontait sa journée en forçant la voix… Ensuite, il m'avait poussé dans le fourgon, d'une bourrade à l'épaule, comme un malandrin, un malfrat… Je ne le reconnaissais plus : de primate stupide il s'était soudain transformé en garde chiourme, un mercenaire du Pouvoir, ne respectant plus rien. Comme moi, il devait attendre quelque chose (*ou s'attendre à quelque chose*) et ça le rendait nerveux, irritable. Le danger était autour de nous, rôdant comme un malfaiteur, rampant comme un reptile hideux entre nos jambes, remontant le long de nos torses raides d'angoisse.

Dans moins d'une heure, je passerai à l'action. Malgré la nuit noire comme de la poix et les nuages plus clairs de poussière, je devinais que nous avions déjà dépassé largement la moitié des gorges. Parfois une crête ou un escarpement sortait à la dérobée des ténèbres ; l'altitude du plateau avait considérablement diminué. La sortie de la vallée n'était plus très éloignée. La mine devait sauter, sous la voiture blindée, à environ cinq cent mètres du massif, lorsque le véhicule serait bien engagé sur la hamada granitique.

En face de moi, Abdallah, la brute primitive, rongeait son frein ou plutôt sa moustache, comme s'il avait un gros problème à résoudre, un cas de conscience ou une équation au deuxième degré à solutionner… C'était apparemment moi, le problème insoluble, l'équation sans réponse. Mais je ne comprenais pas pourquoi !

Je me tenais assis au bord de la civière, je m'étais débarrassé de mon écharpe, les mains crispées sur le métal lisse et froid… la porte

de communication avec la cabine du chauffeur était fermée, mais je devinais encore un peu le paysage extérieur à travers les ouvertures latérales, couvertes d’un grillage de protection. Un ciel plus lumineux s’installait peu à peu, la lune se levait et elle dépassait déjà les crêtes de la vallée. Je ne la voyais pas encore, mais sa présence, sa lumière, dans ce chaos originel, était rassurante.

Après une demi-heure de route (estimée), j’ai compris que nous allions sortir de ce piège à convois, les gorges d’Arak ! Elles étaient derrière nous et le moment de l’action était arrivé : une lune bien ronde, débonnaire, haut dans le ciel, s’introduisait timidement à l’intérieur du fourgon, à peine éclairé par l’ampoule malingre du plafonnier. Les muscles de mon corps étaient tendus comme la corde d’un arc ; j’étais prêt à bondir ; mes deux gardiens somnolaient et ne faisaient plus attention à moi. Je me suis mis lentement en mouvement, mais mes jambes ne suivaient pas ma volonté. J’avais le pressentiment d’un désastre. Ma motilité était réduite au minimum, mais j’ai quand même réussi à me lever, et à me diriger, d’un pas hésitant, vers la caisse contenant le nécessaire d’urgence.

Derrière moi, une voix m’a glacé le sang ; j’étais comme statufié devant le couvercle de la caisse. Le cadenas n’était pas fermé… Mais je n’osais pas ouvrir.

« *ach kain, fain ghadi, ntouma* *, toubib ? » C’est quoi aller ? Quoi faire ? Dormir « *daba** », toi maintenant dormir ! J’ai répondu, d’une voix tremblante :

— « *Blachek* * », certainement, chef, « *ghadi** » l’médicament… la pilule pour la tête… « *al ghas** » (j’ai montré ma tempe). Pas dormir… « *ana mezroub** », moi faire vite… après dormir ! Il m’a répondu :

— « *Ouagha** », médicament, c’est bon, « *mezzian** » ! Il était bien réveillé maintenant et me regardait, goguenard…

— « *Baraka laoufik, choukrane*…* », merci, Dieu te le rendra ! »

J'ai dégagé une boîte d'analgésique ordinaire, dans le désordre de la caisse. Je lui ai montré la boîte et la marque écrite en grosses majuscules colorées, pour endormir sa méfiance. Il a secoué la tête, en signe d'acquiescement ; il paraissait toujours aussi serein, avec un sourire en coin. Avant de refermer le couvercle, j'ai enfoncé rapidement une main à travers le contenu, pour saisir le revolver et en finir… Il devait se trouver sous une couche de pansements d'urgence, bien au chaud. J'ai eu comme un coup au cœur… je crois qu'il s'est arrêté quelques secondes, mon cœur : je me voyais tomber raide mort : *il n'y avait rien au fond du coffre, pas de revolver, « oualou* ! »… rien de rien*… mes doigts raclaient le fond, la surface lisse du métal, mes ongles s'acharnaient sur la tôle du coffre… j'avais envie de pleurer. J'étais tétanisé devant ma propre impuissance. J'ai de nouveau entendu le gros sergent moustachu. Il a confirmé, dans son baragouin :

« Moi trouver pistolet… le matin… chercher médicament pour ici (il me montra son estomac ; il devait avoir un problème de colon… toute cette affaire allait foirer à cause d'un colon malade !). Le grain de sable dans le plan bien torché de Carozzi… le grain de sable qui tue. Et du sable, j'en voyais des tonnes qui passaient devant la vitre de l'ambulance, comme un tissu brun déployé par le vent, comme un signe de ma défaite ! La lune avait disparu et moi avec ; je n'étais plus qu'une ombre sans défense, un gosse apeuré. J'étais foutu, cuit aux petits oignons, pris au piège, livré au bourreau. Mon charmant compagnon ne riait plus, il avait sorti son calibre et me menaçait. Son copain, le maigre, s'était réveillé et nous regardait, sans surprise. Il était au parfum et jouait la comédie, lui aussi, depuis le début. Il m'a dit d'une voix douce :

« Faut étendre vous, toubib… dormir maintenant. Après nous attacher la civière… Plus bouger… sinon ! C'est pas bien le revolver, vous tuer nous, nous tuer toi… « *kif oualou* !* »

Ainsi les deux compères étaient au courant de notre plan, dès le départ de Tam et moi, comme un imbécile, je croyais avoir à faire à des demeurés… je serrais les dents, le corps tendu par une rage sourde, la poitrine gonflée. L'autre me tenait en joue. Rien à faire…

Soudain, j'ai pensé à la mine… la route minée, l'auto blindée qui devait sauter sous les yeux du conducteur… sous nos yeux ! Le point prévu pour l'attentat était dépassé depuis longtemps, rien ne s'était passé, même pas un pétard mouillé. Il n'y avait personne au rendez-vous des gorges et le plan de Carozzi avait échoué !

Le « *mokhazni** » a ouvert la porte de communication ; il causait avec le conducteur qui s'esclaffait, à mes dépens. Ils parlaient de moi, de ma déconfiture : je devais faire une tête d'enterrement, évidemment, une tête de grand perdant comme dans les jeux télévisés. Ma vie contre la leur, et pas de jackpot… pas de retour, comme dans les films. Celui-ci finirait mal, j'en étais persuadé ; la réalité m'avait rattrapé. À la faveur d'une accalmie, j'ai vu la route et l'auto, devant nous à quelques mètres, intacte. J'ai compris que les gars n'avaient pas pu décoller, avec ce vent… les hélicos étaient cloués au sol, le risque d'une opération aérienne était trop grand ; je les comprenais, ils jouaient déjà tous les jours avec la mort ! Inutile d'en rajouter, pour sauver un seul type, qui s'était mis dans la panade jusqu'au cou… Bon Dieu de vent… Bon Dieu de bon Dieu !

Je jurais à haute voix, avec des sanglots à peine dissimulés entre deux blasphèmes. Le sergent s'est levé, toujours menaçant et je me suis préparé à rejoindre la civière, qui serait peut-être mon lit de mort, dans quelques jours ! Il n'allait pas m'abattre cette nuit ; il avait des ordres…

C'est alors que tout a basculé, dans un hurlement de ferraille torturée, froissée, agonisante… ! J'ai senti comme une force inconnue,

irrésistible qui me propulsait contre la caisse marquée du croissant rouge et ma tête a failli éclater contre le rebord métallique. J'ai fini ma course, en une glissade grotesque, le corps écrasé contre la cloison de communication, heureusement rembourrée par un matelas qui avait été placé là, juste pour m'accueillir et me sauver la vie, décidément livrée à toutes les calamités de l'existence. J'ai réalisé, en un éclair, que l'ambulance avait percuté quelque chose… un imprévu dans cette course nocturne. En face de moi, le corps du sergent moustachu était tassé, en boule, contre la même cloison, pliée comme un chiffon. Le malheureux avait une plaie ouverte au front et paraissait inconscient. Sous son corps, j'ai deviné l'autre « *mokhazni** », le maigre, qui devait être encore en vie. Une vague lueur lunaire, laiteuse, accompagnait la scène totalement irréaliste, soulignant les choses et les corps d'une lumière froide… Puis les premières flammes de l'incendie, qui peignaient la scène en jaune catastrophe, comme des lignes de lumière flottantes, m'ont averti du danger et m'ont permis de reprendre mes esprits, de tenter de comprendre ce brutal événement qui venait de couper la séquence trop monotone de ce film dramatique dont j'étais l'acteur principal.

À mes pieds, j'ai repéré le pistolet de mon gardien, le gros moustachu, le « *mokhazni* » au colon sensible, irritable, comme lui… Il n'aurait plus de problème de colon… Le pistolet, il n'en aurait plus besoin. Je l'ai saisi, avec peine. Mon corps était douloureux, j'avais l'impression d'avoir été secoué dans une bétonnière, pendant plusieurs minutes, et il fallait que je sorte de cette galère en feu…

En me levant, j'ai vu la cabine du fourgon, écrasée contre l'arrière de l'auto blindée qui, elle, paraissait intacte ; les deux véhicules se confondaient dans une sorte de symbiose de métal froissé ; ils ne faisaient plus qu'un… À travers le pare-brise éclaté de l'ambulance, j'ai aperçu, dans un brouillard de fumée, au-delà de l'automitrailleuse, à quelques dizaines de mètres, une sorte d'engin non identifié, une

grande ombre… Une ombre funeste, plus noire que la nuit, sortie de nulle part, camouflée derrière l’éclat de deux phares puissants qui inondaient la surface rugueuse de la plaine, tel un soleil factice… L’automitrailleuse avait brutalement planté ses freins, devant la menace de cet objet extra-terrestre encombrant la chaussée, sorti tout droit d’un film de Spielberg. Notre chauffeur, à moitié assoupi n’avait pas eu le temps d’éviter la collision ; il suivait l’auto de trop près ! J’ai poussé un cri de surprise et d’angoisse… toute cette histoire me dépassait et j’étais aveuglé par la lumière crue de cet engin providentiel qui venait de mettre fin, provisoirement, à mon dernier voyage ! Un voyage sans retour mais repoussé, du fait de la Providence, dans un futur incertain, problématique… Je n’étais pas pressé de rejoindre mes ancêtres et mes collègues morts pour la France et la liberté… Une liberté toute relative en ce qui me concerne. Mais je gagnais du temps et, pour un légionnaire, le temps c’est de l’or en barre et des ennuis assurés !

Mais le spectacle n’était pas terminé : j’ai vu soudain deux traits de feu s’échapper de l’astronef providentiel et converger, avec un sifflement sinistre, en direction de la voiture blindée immobile, qui ressemblait à un gros cafard maladroit, hésitant sur le chemin à prendre… Ce qui est sûr, c’est que les occupants n’ont pas eu le temps de réagir, la surprise était totale pour tous les acteurs de ce court métrage tout droit sorti d’un film de science-fiction ! Mais la science-fiction, virtuelle par définition, a ses limites : ici, elles étaient largement dépassées ; je l’ai compris quand j’ai vu l’auto blindée éclater comme un fruit trop mûr et s’embraser, sous mes yeux ahuris, en se renversant sur le flanc. Des flammes sortaient de partout, entre les tôles déchirées, accompagnant l’incendie de l’ambulance, qui se déclarait déjà dans l’habitacle écrasé, autour du corps disloqué du chauffeur, prêt pour son dernier voyage… en enfer !

Il fallait que je me tire de là, que je sorte de cette horreur, de ce chaos apocalyptique ; déjà l'odeur d'un corps en voie de calcination, celui du chauffeur, parvenait jusqu'à mes narines sensibles. Je me suis levé et j'ai immédiatement tiré plusieurs coups avec le revolver du « *mokhazni* » dans les corps inertes de mes deux gardiens, par acquis de conscience. Le gros sergent bougeait encore, il s'accrochait à la vie, mais il avait perdu le goût de la plaisanterie… Ensuite, j'ai failli tomber dans les pommes, mais j'ai senti que quelqu'un, une espèce de martien en tenue de camouflage, se tenait maintenant à mes côtés et me regardait avec attention, à travers ses lunettes de nuit, des infrarouges, sous son casque, tout en me soutenant par les aisselles pour m'éviter une nouvelle chute ! Le martien, qui était monté en silence dans le fourgon, m'a dit quelques mots en bon français, avec un accent méridional :

« C'est bon, toubib, on est là ! Vous êtes hors d'affaire… Mais le fourgon est en train de cramer, il faut sortit au plus vite… « *fissa** » ! »

J'ai approuvé, la gorge sèche. Un épais nuage de fumée âcre nous entourait, comme pour nous retenir prisonniers dans ce cachot mortel…

— Oui… oui… mais je me sens mal. Le choc, ces cadavres… l'odeur… cette viande brûlée !

— On le serait à moins… accrochez-vous, nous sortons de l'ambulance ; encore un saut de puce et on sera sur le goudron. Les collègues vous attendent… »

Il me parlait comme à un petit enfant, et sa voix jeune m'a fait chaud au cœur. J'avais envie de pleurer à nouveau… je l'aurais embrassé, mais je ne voyais pas son visage barbouillé de noir, le cambouis des grandes occasions, des missions impossibles. Dehors, trois hommes attendaient, statues immobiles et insensibles, chevaliers

de l’ère moderne, le fusil-mitrailleur pointé sur l’ambulance en flammes et sur les bas-côtés de la route.

Je me traînais comme un grabataire ressuscité, lors de sa première sortie dans le monde des hommes, et je me suis demandé ce qu’ils voulaient faire de moi… Un deuxième soldat m’a soutenu le flanc gauche, en protégeant mon bras plâtré qui avait pris une nouvelle secousse sérieuse, lors de ma cabriole dans le fourgon sinistré. Passé le moment de surprise, je souffrais le martyre ! De plus, je n’avais pas encore vraiment réalisé que j’étais entre des mains amies, protectrices ; j’ai même cru que l’attaque des dissidents Touareg avait été avancée. J’ai demandé :

« Vous sortez d’où les gars ? J’ai cru rêver… je rêve encore ! Rassurez-moi ! De quelle planète venez-vous ? Je veux rester sur terre… je ne monterai pas dans votre machine…

— Du matériel américain, la machine… du meilleur ! Un hélico dernier cri, un Apache dernière génération, avec tout ce qu’il faut pour défoncer un char d’assaut… Pas mal la démonstration, hein, Legoff ? On peut remettre ça quand vous voulez… On s’ennuyait profondément à la base, alors on s’est portés volontaires…

— Je reconnais votre voix, soldat… Cet accent… il me semble ?

— Et comment, toubib, et comment ! Vous m’avez sorti d’une mauvaise passe au pays des Talibans ; on plaisantait ensemble, à Kaboul, pour passer le temps, la peur au ventre. Vous êtes vraiment un débutant aux cartes, vous vous rappelez ? Et mauvais joueur en plus… Je vous avais appris quelques coups, disons peu conventionnels… la magie des cartes ! Je vous voyais fasciné, comme un gamin, et j’ai aussi compris que vous étiez las de cette guerre inutile, comme nous tous… Mais grâce à vous, j’ai gardé mon bras et je n’ai pas été réformé… Ça ne s’oublie pas… Votre collègue voulait couper dans le gras, en finir au plus vite, après l’attentat… Comme la jambe de cet Américain, le pilote… non ça ne s’oublie pas ! C’est mon bras qui vous soutient ce soir ; il vous doit bien ça ! Il est resté un peu raide…

On va faire une pause, le lieutenant vous attend dans l'hélico, on vous prépare un petit nid bien confortable… couchez-vous quelques minutes, ici le sable est encore tiède, et le vent est tombé… vous êtes tiré d'affaire ! Derrière nous, les deux véhicules sinistrés, toujours en flammes, éclairaient nos visages de couleurs fauves ; je ne voyais que les yeux de mon voisin, des yeux qui souriaient dans sa face peinte en noir. Son compagnon, debout, regardait l'auto blindée brûler, sans dire un mot.

Je me suis rappelé ce jeune gars, à l'accent provençal ; un insouciant, qui espérait résoudre les problèmes du monde en un tour de passe-passe, en quelques rafales de mitrailleuse bien ciblées, derrière une colonne de chenillettes agressives, imposant leur loi ! Comme les autres jeunes à qui on racontait n'importe quelle fable sur le terrorisme, un mot dangereux, largement galvaudé depuis le siècle passé. Nos pères, les maquisards, étaient des terroristes et les types voilés du FLN aussi, contre une armée française déboussolée, qui avait perdu tout sens de la mesure… Jouer sur l'ignorance du peuple et des bidasses, c'était la grande force des politiques et des cadres de l'armée, ces enfoirés ! Même aujourd'hui, après l'effort de guerre au Mali. Les maquis islamistes allaient se reconstituer, après le départ de nos troupes ; il en venait de partout, des milices Touareg de l'Est, des djihadistes désœuvrés qui retrouvaient enfin une sorte de dignité dans la terreur. Le désert se réveillait d'une longue léthargie. L'intervention française au Mali, apparemment justifiée, avait réveillé de vieux démons et l'ennemi s'organisait pour une longue lutte, insoutenable pour nos troupes.

En soignant un chef de guerre, à Idélès, le troisième homme que tout le monde recherchait, j'avais participé et prolongé, sans le vouloir, ce conflit qui prenait l'allure d'une guérilla. Et il y avait une relation directe, évidente, entre l'attaque des drones et mes trois dangereux lascars qui vivaient en marge dans l'ancien bordj ruiné.

Mais j'étais médecin et mon devoir était de soigner, point final… Donc, je soignais et, comme dans les Évangiles, je pratiquais aveuglément la charité et l'amour du prochain… Un paradoxe : un misanthrope (comme disait mon ancienne femme remariée à un homme de bien) qui s'acharne à sauver des vies inutiles, parfois nuisibles. Je pensais à la phrase fameuse d'Hillary, au pied de l'Everest, répondant à un journaliste sceptique :

Le journaliste, à moitié mort de froid, tendant son micro : « *Mais pourquoi tenez-vous tant que ça à gravir cette montagne ?*

Hillary, que je devinais un peu goguenard : « *Tout simplement parce qu'elle est là, devant moi, mon cher…* » Belle leçon d'élégance, mais je n'aurais probablement pas pris les mêmes risques que l'alpiniste. Comme ce soir et les autres soirs, je vivais la souffrance humaine et je la trouvais déplacée. Les cadavres dans le fourgon-ambulance… les types cramés dans leur auto blindée : un blindage qui ne protégeait personne, contre des armes de plus en plus meurtrières et efficaces ; un leurre…

Mon jeune sauveur avait allumé une cigarette ; l'autre soldat, un Maghrébin ou un Berbère du Sud, fumait lui aussi, tout en parlant à voix basse. Deux jets de fumée bleue sortaient de ses narines, légèrement épatées. Son compagnon, assis sur une dunette, a enlevé son casque pour sentir l'air frais de la nuit sur son visage, le premier geste civil qui signifiait que le gros de la mission était terminé. Il avait des cheveux blonds, rasés de près, selon la coupe standard moderne en vigueur dans nos armées déshumanisées. Il m'a confié, sans acrimonie, une simple constatation, les risques du métier :

« Saïd est impressionné par le spectacle ; c'est sa première opération un peu sévère. Moi aussi, après l'Afghanistan… Cette nuit, jamais vu une pareille boucherie : ils devaient être une dizaine en tout ! Ils crament comme des merguez, vous ne sentez pas l'odeur ? Le vent a tourné. Je cherche une justification à tout ça ; ils ne nous

disent rien à l'École de guerre… Dans la Légion, c'est la loi du silence. On nous commande de tirer, alors on tire… J'ai répondu :

— Il n'y a rien à dire. Tout a déjà été dit, depuis des millénaires, mais personne n'écoute. On répète la même musique, avec des instruments modernes, remis à neuf ; on communique en langage codé, avec des clichés usés, toujours les mêmes, au moyen d'outils nouveaux qui, par leur complexité, ajoutent encore à la confusion. Une information chasse l'autre… Le vide s'installe avec la médiocrité… C'est ton monde, mon gars ! On t'a fabriqué une carapace électronique pour t'éviter de penser… petite fourmi tueuse…

— C'est vrai, je pensais avant…, avant ça et le reste. Je voulais écrire, j'aime la poésie, comme vous, camarade Legoff ! J'ai commencé des études de lettre… Mais j'ai vu le monde, sa laideur, et les mots n'ont pas suffi… des mots pour rien, qui vivent pour eux-mêmes, décalés, qui désignent un mensonge perpétuel, au siècle des siècles, Amen ! C'est un peu pour cette raison que j'ai tenté ma chance dans le métier des armes… Entre le Rouge et le Noir (trop hypocrite et tordu, réservé aux jésuites) j'ai choisi le Rouge, le sang, ce fluide noble qui coule dans nos veines et parfois sur le sol. Tout est authentique, accessible et viril et tout nous rattache à la terre. La raison et les mots n'ont plus leur place dans ce monde-là ! Mais à la longue, cette vie de mercenaire m'a aussi pris mes illusions ; on ne se bat plus, on se fait exploser ! Maintenant je me fie à mes intuitions, je sens l'ennemi, aussi bien chez nous, parmi les autres : il y a de sacré connards dans la Légion ! Bref, une manière de voir, de sentir le fond du problème, je ne parle pas que de géopolitique… Le vrai problème c'est moi et je me regarde après chaque intervention. Je découvre un homme nouveau, plus vrai, plus déçu, plus fragile… Qu'en pensez-vous Legoff ?

— Je pense comme toi, mon gars… Tu devrais écrire des poèmes, t'épancher… Des poèmes épiques, évidemment… Personne ne peut le faire à ta place. Pour nous la guerre est un révélateur. Mais

il faut savoir s'arrêter à temps. Après, le sang — celui des autres — c'est comme une addiction : on devient dépendant, il faut que ça coule. Je parle des mercenaires de carrière, des criminels ou des vicieux… Ce n'est pas encore notre cas ! Tant que nous sommes gagnants, on peut se croire les maîtres du monde, les gendarmes de l'Afrique, comme ils disent en métropole… ou se retrouver en enfer en cas de déroute, comme ce fut le cas par le passé en Indochine, en Algérie etc. ! Le « sauve qui peut » Oui, il faut savoir s'arrêter… »

D'une certaine façon, j'étais en train de lui mentir ; j'échafaudais un scénario idéal à usage multiple, que je ne suivrais pas. Je n'avais nullement l'intention d'arrêter, du moins pas avant d'avoir résolu et réglé certaines choses qui me collaient à la peau depuis dix jours et dix nuits. Des choses, mais surtout des images qui avaient été bien vivantes et étaient porteuses d'avenir, avant les drones… les petits cadavres d'enfants déchiquetés dans les gravats du dispensaire hantaient toujours mes nuits agitées, en me montrant la voie, une autre voie. Et ce n'était pas une voie de garage, l'arrêt des hostilités, du moins pour moi ! J'avais franchi un cap… Il y a une escalade dans l'horreur et la souffrance, des degrés encore supportables, dans cette échelle inhumaine ; des degrés que j'avais connus, gravis, en Afghanistan et acceptés : ils faisaient partie de la règle de ce jeu de l'oie morbide où chaque case franchie, volontairement, était un pas de trop vers l'anéantissement. À plus grande échelle, je raisonnais en parfait nihiliste, en imaginant une terre dépeuplée, vide et enfin silencieuse. Je pourrais déposer mes outils, mon scalpel, et lire les poètes, rêver avec eux devant de mornes paysages où le minéral retrouvait son royaume, ou encore rêver sur une côte désolée devant l'immensité marine, palpitante d'une vie originelle, soufflant ses embruns sur mon corps nu… Une terre lavée de tous ses défauts, belle et lointaine à la fois, inaccessible, qui m'apportait l'assurance d'un

repos éternel, sous un ciel débarrassé de toute présence, à la fois somptueux et vide

Mais avec le drame d'Idélès, tout avait changé dans ma tête déjà bien éprouvée. J'étais redevenu un homme. Pour moi la coupe était pleine ! Le repos, ce serait pour plus tard ; avant il fallait contrer l'inconséquence des dieux qui poussaient les hommes à s'entretuer depuis l'aube de l'humanité. Et je le ferai ! Oui, je le ferai, à mon niveau… Habituellement, je tranchais ce qu'il fallait trancher, comme un tailleur qui découpe un habit gâché pour récupérer un peu de tissu de qualité, pour éviter la gangrène chez mes patients : un bras, une jambe, pour la bonne cause ; afin de lui laisser encore une chance.… Parce qu'un type, les yeux dilatés par la terreur et la souffrance, sous mon visage tendu, avait besoin d'un coup de pouce pour survivre et je pouvais le tirer d'affaire…

Je ne voyais pas plus loin, comme la plupart de mes collègues d'ailleurs, dans ce genre de situation. C'était de l'artisanat, mais je gagnais souvent sur la mort et le gars pouvait rentrer chez lui, avec un membre en moins, mais la tête encore solide, bien que souvent pas mal secouée…

À cet instant, j'ai entendu le bruit de l'hélico qui décollait et qui prenait de l'altitude. Le claquement sinistre des pales m'avait sorti de mes réflexions moroses. L'appareil s'est positionné à la verticale, au-dessus des deux épaves en feu, sur la route. Saïd a désigné l'hélicoptère avec sa main brune, lissée par le vent du désert :

« Il prend des photos, pour le rapport. Les soldats, dans l'auto, « *moute** », ils ont brûlé... pas belle mort… Nous attendre encore… plus de danger ! L'armée rien savoir, avant le jour… Ici c'est presque le « *djouf** », le « *re*g * » et personne venir… Son compagnon acquiesça en essayant d'allumer une troisième cigarette, malgré les

bourrasques capricieuses qui jouaient avec la flamme chétive de son briquet ; le chergui soufflait toujours, tenace, obstiné !

— Ici, on est tranquilles, pas vrai toubib ? On va attendre encore un « *chouïa* ! » ; désolé, mais l'affaire fera du bruit, comme la vôtre d'ailleurs. On en parle dans la presse européenne, vous verrez à la base… Il y a à boire et à manger ; ils sont déboussolés. Ils inventent n'importe quoi, faute d'informations objectives…

— Je croyais être tombé dans l'oubli ?

— Vous êtes une vedette, major Legoff, comme nos otages au Nigeria… Une vedette, j'vous dis ! Bon, pour l'instant j'essaie d'atteindre nos collègues à l'entrée des gorges, mais je n'ai pas de réseau. Ma batterie est probablement à plat… Mais le lieutenant a dû les avertir par radio. Bref, ils vont vous accueillir en héros. Ils doivent trouver l'temps long… Comme nous, et cet hélico qui commence à m'agacer… Ils sont en train de tirer notre portrait ! »

Je me suis replongé dans mes réflexions, avec, en bruit de fond, le sifflement des tuyères de l'engin qui tournait inlassablement autour de la scène de combat, comme une mouche ivre de l'odeur d'une proie abandonnée par un prédateur rassasié.

Bien sûr, il y en avait d'autres des imperfections, dans ce monde livré à lui-même… beaucoup d'autres ! Idélès, le convoi en feu, les types encore en train de griller dans leur boîte de sardines, ce n'étaient que des événements superficiels, que je pouvais capter dans mon collimateur personnel et qui me cachaient les vrais enjeux, les vraies batailles. Il y en avait en pagaille, des malheurs, provoqués par l'esprit de clocher et les prétentions nationalistes. Le nationalisme, l'identité et autres conneries synonymes de peur et de repli : un dangereux miroir aux alouettes qui pouvait nous éclater à la figure, à tout instant… Mais je ne pouvais prétendre porter toute la misère du monde sur mes épaules fragiles : les holocaustes, les génocides etc.

(c'était une réflexion d'Aïcha, qui savait de quoi elle parlait, victime d'un état totalitaire). Et, de plus, les victimes d'un jour devenaient souvent les bourreaux de demain, comme les descendants de nos parents israélites, pratiquant l'injustice, l'iniquité avec arrogance ; bafouant leurs propres lois en Palestine ; l'Histoire n'avançait pas, mais elle se balançait sur elle-même, d'un pied sur l'autre, tel un enfant impatient et colérique.

Des peuples (certains se disaient élus ; ils l'étaient tous un peu…) se relevaient de leurs ruines, de leurs cendres, et perpétuaient à leur tour cette « volonté de puissance » étatique, tribale, sortant de leurs frontières, éternels insatisfaits, occupant les terres du voisin et débordant sans vergogne de leurs positions, pourtant confortables, afin de s'imposer au monde ; Laissant sur leur route des cadavres décomposés, comme témoins de leur bêtise et de leur égoïsme. Des morts pour rien, pour le « marché », par millions… leurs noms gravés dans la pierre, en Europe, en Israël aux Amériques… Au Maghreb, à Tizi Ouzou, à Oran, à Oued Zem etc… Pour le vin d'Algérie, pour les phosphates du Maroc, pour une identité qui n'avait de sens que dans les minutes d'un état-civil et les lignes pointillées d'un passeport, pour… Comment s'y retrouver ? Qui incriminer ? On était tous dans le pétrin… Je pensais à Céline qui n'avait pas encore atteint le bout de sa nuit…

Pour l'instant, je partais en croisade contre les responsables de « *mon* » massacre, une affaire bien à moi, à gérer sans douceur ; je serai impitoyable ! C'était clair, c'était net et ponctuel : chaque criminel portait un nom et il serait châtié ! J'en ai fait le serment en caressant la dune de sable blond ; le sable frais glissait entre mes doigts et j'étais heureux… je me mettais en accord avec la terre, et je sentais qu'elle m'approuvait. J'étais en phase avec elle. J'ai été envahi par un superbe sentiment de liberté, un éblouissement mystique. Je

m'affranchissais des hommes et des dieux… J'ai regardé mes deux compagnons qui se levaient, en dépoussiérant leur uniforme ; l'hélicoptère cherchait à se poser près de nous, sur une surface plane, difficile à trouver sur le plateau granitique. La fête était finie…

L'heure du retour et des règlements était arrivée ; j'allais présenter ma note aux personnes concernées. Avec l'aide d'Ahmed, qui possédait des preuves… le début d'un fil ténu mais solide, qu'il suffirait de remonter et qui me permettrait de me frayer un chemin dans la jungle des responsables, ceux qui, je le savais, refuseraient de voir la réalité en face. Un déni de justice, une négation, parmi tant d'autres… Un fait coutumier dans toutes les armées du monde, les ambassades et les palais présidentiels, aux couloirs feutrés, marqués de dorures.

Edmond Dantès allait sortir de sa tombe pour faire trembler le Seigneur, le Créateur, trop occupé à parfaire une œuvre jamais achevée, débordé, incapable de tenir compte de la misère humaine qu'il avait suscitée... Je devais, moi aussi, tuer Dieu, lui qui nommait des Princes vivant dans la Terreur, celle qu'ils faisaient régner… en l'attaquant sans avertir, derrière son dos, profitant d'un instant d'inattention de sa part. C'était possible, il était faillible : le meurtre en masse des enfants d'Idélès, ses créatures, le prouvait bien ! Il était souvent ailleurs, dans ses pensées ; ce devait être facile ! Cette tendance à la distraction et à l'oubli remontait loin dans le temps, depuis la chute, hors du Jardin d'Eden !

J'agirai comme le font les commandos dans le désert, pour neutraliser une sentinelle. Je comptais sur l'effet de surprise ; mais il y avait un problème : beaucoup d'autres, avant moi, l'avaient déjà fait… Quand même, il fallait une certaine fatuité pour oser reprendre la tâche de tant de grands penseurs et philosophes reconnus… Pourtant, tuer Dieu était une action de routine, répétitive, pour ne pas dire banale et superflue : il renaissait après chaque exécution. À quoi bon tuer

plusieurs fois la même entité, le même symbole, impalpable et se retrouver bredouille et maudit en fin de parcours ? Était-ce seulement le même monstre aveugle, sans compassion, sans amour, à chaque fois ? Satan, le multiforme ? Ils devaient peut-être se bousculer, dans l'Olympe des anciens grecs, meublant la vacuité du monde d'en-haut, le monde des limbes. Le tout était de savoir si Dieu était unique ou une hydre à trois têtes, comme le prétendent les théologiens (trois en un, une formule économique dans un monde de consommateurs éclairés !). Ceux qui avaient nié la Trinité avaient malheureusement perdu la leur, de tête ; et ils n'en avaient pas de rechange. Je n'étais pas de taille et ne pouvais prétendre m'attaquer à trois adversaires à la fois. C'était au-dessus de mes forces !

L'hélicoptère s'est posé à quelques mètres de nous. Le mouvement des pales a provoqué un violent courant d'air qui a soulevé un nuage de sable fin tout autour, tel un voile de deuil. Mon burnous, celui du « *mokhazni* » défunt, s'est soulevé et mon corps a gonflé, soudainement, comme une baudruche ; j'essayais de me protéger le visage. Puis la rotation des pales a ralenti, progressivement, tels les élytres d'un insecte qui se referment, protégeant ses ailes diaphanes et chétives. Le bruit des tuyères a décru et le reg, indifférent et froid, a repris son rythme nocturne, un battement silencieux, celui du vent et de mes artères…

L'appareil avait éteint ses feux ; seule une lumière rouge, à la fois sinistre et réconfortante, à l'intérieur, éclairait le pilote et les membres de l'équipage qui paraissaient venus d'un autre monde pour nous arracher à celui-ci, devenu malsain, délétère. Il y avait quatre hommes à bord ; trois d'entre eux sont sortis à notre rencontre ; le pilote est resté à son poste. Le chef du commando s'est présenté, il était tête nue :

« Lieutenant Kovacs… content de vous voir en bon état, docteur Legoff… Désolé pour l'attente, mais il était essentiel de filmer notre

action de ce soir… Il va y avoir des réactions, du côté d'Alger et de l'Élysée, après un tel baroud ! Vous imaginez le scandale, déjà que vous êtes soupçonné de collusion avec les islamistes ! Bien sûr, personne n'avale ça chez nous… C'est un coup monté et je crois que le capitaine Clairvaud a des choses à vous apprendre.

— Je vous suis reconnaissant, lieutenant… avec cette tempête… j'ai bien cru que vous seriez restés cloués au sol… Vous avez pris des risques ! Comme la mine n'a pas fonctionné, j'ai pensé que l'opération avait été annulée… un mauvais moment, vraiment ! Mais vous faites des miracles… Et ce coup-là, sur la route, les prendre au sol, pulvériser la voiture blindée… c'est du jamais vu !

— Oui, c'est assez original ; mais après ce pétard mouillé — un problème d'électronique, le déclenchement à distance n'a pas marché ! —, il a bien fallu improviser. Bon Dieu, je hais l'électronique… Le vent de sable… Carozzi était trop confiant dans son plan ! Alors j'ai pris la décision de vous rattraper, avec un peu d'avance… On venait de toucher ce nouvel appareil, du matériel US, redoutable tireur de rockets, un bijou de technologie… Mais quand même vulnérable : avec un simple bazooka les rebelles peuvent nous envoyer rejoindre les étoiles, en orbite et en quelques morceaux peu présentables ! Nous devons être prudents…

— L'aube n'est plus bien loin, lieutenant, nous pouvons être facilement repérés… je me permets de vous conseiller un rapide repli en direction des gorges. Le reste de la section doit s'inquiéter…

— J'allais vous le proposer… montez à bord, on va vous installer ! Comment va le bras ?

— Ça peut aller… je m'inquiète un peu pour la ferraille qui me chatouille les reins, des éclats de mortier, un vieux souvenir…

— Je suis au courant, Legoff. On va faire au mieux… vous pourrez vous étendre dans la carlingue.

— Merci, lieutenant Kovacs… Je me réjouis de boire à votre santé et à la mienne, là-bas, dans votre trou perdu…

— Alors, on y va… pas une minute à perdre, le plus tôt sera le mieux ! »

Je me suis installé à l'arrière, sur un siège pliable, un coussin sous ma tête meurtrie. Je voyais la nuque de mes compagnons, détendus, qui bavardaient comme s'ils étaient dans un bar des Champs-Élysées, en regardant les jambes des filles…. Le pilote a crié quelques mots que je n'ai pas compris. Le bruit du moteur de l'appareil est monté en puissance et l'hélico a décollé de quelques mètres, en balayant une dernière fois le lieu d'atterrissage, mettant la roche à nu. En quelques minutes, nous étions en l'air, au-dessus du convoi qui achevait de se consumer. J'ai cru entendre une explosion, probablement une poche de gaz, à l'intérieur du réservoir blindé de l'auto.

Depuis la fenêtre latérale, je voyais l'horizon, du côté de l'est. Une barre lumineuse nacrée s'étendait au-dessus du relief tourmenté des monts d'Arak. Le soleil ne tarderait pas, et ce n'était pas une bonne nouvelle. J'ai pensé que, depuis plusieurs heures, la base d'Aïn Salah devait être avertie, les types de la voiture blindée avaient certainement eu le temps de signaler la présence d'un objet non-identifié sur la route, qui allait leur faire sauter le caisson, comme on dit vulgairement. Ils ne s'en doutaient certainement pas : les tirs avaient été rapides et j'imagine que les hommes ont été pris par surprise ; ils devaient probablement être assoupis, à part le conducteur, évidemment. Comment pouvaient-ils concevoir que la mort déguisée en « ovni » les attendait, là, en plein désert, au milieu d'une tempête de sable, sur la route ? Ensuite, silence radio, pendant plusieurs heures. Évidemment, ils devaient se douter de quelque chose, là-bas, dans le Nord ; il y avait plusieurs bases d'avions de combat, entre Touggourt et Hassi Messaoud et ils étaient déjà sur le pied de guerre, avec tous les événements sanglants qui flétrissaient la candeur originelle du Sahara, lieu de recueillement, le long de la frontière, du Mali à la Mauritanie jusqu'au désert libyen.

Après dix minutes de vol, nous avons rejoint le plateau d’Arak. La tempête s’était calmée, comme un rideau qui tombe à la fin d’une tragédie, marquant un point final après une longue représentation. Quelques nuages de sable, les derniers, déjà allumés par le soleil levant, parcouraient encore le reg, en tournoyant sur eux-mêmes, dans une danse légère et folle. J’ai vu le deuxième hélico, près d’un bloc de granit de grandes dimensions, jetant une ombre froide sur l’appareil, insecte endormi et placide. En réalité, un Puma de taille respectable, qui pouvait lui aussi montrer son agressivité de machine faite pour la guerre !

Il y avait une dizaine d’hommes autour, petites fourmis laborieuses, transformées en insectes guerriers, qui faisaient les cent pas, l’arme au poing, prêts à tout. L’action avait été rondement menée, ces gars avaient du métier… Donner la mort proprement est un métier, je l’ai déjà signalé plus haut. Et comme tout fonctionnaire ou artisan de qualité, ces jeunes gens s’en retourneraient un jour dans leurs foyers, l’âme tranquille, satisfaite et sereine, pleine d’images riches en enseignement, après des journées bien remplies. C’était ce qu’on disait (ou pensait) autour de moi et dans les médias, largement manipulées par le Pouvoir, et c’était évidemment faux. Aux États-Unis, les soldats retour d’Irak nageaient dans la misère, abandonnés à leur sort. Ils rêvaient toutes les nuits de leur fusil, seul compagnon fidèle, là-bas, sous un ciel de plomb. Devenus clochards, ils maudissaient leur patrie, rêvaient d’un tsunami global qui mettrait tout le monde d’accord…

Par contre, les types, de l’autre côté, avec leurs chèches ou leurs turbans salis, leurs sandalettes en plastique, vivaient mieux et étaient pris en charge par leur famille ou leur confrérie, en cas de pépin. Il y avait une solidarité chez les salafistes ou les djihadistes… Une solidarité dans la terreur et l’obscurantisme, mais une solidarité quand même ! Ils étaient frères… se serraient les coudes. Des « sauvages »

organisés ! Chez nous, le modèle de société laissé par le thatchérisme colonial, héritage des malthusiens du XIXe, avait débordé sur l'Europe, comme une épidémie. La bêtise ultralibérale, caricaturée par le « *Tea party* » aux USA et Sarah Palin, la grande prêtresse, avait pris racine chez nos conservateurs, camouflés au milieu des « démocraties ». Résultat : chacun pour soi et Dieu pour tous ! Ces types, ces soldats, serviteurs d'une cause perdue, devenus inutiles, démobilisés, traînaient la patte dans les faubourgs, sous les ponts, avec des membres en moins… des poupées démembrées, désarticulées, négligées par une administration capricieuse, irresponsable ; des coquilles vides qui allaient gonfler la masse des sans-abri, des oubliés de la croissance. La tête comme un bocal rempli d'un air fétide (les « *jarheads* »).

Je ne pardonnais pas l'égoïsme et l'arrogance de ces anciens empires, construits et soutenus par une armée fidèle de chiens de garde ; des empires déchus qui jetaient à la rue leurs propres soldats : des hommes grugés, roulés dans la farine, qui avaient tenu à bout de bras leur prince et ses ministres ! En France aussi… les irradiés du Sahara, dans les années soixante, en savent quelque chose… Et puis aujourd'hui en Israël, demain en Afrique…

Cette fois, il faisait vraiment jour ; les premiers rayons du soleil ont rempli la carlingue d'une lumière orangée, réveillant l'enthousiasme juvénile de mes compagnons. J'ai chassé les idées noires et les images oppressantes, obsédantes, qui m'assaillaient régulièrement pendant mes périodes de dépression ; la Légion était là pour ça : une machine à obéir et oublier… J'étais un soldat, un lampiste dans la hiérarchie… Même un médecin soldat ne pense pas, ou si peu… Par le passé, le médecin chirurgien était le barbier du village, respecté mais mal payé ; une honorable corporation. Cependant j'avais le grade de major ! Ce n'est pas rien, de nos jours ; donc je pensais beaucoup, contre toute logique militaire. Je pensais même trop, je ressassais, je me triturais

les neurones, je refaisais le monde tous les jours, je guettais les erreurs du démiurge, j'enquêtais sur ses dérapages, comme je l'ai dit plus haut… en dehors de mes interventions chirurgicales, cela va de soi… Et puis, il fallait bien une hiérarchie, un cerveau, pour mettre de l'ordre dans toute cette gabegie. Quel ordre ? Je n'en savais rien…

Mes voisins ont commencé à raconter des blagues, insouciants… des blagues de militaires un peu grasses. C'était le signe de la détente, après une longue période de tension.

Pendant ce temps, le lieutenant était en communication avec l'autre appareil, quelques dizaines de mètres en dessous. Il s'est tourné vers nous :

« On a un petit problème technique… le train d'atterrissage du Puma est endommagé. Il faut voir ça de plus près, on va se poser… Mais je n'aime pas ce contretemps. Ils peuvent nous prendre en chasse, à tout moment. Cette fois, on n'est pas de taille. J'ai proposé :

— Pourquoi ne pas rejoindre nos troupes, dans les Iforas ? Nous serions sous protection… la distance est moins grande.

— Trop risqué. Les djihadistes peuvent nous descendre ; ils sont équipés de matériel lourd, des lance-missiles, des bazookas… Ce serait trop bête, se jeter dans la gueule du loup ! J'ai une meilleure solution : la météo est toujours mauvaise dans l'Est, jusqu'à Fort Gardel et au-delà, au-dessus du grand « erg » et du Tassili des Ajjer. C'est ce qui disent, à la base : ils sont branchés sur le satellite. On peut y arriver dans moins de deux heures, en mettant le turbo. Ensuite, on se fondra dans la nature… dans les nuages de sable. Notre pilote connaît bien, il a volé en aveugle, au jugé et aux instruments pour vous retrouver. Un vieux renard qui connaît la région comme sa poche… Je l'ai vu piloter un bandeau sur les yeux ! »

On s'est posés en douceur, à côté de l'autre appareil. Il y avait une dizaine de gars autour, un peu désœuvrés, la cigarette au bec,

regardant avec intérêt le mécano qui bricolait, tant bien que mal sous l'hélico. Le pilote était à son poste et parlait à la radio, d'une voix tendue, inquiète…

Après un court dialogue avec le pilote du Puma, le lieutenant a annoncé la couleur :

« On va pouvoir décoller, mais il y a un autre problème : nous n'avons pas assez de carburant pour le retour. À cause du vent d'est et du gros temps. Ça ne s'arrange pas de l'autre côté et la tempête gagne sur nous. Le beau temps ne va pas durer. L'avantage, c'est que la chasse algérienne sera paralysée… l'inconvénient c'est que nous n'atteindrons pas la base. Au mieux, la frontière… alors « *Inch Allah* », messieurs, et maintenant il faut faire « *fissa !* »

Les événements lui ont donné raison : j'ai entendu un sourd grondement venant des confins de l'ouest. Au loin, deux avions de combat volaient à ras de terre, en direction de la frontière. Ils n'étaient pas là pour nous… pas encore ! Mais la situation devenait critique et je n'avais pas envie de remettre ça. J'avais vu et reçu ma ration de missiles…

Les soldats du commando se rassemblèrent en bon ordre dans les appareils, sur un ordre bref du lieutenant Kovacs. Les deux hélicos se sont élevés à quelques mètres du sol, en oscillant légèrement, cherchant une assiette convenable tout en rasant le relief granitique, en direction de Djanet et de la frontière libyenne. Il n'y avait plus qu'à attendre ; j'ai tenté de m'assoupir, mais nous étions secoués comme des sacs de pommes de terre ; le pilote rusait avec la topographie, collant au plus près des collines aux formes tourmentées. Dans quelques heures, nous serons en sécurité. Le ciel avait perdu sa belle teinte bleue de carte postale… un voile trouble effaçait déjà le contour du disque solaire. Le vent de sable nous attendait, là-bas, à la frontière de l'Est, comme pour nous interdire l'entrée en territoire libyen.

Chapitre Sept

Le Tassili des Ajjer

J’ai été réveillé par une secousse sévère et un bruit de conversation, provenant des sièges devant moi. J’ai dû m’endormir pendant un temps assez long car j’ai vu, à travers la vitre de la carlingue, que nous étions entrés dans le front de la tempête. Le ciel orange s’était mobilisé contre nous et jouait avec notre appareil, qui luttait pas à pas contre les rafales le repoussant vers l’ouest, telle une main invisible, à la merci de l’aviation algérienne. L’autre hélico avait disparu de notre champ de vision. Mes compagnons paraissaient inquiets et je voyais le dos du pilote courbé sur ses commandes, comme un cavalier qui serre son cheval avant de franchir un obstacle trop haut pour lui… Je l’entendais jurer, impuissant…

« Bon Dieu de bon Dieu, saloperie de temps… jamais vu ça… au début de l’hiver ! Y a plus de saisons, bordel… J’l’avais dit au capitaine : on n’reviendra pas à la base…. C’est sûr… j’l’avais dit, mais il n’a rien voulu entendre. J’ai vu la carte météo, la dépression s’est invitée sur la côte marocaine, et en Mauritanie, pour un bout d’temps ! On va recevoir tout le sable du désert sur la figure. Vous êtes pas d’mon avis, lieutenant ?

— Gardez votre calme, Fournier, vous êtes notre meilleur pilote… une garantie de survie pour nous tous… Évidemment, vous avez raison : il y a peu de chance qu’on s’en tire sans anicroches ; surtout que nous avons sous-estimé nos réserves en carburant. Prenez de l’altitude, le vent est peut-être moins fort dans les hauteurs.

— OK, bien reçu, je monte à 3000 pieds…

— Nous sommes au-dessus du grand erg, d'après la carte. Si tout va bien, nous atteindrons le massif des Ajjer dans une petite heure ; Djanet doit être à notre droite, j'imagine…

— Je confirme, lieutenant. Mais pour l'instant je suis en vol stationnaire…

— Au moins, on ne recule pas, c'est déjà ça !... Les autres ont approuvé, mais tous les visages étaient tendus à la perspective d'un crash en plein désert, dans les dunes. Un terrain que je connaissais bien : je l'avais parcouru avec une méharée, des Touareg parents d'Aïcha. Une vaste famille, la famille d'Aïcha : elle avait du sang des Berbères du Sud, sa mère était une Targuia installée depuis des années à Ghardaïa, puis déplacée à Saïda, sous la surveillance des sbires du régime. Le mari et surtout le frère d'Aïcha étaient accusés d'activisme anti-FLN. Une activité qui ne pardonnait pas dans ce pays déjà meurtri à vie, sous la botte des militaires. La mère d'Aïcha avait la peau douce, lisse, très noire, héritée des anciens esclaves, avec des reflets bleutés, comme l'acier. Une dame très respectable mais qui ne parlait que le « *tamachek** ». Avec elle et l'aide d'Aïcha, j'ai aussi appris un peu de leur écriture, si étrange. J'aimais aussi sa voix flûtée, mélodieuse ; elle a chanté pour nous en s'accompagnant de son violon à une corde, « *l'imzad** », dont la plainte primitive s'envolait, le soir, autour des tentes en laine de chameau, en direction des montagnes bleues. Un son irréel, surnaturel, comme les falaises dentelées de l'Atakor masquant le mystère d'un continent en ruine, oublié des hommes… Je me suis mêlé à la conversation :

— Vaut mieux pas s'arrêter ici ; en cas de pépin, nous ne ferions pas de vieux os ! Il faudrait que la France déclare la guerre à l'Algérie pour nous récupérer… »

C'était une boutade, mais la situation était grave et je ne plaisantais qu'à moitié. Une fois au sol, nous serions rapidement la cible des pirates du désert, des djihadistes et autres bandits de grand-chemin ;

grâce à l'apport constructif du monde moderne, de l'industrie, ils étaient véhiculés rapidement et confortablement ; nous leur avions apporté la roue qui remplace les pattes du chameau, alors ils roulaient… ils roulaient sans difficulté sur les dunes, le matin tôt ou la nuit, lorsque le sable est coagulé par l'humidité, avec leurs engins tout-terrain ou leurs pick-up équipés pour tuer, avec *nos* armes lourdes. Au mieux, on risquait de finir sous forme d'otages saucissonnés, la tête mise à prix au plus offrant ! Croupissant dans un infect gourbi avec quelques malheureux touristes ou, dans le meilleur des cas, un journaliste en vogue qui nous garantirait une certaine célébrité !

Je leur ai expliqué tout cela, à mes compagnons d'infortune. Mais pour eux, ce n'était pas une surprise : ils étaient là pour ça : ils la cherchaient cette fameuse aventure (décrite à ma manière plus haut dans cette chronique…) ! Elle était là, sous nos pieds, un atterrissage forcé, comme les héros de l'aéropostale attaqués par les Mauritaniens… Mais le Petit Prince était mort et ses cheveux blonds se confondaient avec le jaune minéral du grand erg! Un erg blond qui n'offrait plus que la certitude d'un naufrage sans retour…

J'ai quand même senti comme un flottement dans la carlingue ; mes petits soldats avaient baissé la voix d'un ton et j'ai bien cru sentir comme une onde de peur et d'angoisse qui parcourait les visages de ces jeunes volontaires. La fatigue de la nuit peut-être ? En ce qui me concerne, je dois dire que je m'en fichais royalement. Ce n'était pas de l'héroïsme : depuis dix jours j'étais constamment entre la vie et la mort, sur le fil du rasoir… tantôt mort-vivant ou vivant, ou encore condamné à mort... et exécuté, en théorie ! Mon corps reposait quelque part sur le reg désolé, au sud d'Aïn Salah, lieu de l'escarmouche simulée, comme une dépouille de chameau abandonnée aux chacals… La voix de Fournier, notre pilote, a soudain rompu le silence :

« Ça y est les gars, c'est reparti… trente nœuds… quarante nœuds… et ça continue. À cette altitude, le vent est moins fort et les turbulences nous portent vers le nord-est. On sera au-dessus du Tassili des Ajjer, dans une demi-heure, à la tombée de la nuit. »

J'ai regardé machinalement mon poignet, ma montre brisée, la grande aiguille figée sur treize heures moins deux. Un des gars a dit : « Il est dix-sept heures trente… bientôt l'heure de la soupe. Je n'ai pas très faim… Un autre a répondu, sarcastique :

— De toute manière, il ne reste plus de rations complètes… que du fromage ! Et je ne peux pas manger le fromage sans pain… Dans le temps, ma mère…

— On s'en fout de ta mère, Martin… regarde-toi, un minable petit soldat qui crève de trouille… Justement, même ta mère ne te reconnaîtrait plus ! Un gamin qui veut jouer au commando… devant une console de jeux… Oui, c'est là que tu devrais t'exercer… On t'en offrira une pour les fêtes ! Si on y arrive… »

Je me suis retourné et j'ai vu, sur l'horizon du couchant, le disque rouge du soleil posé en équilibre instable sur une couche de nuages gris, tel un socle floconneux ; un soleil qui paraissait dessiné par une main d'enfant malhabile, barbouillé de pourpre, roulant sur la ligne d'horizon nuageuse, comme pour nous narguer, prêt à s'enfoncer dans la nuit… Un mirage provoqué par la position inclinée de l'appareil, malmené par cette tourmente éolienne, et qui se redressait péniblement au passage d'un trou d'air. J'ai demandé :

« Et l'autre appareil, le Puma… il s'en sort ? Le lieutenant m'a répondu, apparemment un peu soulagé, mais pas trop :

— Oui, il a fait comme nous… il est devant, à une demi-heure de la frontière. Je l'ai eu à la radio, malheureusement…

— Malheureusement ?

— Eh ben les gars, ça ne s'arrange pas… voilà la vérité ! Je vous l'ai dit, la tempête de sable est plus forte que nous… ils doivent se

poser, dans quelques minutes, voilà la vérité… ils vont se poser, au mieux, dans ce chaos de pierres branlantes. Le pilote cherche un fond d'oued, un coin plat dans ce labyrinthe, un vrai Disneyland, une attraction… On n'est pas dans la merde ! Bientôt, ça va être notre tour… On ne pourra pas faire la liaison avec eux ; chacun pour soi…

— Et la base, qu'est-ce qui disent ? Le capitaine Clairvaud a certainement déjà envisagé le pire ?

— Ouais, le pire… Enfin, on n'est pas encore à bout de ressources. J'ai un peu de peine à le recevoir, mais j'ai cru comprendre qu'ils envoyaient une patrouille motorisée, de l'autre côté, à notre rencontre. Des chenillettes et le commandant sera là, en personne. Il faudra arranger une rencontre quelque part sur le plateau libyen. Il faudrait pouvoir dépasser ce Tassili de malheur, un fromage de gruyère, étalé et sans saveur. Mais la visibilité est bonne, si on en croit le satellite. Fournier est optimiste : on pourra se poser sans casser de bois.

Martin, dont j'avais le dos large et musclé devant le museau a rajouté, sur un ton geignard :

— On va encore sauter un repas… je perds du poids, un peu tous les jours depuis qu'on nous a coincés dans ce pays indigne d'un soldat. Ma sœur ne me reconnaîtrait plus, j'en ai ma claque… j'ai l'impression de fondre comme une chandelle. Il y a bien encore une centaine de kilomètres depuis la frontière. Lieutenant, je vous en veux : vous ne nous aviez pas dit que le retour se ferait à pied. Et j'ai les pieds sensibles. Ma mère disait…

— Fermez-là Martin ! On est tous dans le même bain et je n'ai pas de pieds de rechange à vous proposer… Peut-être que Legoff a une solution, il fait des miracles… »

Je n'ai rien répondu, la situation était sérieuse et notre position, au-dessus du Tassili gréseux que j'apercevais maintenant sous nos pieds, baignant dans l'ombre du soir, particulièrement inconfortable.

D'ailleurs, comme pour mettre un terme à toute spéculation, le pilote, Fournier, après un dernier quart d'heure de vol, nous a signalé avec fatalisme :

« On descend les gars : plus que quelques minutes, après c'est la chute libre. Je vais me poser dans cette vallée étroite, à notre gauche ; un oued qui me paraît pouvoir nous accueillir sans casse : le fond alluvionnaire est plat, lisse comme la main. Mais je dois un peu jongler avec ces murailles de grès, sur les côtés: le vent pourrait nous jouer un sale tour… un tour de cochon, au dernier moment !

— On te fait confiance, Fournier ; t'es le meilleur…

— Ouais, y en a plein les cimetières des bons et des meilleurs… Ici, c'est le vent qui décide et qui dispose, et la machine s'adapte… Nous autres, on n'est que des pantins ! L'aviation c'est pas pour les caves comme vous, les fantassins… Vous êtes des brutes, des primaires, des rustres… des bélîtres belliqueux… des rampants…

— OK, Fournier, on a compris le message. En attendant, il faut atterrir et on va tous se retrouver sur nos deux pattes, comme les fantassins que nous sommes ! Le lieutenant ne plaisantait pas. Pendant qu'il répondait un peu sèchement au pilote, ce dernier posait son appareil en douceur au milieu de l'oued, éclairé par un clair de lune livide et bienvenu. L'ombre massive de l'appareil faisait une tache noire comme de l'encre sur le sable et les galets blancs.

— Et voilà le travail ! J'espère que les autres ont réussi, avec des pilotes d'élite, hein ? Pourquoi pas ? On est quand même pas n'importe-qui, nous autres… Maintenant, j'ai droit à une petite récréation, à un supplément de ration… Bref, ne me remerciez pas les gars, c'est tout naturel… Mais le lieutenant ne l'entendit pas de cette oreille ; nous étions en pleine panade, pratiquement sans eau et sans nourriture et je n'étais pas au mieux de ma forme. Kovacs avait mesuré la gravité de notre position. Il commanda :

— Tout le monde dehors, en ordre de défense ; on abandonne l'hélico… avec ce clair de lune et le bruit des moteurs les chacals nous

ont repérés à plusieurs kilomètres déjà, rien qu'à l'odeur. Ils seront là dans peu de temps. Alors on décampe, direction la frontière ; la Libye et ses oasis de rêve nous tendent les bras et je languis de passer une bonne nuit dans mon lit ; deux hommes pour aider le major Legoff, les autres en tirailleurs… à la moindre alerte, tirez les premiers… Ceux d'en face ne nous feront pas de cadeau : ils veulent vos armes, vos papiers, votre argent… C'est la ruée vers l'ouest les gars, avec les Indiens en prime : même qu'on va tirer dans l'autre direction, plein est pour rejoindre la colonne de secours. Les rebelles sont chez eux ici ; vous ne connaissez rien de ce pays, un terrain à part, une terre inconnue, un piège permanent… Si vous avez compris cette leçon (la dernière), alors on a une chance de s'en sortir. On y va : « *Y Allah* »… et restez toujours à portée de vue. On ne lâche personne…

Il n'y avait rien à redire. Le petit lieutenant faisait bien son job ; il en avait entre les jambes (pour parler franc). Je crois que les hommes avaient compris. Il les avait galvanisés et chacun était prêt à faire le maximum pour sauver le groupe et accessoirement sa peau… Alors on s'est mis en route, direction le Levant…

*

La lune était haute dans le ciel, pleine et comme joyeuse de nous accompagner dans cette marche nocturne, un peu surréaliste ; je voyais les cratères à sa surface : une terre inhospitalière, faite pour des aventuriers équipés et motivés, avec le soutien de toute l'humanité accrochée à ses écrans de télé. Nous, on était des anonymes… prisonniers entre des falaises déchiquetées, dans un décor qui valait bien les plaines et les cratères lunaires. Un décor plus découpé, une véritable dentelle de pierre, une cité antique, négligée par les hommes,

qui menaçait ruine. On marchait dans des ruelles sombres, parfois coupées par une dune de sable plus clair : l'erg envahissait peu à peu cette ville fantôme, à l'occasion des coups de vent venant de l'ouest. Un jour elle disparaîtrait et serait peut-être redécouverte par un archéologue averti, avec nous dedans, accrochés à nos armes rouillées, la bouche pleine de sable…

Il y avait déjà plus d'une heure que nous progressions. Devant nous, j'ai vu une sorte de pyramide étrange, instable, un empilement d'assiettes gréseuses qui nous dominait. Une nouvelle dune, de plusieurs mètres de hauteur, s'appuyait sur ce monument insolite. La pyramide était rattachée à un plateau élevé sur lequel j'ai repéré une ombre furtive, un animal cherchant une proie. J'ai voulu avertir… Un coup de feu claqua, sèchement, comme une branche que l'on brise sur ses genoux et un écho sans fin parcouru le dédale de la cité morte. Le soldat qui nous précédait s'est effondré, tel un pantin désarticulé, d'un seul coup, et son corps glissa lentement sur le flanc de la dune, provoquant une petite avalanche, laissant derrière lui une large trace dans le sable mou. Il ne formait plus qu'une loque informe au pied de la dune fatale… Derrière moi, le lieutenant Kovacs s'est mis à jurer, impuissant, hors de lui :

« Nom de Dieu, ils ont eu Martin… Mettez-vous à couvert… Bon Dieu de bon Dieu, ils vont nous tirer comme des lapins, les salauds ! Saloperie de lune : on y voit comme en plein jour… Legoff, planquez-vous avec vos deux aides, au pied de la falaise ; sous le surplomb, à l'ombre. Ne tirez pas, c'est inutile pour l'instant. Ils sont sur le plateau, hors d'atteinte… Les salauds ! Je m'occupe de Martin, couvrez moi s'ils reviennent…

— D'accord, lieutenant, bien reçu. Le plateau est vide pour le moment… Pas trace de vie aux alentours. Ce sont de vrais charognards, des vipères… des ombres… Ils frappent sans avertir !

On n’a aucune chance, maintenant que la tempête de sable est tombée… !

Je suis intervenu, la bouche sèche, les membres glacés par le froid et la peur, que je retrouvais intacte, qui s’était réinstallée dans mes tripes, comme aux premiers jours, et qui rampait aussi dans le dédale de ce piège à mouches.

— Inutile, je crois qu’il est mort sur le coup. Restons à couvert… Revenez lieutenant, vous êtes exposé... Le Tassili ne nous lâchera pas… Combien de kilomètres jusqu’à la frontière ? Il est mort, n’est-ce pas ?

— Affirmatif, Legoff, le pauvre Martin ne reverra plus sa sœur et sa mère… Il n’aura plus besoin de rations supplémentaires et de tartines à la confiture le matin… Merde et merde… Je tenais à ramener tout le monde sain et sauf… Et il nous reste encore environ deux à trois kilomètres à parcourir dans ces collines gréseuses, dans ce dédale infernal, à jouer à pile ou face avec le diable ; ils vont nous tirer comme des lapins ! Après, c’est l’erg, à nouveau, le granit et le vieux socle africain… L’endroit idéal pour mourir les armes à la main, en terrain découvert… À moins que les autres… ! Il y avait comme des sanglots dans sa voix. J’ai été pris de frissons nerveux. Les autres ne disaient rien, catastrophés… On était presque sortis de l’auberge et la mission avait été un succès… jusque-là !... jusqu’à ce malheureux Martin… J’ai rompu à nouveau le silence, un silence malsain qui cachait la mort à venir du haut des falaises, le claquement sec des armes.

— On peut s’en sortir avec un minimum de dégâts, mais il faudra longer le pied des falaises, profiter au maximum de l’ombre portée, sous les surplombs. La nature nous a fait un cadeau ! C’est l’érosion des anciens torrents, il y a bien des lustres, qui a creusé ces gouttières naturelles, des niches propices à une progression rapide. Mais cette fois, il faudra veiller les crêtes ; on les voit, ces fumiers… ils se déplacent à contre-jour — façon de parler : ils se profilaient devant le

halo lunaire, c'était plus juste, mais j'étais un peu perturbé par la situation…— Le lieutenant Kovacs acquiesça :

— D'accord Legoff, vous êtes un homme de terrain… hormis le bistouri ! Je vous entends et vous approuve cinq sur cinq. On va faire comme eux, là-haut… Simplement, lorsqu'il nous faudra traverser une zone éclairée, une de ces avenues mortelle, vous passerez l'un après l'autre, au compte-gouttes. Comme des voleurs en fuite ; courez comme des gazelles, comme si votre vie était en jeu — elle l'était, nous n'avions pas de gilets pare-balles ; trop encombrant...—. Pendant ce temps, les autres vous braquez le bord des falaises, tirez en rafales au moindre mouvement. Ces pirates nous suivent par le haut, par le plateau. Compris ? Ils n'ont probablement pas d'équipement infrarouge. Avec un peu de chance, Saïd, notre tireur d'élite, en descendra bien un ou deux !

— Ouais, c'est pas de chance ! L'hélico s'est probablement posé à côté de leur campement. C'est la faute à Fournier : il nous a jetés dans la gueule du loup… T'entends Fournier ? La prochaine fois, tu regarderas en dessous…

— Ta gueule, gros malin ! La prochaine fois, j'te passe les commandes… Y avait pas d'autres possibilités, mec, le seul terrain plat pour nous recevoir en douceur. Sinon, c'était le crash assuré, d'accord ? J'vous ai sauvé la vie, voilà la vérité vraie… Jusqu'au prochain qui mettra son nez au clair de lune, mais ce n'est plus mon problème. D'ailleurs, si…

— Arrêtez de vous chamailler, bon sang… ! Le lieutenant était furieux et parlait sans précautions, sa voix résonnait curieusement dans les couloirs de pierre, lisses et ténébreux : « Fournier a fait ce qu'il pouvait ; c'est la faute à pas de chance… Avec ce temps on n'aurait jamais dû décoller, et Legoff serait en route vers sa dernière étape, avant le grand saut dans l'inconnu. C'est ça que vous vouliez ? Non ? Le toubib nous a tous choyés, là-bas en Afghanistan… on lui doit la vie et la santé : le retour à la maison entiers ou un peu

découpés, mais la tête sur les épaules, avec des bras pour serrer ceux qu'on aime contre nous… C'est pas rien non ? Legoff vous a fait cadeau de la vie, tous les jours que Dieu fait, des jours plutôt mal faits d'ailleurs... Je parle du Grand architecte évidemment, un apprenti sorcier ou un maladroit… Même l'aumônier le reconnaît ! Par contre, il respecte notre chirurgien, bien qu'il n'aime pas trop les mécréants… Hein Legoff ? Le père François et vous ça colle assez bien : vous faites presque le même métier…

— Ouais, on peut dire ça comme ça… moi en amont, lui en aval…

— N'empêche, il nous manque cette nuit. Les gars ont confiance en lui ; il ne raconte pas que des bobards. Il aurait pu dire quelques mots pour ce pauvre Martin… C'était un bon catholique. Il va être déchiqueté par les corbeaux… Ce n'est vraiment pas ce qu'il aurait souhaité !

— Personne ne souhaite une telle fin, lieutenant… quitter la scène sans cérémonie. Mais maintenant nous ne sommes plus que cinq et il s'agit de rester en vie le plus longtemps possible…

— Juste, Legoff ! Et le soleil va se lever dans une heure environ… Plus moyen de jouer à cache-cache… On est aussi visibles qu'Adam le premier jour, dans son jardin, sous ses pommiers ! J'ai réfléchi une seconde avant de lui répondre. Je regardais le ciel semé d'étoiles : la lune s'était couchée, lasse de nous accompagner dans cette randonnée absurde et peut-être d'assister à la fin d'un combat inégal (ils étaient des centaines, les autres) et inutile, dont nous allions faire les frais…

« Écoutez, lieutenant Kovacs, il nous reste encore une petite chance : une heure de nuit presque complète, si on fait abstraction de ces étoiles de malheur qui cherchent à nous dénicher dans ce labyrinthe à souris de laboratoire — la lune s'était couchée derrière les falaises, nous étions pratiquement plongés dans l'ombre maintenant

—. J'ai désigné la voie lactée qui rayait un ciel de jais, sans nuages, adoucissant les déchirures du relief ruiniforme qui nous enfermait :

« Il faut avancer et vite… ils vont peut-être nous entendre, mais ils ne nous verrons pas ! S'ils restent perchés sur les crêtes, ils vont se détacher comme des cibles à l'exercice, devant ce paysage romantique et surtout devant nous. Je vais faire de mon mieux, mon bras ne me fait pas trop souffrir. J'ai encore des montées d'adrénaline qui compensent la douleur… Et je tiens à sauver ma peau : j'ai une lourde tâche qui m'attend… Ahmed doit s'impatienter, s'il est encore de ce monde…

Le lieutenant approuva et notre petite colonne d'éclopés se mit en route, par bonds, chaque acteur du groupe gardant une distance respectueuse avec ses voisins. « À cause des grenades ; c'est le meilleur moyen pour eux d'en finir ! » avait souligné le lieutenant Kovacs, en prenant la tête du groupe.

— Ouais, cinq d'un coup, comme le petit tailleur. Ma mère me racontait l'histoire quand j'étais gosse…

— C'est faux, Fournier : il en a abattu sept d'un coup, le petit tailleur, pas cinq ! Maintenant avancez, c'est votre tour, et ne dites plus de conneries, ce n'est pas l'endroit ! »

On a progressé pendant une demi-heure dans l'obscurité, comme des sauterelles sautant d'herbe en herbe, essayant de garder le cap à l'est. De temps en temps le lieutenant jetait un œil perplexe sur sa boussole, en empruntant un nouveau couloir sableux. Il jurait en silence, tout en maniant son instrument et en scrutant au loin la moindre ombre suspecte présente dans la vallée.

Mais le relief désordonné et capricieux du Tassili nous jouait des tours : « Putain de topo, on repart en direction du nord ! » Le lieutenant Kovacs avait pris un ton catastrophé, la fatigue se faisait sentir chez nous tous : « Cet ancien fleuve nous promène dans ses

méandres et on perd du temps… Y nous ballade comme une jeune pucelle en chaleur ! Ouais, on perd un temps précieux… Et ce putain de plateau est creusé jusqu'à l'os… impossible de quitter le lit de l'oued. Même les rebelles ont dû descendre à notre niveau ; ils vont nous tendre une embuscade… ça c'est sûr, les gars, On va en prendre plein la figure… Y vont nous barrer la route du retour, j'en donnerai ma main à couper… » Fournier, à côté de moi, avait sorti sa gourde ; on crevait de soif… Il me l'a offerte en remarquant, sur un ton légèrement rassuré :

— Visez le sommet de ce piton, en face de nous… Le piton en forme de pyramide renversée, avec ces couches horizontales qui font comme une pâtisserie, un millefeuille, j'veux dire. Le type là-haut ne nous a pas repérés ; ils nous ont perdus, dans cette obscurité… On a une chance ! »

En effet, Fournier avait raison. L'ombre de la sentinelle ne bougeait pas ; l'homme semblait examiner avec attention le fond des vallées sèches autour de lui, prêt à faire feu ; ses compagnons devaient être en bas, à notre recherche, dans un quelconque affluent de l'oued principal où nous nous trouvions… On avait des chances de s'en sortir, mais je n'aimais pas les labyrinthes et les devinettes qui réservaient toujours de mauvaises surprises aux participants à ces jeux de hasard. J'étais mauvais perdant, je l'ai déjà dit je crois, et dans cette partie de jeu de l'oie ou de jeu d'échelle — ils allaient souvent ensemble, ces jeux, sur le même carton, que je jetais avec rage à terre quand je perdais la partie contre mes parents — je n'étais pas sûr que les dés nous étaient favorables. De plus, notre section (plutôt ce qui en restait) avait entamé une course contre les astres, une course contre le lever du jour qui n'allait plus tarder ! Comment lutter contre des planètes qui, depuis des milliards d'années, effectuaient consciencieusement et sans états d'âme, le même parcours autour d'un

soleil indifférent, chauffé à blanc, dans la vacuité d'un espace consentant, noir comme la nuit, notre nuit, la dernière !

Devant moi, j'ai vu Saïd qui ajustait l'ombre du rebelle, là-haut, perché comme un oiseau de mauvais augure et qui commençait à se déplacer en déployant ses ailes... Le lieutenant intervint, en abaissant le canon de notre tireur d'élite. Il murmura, d'un ton sévère :

« Nom de Dieu, Saïd ! Tu veux qu'ils nous repèrent ? Ils sauront d'où vient le coup de feu, voyons… réfléchi, soldat ! On t'apprend quoi dans ton désert… Allez « *Y Allah* », on continue. Le prochain méandre tourne au Levant. Il faut mettre le paquet avant le lever du jour…

On est repartis, telles des ombres errantes, silencieuses, en quête d'une issue improbable vers le grand désert libyen. L'aube s'annonçait, les étoiles pâlissaient, indistinctes et plus lointaines. Le chuchotement d'une brise matinale me chatouillait les oreilles, comme une caresse, la main douce d'une amante, celle de notre mort prochaine. Madame la mort s'assurait de notre présence bien réelle dans ce réseau sans débouché, cette impasse de l'existence où j'avais l'impression funeste de tourner en rond. Mais le lieutenant Kovacs, avec sa boussole et son optimisme de jeune soldat, allait nous tirer de là !

Je l'ai cru, jusqu'au moment où une soudaine et bruyante rafale de mitrailleuse lourde a retenti dans la vallée, devant nous, soulevant de petits nuages de sable vaporeux dans le lit de l'oued, et des éclats de roche autour de nous… Nous étions au début d'une longue ligne droite, l'oued était coupé à l'autre extrémité par une dune assez haute, et large, qui s'appuyait sur les deux flancs de la gorge. Une lumière blême éclairait la pente de sable…

Le jour se levait et ils étaient là, au rendez-vous, ponctuels comme des fonctionnaires, je le savais, je l'avais toujours su… J'avais

l'impression de revivre une scène déjà ancienne, du déjà vu, et je me livrais sans défense, la peur au ventre… On ne lutte pas contre la fatalité. Ils étaient au rendez-vous, c'était le jeu, mais j'ai pensé qu'ils trichaient, d'une certaine manière : ces hommes, des Touareg probablement, connaissaient le labyrinthe du Tassili comme leurs poches trouées… Ils nous attendaient… Ils étaient les plus forts. On s'est couchés sur le sable et j'ai senti quelques gravillons qui me grattaient désagréablement les côtes. Une odeur âcre, mélangée à celle de la poudre, est montée à mes narines. L'odeur de la terre, de la vie et de la mort. Notre dernier combat était engagé… L'heure de vérité avait sonné. Il s'agissait de faire face, une opération sans anesthésie…

*

Les autres étaient comme moi, à terre et tentaient de ramper contre la paroi de grès pour chercher un abri précaire. Le lieutenant a hurlé quelque chose, mais le bruit des armes m'a empêché de saisir ses paroles… Des coups de fusil ont aussi éclaté, derrière nous, à intervalles réguliers. Puis j'ai entendu Saïd, à côté de moi, qui nous avertissait : « Un « *snipper* », derrière nous… moi le descendre, ce chien » Il a roulé sur lui-même et s'est retrouvé sur le dos, l'arme soulevée vers le ciel laiteux. Il visait calmement la crête en face de nous, où Fournier avait repéré cet oiseau de proie, qui ne prenait pas trop de précautions pour nous ajuster. Saïd a tiré et le corps de notre homme a fait un saut de l'ange avant de venir s'écraser sur la terrasse rocailleuse de l'oued, où poussaient quelques acacias chétifs, frissonnant au vent du matin.

La mitrailleuse en amont avais repris le tir, un aboiement obstiné, absurde, qui ne touchait aucune cible humaine. Mais pas moyen de se dégager de notre abri très relatif, de cette falaise gréseuse, qui formait

une légère dépression à cet endroit. Les balles sifflaient autour de nous… un festival digne d'un règlement de compte, à sens unique, et pour nous le cœur n'y était pas ! Je n'avais plus envie de jouer. On a quand même pu se mettre debout et faire rapidement le point, afin de tenter quelque chose. Kovacs avait les lèvres serrées, le visage fermé, couvert de poussière sous son casque, mais j'ai lu dans ses yeux une résolution sans faille, mûrement réfléchie. À la faveur d'une accalmie, il nous a expliqué son intention :

« On va se les faire « *à la légionnaire* », les gars… Faire sauter le bouchon ! Plusieurs d'entre nous vont y rester, mais la seule manière de s'en sortir, c'est l'attaque, brutale… On va mettre le paquet, leur foncer dessus, comme la foudre dans les enfers contre ces mécréants ! Il faut sortir de là ! Sinon ils vont nous tirer comme des pigeons, depuis l'aval et nous pousser sous les balles des autres, derrière la dune. Je propose de les prendre de court, de les devancer. La vallée est encore dans l'ombre, il y a peu de lumière ; pour l'instant ils tirent au jugé… Alors, on sort en vitesse, au milieu de la vallée, en tirant contre le sommet de la dune, là où le sable rejoint le rocher ; il s'agit de l'arroser copieusement, la dune, au niveau de la crête… une pluie de plomb qui les surprenne ! Et tirez juste, à la bonne hauteur : on doit économiser nos munitions…

« Docteur Legoff, prenez ce revolver et défoulez-vous, lorsque vous serez à une distance raisonnable… Vous avez encore un bras valide ! Prenez le fusil-mitrailleur du premier qui tombe, à moins qu'ils vous touchent avant ! Fournier et Saïd, vous couvrez nos arrières, puis vous nous rejoindrez… immédiatement après ; lorsque nous serons sous l'objectif, chacun de nous balancera sa grenade dans la pente sableuse ; on en possède une quinzaine au total : ça fera un beau feu d'artifice et surtout un écran opaque de fumée et de poussière nous permettant de monter à l'assaut et de liquider ces salopards… Y nous verront pas arriver, ces bâtards. Le sable est encore ferme à cette

heure, on doit pouvoir escalader la pente rapidement… on n'a pas le choix : il *faut* l'escalader en quelques secondes, vous pouvez le faire. J'suis sûr que vous pouvez l'faire… Legoff restera en arrière, dans le lit de l'oued, pour veiller au grain, à la place de Saïd et Fournier : les deux vous montez à l'assaut avec moi, comme en 14… Exécution dans une minute ! »

J'ai pensé que le résultat des courses pourrait être aussi désastreux que celui de la Grande Guerre, nos gars criblés de balles, gisants dans le sable de l'oued, comme le pauvre Martin ; Kovacs l'avait en quelque sorte rappelé, avec l'humour noir qui le caractérisait. Mais j'étais d'accord avec lui : il fallait foncer et j'étais prêt à me lancer dans la bataille, malgré mon handicap… Le lieutenant a fait le signal du départ, en élevant son arme vers le ciel blafard tout en criant, en arabe : « *Y Allah* », chacun pour soi… C'était son expression favorite dans les grandes occasions et celle-ci en était une !

Nous nous sommes retrouvés au milieu du lit de l'oued, nos deux arrières tiraient comme des forcenés en direction des crêtes, pour décourager d'éventuels « *snippers* ». Nous, on avançait, en zigzaguant, sous la mitraille. Au loin, le tireur, derrière son engin de mort avait mal calculé son coup, c'est-à-dire qu'il avait été surpris par notre sortie désespérée et son tir était un peu trop haut et hésitant... Il nous avait mal ajustés et j'ai eu l'impression qu'il ne dominait pas le fonctionnement de son outil automatique, un outil délicat, trop perfectionné, du bon matériel soviétique ou français mais capricieux comme une jeune fille, probablement nouveau pour lui… On avançait, le corps plié en deux, tirant des rafales par à-coups nerveux, en visant soigneusement la crête ondulée de la dune qui s'allumait sous l'effet des premiers rayons du soleil.

Nos deux arrières nous avaient rejoints ; ils étaient à ma hauteur et j'ai vu soudain Saïd qui s'effondrait, à côté de moi, d'un coup, comme une bûche sous le coup de hache implacable d'un forestier invisible…

son casque a roulé sur le sol ; il était tête nue et son visage exprimait une surprise étonnée, comme un gamin pris en faute. Je me suis penché sur lui ; il était conscient et m'a rassuré : « Une balle dans la cuisse… peux pas me lever, trop mal… tomber dans les pommes ! Continue, toubib, reviens après… c'est bien… moi coucher là… » J'ai saisi son fusil-mitrailleur, le chargeur était plein ; alors, sans attendre, j'ai participé au mouvement général, en tirant contre la dune sous une grêle de balles. Je ne sentais plus la douleur de mon bras esquinté… Les autres étaient encore debout, au pied du tas de sable, et ils ont lancé leurs premières grenades…

Dans la vallée, le bruit était assourdissant, les parois de grès stratifié amplifiaient le son des tirs, et des explosions, qui éclataient dans toutes les directions. Je tirais aussi avec l'arme de Saïd, maladroitement, un peu pour le principe… Mon plâtre ne facilitait pas la tâche. Je visais avec application les têtes qui dépassaient parfois de la ligne de crête ; puis je me suis agenouillé, épuisé, mon fusil inutile posé à plat sur le sol.

De toute manière, on ne voyait plus rien, sur la dune. Un nouveau tir de grenades a achevé de créer une parfaite confusion, le fond de la vallée disparaissait sous une brume grisâtre, soulignée d'éclairs rouge cerise. Des jets de sable fusaient dans tous les azimuts, telle une pluie d'orage et de grêle ; je ne voyais plus mes compagnons qui avaient dû atteindre leur objectif. Le lieutenant Kovacs avait réussi son coup… J'ai entendu encore quelques salves de fusil-mitrailleur et une explosion de grenade, isolée, mettant le point final à ce feu d'artifice improvisé qui manquait cependant quelque peu de couleur et de panache à mon goût ! À la faveur d'une éclaircie, dans ce rideau de flammes et de sable, j'ai aperçu Kovacs à plat ventre sur la pente, et ses deux autres hommes en train de recharger leurs armes. Ils n'avaient pas encore atteint le sommet, mais le silence a régné tout à coup sur la vallée et chacun est resté figé sur place. Mes oreilles

bourdonnaient ; j'étais toujours à genoux et j'ai soudain entendu une voix forte, *en français*, provenant de la position ennemie, au sommet de la dune ; une voix forte, habituée au commandement et qui ne m'était pas étrangère. La voix disait :

« *Faudrait voir à arrêter de nous balancer vos saloperies dans la figure. Mes hommes sont aveuglés ; un chien n'y reconnaîtrait plus son petit ! C'est le souk là-haut… On respire de la poussière, on étouffe, une vraie tempête de sable, bon Dieu, on sort d'en prendre ! Quel accueil…* »

Je me suis relevé, stupéfait… Les autres ont fait de même, visiblement interloqués, le doigt sur la gâchette. Je n'en croyais pas mes oreilles… et soudain j'ai vu une dizaine d'hommes, en tenue de camouflage, armés jusqu'aux dents, qui dévalaient la dune dans notre direction. Malgré son casque, j'ai reconnu l'homme de tête le commandant, grâce à sa haute taille : ainsi le capitaine Clairvaud avait réussi la jonction avec notre section, ou plutôt ce qui en restait. J'ai vu Kovacs qui serrait le capitaine dans ses bras… C'était émouvant, j'avais les larmes aux yeux. Dans cette partie perdue d'avance, Clairvaud et sa compagnie, notre « *joker* », avait réussi à nous retrouver. Contre toute attente ! Je n'avais pas pensé une seconde qu'il nous dénicherait dans ce labyrinthe pour souris de laboratoire, des souris épuisées, presque euthanasiées, crevant de soif et à bout de nerfs.

Deux gars sont venus vers moi. J'ai désigné le corps de Saïd, qui reposait à quelques mètres, abrité derrière un muret de galets, le long de la terrasse de l'oued ; je lui avais appliqué un pansement de fortune :

« Occupez-vous de lui… Appelez l'infirmier. Je suis le docteur Legoff… il a perdu pas mal de sang, mais la blessure est sans gravité. Merci les gars ! Sans vous…

— C'est tout naturel, toubib… On vous connaît. Et puis vous nous sortez de la routine : vous êtes, comme qui dirait, l'événement du

mois ; j’ai même vu votre portrait dans la cantine, le dernier « Paris-Match », à côté de la photo du Président. Vous avez foutu un sacré bordel dans le bataillon : on ne parle que de vous. C’est un honneur de vous serrer la main… Au fait, comment va le bras ?

— Ça peut aller, mais le plâtre commence à vieillir et ma main gauche est engourdie ; je suis mort de fatigue, mais je peux encore marcher.

— La chenillette est à une heure d’ici ; on a pu pénétrer par une brèche dans la falaise. Mais le sable nous a ralentis et il y a un sacré éboulement en amont : la vallée est coupée. On a entendu les détonations, alors, nous voilà ! Je n’ai jamais couru aussi vite, avec tout le barda. Le capitaine est un ancien marathonien : il nous en a mis plein la vue ! »

J’ai escaladé la dune et le capitaine Clairvaud, qui causait avec Kovacs, est venu à ma rencontre. Sur le côté, un tas de chiffons sanglants : les dissidents touareg qui nous avaient causé tant d’ennuis. Je les ai regardés avec indifférence : la mort ne me dérangeait plus. Même le corps de Martin, qui gisait encore là-bas, en aval, sur son lit de sable, n’avait réveillé aucune pitié en moi, alors que les gars de la section s’étaient longuement apitoyés sur son cadavre. Je m’en fichais… J’avais connu à nouveau la peur, pendant quelques instants, mais c’était une simple pulsion animale, un souvenir ancien, une réminiscence… Depuis Idélès, je me fichais de notre mort à tous et encore plus de la mienne propre. J’étais fatigué, épuisé, déçu… Dans le temps, je sauvais une vie et je ne voulais pas reconnaître qu’une dizaine d’autres êtres vivants passaient de vie à trépas, à quelques kilomètres de mon hôpital… Des hommes appartenant aux forces de la coalition avec des Talibans ou des civils innocents ; on ne savait pas bien ! Pourtant, j’avais l’impression de retenir le destin de certains de ces hommes, les blessés, qui étaient venus au nom de la violence, comme on leur avait appris à l’école militaire ou dans des camps

d'entraînement djihadistes, dépassés par leur propre agressivité… et qui allaient peut-être mourir ! J'ignorais les autres, en opération, car je ne pouvais rien pour eux ; je récoltais les morceaux, à leur retour… Cependant j'avais l'impression puérile de compenser des pertes, toutes ces « âmes mortes » qui nous quittaient journellement… de rétablir un équilibre ; je jouais alors un rôle de bon démiurge, d'humaniste, au service d'une humanité qui perdait son sang par tous les pores… Une imposture…

« Alors, Legoff, vous en faites une tête ! Content de vous revoir intact… » Je lui ai serré chaleureusement la main, mais le cœur n'y était pas. Clairvaud était comme les autres, un militaire sans passion, sans imagination, mais qui cherchait à faire au mieux son boulot. Il m'a paru un peu contrarié. « Ces types vous impressionnent ? Ils ne feront plus de mal à personne… Évidemment, ce n'est pas très glorieux, on les a eus par surprise… abattus par derrière, après avoir éliminé leurs guetteurs. Un jeu d'enfant… On n'a pas eu le choix, il fallait vous sortir de là ! C'est la première fois que j'abats un homme dans le dos ; je vous avoue que je ne suis pas très fier… »

— Vous avez bien fait, capitaine. Ces types ne valent rien. Une balle dans la tête, au mieux. Je l'aurais fait moi-même si j'avais pu. Comme les deux dans l'ambulance ; ils n'ont pas souffert… dommage, ils m'en ont fait baver, les cons… »

Clairvaud me dévisagea avec étonnement, comme s'il me voyait pour la première fois :

« Vous tenez un drôle de langage, docteur… je vous trouve bien amer… Ce sont nos ennemis, d'accord, mais il y a la manière… Dans l'armée…

— J'vous dis qu'ils peuvent pourrir ici et je ne lèverai pas le petit doigt pour leur venir en aide… D'ailleurs vous les avez crevés, pas vrai ? On peut aussi le faire avec des fleurs, si vous préférez… Des fleurs rouge sang, si possible, pour maintenir une harmonie dans ce

charnier coloré. À Idélès, ils avaient emballé les corps dans des draps blancs. Couleur de deuil… Peine perdue, des tâches de sang sont venues souiller les linceuls, malgré les efforts des habitants pour les effacer. Certains m'ont demandé de soigner leur gosse, vous comprenez capitaine ? De soigner des cadavres… Là, devant les ruines, au milieu de ces loques sanglantes, j'étais impuissant, coupable de mon impuissance… Étrange sensation : ces gens croyaient encore en moi, l'homme médecine, l'homme miraculeux, noyé au milieu des corps, avec une folle qui me criait sa haine et sa peine dans les oreilles… Mais je ne marche pas sur l'eau et je ne réveille pas les morts : ils partent tous avec un aller simple ! »

Le lieutenant Kovacs avait rejoint Clairvaud, suivi par quelques hommes, le visage enfariné, mangé par une barbe de plusieurs jours, et qui écoutaient mes propos. Ils ne disaient rien. Il n'y avait rien à dire, comme toujours, comme les autres fois et encore bien d'autres fois à venir. Le commandant a ordonné :

« Creusez un trou dans cette dune ; on va les enterrer ici… Cinq hommes et le brancard pour aller récupérer Martin. Le lieutenant Kovacs vous indiquera l'emplacement. On ramènera le corps ; nous devons penser à la famille ! »

Il ne fit aucun commentaire au sujet de ma tirade désespérée, mais il m'a paru triste et j'ai vu un visage d'homme sous le camouflage du casque. Il a simplement posé sa main sur mon épaule… Ensuite, avec le reste des hommes, il a commandé le retour. Saïd, pâle comme un mort, la cuisse bandée par l'infirmier du commando, était porté tant bien que mal par des collègues, assis sur deux fusils arrangés en croix. J'ai vérifié son état, avec les moyens du bord. Malgré sa sale mine, il paraissait transportable ; la tension et le pouls étaient dans la norme.

*

Le soleil était déjà haut dans le ciel et nous arrosait copieusement de ses rayons impitoyables, encore bien chauds pour la saison. Les murailles blanches, stratifiées, du Tassili, renvoyaient une chaleur lourde ; une odeur de pierre surchauffée dominait celle des corps en sueur progressant avec peine dans les couloirs étroits de l'ancienne gorge… Une fatigue générale s'était installée dans le groupe. Le beau temps était revenu, et une nouvelle sécheresse, catastrophique, s'annonçait sur le territoire sahélien. Le lieutenant Kovacs a remarqué : « Pas de pluie cet hiver… C'est mauvais pour tout le monde ! Les rebelles tiennent les puits, ils peuvent rançonner la population. Nos gars au Mali auront fort à faire… Et ce vent de sable, c'est de l'inédit… Ya plus de saisons ! »

Devant nous, le capitaine Clairvaud ordonna une halte : un éboulis imposant coupait le vallon. Une colonne de pierre s'était effondrée en travers de l'oued, tel un colosse abattu… Ici, dans ce cadre inhumain, la raison perdait tous ses repères. J'étais impressionné par ce spectacle mythique, au milieu de ce champ de décombres… L'image d'un désordre originel, avant la reprise en main définitive d'un dieu apollinien, ou d'Apollon en personne… On l'a deviné : j'étais épuisé, moralement et physiquement ; mon corps mutait… une nouvelle peau, avec les couleurs du désenchantement, se formait sur l'ancienne, plus sereine…

Je marchais comme un automate. J'ai dit au capitaine :

« … suis au bout du rouleau, Clairvaud… pourrai pas grimper là-dessus ! Faudra me donner un coup de main…

— Deux gars vont vous aider… Ce n'est pas la mer à boire. L'éboulis mesure une dizaine de mètres et se poursuit encore au-delà, sur cinquante mètres environ. Par contre, nous serons exposés en plein soleil… une sacrée cuite : il est bientôt treize heures. Faut y aller, la

chenillette est parquée à quelques centaines de mètres. La patrouille nous attend. Après, à Takhla, vous aurez la belle vie… de l'eau, de la bière en abondance… des filles… du vin…

— Vous nous faites marcher capitaine ?

— Bien sûr… C'est le but ! Quoi qu'il en soit, vous devez gravir ce putain d'éboulis… Pour les filles faudra encore un peu de patience : vous ferez la connaissance de notre infirmière, le sergent-major Julie Longchamp ; elle donne aussi la main au père François. Courageuse mais ce n'est pas un canon… elle a un sale caractère, mais elle vous remettra sur pied, Legoff. C'est une bonne auxiliaire. Nous avons déjà un blessé, sans compter nos éclopés… Ils ont besoin de vous… »

Curieusement, je me désintéressais de tous ces gens perdus au milieu de cette terre ingrate, indéchiffrable, des gens vivant hors du monde, et je n'avais aucune envie de les soigner. Comme on dit vulgairement j'en avais marre ! J'en étais resté à mes réflexions moroses du matin, tous ces gestes inutiles… Ces paysages glacés imperméables à la souffrance, usés par le soleil et le vent…

Tout en escaladant l'empilement désordonné de l'éboulement, j'ai pensé à Aïcha, ma belle déesse noire qui me prêtait son corps lisse et brillant, avec des creux et des bosses dont je parcourais les contours comme un topographe, annexant ce territoire sans frontières… Je tentais de le jalonner, ce territoire de chair promise, en vain. Il m'échappait à chaque tentative. Après l'amour, Aïcha riait. Elle semblait heureuse, détendue, mais je n'aimais pas ce rire superficiel qui me vexait. Je comprenais que notre relation n'était qu'une circonstance dans le grand chambardement de l'existence, mais je cherchais autre chose de plus essentiel...

J'avais besoin de recommencer, de remettre le couvert, de me retrouver dans le pays de l'éphémère, bordé d'amours mortes, pour tenter d'imprimer une trace plus longue, plus profonde… Pour tenter d'y rester, de planter ma tente et de contempler le soleil de notre

amour enfin satisfait, de nos désirs comblés, à l'image du rayonnement impérissable de l'astre du jour. Hélas, comme tous ceux de mon espèce, les romantiques, je retombais assommé, vidé, vaguement heureux, vaguement déçu, avec la voix d'Aïcha au-dessus de moi qui disait : « *C'était bien… on dort maintenant !* » Notre soleil était déjà menacé d'éclipse, assombri par la routine des jours, après plusieurs mois de cohabitation heureuse… Un soleil noir nous menaçait !

J'attendais une prochaine fois ; d'abord sortir de ce sépulcre de pierre… Mais y aurait-il une prochaine fois ? Ce paysage de marbre et les événements m'avaient englouti, digéré et rejeté comme un emballage inutile, vidé de toute substance de tous projets, hormis une vengeance incertaine. Aïcha n'était qu'une image… Je délirais…

Au sommet de l'éboulis, j'ai fait un malaise, et mes compagnons m'ont reçu dans leurs bras, comme un nourrisson. J'ai voulu parler, mais ma langue est restée collée contre mon palais desséché, râpeux comme un buvard de notaire… Un bloc instable s'est détaché soudain de la falaise meurtrie, éclatant en plusieurs morceaux, en face de nous…

De l'autre côté du ravin, dans l'ombre, j'ai vu sortir un vol de pigeons, effrayés par tout ce remue-ménage. Ils volaient lourdement au-dessus de nous, avec un bruit de soufflerie mal réglée. J'ai pensé aux drones… plus rien ne serait comme avant : à chaque mouvement dans le ciel, à chaque sifflement ou glissement d'aile dans l'air pur, je sentais comme une angoisse me saisir les entrailles… La mort venait du ciel, je le savais, maintenant, je l'avais déjà compris à Tamanrasset. Quelqu'un nous envoyait ses fléchettes et jouait avec nous, visant un peu au hasard, les yeux bandés, telle la statue de la justice qui refusait de contempler le monde et sa laideur tout en distribuant l'anathème…

Les pigeons ont soudain disparu derrière la ligne de crête, en direction du soleil. Ils n’étaient plus qu’un soupir au-dessus du grand silence des pierres. Un de mes porteurs a dit : « Comment font-ils pour survivre ? Il n’y a pas d’eau dans ce bon dieu de cimetière… ça pue la mort de partout… Regardez ces falaises, tous ces visages momifiés, gravés dans la montagne… La trace des anciens qui ont dû quitter leur ville, leur village aux mille ruelles, il y a des millénaires, laissant derrière eux les cadavres des vieux et des faibles… Toutes ces âmes qui nous contemplent et nous plaignent ! Je crois les entendre, écoutez toubib…

— Je les entends Joubert, je les entends comme vous… Ce massif est plein d’histoire et nous ne faisons que passer ! Nous devons avancer, nous sommes encore en danger. Nous sommes des nomades, Joubert, il faut avancer. Cette terre n’est pas pour nous… il y a erreur sur la personne. Peut-être un jour… peut-être que d’autres après nous… »

Ce sont les dernières paroles que j’ai prononcées, lointaines, avant de sombrer dans le noir. La fatigue et la chaleur avaient eu raison de mes dernières forces. J’ai pensé, dans un ultime sursaut de conscience, que j’irai rejoindre dans leurs tombes tous ces gens de couleur et qu’ils m’accueilleraient comme un ami, comme un des leurs…

Deuxième partie

« *Il est donc important de comprendre que notre approche à un problème quel qu'il soit* ***doit être négative****, parce qu'une approche positive n'est* ***qu'imitation****. Et pour comprendre cette structure sociale qui s'écroule, nous devons l'aborder négativement, et non à travers un système, qu'il soit de gauche ou de droite… cette façon négative de penser est la plus haute forme de l'entendement, la seule qui résoudra les nombreuses difficultés de notre existence…* »

Krishnamurti « *De la connaissance de soi* » exposés (1948-1950)

Chapitre Premier
Takhla

Un son étrange, répétitif, monotone, m'a sorti de mon état d'inconscience, proche du coma. Le son d'une voix qui ressemblait à une plainte et qui n'avait rien d'humain. Après quelques secondes, j'ai reconnu le chant du muezzin, avec ses appels gutturaux, ses fins de phrases abruptes, qui tombent comme la lame du bourreau sur le cou de l'infidèle, de l'incroyant, tel un couperet… Je devais être dans un douar, sorti de cet enfer chauffé à blanc : le Tassili, vaincu par la ténacité et le courage des hommes de Clairvaud. J'avais la bouche pâteuse, comme après une cuite magistrale. Mon instinct et surtout mon expérience de médecin m'ont averti que j'avais été drogué, probablement de la morphine ou un quelconque analgésique, pour faciliter mon transport de grand blessé… En réalité, j'étais plutôt en bonne santé et mon bras, muni d'un plâtre tout neuf, ne me faisait plus de misères. J'en ai déduit que l'infirmière de la compagnie, Mlle Longchamp, était passée pendant mon sommeil… J'avais hâte de la rencontrer, mais elle n'avait pas très bonne réputation, malgré un travail très professionnel… J'étais faible comme un nouveau-né : je manquais de vitamines et de repos, c'était tout, c'était évident et plutôt rassurant pour un ancien condamné à mort, déshydraté de surcroît !

À la fin de la prière, j'ai ouvert tout grand mes deux yeux, et j'ai contemplé le plafond fait de poutres grossières et de planches mal équarries, éclairé par la lumière vacillante d'une lampe tempête ; spectacle commun et apaisant : on était enfin sortis de ces cités ruinées, inhospitalières et grandioses, les massifs du Sud algérien, qui servaient de toile de fond à mon existence d'avant... J'étais enfin dans

une habitation convenable, sur un lit de camp relativement confortable et des gens s'occupaient de moi !

Le silence est retombé sur l'oasis. J'avais entendu la prière du soir… mais de quel soir ? Il faudrait que je me renseigne auprès de mes anges gardiens ! Quant au lieu, j'ai supposé qu'il s'agissait de l'oasis de Takhla, la base éloignée du capitaine Clairvaud et de ses légionnaires, mes camarades, au fin fond du désert libyen, au bout du monde, au bord de nulle part… Mais il me manquait encore quelques repères et j'ai fait un gros effort de réflexion pendant plusieurs secondes.

Et puis tout est remonté rapidement à la surface, ma mémoire s'est ouverte comme un fruit trop mûr, et une partie de son contenu m'a assailli : des images nettes, comme celles qui surprennent le plongeur en apnée surgissant des profondeurs, retrouvant la surface lisse et diaphane de la mer bordée par le relief d'un rivage familier. Surtout les dernières images : j'ai revu l'éboulis, les pigeons et leur vol maladroit en direction du soleil qui pesait sur nos têtes, les deux gars qui m'avaient récupéré lorsque je suis tombé dans l'inconscience… l'un d'eux s'appelait Joubert… Oui, c'était cela : Joubert ! Et il commençait lui aussi à délirer. Mais la chenillette n'était plus très loin et notre sauvetage n'était qu'une question d'heures, d'une petite heure selon Clairvaud… Il fallait traverser ce pierrier cyclopéen, sous une forte chaleur inhabituelle pour la saison ; un éboulis, un chaos, symbole de l'érosion implacable d'un monde en voie de disparition, de l'usure d'une face périmée de notre globe et qui, plus concrètement, entravait sérieusement notre progression.

La porte de la pièce s'est ouverte à la volée et le capitaine Clairvaud, tête nue, en chemise, est entré, suivi d'un secrétaire muni d'un ordinateur portable et d'une serviette remplie de documents. Je les ai regardés, un peu ahuris, et j'ai tout de suite demandé :

« Quelle heure est-il, capitaine ? J'ai l'impression d'avoir manqué quelque chose… C'était la prière du soir, pas vrai ?

— Exact, major Legoff et heureux de vous revoir de retour parmi nous ! Il me tendit la main et le jeune, qui jouait le rôle de secrétaire, un peu embarrassé, me fit un signe amical de la tête. Clairvaud continua et sa voix chaude, joviale, remplit la chambre : « Vous êtes un témoin majeur dans toute cette histoire et je suis obligé de vous poser quelques questions, avant de vous laisser retourner à vos rêves favoris… et surtout avant de déguster l'ordinaire de la cantine : vous allez devoir vous remplumer un peu ! Buvez un verre de jus d'orange, vous en aurez besoin… Il y a urgence et il en va de la vie de vos amis. Justement, je pensais à cette jeune femme qui vous servait d'infirmière et de compagne à Idélès. Nous avons perdu sa trace à Alger, mais c'est elle qui nous a avertis de votre situation désespérée, par le biais de l'ambassade… Vous lui devez une fière chandelle ! Elle a pris de gros risques et ils vont lui faire payer le prix fort, je le crains…

— Je suis au courant, Carozzi m'a déjà mis au parfum… cette dame est un agent double, comme dans les livres de Fleming… Mais je ne sais plus que penser, dis-je d'une voix désenchantée. Aïcha était une amie, une amante avec tout ce qui va avec…

J'étais sincère ; la perte d'Aïcha était un rude coup pour moi ; nous avions partagé beaucoup d'émotions ensemble sur cette terre stérile qui réunit les humains dans un réflexe solidaire. Un réflexe indispensable pour affronter la beauté et les pièges déconcertants de ce monde minéral, étranger à l'homme, de cette croûte usée et rugueuse comme la surface d'un pain de campagne…

— Vous êtes un verni, docteur Legoff, ne jugez pas trop vite ! Nos renseignements sont très élogieux à son sujet, répondit-il. Vous la retrouverez tôt ou tard, on fera ce qu'on peut pour la protéger ; lorsque nous l'aurons localisée… Mais parlons des événements qui vous concernent directement. Ils sont très pressés au QG de l'opération

Serval et en métropole, aux Affaires étrangères. Votre histoire complique une situation déjà bien embrouillée ! À cause de toute cette publicité autour du massacre, votre implication dans cet attentat… Certains journaux vous traînent dans la boue et nous avec ; vous faites figure de traître à la patrie alors que nos soldats progressent au Mali… Tout cela sonne faux, et je ne m’y retrouve plus… On recherche aussi votre chauffeur, Ahmed. Bref, je dois répondre pour vous dès ce soir sur ces différents points ! Bien sûr je ne doute pas de votre probité, on se connaît depuis l’Afghanistan et…

— Vous êtes trop bon capitaine ! Dans cette affaire, je suis la première victime… Je n’aurais jamais dû accepter ce poste officieux d’observateur, d’espion infiltré pour parler franc… dis-je, avec un peu d’indignation dans la voix. De toute manière les djihadistes ont déjà passé la frontière, une vraie passoire ! Ils sont en train de faire la jonction avec les troupes d’Al Qaïda au Maghreb. Ils reviendront, avec les rebelles Touareg. C’est une évidence… Et ces deux types, dans le bordj ne sont pas bien méchants… Quant au troisième, le blessé…

— Justement, on va y arriver, dit-il. Mais avant, j’aimerais que vous repreniez tout depuis le début, les causes du massacre selon vos informations etc. : après on vous laissera tranquille. Demain est un autre jour ! »

Il m’en coûtait, mais j’ai rembobiné le film des événements, pour le capitaine, et j’ai repassé la pellicule depuis ce jour funeste, ce jour où le feu du ciel nous est tombé sur la tête. Je n’ai rien omis, y compris ma captivité dans le fort de Tamanrasset, mes contacts avec Aïcha et les autres. Je lui ai fait comprendre qu’on nageait dans le mensonge, un mensonge d’État ; quelque chose se tramait à Alger en l’absence du président Bouteflika. Et j’ai aussi insisté sur l’impression étrange dégagée par l’homme au chapeau, l’homme de la « Gestapo » ; ce visage livide portant les signes de la mort, cette

morgue et cet aplomb que donnent la puissance et les privilèges, des caractéristiques que l'on rencontre rarement chez un citoyen « normal », sans reproches. Il a acquiescé à cet instant de ma confession, sans dire un mot. J'ai continué jusqu'à la fin, jusqu'à notre escalade dans l'éboulis géant, avant la délivrance, puis le trou noir... Le secrétaire, rivé sur l'écran de son ordinateur, avait tout noté, soigneusement, et paraissait satisfait. Clairvaud l'a congédié, puis il s'est tourné vers moi :

« Pour le retour, on vous a mis à l'arrière d'un camion bâché, il n'y avait pas assez de place dans les voitures… Bon, alors à moi, je vais probablement vous surprendre et lever quelques-unes de vos interrogations. Je serai bref… Permettez que j'allume une cigarette ? Je n'y voyais aucun inconvénient, j'étais moi-même fumeur à temps partiel.

« Merci docteur, je vous rassure, commença-t-il : je suis aussi un petit fumeur. Revenons à Idélès et parlons un peu de ce troisième homme qui intrigue beaucoup de monde. C'est le pivot de l'histoire mais vous ne pouviez pas le savoir… »

J'étais tout ouïe : adolescent j'adorais les intrigues avant de connaître le vrai visage du monde. Depuis la fenêtre ouverte, sans barreaux celle-là, j'entendais les bruits et les mouvements de l'oasis qui se préparait au sommeil. Un petit vent frais est entré subitement dans la pièce, faisant vaciller la flamme de la lampe. Une odeur lourde de mimosa, a parfumé un instant l'espace autour de nous deux, créant une sorte d'intimité. J'entendais le bruit léger, réconfortant, d'une source qui apportait la vie aux rares habitants de ce lieu désolé… « *Amman iman** », c'était le leitmotiv de notre guide, lors de nos randonnées avec Aïcha. Une banalité, mais pas pour un saharien : l'eau c'est plus que la vie… un don de la nature, un miracle dans ce continent déshérité, raboté par le vent de sable, cette vieille croûte usée jusqu'à la corde…

Clairvaud fouillait dans ses notes, puis il reprit d'une voix nerveuse :

« Bien sûr, vous ne pouviez pas savoir, mais vous manquez parfois de jugeote, mon cher Legoff. Nos services se sont renseignés sur l'identité de ce troisième homme, un homme recherché. Ils ont obtenu des infos d'un pays tiers (on en reparlera) et il se trouve que votre blessé est un Iranien, un type dangereux, un terroriste international, pour faire court.

J'ai haussé les épaules et j'ai répondu :

— On est en plein lieu commun, capitaine. Ici tout le monde est « terroriste », c'est une profession très répandue, parfois lucrative. Les Occidentaux paient toujours la rançon des otages, c'est bien connu, je l'ai lu dans la presse. Pour les gens d'ici, certains nous classent comme armée occupante… À l'image d'Israël ! Les terroristes, c'est nous, vous le savez bien ! Et des voix se sont élevées contre l'intervention française au Mali. L'Afrique aux africains, surtout le sous-sol, le pétrole, l'uranium… c'est leur discours… on peut les comprendre. Les affreux, c'est nous et les islamistes… En particulier quand les gars perdent la tête en tirant sur tout et n'importe quoi ! Alors votre Iranien… Moi je soigne les gens, capitaine ! C'est à vous de les exécuter ensuite, s'ils le méritent…

— Écoutez, Legoff, je passe sur votre esprit caustique, répondit Clairvaud ; on n'est pas en train de résumer un essai littéraire sur le colonialisme ou de refaire le monde. Nous sommes des légionnaires au service de la France, on ne pense plus, point final ! On ne discute pas les ordres venus d'en-haut, c'est bien clair ? Nom de Dieu, Legoff, vous avez signé, non ? Comme nous tous…

… Ce type : Youssef ben Youssef était un second de Ben Laden, rien que ça… D'accord ? Avec ses petits copains, il prend la relève et fait la nique aux Américains. Il est traqué par la coalition et se déplace d'un continent à l'autre !

— Très bien, vous avez certainement raison, capitaine; je me suis laissé emporter. Après tout ce sont ces types qui abiment nos soldats. Dans un sens, ils donnent un but à ma vocation de chirurgien combattant : réparer leurs dégâts ! Ça m'évite de trop penser…

— Vous êtes incorrigible, docteur… je devrais vous mettre aux arrêts, mais vous avez la hiérarchie pour vous… comme l'aumônier qui me fait des misères à longueur de journée ; pensez donc : un simple capitaine qui met un major aux fers… Ce serait le monde à l'envers ! Et de toute manière mes hommes ont besoin de vous, avec deux blessés sérieux… Bref, en parlant de dégâts, et tout cynisme mis à part, votre homme, l'Iranien, est un champion en la matière. Et c'est là qu'intervient un nouvel acteur, un pays en sursis pour certains : Israël ! On les a toujours dans les pattes ceux-là… À la suite de la construction du mur, Youssef a organisé un attentat sanglant dans une discothèque de Tel-Aviv, un coup de maître, une seule bombe : trente-cinq tués, dont des femmes et des enfants, qui accompagnaient leurs parents… Histoire de montrer aux Juifs que leur mur est une stupidité, ce dont personne ne doute d'ailleurs ! Ils venaient aussi prendre l'air de la Méditerranée, ces malheureux, des touristes, des familles…. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Je dis qu'il y a une sacrée ressemblance avec le massacre d'Idélès et que le monde est définitivement con, irrécupérable en l'état… ! Un monde de brutes assoiffées de sang… des brutes qui se prennent pour des héros mythologiques, au service d'un démiurge aveugle et sadique, la « *charia* » pour tous, comme alibi aux pulsions profondes ; un outil efficace, comme l'inquisition et les jésuites par le passé. On est en plein délire organisé… Faire régner la Terreur pour s'imposer. L'Occident a pratiqué la méthode pendant des siècles, avec succès, même lors de ses grandes révolutions ! Voilà ce que je dis, capitaine… »

Je m'étais assis dans mon lit et je levais les bras au ciel, en faisant des moulinets dans l'air tiède de la pièce.

« Et c'est toujours les mêmes qui morflent… Et les États s'en lavent les mains. Et c'est pour ça que vous devez ménager notre aumônier : c'est le seul qui y voit clair et qui nous prépare un monde meilleur où on ne tire que des balles en caoutchouc, où le vin coule à flot et où les nymphettes sont disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Là-haut, plus de Bible — un texte basique, à l'usage des bédouins, des érudits et des anthropologues ; trop d'anathèmes, de lapidation etc. dans ce pamphlet — mais le Kamasoutra traduit dans toutes les langues, avec des gravures en couleur… D'ailleurs les gravures parlent d'elles-mêmes… ils auraient pu se passer des frais de traduction… »

J'étais lancé ; j'aimais bien le capitaine Clairvaud, un ancien instituteur déçu par la vie et ses élèves, des ados tournés vers la consommation… une jeunesse boutonneuse et redoutable, des cerveaux creux, des immatures prêts à dégainer leur portable pour filmer une scène de cul ou de violence… On restait encore dans la norme ; mais là, avec mes ennuis, j'en avais assez. Je ne voyais pas ce qu'Israël et ses malheurs programmés, ses provocations, venaient faire dans cette histoire. Et pourquoi ils voulaient me faire porter le chapeau. Comme tout le monde, je savais que les différents gouvernements du peuple élu (de droite plus ou moins extrême) et le Likoud rêvaient de mettre les Palestiniens à la mer, sans armes ni bagages. Ce n'était un secret pour personne et le sionisme faisait beaucoup de mal au pays, avec l'extension des colonies etc. J'ai toujours prétendu que l'État d'Israël (ancien allié du Hamas), par sa politique expansionniste dépassée, avait fabriqué lui-même les mouvements terroristes qui sévissaient dans les grandes villes ! On ne peut pas vivre éternellement humilié, sous la botte d'un occupant sans scrupules ! Mais l'État hébreu était loin et les problèmes de territoire ou de confession liés à la présence des fils d'Israël en Palestine ne me concernaient pas. Des problèmes partagés avec ses voisins, insolubles,

à moins d'un éclair nucléaire qui mettrait tout le monde d'accord et sur les genoux…

Je l'ai dit à Clairvaud, qui paraissait vaguement ahuri de ma réaction ; j'ai ajouté, pour le rassurer sur mon état mental :

« On est un peu hors sujet, commandant ; veuillez m'excuser encore une fois… probablement la morphine, allez savoir ! Je vais essayer de me dominer… Je vous écoute !

— J'ai presque terminé, répondit-il. Curieusement, vous n'êtes peut-être pas si loin de nos préoccupations, avec vos délires…. Bon, j'ai gardé la dernière nouvelle pour la bonne bouche ; vous êtes un fin gastronome avec un sacré coup de fourchette, on le dit dans la compagnie… Cette info vous surprendra… ou peut-être pas !

— J'en jugerai par moi-même, allez-y, videz votre sac !

— Vous vous rappelez le type qui accompagnait le colonel Boudjeda, celui qui vous a impressionné dans votre prison improvisée du bordj de Tamanrasset…

— Oui, la tête de mort au chapeau… une caricature pareille ça ne s'oublie pas…

— Vous avez intérêt : c'est un des meilleurs agents du Mossad, né en Algérie où toute sa famille a d'ailleurs vécu, sous la colonie et même avant ! Il fait partie du paysage et il a réussi à infiltrer le Ministère des Affaires étrangères à Alger, il y a quelques années. Il s'est placé dans l'intimité de certains membres du gouvernement, dont le colonel en question… d'après nos renseignements, il l'a acheté, mais certains généraux ne sont pas dupes et laissent courir… Nous ne savons pas pourquoi ! L'Algérie est pauvre, malgré ses hydrocarbures. L'argent des colonels finit chez nous ou en Suisse, une destination somme toute normale. Ça explique les pénuries de pommes de terre sur les marchés ! Les Algériens sont des imbéciles ; pourtant j'aime ce pays… Mais ils sont naïfs et corrompus… surtout corrompus, et c'est là leur faiblesse. Les Israéliens le savent bien, leurs services jouent là-dessus, ils sont partout ; ils font de la prévention ! On les

retrouve même en Amérique latine pour punir leurs anciens bourreaux, mais là on ne leur donnera pas tort !

— Jusque-là, on est d'accord, dis-je, en opinant du chef… Mais parlez-moi de ce personnage, il m'impressionne, ce visage de marbre… le Mossad, rien que pour moi, c'est un honneur. Israël, Tsahal, la meilleure armée du monde… et un service de renseignements de premier choix ! On croit rêver !

— C'est un cauchemar, Legoff… Un vrai cauchemar, pas un rêve, reprit Clairvaud ! Les Israéliens nous cachent quelque chose ; à Paris, c'est la ronde des diplomates… le gouvernement a peur d'être impliqué dans un scandale qui nous fâcherait avec Alger… le champagne coule à flots pour faire passer la pilule, les petits fours… On parle quand même contrats mais à demi-mot… Nous, ici, on n'y comprend rien. Sauf que j'ai une petite idée que je vous livrerai demain, après les soins tant attendus à nos blessés…

Clairvaud changea de ton ; son visage s'assombrit : « Saïd est dans le coma, il doit être évacué. On attend votre avis. Quant au pauvre Thibaud, blessé au torse, il a failli y passer ! Il délire, il nous parle de ses économies… On lui a dit que son coffre avait été ouvert. Une blague, mais il a failli y rester : pour lui l'argent et la notoriété, c'est la vie… Je n'aime pas cette mentalité ; je le ferai déplacer, c'est un mauvais exemple pour les hommes…

— Désolé, mais je ne regretterai pas le bonhomme. Un sale type, le sergent, narcissique et irrécupérable ; il va vieillir con, comme tout le monde le pense… mais je soigne même les terroristes, alors… J'étais très remonté contre le sergent Thibaud qui négligeait et humiliait ses hommes. Clairvaud éluda la remarque et écrasa sa cigarette, à peine consumée, dans un cendrier en terre, en signe d'impatience.

— J'en reviens à votre acteur préféré, l'homme déguisé en commissaire politique, au visage figé. Il vous a fait une sale impression… rien d'étonnant : ce n'est pas son vrai visage. Le Mossad

utilise toutes les techniques modernes du grimage et ce monsieur (appelons le Salomon, pour lui rendre un hommage royal) change de visage comme de chemise. Les renseignements m'ont dit qu'ils possédaient un album entier le concernant... Un vrai caméléon… Un sioniste de la première heure… Il a aussi joué un rôle dans le cadre de l'affaire du nucléaire israélien, les fuites du « secret défense » autour du réacteur de Dimona, dans le Néguev. Il a participé à l'arrestation de l'espion Mordechai à Rome… Des petits cachottiers, les Israéliens, avec leurs têtes nucléaires ; mais je m'égare… je perds la mienne de tête !

— Je sais, ils sont capables de tout, répondis-je ; le roi David, le Temple de Salomon et maintenant Netanyahou ! Et ils sont sur mes traces ? C'est risible, je n'approuve pas leur politique mais je n'ai rien contre eux… Ma mère se retournerait dans sa tombe, elle qui vivait à Jérusalem, entourée de rabbins… Des corbeaux qui profitaient de sa crédulité !

— N'oubliez pas, major Legoff, ces gens frappent partout… Ils ont Dieu à leurs côtés et ils sont les premiers fabricants de drones… Vous ne pouvez pas en dire autant ! Je ne parle pas des drones, bien sûr…

— C'est juste, j'en toucherai deux mots au père François…

— Ils font la guerre sans la déclarer… Pour régler leurs comptes. Une nouveauté dans l'Histoire et vous avez été aux avant-postes ! Bien sûr, ils sont sous la pression du Hamas, leurs anciens alliés, et des pays du golfe et poussés au Parlement par les religieux, des intégristes incontrôlables, comme en Iran… Pourtant minoritaires. Ils font le « *djihad* » à leur façon !

— Vous avez des preuves ?**...** Je n'ai rien à voir avec ces gens, ils me sont indifférents, malgré mes origines juives par ma mère, très pratiquante ; je viens de vous le dire. C'est arrivé après la mort de mon père. J'ai aussi plusieurs amis juifs, des anciens de la fac et aussi des collègues, dans le bataillon. Des types qui fuient ce régime

« démocratique » et théocratique, manipulateur, basé sur la peur de l'autre, la méfiance… Un vieux cliché qui fonctionne toujours, depuis la nuit des temps. « *La foi qui nécessairement suscite la violence !* » Le judaïsme est à l'origine de tous nos malheurs et les autres religions monothéistes ont suivi… Voilà comment je vois les choses, à côté de ma table d'opération. Alors je répare, je recouds, j'ampute, je console…

— C'est un peu court comme raisonnement non ? Vous lisez trop Legoff… Des livres pas recommandables… Ça vous perdra ! Contentez-vous du règlement de service !

— Dites-le à Krisnamurti, la phrase est de lui… les derniers siècles lui ont donné raison et le nôtre emboîte le pas aux siècles précédents. La religion est aussi un vilain prétexte pour agrandir son jardin… Mais la foi sincère, désintéressée est encore plus dangereuse par le vide intellectuel et le fanatisme qu'elle implique… Je sortais mon érudition, c'était le moment ou jamais et je taquinais un peu ce bon vieux Clairvaud, la tête dans le sable…

— Tout cela ne constitue pas la preuve d'une action militaire volontaire sur votre hôpital ! Ce serait monstrueux ! Ils sont après vous, c'est certain, à la suite de cet échec et ce qui ressemble à une terrible bavure. Mais la raison reste floue… pour l'instant ! J'attends du nouveau pour demain.

J'ai insisté, en martelant toujours le même message :

« Mais ce sont des monstres, Clairvaud… des monstres en uniforme bien repassé, qui massacrent des gosses, des familles… Que pensez-vous de la situation de témoin sur une scène de crime, Clairvaud ? C'est exactement mon cas et celui d'Ahmed. Logiquement, on fait disparaître les témoins gênants, pas vrai ? Je l'ai compris pendant l'interrogatoire avec l'homme du Mossad… peu m'importe, ces gens sont des canailles intéressées, ou ambitieuses, des nationalistes à têtes de serpents, des Gorgones… » Je devenais lyrique

et j'appelais la mythologie à mon secours. Je mimais le mouvement onduleux du corps du reptile avec ma main valide.

— Belle image… mais nous ne sommes pas devant la scène d'un théâtre antique… bien que tous ces destins tragiques m'interpellent ! Là-dessus, je vous laisse ; votre repas attend devant la porte. Demain on tirera tout cela au clair…

— Alors à demain, capitaine, et merci pour la visite. J'aime votre conversation… »

Après le repas et un bon verre de vin sucré, je me suis installé pour dormir. Mais le sommeil ne venait pas… Je songeais à cet Iranien, blessé par balle, un dangereux terroriste. Il n'avait pas desserré les dents. Un dur de toute évidence. Il avait disparu le lendemain, pendant la nuit… Je l'avais pourtant trouvé banal, habillé en bédouin, à peine voilé, mais il ne quittait jamais son arme. Les deux autres, que je surveillais discrètement depuis plusieurs mois, avaient changé d'attitude : ils paraissaient soumis, respectueux et même effrayés. Tout cela allait dans le sens de la théorie de Clairvaud. La théorie du complot. Il avait certainement raison, ce type était l'ennemi d'Israël et des Arabes sunnites, trop modérés. Il n'était donc pas étonnant que Tsahal cherche à le déloger et à l'éliminer, même en territoire étranger, contre toutes les règles de la guerre… Ils n'en étaient pas à leur coup d'essai !

Le terrorisme d'État existe en Israël. On peut le définir comme une transgression sans vergogne des règles internationales, en matière de conflits, d'armement et de frontières. C'est un infirmier juif, qui avait fui Tsahal et la répression israélienne, contre ses propres citoyens opposants, qui m'avait dit, il y a quelques années, avant notre engagement en Afghanistan : « *J'ai participé au nettoyage d'un village palestinien : tous ces civils le feu au derrière, la mort dans l'âme, poussés sans ménagement par les bulldozers et les soldats dans*

le maquis, sans espoir de relogement, leur vie brisée. Il y a eu des coups de feu, des morts. Ensuite les colons sont arrivés, arrogants et armés, comme tous les colons, sûrs de leur bon droit, la Thora et le Talmud comme acte de propriété… Mon pauvre Lucien, il faut voir ça… J'ai eu honte, la honte de ma vie, la honte d'être né Juif et de voir souffrir des gens comme nos parents ont souffert sous le régime nazi !

« *C'est insoutenable et ma vie a basculé. Beaucoup de jeunes juifs comme moi ont manifesté, mais on les a fait taire. Le peuple juif a peur, il a toujours eu peur… c'est ça notre malédiction : on n'a pas su se faire aimer du reste du monde… Même les Américains en ont assez ; ils paient mais l'intransigeance du gouvernement ne résout rien !*

Il m'avait impressionné, ce jeune homme, plein de qualités ; à l'époque j'imaginais que ce peuple qui avait tellement souffert dans sa chair et dans l'âme de ses coreligionnaires serait ouvert au dialogue, même si la première réaction des Arabes avait été une réaction de rejet, avec les différentes guerres que l'on sait. J'avais pensé que l'État hébreu trouverait un compromis avec Arafat, malheureusement dépassé lui aussi par ses propres troupes et le Hamas. Les Américains y travaillaient ; peine perdue. À l'époque, les deux belligérants pouvaient être qualifiés de « terroristes » au sens large (pour faire simple). Il y avait match nul et le temps des compromis et de l'entente était déjà dépassé. Je n'avais rien compris ; j'espérais une paix raisonnable en pensant à ma mère, qui s'accrochait au mythe de la Terre promise, à mes amis juifs engagés à mes côtés dans la Légion étrangère…

Mais le fanatisme insiste toujours ; il ne connaît ni trêve ni raison ; la raison, une invention occidentale (socratique) bien mal appliquée, même chez nous ! Un jour, Ahmed, pourtant un esprit pacifique, m'avait dit : « *On ne peut rien faire de bon, chef, avec les juifs… Ils*

veulent balancer les Palestiniens à la mer, prendre les terres, l'eau, tout… c'est comme le sergent Thibaud : y veut tout pour lui, rien pour les autres. Allah les punira ; il n'aime pas les égoïstes… » Malheureusement, ceux de l'autre côté, les musulmans extrémistes, tenaient le même raisonnement, le même discours. J'ai travaillé quelque temps dans le sultanat d'Oman, avant mon engagement, pour équiper un bloc opératoire à Mascate. Ici la population est catégorique, comme en Iran : il faut éradiquer Israël, passer le pays à la moulinette ou au détergent et reconstruire un État palestinien unique. Cette fois c'était au tour des juifs de prendre la mer, de ramer dans la grande bleue, en direction de nulle part…

*

Le lendemain, je me suis réveillé frais et dispos. J'ai même fait l'effort de me raser, après le déjeuner, en évitant de salir mon plâtre tout neuf. Mon bras gauche ne me faisait plus souffrir et j'étais, dans l'ensemble, prêt à reprendre du service. J'ai agité ma main ; mes doigts répondaient, à peine engourdis Je m'attendais aussi à recevoir des nouvelles... Quoi qu'il en soit, devant le miroir fêlé, je me suis juré d'aller jusqu'au bout. Mon double un peu pâle, dans le miroir, a approuvé et j'ai compris que nous serions d'accord tous les deux, quel que soit l'avis de ma hiérarchie… Je l'ai dit plus haut dans cette chronique : je me sentais à mon tour devenu déraisonnable, au-delà et au-dessus des lois. Je ne me reconnaissais plus dans ma nouvelle peau, mais je m'y sentais bien. Il suffisait d'imiter nos dirigeants, les financiers et tous les prédicateurs de la planète qui vivaient de la tonte saisonnière de leurs frères inférieurs. Je me suis rappelé que Calvin parlait « *d'idiots* » ou de gens « *simples* » dans ses textes polémiques. Je les avais lus, par curiosité, ces textes peu recommandables, parfois

injurieux pour l'espèce humaine ; le père François me les avait procurés : il possédait une bibliothèque bien fournie qu'il traînait avec lui, au gré des conflits, dans une malle, comme la mienne. Parfois on rivalisait d'érudition.

Je n'étais plus un mouton : je m'étais transformé en rapace avide de déchirer de la chair fraîche. J'ouvrais des corps depuis des années, je coupais des membres pour sauver des gens qui n'avaient pas demandé à venir au monde, qui s'étaient fourvoyés. Maintenant j'allais m'occuper de personnes, politiquement correctes et conscientes de leur importance, et de leurs actions… et qui portaient la guerre à distance… J'en ferais de la chair à saucisse, des individus démembrés hurlant de souffrance sous mon bistouri… Je me délecterai des restes sanglants de ces personnes raisonnables, bien dans leur peau, au-dessus de tous soupçons… Des marchands de guerre, des stratèges, des techniciens qui forgeaient les armes de demain pour des états voyous. Je rêvais d'une chirurgie répressive, de tortures raffinées à l'usage de ces personnes cultivées qui ne fréquentaient que des cercles privés, opaques et agréés…

Évidemment, mon action ne serait que ponctuelle… je devrais dire notre action : nous étions trois avec Aïcha et Ahmed. Ils n'avaient rien à perdre, la vie leur avait déjà tout enlevé ! Restait à définir la cible… Je sentais que ce jour lumineux, sous le soleil de Takhla, allait me révéler le fond du problème, tout en me justifiant et me traçant la route à suivre… Mon but était dérisoire, bien sûr, mais je ne pouvais agir de manière globale. Qui le pouvait ? Ce serait une goutte d'eau dans un océan d'iniquité… Mais une goutte sanglante et qui ferait tache…

J'ai reçu la visite de Mlle Longchamp, une dame sans âge, la moustache mal rasée, peu aimable mais efficace. Elle a pris ma température, arrangé mon lit, et m'a conseillé de me ménager : « Votre problème est dans la tête docteur Legoff… Après ces événements, tout ce chahut, vous risquez une bonne dépression ! Vous

pouvez vous lever… un peu de mouvement vous fera du bien. D'ailleurs on vous attend au dispensaire de la compagnie » Tout cela sur un ton qui se voulait maternel…

Je me suis dirigé, souriant, léger et serein en direction de la tente-hôpital, située au pied de la falaise qui surplombait l'oasis. Le « bordj » était derrière moi, imposant, rouge sous la lumière du soleil qui léchait déjà le haut des remparts. La source, canalisée pour irriguer les jardins du village, coulait à mes pieds. J'ai trempé une main fiévreuse dans l'eau glacée et limpide… J'avais l'impression d'avoir retrouvé une amie ou une alliée, à cause de sa pureté ; comme ce ruisseau, mon âme était pure. J'accomplirai le pire avec le sentiment de continuer une action salvatrice, comme je l'avais fait jusqu'à aujourd'hui, avec la bénédiction des hommes…

À l'entrée de la tente, j'ai croisé le lieutenant Kovacs qui paraissait songeur. Il m'a salué sans rien perdre de sa gravité naturelle.

« Content de vous voir debout, Legoff ! Je suis inquiet au sujet de Saïd. La fièvre est élevée et il délire. La balle est encore dans la cuisse, il souffre le martyre, malgré la morphine…

— Je vais l'opérer sur le champ, lieutenant… nous avons trop attendu ; les circonstances sont contre nous… Ensuite, il faudra l'évacuer par le prochain vol. Voyez ça avec le capitaine. Je crains la septicémie. Envoyez-moi de l'aide, l'infirmière et le Père François. Il ne sera pas de trop…

— D'accord, toubib ; il faut faire « *fissa* ». Il faudra aussi nous débarrasser du sergent Thibaud, il est insupportable ; il se croit déjà au chapitre de la mort et il veut mobiliser tout le personnel. Il est inquiet pour son argent, ses « biens » comme il dit, un rapiat de première. Il ne fait confiance à personne, et il a peur que ses hommes profitent de son état pour le dépouiller. Faut dire qu'il leur en a fait voir ! Il a entendu Joubert qui disait : « *On va le dévaliser, Raymon Thibaud ce*

vieux con ; quand il se réveillera, il sera nu comme un ver… l'humiliation fonctionne à double sens. Il ne peut rien contre nous etc. » Heureusement pour Joubert, il n'y avait pas de témoins. Thibaud n'a que ce qu'il mérite : je l'ai repris plusieurs fois, il ne connaît pas les hommes, sa gestion est lamentable. Le capitaine a pondu un rapport sur lui ; il finira en conseil de guerre, ou radié définitivement…

— Je sais, mais on en reparlera… Il ne m'intéresse pas, c'est un loup solitaire à qui on a enlevé ses crocs. Il est stupide et inoffensif… Je l'ai fréquenté à Kaboul ; un chaud lapin, un mâle en rut, orgueilleux, qu'il faudra calmer : ça le rend nerveux, l'abstinence… On est tous logés à la même enseigne, pourtant ! Ici les femmes manquent un peu, il faut bien le dire. Un bon soldat, Thibaud, mais incapable de vivre en communauté. Enfin, je vais quand même faire au mieux, le remettre sur pied, avant de le renvoyer en métropole. Je vais le rassurer pour ses économies. On n'est pas des brutes…

— Alors bon courage. Le père François vous sera utile…

— J'y compte bien. Il me doit une revanche aux cartes ! »

Je suis entré dans la tente de toile épaisse, qui palpitait sous le vent du matin. Il faisait froid, on allait entrer dans l'hiver et le combustible manquait dans l'oasis de Takhla. Des lits de camp étaient alignés, sur les bords, heureusement vides pour l'instant. Seuls deux hommes étaient étendus, au fond de la tente. L'un d'eux semblait dormir : c'était Saïd, le visage décomposé. Un légionnaire, en tablier blanc sur sa tenue de camouflage, m'a dit :

« Il a geint toute la nuit ; on n'a pas pu fermer l'œil. Je l'ai fait boire et j'ai épuisé une ampoule de morphine. Je n'ai pas osé augmenter la dose : Mlle Longchamp a pensé que c'était inutile ; elle l'a aussi veillé une partie de la nuit. Maintenant, c'est à vous de voir, toubib… Il est épuisé le pauvre… j'en suis tout retourné !

— C’est tout vu, on va extraire la balle immédiatement ; sans radio, ça va être coton ! Amenez le matériel, Sophie, on va le mettre sur la table… Je vais l’endormir, il en aura pour quelques heures. Je n’aime pas la couleur de sa jambe… l’infection gagne du terrain…

— Il a pourtant reçu une forte dose d’antibiotiques… me répondit-elle.

— Oui, justement, c’est inquiétant… il sera évacué dans deux jours, par l’avion de Tripoli, avec vous Sophie. La gangrène menace, j’ai connu ça en Afghanistan. Un Américain pilote d’hélico, John Whitaker. Les collègues voulaient lui couper la jambe, la routine, une solution de facilité… mais j’ai réussi à la lui conserver, sa jambe. Depuis, on est copains ; il m’écrit tous les mois ! Bon, je vais tenter de faire de même avec Saïd, mais ils pourraient en décider autrement en clinique… »

Une voix forte m’interpella depuis l’autre rangée de lits :

« Vous m’avez réveillé, Legoff… J’essaie de récupérer et vous nous faites une théorie pas possible… Si faut couper, allez-y, coupez ! Tous des charlatans ces toubibs, et nous on attend, comme des cons ! Personne ne vient… Saïd, d’accord, il en a bavé ! Mais moi, avec une balle dans les poumons, on me laisse crever… votre collègue, le chirurgien tchèque, avec un nom pas possible, est parti pour Tripoli, il y a bientôt une semaine. Y m’a dit d’attendre, paraît que la balle est ressortie… Mais j’en sais rien moi, si elle est ressortie ! J’ai toujours aussi mal… Et Sophie Longchamp qui me fait la leçon…

— Calmez-vous Thibaud et laissez Mlle Longchamp faire son boulot ! Votre cas est sérieux, mais vous allez vous en tirer ; vous avez une bonne constitution et un sale caractère. Ce n’est pas le cas de Saïd. De toute manière le capitaine a décidé de vous évacuer. Direction Marseille… Le désert et vous, ça fait deux : vous êtes mauvais avec vos gars, vous le savez ça ? Je ne vous apprends rien… On ne peut pas changer du jour au lendemain, surtout à votre âge !

— C’est vous qui le dites Legoff… Je demanderai à changer de toubib : vos références sont douteuses… Je sais que des gars y sont restés sous votre bistouri ; j’ai des noms… j’en parlerai en haut-lieu, la hiérarchie ! J’ai pas confiance… Il y a bien un chef de service, nom de Dieu !

J’ai haussé les épaules tout en enfilant ma blouse. Je n’ai pas pu me retenir :

« Fermez votre gueule, Thibaud ! Elle pue et vous êtes un mauvais personnage. Saïd pourrait mourir, là sous nos yeux et vous me ressortez vos conneries ? Un peu de respect et appelez-moi « major » Legoff… On n’a pas gardé les cochons ensemble et il y a encore une hiérarchie chez nous ! » Sophie a approuvé, en nettoyant une dernière fois ses lunettes d’écaille. Elle était prête.

Thibaud n’a pas eu le temps de répondre. Le père François entrait dans la tente-hôpital, suivi de deux hommes qui se sont annoncés comme aides-infirmiers. Le père est venu me tendre la main et il m’a aidé à boucler mon tablier. Il m’a aussi tendu un masque en tissu et il en a distribué aux autres membres de cette équipe, un peu improvisée.

Le père François était un homme de haute taille, altier, avec un profil que je qualifiais souvent de « prédicateur » dans mes moments de mauvaise humeur, devant nos hommes surpris, certains froissés dans leurs convictions. Il n’en prenait pas ombrage ; il était inoxydable : un saint moderne, prêt à rendre les coups, avec sa carrure de lutteur et son charisme d’homme d’Église — les ecclésiastiques sont presque tous de bons acteurs — il impressionnait la troupe, pourtant peu encline aux choses de l’esprit, et ne rechignait pas à la tâche. Moi, je ne le prenais pas très au sérieux ; comme tous les mécréants, je ne supportais pas les serviteurs du Seigneur, que je considérais comme des manipulateurs habiles, des gens entraînés à mener les autres par le bout du nez. Je me référais évidemment aux jésuites et aux rabbins, dont c’était bien le rôle premier.

De nos jours, le père François représentait une nouvelle génération de « prédicants », plus habiles et plus charitables à la fois, apportant un message de compassion (évitant les mouvements de révolte et les thèmes qui fâchent) et qui s'impliquaient à fond dans la vie quotidienne, sans beaucoup de résultats. Pourtant les hommes en redemandaient, quand la peur les prenait aux entrailles… Le Père François, je l'appelais « mon vieux » (il était plus jeune que moi) pour le faire mousser. Il le savait, on était devenus un peu complices. Je l'ai vu plusieurs fois en opération, s'occuper des blessés et des jeunes recrues qui paniquaient sous la mitraille ou les tirs de mortier (c'était leur baptême du feu), leur apportant des paroles de réconfort, des paroles d'homme…

Alors j'ai compris que « le père François » était des nôtres, quel que soit son degré de mysticisme, ou de simple croyance... d'ailleurs peu m'importait, moi qui n'en avais pas ! Je lui ai demandé de participer à toutes mes interventions sur les blessés ou les mourants. Il apportait une conviction intérieure, une force, un élan vital qui facilitaient grandement mon travail ; mais je tiens à préciser qu'il n'y avait rien de surnaturel là-dedans ; je l'ai dit : il parlait aux blessés avec des mots de tous les jours, des mots familiers, des paroles d'homme qui allaient droit au cœur.

Cette digression me paraît utile, je pense avoir montré qui était le père François et que sur certains points purement pratiques, il partageait mes opinions. C'était un homme d'action, pragmatique et sans illusions, et qui haïssait le positivisme synonyme de paralysie ou de paresse intellectuelle.

Nous étions prêts, Sophie et le père à mes côtés, voilés de vert, méconnaissables. J'ai commencé mon travail de découpage autour de la blessure de Saïd profondément endormi, puis j'ai enfoncé mon outil à l'intérieur des chairs. Je jouais du bistouri comme un artisan retrouvant d'anciens réflexes ; je reprenais confiance en moi. Le prêtre

me regardait, fasciné… Sophie me passait les instruments, qui baignaient dans un liquide désinfectant, sans rien dire, le souffle court, mais je la sentais confiante. Avec la sonde, j'ai tenté de localiser la balle, mais sans succès. Je touchais le fémur, je le sentais au bout de mes doigts, comme une branche morte. L'angoisse montait dans le groupe. Même Thibaud, assis sur son lit ne disait plus rien, le regard apeuré, la bouche béante. J'ai marmonné quelques mots d'impuissance, en me parlant à moi-même, comme dans un cauchemar :

« Je ne trouve pas cette bon dieu de balle… elle a dû s'introduire plus haut, contre le bassin… c'est plus grave que je ne le pensais ! Je me suis retourné vers l'aumônier, j'avais son visage à quelques centimètres du mien. J'ai répété :

« Impossible de la localiser… et puis il y a pas mal de dégâts là-dedans, une hémorragie interne, l'artère est rompue…

— Essayez encore, vous pouvez le faire !

— Oui, il ne faut jamais renoncer… Mais j'avais peur, j'étais envahi par une grande tristesse ; je savais que la partie était perdue. Finalement je l'ai repérée, cette saloperie de balle, cachée par l'os du bassin, là où je ne l'attendais pas. Un des infirmiers qui surveillait la pression de Saïd, un tensiomètre serré sur le bras du blessé, m'a dit, avec une drôle de voix :

— La tension ne cesse de baisser, toubib, on le perd ! »

Il parlait comme un coupable, comme si le fait de contrôler le blessé et de le voir mourir entre nos mains était un peu de notre faute… J'ai sorti la balle, que je tenais au bout d'une pince et je l'ai lavée. Un bel objet, intact, qui jetait des reflets d'acier. Un cône de mort qui avait rempli sa mission ; il avait été conçu pour enlever la vie, en provoquant un maximum de souffrances et de dégâts. J'ai entendu : « La tension baisse encore… c'est la fin ! Il ne respire presque plus… on n'est pas équipés pour faire face à ce genre de

pépin, nom de Dieu, pas d'oxygène ! En France, ils l'auraient sorti d'affaire ! » J'ai acquiescé, pour la forme. Je regardais stupidement le père François qui s'était agenouillé à côté de moi, la tête appuyée contre le bord métallique du lit de camp. Il priait. C'était fini.

Mais mon esprit était déjà ailleurs, je pensais aux responsables de ce nouveau meurtre, tout en me débarrassant du masque de tissu qui collait à ma bouche : des gens, des ingénieurs, des chimistes concevaient, sur ordre ou pour gagner leur croûte, ce matériel maudit, calculaient l'alliage idéal pour une efficacité et une précision de tir maximum. Quelque part en Occident ou ailleurs, des ouvriers spécialisés se rendaient au petit matin à leur travail, pour aller fabriquer des balles de même calibre, une munition de mitrailleuse lourde, celle qui nous canardait sans relâche depuis le sommet de la dune. Partout et toujours on concevait et fabriquait des cartouches de ce type et de beaucoup d'autres types… une diversité technologique adaptée à toutes les situations, aux peaux sensibles comme aux peaux plus coriaces… et même au blindage des automitrailleuses. Et bien sûr on concevait en même temps les engins qui allaient les propulser !

Avant je pensais que de toute manière, c'était une fatalité, une évidence comme le nez au milieu de la figure ; on devait vivre avec la guerre, avec ça… comme avec l'idée de la mort ; la guerre était tout aussi inévitable que le trépas, on pouvait juste limiter les dégâts et c'était la raison de mon engagement. Pour nos responsables politiques ou les militaires belliqueux, il ne s'agissait que de se défendre, ou d'être prêt à le faire. Ou mieux, de faire la guerre pour éviter de devoir la faire ! Mais on ne savait jamais qui avait commencé ! Il fallait feuilleter les livres d'histoire pour s'y retrouver, remonter à Moïse sur le mont Sinaï, à Gengis Khan, à François 1er ou Margaret Thatcher : des gens au courant, qui savaient à qui était destiné le moindre îlot, la moindre parcelle de terre… Et qui à leur tour finissaient la bouche pleine de cette terre promise, tachée de sang !

Depuis Idélès, j'avais quelque peu changé d'avis, c'est-à-dire que j'avais intégré la guerre, non plus comme une fatalité mais comme un jeu morbide nécessaire à notre condition de grands singes hurleurs, obéissant à des pulsions meurtrières ou sexuelles qui permettaient d'occuper les longues journées *d'ennui*, le mal absolu… Je m'étais pris au jeu, à mon tour, en sortant de mon indifférence naturelle.

Un des soldats en blouse recouvrait le corps et le visage du mort qui disparut sous un drap olive, couleur camouflage. Saïd n'était plus… Il avait quitté le monde des hommes avec fracas. Soldat volontaire, ayant choisi le « noble » métier des armes, il était mort par le glaive. Sans raison valable. C'était presque un suicide… tous ces types plus ou moins désespérés qui s'engageaient dans la Légion étaient des suicidés en puissance. Même Thibaud, cet imbécile malheureux qui nous regardait préparer la couche funèbre, sans comprendre. J'ai lu de la peur et de la surprise dans ses yeux ; dans le fond, il était comme nous. J'ai pensé à la devise de la Légion : « *Jusqu'au dernier !* ». C'était beau, c'était idiot, une forme de suicide collectif… au service d'une patrie inconnue. Il questionna bêtement, d'une voix rauque :

« Ça y est, vous avez extrait la balle ? Je ne vois rien depuis mon lit… Bon sang, ma blessure m'en fait voir de toutes les couleurs ! On ne s'en sortira pas… major Legoff, parlez-moi, dites quelque chose !

— Il n'y a plus rien à dire, sergent, Saïd est mort…

— Bon Dieu, on va tous y passer… Y sont trop nombreux en face, les mercenaires de Kadhafi, alliés avec ces sauvages. Je suis désolé pour Saïd. Et je m'excuse pour tout à l'heure, major Legoff… sincèrement, je suis désolé pour tout ça !

— C'est bon Thibaud. Reposez-vous. Je passerai dans la soirée pour sonder votre blessure et refaire le pansement. Mlle Longchamp passera régulièrement vous voir… On pourra parler aussi, si vous le

désirez… Essayez de dormir un peu, nous sommes tous secoués… Au fait, quelle heure est-il ?

— Quinze heures, Legoff ; vous êtes exténué. Il vous faudra manger quelque chose… Le père François, les yeux brillants, s'était relevé, avec une touche d'inquiétude inscrite sur son visage brun, habituellement serein : « Thibaud a raison, nous sommes trop peu, il faudra évacuer : je ne veux pas revivre une journée comme celle-ci. Je parlerai au capitaine… » Sophie faisait le ménage et rangeait mes outils, les larmes aux yeux ; elle essuyait, sans succès ses lunettes embuées…

— Oui, mais c'est inutile, lui dis-je : le capitaine a l'intention de rapatrier l'ensemble des hommes sur Tripoli, père François. Il attend un feu vert de l'État-major. Takhla n'est plus tenable et, de toute manière, ne présente aucun intérêt stratégique. Les rebelles se sont repliés dans les montagnes du Sud, en direction du Niger et dans le Fezzan. Dans deux jours nous rentrons, avec Mlle Longchamp ; nous prenons la navette pour accompagner les corps de Saïd et de ce pauvre Martin. Il y aura peut-être une autopsie. Je ne pourrai pas m'occuper de Thibaud, mais il n'y a pas urgence : il est en voie de guérison ; une mauvaise graine, mais il est solide. D'ailleurs le capitaine vous confirmera tout ça, il vient d'entrer dans la tente ; quelqu'un l'a averti… »

Le capitaine Clairvaud, suivi de Kovacs, se dirigea d'un pas rapide vers la dépouille de Saïd. Il souleva le drap, qui faisait usage de linceul, puis se recueillit quelques secondes. Un lourd silence pesait sur nous, à peine perturbé par les mouvements de la toile de tente soulevée par le vent, et par des cris d'enfants qui venaient de l'extérieur, près de la source. Méditation… Clairvaud balbutia quelques mots ; il était très touché, comme tous les témoins de cette scène :

« Son visage est intact, reposé… je le connaissais bien, Saïd, mais c’est la première fois que je vois son visage… oui, c’est la première fois. On devrait mieux regarder ses proches, les gens qu’on aime, ses amis, les hommes… Il a un visage d’enfant, n’est-ce pas, Legoff, regardez mieux… Qu’en pensez-vous mon père ?

« Il voit Dieu, je pense…

— Peut-être, mon père… peut-être ! Je le cherche aussi et j’aimerais le rencontrer ; j’ai tant de choses à lui dire…

— Il est venu, une fois…

— Oui, mais il est reparti aussi vite et n’a rien résolu… Déception légitime ? Oui… on y croyait… Bien au contraire il a semé le désordre, la haine et la mort violente. Deux mille ans de massacres en son nom ; ce n’est pas rien ! Comment peut-il vivre avec ça sur les épaules, après sa résurrection ? Un débauché ? Satan retourné dans les entrailles du globe…

— L’homme est mauvais !

— Il paraît, en effet ! Excusez mes sautes d’humeur… En attendant il faudra organiser une petite cérémonie, demain matin. C’est à vous de jouer, père François. Vous nous expliquerez… Ensuite les corps de Saïd et de Martin retourneront dans leur famille, par le prochain avion. »

Clairvaud s’est approché de moi, les lèvres serrées. Il m’a soufflé à l’oreille :

« J’ai du nouveau pour vous, docteur… Vous passerez me voir dans mon bureau, quand vous aurez récupéré. Beau travail, vous n’avez rien à vous reprocher ! »

J’ai trouvé que le capitaine avait été un peu dur avec le père François. On partageait tous les mêmes interrogations sur l’existence, le besoin d’absolu, la bêtise ordinaire et il était inutile de rappeler ces lieux communs. Mais je crois qu’il était vraiment fâché avec le ciel et

il avait saisi cette occasion pour montrer son mécontentement. J'étais comme lui et je le comprenais. Mais l'aumônier n'avait rien à voir dans cette affaire… il tentait de soigner les plaies de l'âme avec des discours pleins de compassion. On était d'accord avec lui, mais l'autre là-haut, nous laissait dans l'indifférence, alors ? Il valait mieux reconnaître son absence ou l'ignorer, lui tourner le dos… c'était la meilleure solution. J'avais évidemment renoncé à le tuer : on ne tue pas une image… Dans un monde sans but, sans finalité, vidé de sa moelle, et sous un ciel creux, le père François représentait une sorte d'espoir désespéré, un ultime recours à la transcendance tout en gardant une forme humaine ; il concentrait tous nos fantasmes et surtout c'était un être de chair qui nous ressemblait !

J'ai insisté volontairement, dans cette chronique, sur sa manière prosaïque d'appréhender la guerre et d'accompagner tous ces jeunes soldats sans repères vers leur destin tragique. Il était un des leurs. Je ne savais même pas s'il avait la foi ; il m'est arrivé d'en douter… D'ailleurs ce mot ne signifiait rien, il tombait dans le vide du monde, lui aussi, comme un cri dans la nuit au sommet d'une falaise nue, giflée par les embruns… Foi, confiance ? Non, je n'avais pas confiance, en personne… Je n'aimais pas les mystiques ; ils étaient trop loin de nous, ils s'agitaient dans une sphère inaccessible, déconnectés de la terre, du quotidien. Des égoïstes, des ambitieux, des puissants et des malades prêts au martyr et qui n'apportaient rien à l'humanité, sinon des platitudes reprises et consignées dans des livrets de prière, des missels reliés plein cuir, à usage moral, distribués gratuitement par les bons soins des Églises, soucieuses de notre salut, dans le but d'une réalité plus concrète : la survie d'un monothéisme dépassé, usé par l'espoir déçu de générations innocentes et victimes du dogme… Le retour aux mythes s'imposait, pour notre salut sur cette terre ! La lecture du vieux Nietzsche avait laissé des traces dans mon âme tourmentée…

Là-dessus, j'ai rejoint ma chambre pour prendre un peu de repos. Je n'avais pas faim. J'étais impatient d'entendre les nouvelles promises par Clairvaud !

*

Derrière son bureau métallique, le capitaine avait l'air d'un fonctionnaire prêt à recevoir les doléances d'un citoyen mécontent du déroulement de son procès. Ce n'était qu'une apparence, évidemment, une allure qu'il se donnait pour cacher son trouble, une manière d'autodéfense. En réalité, c'était moi qui attendais sa confession, qu'il me déballe tout ce qu'il avait appris sur *mon* affaire. Il semblait, en gros, remis de ses émotions et avait repris l'habit du chef, ainsi que les responsabilités inhérentes à son grade. J'admirais son courage, sa compétence, car je savais que la situation, notre présence à Takhla, était en grand péril. Des troupes incontrôlées nous encerclaient et elles étaient prêtes à tenter un assaut d'envergure. Ruines et désolation… Clairvaud alluma calmement sa pipe d'écume, il suçait l'embout d'ébonite, un vieux réflexe très colonial, histoire de retarder notre échange verbal. La pipe représentait un peu un symbole de puissance et d'organisation, dans un pays où elle était peu répandue. J'ai commencé, d'un ton décidé, survolté :

« Alors, ces nouvelles ? Que disent le QG et le ministre ? Ils vont me couper le cou ?

— Vous nous emmerdez, Legoff… Tout le monde sait que vous n'êtes pour rien dans cette histoire… J'ai reçu des preuves, c'est pour ça que vous êtes là ; vous allez être content et vous pourrez remercier Ahmed. Il est encore vivant mais mouillé jusqu'au cou ! Ils sont sur sa trace au Maroc… il a fait un maximum pour vous innocenter ! Il faut

agir vite, la rumeur vous est encore défavorable en France et met nos troupes dans une sale situation… Vous comprenez ?

— Je ne fais que ça, Clairvaud, j'ai tout compris… et même un peu plus ! Accouchez ! Je gueule mon innocence depuis une dizaine de jours déjà, dans le désert, sans jeu de mot !

— Alors, regardez ces photos. Nous les avons reçues via internet. Elles ont été prises, de nuit, par un portable et sont déjà dans le domaine public ; certains journaux les ont publiées… Ce n'est pas une mauvaise chose. Vous voilà lavé de toute accusation, enfin presque…

— C'est mon portable, Clairvaud ; je lui avais dit de recueillir et photographier, avec mon portable, le moindre indice qui permettrait de châtier les coupables ! Ahmed est un Chaambi, des gens tenaces… »

Clairvaud a posé devant moi plusieurs agrandissements, un peu flous. Je n'en croyais pas mes yeux : Ahmed, lors de sa fouille nocturne dans les ruines du dispensaire avait décroché le gros lot, c'était inespéré : sur deux photos figurait la forme fuselée d'une « *rocket* » intacte, un raté comme on dit dans le jargon. Un raté qui signifiait pour moi la fin d'un cauchemar ! J'avais entendu deux explosions, mais les drones avaient lancé *trois* missiles, pour faire bon poids. Les autres, là-bas dans leur bunker, avaient commis l'erreur de leur vie, tout en ratant leur cible, de toute évidence ; manque de retenue ou jeu morbide ? Un tir de trop, une erreur qui allait leur coûter très cher ; à cause d'eux j'avais failli passer pour un criminel, un terroriste aguerri, le médecin du diable… Clairvaud a ajouté : « Ils ont signé leur forfait : regardez ces caractères, à la base de la charge… oui, là, juste au-dessus des ailettes en laiton ! » Il m'a tendu une loupe, je parlais lentement, les dents serrées :

« Des caractères hébraïques et je lis aussi quelques mots en anglais… je ne suis pas tellement surpris, capitaine : tout le monde sait qu'Israël et les USA sont les plus grands constructeurs et

utilisateurs de drones ; des drones d'observation… qui lancent parfois des missiles, par erreur… l'arme des lâches, comme on dit dans le bataillon ! »

Clairvaud a approuvé. Il a désigné d'autres photos ; elles portaient toutes le jour et l'heure de la prise de vue :

— Regardez sur les derniers clichés : on voit les deux bouteilles de gaz, intactes… Voilà qui vous met définitivement hors de cause. Il n'y a jamais eu d'attentat contre l'école. Votre chauffeur a dû déblayer des gravats pour les retrouver. Ces photos valent de l'or ! On vous a pilonnés sans vergogne depuis là-haut ! — il désigna le ciel, comme s'il voulait débusquer un coupable, toujours le même…

Il se tut, satisfait, secoua sa pipe et vida consciencieusement le reste de cendre, qui collait au foyer, dans un vase de terre ocre. Une odeur de tabac froid flotta un instant entre nous deux. Il continua avec un peu de fatalisme dans la voix :

« C'est ça, Legoff, exactement ça ! L'arme des lâches et des irresponsables. Au Mali nous utilisons ces drones pour localiser les groupes islamistes motorisés ainsi que leur point de chute. Ensuite on envoie la troupe. Pour l'instant, ce sont encore des jouets. Mais la défense a déjà prévu un programme d'achats de drones offensifs, probablement auprès des marchands d'armes américains. Dassault est aussi dans le coup, un marché juteux…. C'est l'arme du futur, Legoff : tuer sans risques et attaquer un pays sans déclarer la guerre. Des frappes chirurgicales et ponctuelles, plus besoin d'envoyer des pilotes au casse-pipe, vous comprenez ?

J'ai approuvé, mais je n'étais pas vraiment satisfait. Je ne voyais pas encore nettement le profil du coupable et ses motivations :

— Ça ne prouve pas qu'Israël nous ait envoyé le feu du ciel sur la tête, dis-je ! N'importe qui a pu balancer ces saloperies sur le dispensaire… et sûrement pas volontairement ! Une erreur, c'est certain, *une bavure* ! À moins que… un coup monté des Algériens, manipulés par le Mossad ? Ou l'inverse ? L'homme au chapeau, à

Tam, n'était pas là en touriste… avec ce colonel, corrompu, acheté pour créer le chaos ! Je devine une tentative de coup d'État ; ils cherchent à virer le président… comme un malpropre… en utilisant la force de frappe de Tsahal ! C'est très habile… Vous y croyez, vous, à la théorie du complot ?

— Peut-être bien ; on voit de tout en Afrique… un drame qui n'est pas le fait de n'importe qui, Legoff… pas n'importe qui ! J'vous le dis et je le prouve… D'après nos services — j'ai le rapport sous les yeux, dans cette chemise, vous le lirez plus tard, il a été décodé par notre radio, à votre intention — les roquettes en question sont de type expérimental, *secret défense en Israël*. Même les Américains n'ont pas le droit d'y toucher. Si vous ajoutez à cela la vraie cible de cette agression inqualifiable, je veux dire le chef terroriste iranien, le Youssef de mes deux, recherché depuis plusieurs années par les juifs (je parle de votre blessé, Legoff, le troisième homme, soyons précis !), il est tout à fait clair que les trois drones ont été envoyés par l'armée, Tsahal, si vous préférez… Mais au mauvais endroit ! C'est malheureux, ces juifs : des gens qui ont tant souffert ! Effectivement, le Mossad est impliqué ; là, je vous donne raison !

— Mais enfin, la distance… l'Algérie, ce n'est pas la porte à côté ? Et les Israéliens ne sont pas en conflit avec le Maghreb, que je sache…

— Je viens de vous expliquer que, grâce à ce nouvel outil volant, très performant, on peut tuer avec modération, n'importe où, sans déclarer la guerre… Ils l'ont fait, même en Amérique du Sud… Sans compter toutes les missions restées secrètes, non déclarées. Mais il y a plus…

— Vous m'effrayez ! La coupe est déjà bien pleine, vous ne trouvez pas ?

— Je sais, mais on n'arrête pas le progrès, c'est comme en médecine… je ne vous apprends rien et dans votre cas il faudra aussi vous adapter aux armes nouvelles… La chirurgie fait aussi de grands

progrès, grâce à l'informatique… l'imagerie médicale, les écrans, tout ça ! Chacun devant son écran… le militaire comme le médecin !

— La coévolution, Darwin avait déjà décrit le phénomène… J'aime les définitions, les références…

— Vous m'en direz tant... Votre érudition est remarquable, mais je m'en fous, docteur, souligna-t-il avec humeur… Dans le cas précis, le petit avantage dont je parle porte un nom, ou plutôt des lettres, celles d'une formule chimique compliquée, d'un carburant « *top secret* », un carburant nouveau qui permet aux drones de parcourir des distances considérables et de revenir à leur base ou de se poser en terrain ami ! Des engins anti-missiles, normalement. Nous avons identifié la base en question : le désert du Néguev, à côté de la centrale de Dimona, là où Israël entrepose ses têtes nucléaires. Nos services connaissent bien le site : c'est la France qui a participé à la construction du complexe de Dimona, une usine agro-chimique, disaient-ils, dans les années 60, livrée clef en main à l'État hébreu[1]… le désert là-bas n'a pas de secret pour nous !

— Pourquoi pas une base américaine en Turquie ?

— C'est à envisager, en effet… pour le retour probablement… nos services ont certainement repéré le trajet des drones, grâce au satellite et à nos radars en mer. Le « *Charles de Gaulle* » est en opération au large de la Grèce…

— Vous n'excluez pas la possibilité d'une attaque volontaire dirigée contre mon dispensaire ? Ce serait vraiment monstrueux…

— Je ne sais pas ! Ils y travaillent à la DGSE, avec la sûreté algérienne qui parle toujours d'attentat terroriste, mais ils seront vite convaincus en lisant la presse française. Une attaque délibérée du dispensaire, je n'y crois pas trop… si c'était le cas, le scandale serait énorme… il faudrait que les services israéliens collaborent, acceptent le fait d'avoir été manipulés (on ne sait pas comment) à leur insu, ne

[1] Authentique. BBC News, 22 décembre 2003, 17:30 GMT

serait-ce que pour nous innocenter et trouver les coupables probablement parmi les faucons de leur gouvernement ! Mais ils sont d'une telle arrogance… Faire le ménage à la tête de cette armée de paranoïaques religieux, c'est mission impossible. Personne ne peut cautionner une telle ignominie : un État terroriste n'est pas viable ; ils risquent d'avoir leur propre opinion publique contre eux, alors que le monde cherche une solution de paix au Proche-Orient ! »

J'étais écœuré ; j'étouffais dans ce bureau aux murs de briques, mal ventilé. Pourtant il faisait frais. À travers la fenêtre étroite, je recevais en pleine face les dernières lueurs du jour, un halo de lumière blanche qui s'atténuait au loin ; le soleil se couchait avec discrétion derrière le rideau de dunes qui barrait l'horizon occidental, en direction de l'Algérie. Un coin de ciel bleu profond subsistait encore ; il allait disparaître dans le noir de la nuit saharienne. Une nuit d'hiver précoce, froide et venteuse, qui ajoutait à la dureté des reliefs.

Nous sommes sortis ensemble ; devant la porte principale du bordj, gardée par un soldat en uniforme, Clairvaud a encore ajouté, comme s'il prononçait une évidence :

« Dans une semaine, on évacue l'oasis ; les autres sont déjà à Ghat et ils vont nous harceler… Ils sont aussi dans le Fezzan, en nombre. Je n'ai pas assez d'hommes. Il faudra ramener les véhicules… Ça ne va pas être coton : cinq cent kilomètres de dunes à traverser, avec des embuscades prévisibles… Nous n'avons pas de gros transporteur à disposition ; les appareils sont au Mali et pour longtemps ! On parle aussi d'économie… Bref, on doit se démerder avec les moyens du bord. Quant à vous, Legoff, vous êtes attendu à l'ambassade d'Alger, pour un entretien au sommet… Vous prendrez la prochaine navette dans deux jours, avec Sophie Longchamp et les corps de nos deux camarades… »

Il fit encore quelques pas sur le sol sableux et tenta vainement de rallumer sa pipe. Au-dessus de nous, les drapeaux du fort claquaient

au vent, comme des oripeaux inutiles, oubliés de tous, ne symbolisant plus que la faiblesse des nations devant la pérennité des conflits, qui changeaient certes de visage, mais gardaient toujours le même fond de cruauté inhumaine et gratuite. En me quittant, le capitaine souligna, comme pour se persuader de la réalité de l’événement :

« Demain, on enterre nos deux camarades. Enfin, c’est une manière de parler, leur place est ailleurs ; les familles sont averties… N’oubliez pas de vous joindre à la cérémonie !

J’ai dit « oui », c’était évident… Il n’y avait rien d’autre à ajouter. Puis je me suis dirigé d’un pas lent en direction du réfectoire : je n’avais pratiquement rien mangé de la journée !

Chapitre Deux

Retour

L'appareil volait déjà depuis plus d'une heure au-dessus du désert de sable et je somnolais, le front appuyé contre un hublot. J'ai entendu un appel ou un bruit de conversation venant de la cabine de pilotage et j'ai ouvert les yeux ; ma tête a heurté violemment le plexiglas froid de la vitre ; le commandant de bord était crispé sur ses commandes. Il parlait à voix haute à son compagnon qui consultait une carte météo. Je me suis redressé : on entrait dans une zone de fortes turbulences. L'avion s'est soulevé, comme si une main gigantesque prenait la carlingue en charge pour nous envoyer dans le décor. Mlle Longchamp, à côté de moi, a poussé un cri ! Le navigateur a juré :

« Bon Dieu, ça recommence. Accrochez-vous, Legoff, nous entrons dans un secteur agité ; ces nuages ne me disent rien qui vaille ! On n'avance pas, le vent nous pousse à l'ouest. On ne sera pas à l'heure pour l'apéro…

— Vous en faites pas, camarade, j'ai l'habitude : je sors d'en prendre. La dernière fois on a fini le voyage à pied…

— Je sais, le ciel ne vous réussit pas Legoff ; c'est le sort de tous les mécréants… Mais quelle idée d'aller s'enterrer dans un trou pareil, un trou perdu, et de se faire pilonner la gueule par des missiles… Quand même, ils ont bien joué les gars de Takhla… Clairvaud est un as !

— J'étais au service du pays, mon vieux ; à l'époque, j'y croyais encore, dis-je en haussant la voix ! Maintenant… tous ces morts pour rien… C'était pas prévu, tu comprends ? Vraiment pas prévu… J'imaginais des grandes vacances, avec une activité humanitaire, camouflé dans mon petit bout de désert, au service des hommes…

« Soigner les gens, rien de plus innocent ! En gardant un œil sur les montagnes… Et pourtant j'ai dérangé du monde, là-bas… Tu peux pas savoir… Ils me sont tombés dessus, comme des brutes, sans avertir ! La guerre des étoiles…

— Si, je sais, les Israéliens pas vrai ? C'est le bruit qui court… Ils sont redoutables avec leurs engins : des jouets mortels. Je connais, j'ai suivi un cours sur la manipulation des drones… On forme des équipes chez nous, pour les guerres du futur. C'est compliqué ; il faut au moins une dizaine d'hommes, des techniciens, des informaticiens, pour éviter les bavures ! Et des types sur place, pour assurer le coup…

Sophie a approuvé, en hochant la tête, comme dépassée par cette nouvelle manière de tuer les gens…

— Cette fois, ils n'ont pas assuré, dit-elle…

— Oui, ce n'est pas normal ; quelque chose cloche dans cette histoire… »

Je lui ai souri, je n'avais plus envie de pleurer sur mon sort: évidemment que tout allait de travers, c'était un euphémisme, une litote... Je m'étais trouvé soudain à un carrefour entre plusieurs puissances qui avaient décidé d'en découdre là, sur ce point quasi invisible du grand désert, un point minuscule, oublié du monde, une chiure de mouche, à peine dessinée sur la carte d'État-major. Idélès, le lieu de tous les dangers… qui l'aurait cru ! Et moi au milieu, chargé d'une mission d'observation, pendant que les hommes de l'opération « Serval » crapahutaient dans les pierriers de l'Adrar des Iforas, courant après des fantômes ! Fumisterie…

Sous l'avion, le grand erg étendait à l'infini sa couverture de dunes blondes, au dessin capricieux, tel un décor surnaturel fait de méandres entrelacés. Les champs de dunes sont comme un défi à la géométrie euclidienne : ici, pas de lignes droites, pas de parallèles ou d'angles bien définis. Un monde de courbes, proche du vivant, proche des humains et pourtant si lointain, inhospitalier ; ces formes

m'inspiraient : je pensais à la silhouette d'un corps de femme : Aïcha nue, glissant entre mes bras ou immobile, devant la fenêtre, caressée par un rayon de soleil coquin, des paillettes drues qui jouaient avec sa silhouette, laissant des zones d'ombre secrètes… Les dunes procèdent d'une divinité femelle primordiale, leur légèreté, leur caractère éphémère, tout les rattache à la femme ! Elles possèdent un côté érotique, séduisant ; un corps de femme vu d'en haut… un grand corps de sable, lascif et mystérieux !

Un léger brouillard montait lentement dans le ciel, du sol vers nous, et les crêtes sinueuses s'estompaient, disparaissaient, comme à regret. Le spectacle était terminé. J'ai reposé ma nuque sur le haut du siège. Je me suis mis à réfléchir à notre conversation. Le navigateur avait parlé de « *types sur place pour assurer le coup !* » Je n'y avais pas pensé et Clairvaud n'en avait pas parlé ! En Afghanistan, il y avait toujours des contacts au sol pour assurer les frappes aériennes. Des types pas toujours fiables, comme lors de l'attaque, par les F16 américains, des deux camions citernes, embourbés dans leur oued, avec tous ces villageois, des civils comme à Idélès, qui tournaient autour, tel un essaim de mouches, pour récupérer le précieux carburant.[2]

Qui avait guidé le trajet des drones ? S'il y avait vraiment quelqu'un dans l'oasis qui informait la base du Néguev, alors c'était lui le responsable du massacre. Lui et les autres qui avaient quand même appuyé sur le bouton, sans être certains à cent pour cent d'atteindre leur objectif : l'Iranien, le chef d'Al Qaïda que j'avais soigné et qui n'était plus présent dans le bordj ; il avait disparu, deux jours après mon intervention. Ils étaient venus le récupérer, de nuit, dans un pick-up lourdement armé. Je l'ai su plus tard. Pendant sa

---

[2] Authentique. Cet événement dramatique a fait le sujet d'un film et a failli coûter sa carrière à un colonel allemand de la force internationale d'intervention (ONU) en Afghanistan. Voir l'appendice en fin de volume.

fuite, j'étais dans l'Atakor, avec Aïcha ; mes chefs (par l'intermédiaire de Carozzi) m'avaient demandé de « *prendre le pouls des montagnes* » : c'est-à-dire qu'ils pensaient que les premiers fuyards djihadistes du Nord-Mali étaient déjà en Algérie, hors d'atteinte, après avoir été débusqués de l'Adrar des Iforas.

Oui, il fallait retrouver le salaud, sans scrupules, qui avait donné la fausse information… Je l'apprendrais certainement à l'ambassade. Nos services l'avaient probablement identifié, avec la coopération des Israéliens (?). Mais l'État hébreu avait-il l'intention de collaborer ? Comme Clairvaud, j'en doutais ; la responsabilité des juifs était trop lourde dans cette affaire… ils ne lâcheraient rien, chacun pour soi ! Ils trouveraient un prétexte, une excuse pour redorer leur image déjà bien écornée auprès de l'opinion publique mondiale. La présence d'agents du Mossad en Algérie, qui s'intéressaient à ma personne, indiquait clairement une intention de noyer le poisson, c'est-à-dire de me faire boire la tasse ! C'était raté, mais ils avaient encore des cartes à jouer dans les jours à venir… Je devais être très prudent…

Ahmed devait aussi avoir une petite idée. Ensuite, j'en ferais mon affaire… Une traque qui pouvait prendre des années… J'avais tout mon temps !

Une heure plus tard, on a dépassé les limites floues du grand erg et les hélices de l'appareil brassaient maintenant régulièrement un air pur, dans un ciel bleu azur. Je me sentais seul dans l'appareil, malgré la proximité de Sophie qui ne disait rien. Somnolence ! La présence des deux corps, devenus anonymes, qui dormaient d'un sommeil éternel dans la soute, à quelques mètres sous mon siège, ne faisait qu'accentuer mon malaise. Il y en aurait d'autres, des cadavres : la présence française allait devoir se prolonger, peut-être encore des années ; enlisement… Le navigateur s'est tourné vers moi, le visage détendu, soulagé ; ses taches de rousseur lui donnaient un air juvénile ; il a souligné d'une voix forte :

— On est sortis… bientôt la capitale, mais on se posera à Ben Ghazi, c'est plus sûr… J'ai répondu :

— Oui, c'est plus sûr… les révolutions arabes tournent mal ! Après le printemps, c'est l'hiver… ils ont sauté une saison ! Il faudra du temps… » Scepticisme à bord.

En métropole, ils n'avaient pas compris le fonctionnement tribal dans le Maghreb et les provinces du Sud saharien… une société imperméable à toute démocratie ! Quant aux réactions de la jeunesse, elles restaient imprévisibles : l'utilisation de l'informatique et « *face book* » ne servait qu'à enrichir des multinationales américaines : un miroir aux alouettes très lucratif qui ne faisait qu'ajouter à la confusion ambiante. Les troupes françaises avaient provoqué un appel d'air et tous les esprits, djihadistes ou simplement guerriers, s'étaient donné rendez-vous dans les montagnes désolées du Sahel, pour en découdre. Des brigands de grand chemin se mêlaient aux rebelles. En métropole, ils pensaient encore au temps fleuri de la colonie. Des nostalgiques, nos politiciens… des poètes et des maladroits : dès que les troupes occidentales auraient quitté le Mali, les « fous de Dieu » retourneraient sans difficultés dans le sud, jusqu'à Bamako.

Nous avions connu la même situation en Afghanistan et maintenant les troupes afghanes relâchaient les chefs talibans que les Américains avaient cueillis, en risquant leur peau. Obama était au bord de la crise de nerfs… La « Chienlit ! ». Carozzi, ce fin renard, avait déjà deviné la collusion inévitable entre les soldats de Kharzai — la marionnette mise en place par le gouvernement US — et les chefs de clan. Là-bas, tout redevenait normal, comme avant ; des pions qui reprenaient leur place logique sur le grand échiquier de l'Histoire de l'Orient. Poussière d'hommes, soleil implacable, civilisations disparues… Il en allait de même au Sahel, avec une nouvelle donne, qui impliquait les grandes puissances : l'uranium d'Arlit et des confins septentrionaux du Niger, au pied de l'Atakor et de l'Aïr.

J'ai pensé qu'Israël était aussi dans la course ; ils avaient fait d'une pierre deux coups, tenter d'éliminer un ennemi mortel et s'assurer une présence dans la course vers l'atome… C'était toujours bon à prendre, via des sociétés-écran. L'uranium du Néguev n'était pas éternel, contrairement au peuple élu ! Moïse, Salomon, le Temple…

Les contestataires juifs avaient bien démasqué la rouerie de ce gouvernement « moderne » qui n'avait pas signé le traité de non-prolifération, afin d'éviter des contrôles sur leur sol ; une forme d'aveu, selon moi ; mais ils ne voulaient pas trahir leur pays ! On les comprend… Mes compagnons de misère échappés des geôles israéliennes, engagés dans la Légion étrangère pour échapper aux mesures de rétorsion des faucons intégristes de Jérusalem, m'avaient expliqué leur situation. Le peuple (et en particulier les femmes) était opprimé dans cette démocratie théocratique, dont le bras armé s'appelait « Tsahal » ; un nom qui sonnait bien, rassurant, un État-major sans états d'âmes, et qui était synonyme d'une liberté contrôlée…

La voix du pilote m'a sorti de ces réflexions sordides ; j'ai tendu l'oreille :

— Atterrissage dans quelques minutes… J'aperçois déjà le comité d'accueil, avec le corbillard et les croque-morts… Il y a aussi des types en uniforme et des civils : c'est pour vous, Legoff ; ils vous ont réservé un « Falcon » tout neuf : je le vois en bout de piste.

— Ils vont certainement me tenir compagnie jusqu'à Alger… Désolé de prendre congé, Sophie. Ce fut un plaisir. Elle me répondit par un autre compliment :

— C'est certain, vous êtes un témoin précieux… vous passerez sûrement aux nouvelles à la télé ; on vous attend avec impatience en France, mais méfiez-vous de vos réactions : vous êtes un impulsif refoulé ! Elle se trompait : mes « impulsions » je les contrôlais et je

les surveillais dans cette région un peu floue qui affleure l'inconscient…

L'appareil s'est posé en douceur et le navigateur a ouvert la porte de la carlingue. J'ai descendu les marches de l'escalier mobile avec précaution. Un léger vertige m'a indisposé, au moment où je mettais un pied à terre. Un des types en uniforme s'est précipité vers moi, pour me soutenir. C'était Carozzi, que je pensais ne plus revoir ; je ne l'avais pas reconnu dans son habit de brigadier, avec de nombreuses distinctions colorées épinglées sur sa poitrine généreuse ; il portait aussi de grosses lunettes noires qui lui mangeaient une partie du visage. Il m'a semblé qu'il avait encore grossi et il sentait l'alcool. Avant que les autres nous rejoignent, il m'a dit, dans un souffle :

« Content de vous revoir, Legoff… Ma retraite est reportée pour quelque temps… Vous nous avez donné des sueurs froides, je n'en dors plus la nuit ! Mon plan a quand même bien marché, hein ? Clairvaud est un type bien, il va jusqu'au bout. Mais quelle histoire ! On a bien cru vous perdre… »

Les deux civils, en imperméables gris, m'ont salué. L'un d'eux a même soulevé son feutre ; il m'a dit :

« Vous nous enlevez une sacrée épine du pied, docteur Legoff. La presse s'est déchaînée contre nous, contre la France, je veux dire… On a frisé l'incident diplomatique avec Alger. Ils vous attendent aussi dans notre ambassade, pour des explications. Tout le monde a cru, au début, à une entente entre vous et ces terroristes. C'était la seule explication logique ; personne n'a envisagé la présence d'un émir iranien, un chef terroriste, dans l'oasis ; et personne n'a pensé à une attaque aérienne, pour le déloger. Une aberration ! Mais avec ces photos et vos révélations… Nos services étaient impuissants jusque-là ! Et les Israéliens ne communiquent toujours pas…

— Remerciez mon chauffeur, dis-je en essuyant une bourrasque humide sur mon front brûlant : Ahmed a fait le boulot ! Il a cru bon de tout révéler rapidement, pour nous innocenter. Mais il nous met aussi en danger… le Mossad est capable de frapper n'importe où ; pour eux, ce drame est une affaire de sécurité intérieure : frapper l'ennemi avant qu'il n'agisse sur leur territoire, et c'est une manière de montrer au monde qu'ils peuvent intervenir partout, selon leurs priorités. C'est aussi la méthode utilisée par leurs adversaires…

— Bon, vous êtes en train de nous refaire toute l'histoire du vingtième siècle… Vous avez de la rancœur contre le système, c'est compréhensible ; mais nos intérêts sont ailleurs. Maintenant, suivez-nous, on fera les présentations plus tard. Pour l'instant, vous avez besoin de récupérer : venez prendre quelque chose à la cafétéria de l'aérogare, il fait un temps de chien !

On s'est dirigés vers le bâtiment. Il faisait froid et le vent me coupait le souffle. Les deux types des services spéciaux tenaient leurs chapeaux qui menaçaient de s'envoler comme des feuilles mortes : « *autumn leaves* » !

Devant une table ronde et un repas chaud, j'ai écouté la suite, entouré des militaires et des deux civils qui ne me quittaient pas des yeux. Carozzi était déjà en train d'écluser un verre de whisky ; son regard était ailleurs. L'éclat ambré de la boisson… L'homme à l'imperméable, qui m'avait si chaleureusement accueilli, a repris :

« En effet, nous sommes là pour vous protéger… Votre compagnon a envoyé des mails, depuis le Maroc, à toutes les rédactions d'Europe. C'est une bonne chose, mais une imprudence ; ils ont repéré l'origine de l'envoi (probablement un café internet) et sont sur sa trace, évidemment… Il nous a aussi réservé le meilleur : un fragment de vidéo pris par un habitant, un berger, depuis une colline au-dessus de la palmeraie, quelques secondes avant le premier impact. Vous imaginez ? La technologie, quand même… Un berger ! Il a dû

trouver bizarre ces engins qui arrivaient sur les maisons, sans avertir… il a eu le bon réflexe. Paraît qu’il allait récupérer son troupeau de chèvres, dispersé dans le maquis… l’odeur aigre des chèvres…

— C’est inespéré, en effet. Mais je ne suis pas surpris : ils sont mieux équipés en électronique, dans les oasis, que nous autres en France. Du matériel volé, en vente à bas prix dans les souks. Ils ont internet, grâce au satellite…

— Il y a du bon et du mauvais dans toute cette quincaillerie électronique. Le numérique cause de graves problèmes dans nos services. On ne sait plus qui écoute qui… on subit des attaques journalières, sur nos bases de données et nos programmes de décodage. Pour faire simple, c’est le bordel, et il faudrait beaucoup d’argent pour faire face…

— On a quand même un porte-avion et les meilleurs avions de combat au monde, pas vrai ? C’est du concret… les Libyens en savent quelque chose !

— C’est un discours qui est bon pour les médias, Legoff… ne vous y fiez pas. Nous sommes en train de nous enliser en Afrique… les islamistes radicaux prennent toute la place, dans tous les pays arabes. J’ai appris dernièrement qu’il en vient même de la métropole. Des « fous de Dieu », des mercenaires bon marché, sans foi ni loi. Ils se joignent aux pirates qui nous font des misères un peu partout dans le monde arabe. Au Mali, on est installés pour longtemps, le président ne connaît rien à l’Afrique !

— Vous prêchez un convaincu… l’Algérie n’a jamais récupéré depuis 62. La guerre civile est endémique, la volonté de puissance et de pouvoir, dans le FLN, a toujours marqué le pays et l’expérience socialiste fut un échec ! Je cause régulièrement avec ces gens, je les soigne et ils se confient : ils ont vécu dans la terreur pendant des décennies. Et je pense que le système conciliant de Bouteflika est en

danger… après sa mort, le chaos va se réinstaller ! » Je voyais les corps morts dans les ruelles sombres des douars…

Autour de la table, on était tous d’accord, mais personne ne concevait le rôle de la France et de l’Europe dans ce sac de nœuds. L’Algérie, comme les autres acteurs du Maghreb, était un pays souverain, contrairement au Mali ou à l’Afghanistan (ainsi que l’Irak) gouvernés par des marionnettes mises en place par la France ou les USA, condamnés d’avance à la guerre civile. Et les prédicateurs attendaient leur tour, sereinement ; ils poussaient leurs pions, sûrs de leur victoire…. En Europe aussi les « fous de Dieu », comme « *Civitas* » renaissaient des cendres du fascisme espagnol ! Au nom de la croix… On n’avait rien à envier aux islamistes modernes ; simplement, ils inquiétaient les religions occidentales par leur radicalité et leur violence. Nos empires avaient simplement oublié qu’ils avaient donné l’exemple, dans les colonies, tracé la route depuis plus de deux millénaires, une route sanglante qui s’était construite à travers la négation et l’humiliation des peuples…

J’ai exprimé ma pensée en quelques mots, mais mes interlocuteurs ne paraissaient guère convaincus. Un des envoyés du gouvernement m’a repris : « Attention aux anachronismes, Legoff… Et puis ce sont des lieux communs, vous ne trouvez pas ? Des paroles d’anarchiste ou de tiers-mondiste, comme ce Ziegler qui a beaucoup inquiété la Suisse et même la France. Il a parfois raison, il faut bien l’avouer, mais les Africains sont nos partenaires aujourd’hui… Leur mode de vie s’améliore…

— Oui, à coups de machettes ou de kalachnikov… Les plus veinards meurent en mer avant d’atteindre nos côtes ! Des corps empilés comme de la viande sur des pneumatiques orange… »

En face de moi Carozzi s’est manifesté. Il a remarqué, philosophe, son verre vide à la main :

— Le docteur Legoff est parfois un rien pessimiste, je le connais bien ; c’est sa marque de fabrique ! Je l’excuse, il voit la mort de près et une certaine absence de logique chez nos responsables politiques, contraints de résoudre des problèmes de société au jour le jour… C’est la malédiction des démocraties, notre lot : le temps joue contre nous, et personne ne prend de décision… nos élus ont peur de perdre leur siège. Legoff, lui, est confronté à l’immédiat. Il redresse des membres, ou les ampute… il bouche les trous que nos armes si performantes creusent dans des organismes fragiles… Bref, il fait son job et le fait bien… »

J’étais surpris de son intervention en ma faveur. Cependant, je n’ai pas eu le temps d’en rajouter. Un des hommes de l’ambassade s’est levé et a commandé le départ. C’étaient eux qui menaient le jeu, pour l’instant, mais j’avais déjà prévu de me délivrer de leur tutelle, le moment venu. Lorsque j’aurai tous les éléments du puzzle en main. Je comptais bien apprendre un maximum de choses sur l’attaque des drones et j’avais besoin de ces agents très spéciaux qui en savaient certainement plus que moi, maintenant. Avant de m’effacer dans la nature, il me fallait des données concrètes : je devais être sûr de mon coup pour préparer mon plan et ne pas rater mes cibles…

Le « Falcon » a décollé au milieu de la nuit. Je regardais les lumières de la ville à travers le hublot, des petites lanternes qui témoignaient encore de la présence des hommes, dans un pays dévasté par la dictature et la guerre civile. Ces points lumineux, vus de si haut, m’apportaient un étrange sentiment, bienvenu, de sérénité : là-dessous des gens dormaient, rêvaient, et nous on passait au-dessus, dans les nuages, avec nos gros soucis. Je les enviais, mais après une nuit de sommeil et d’oubli, ils se réveilleraient devant une nouvelle montagne à gravir… Épuiser le quotidien, accomplir les gestes qu’il faut… Et ils n’avaient pas de moyens, seulement quelques vieilles cordes en chanvre, usées par le temps et le vent du désert.

Le « printemps arabe »… ! J'ai eu comme un sourire de résignation. Il fallait y croire, ne pas décevoir. Ils avaient peut-être quand même raison : ne pas baisser les bras. J'aurais fait comme eux. D'ailleurs, d'une certaine manière, j'allais faire comme eux, tenter un plan suicidaire mais qui rétablirait l'équilibre des choses, faute de pouvoir compter sur la justice des hommes, corrompue jusqu'à l'os ! La balance, la justice une femme. Pourquoi une femme ? J'allais couper dans le vif, une méthode de chirurgien, peu élégante : couper quelques membres gangrénés de notre société, au moins une fois. Seulement pour l'exemple. Ceux qui jouaient avec la vie des gens devant un écran : les responsables des morts d'Idélès, par drones de guerre interposés. Des frappes chirurgicales et sans risques comme ils disent dans les journaux spécialisés. Moi, j'allais jouer le rôle du risque, de l'imprévu, cet inconnu qui vous tombe dessus comme la foudre, alors que vous ne l'attendez pas, que vous ne le soupçonnez même pas ! Comme le feu du ciel, apportant une mort violente, parfois douloureuse. Zeus en colère…

À côté de moi, Carozzi s'est agité sur son siège et m'a regardé, du coin de l'œil, avec perplexité :

« Vous êtes étrange, Legoff, je ne vous reconnais plus… Je lis de la dureté sur votre visage et je n'ai pas l'habitude de ces longs silences, comme si vous ruminiez quelque chose, une solution pour en finir avec l'espèce humaine que vous n'aimez pas trop. Vous êtes sombre, mon vieux ! Prenez un peu de recul ; personne ne vous accuse, vous n'êtes pas responsable, on vous l'a déjà dit à Takhla…

— Je vous dois la vie, Carozzi et je vous suis reconnaissant d'avoir pris ma défense tout à l'heure… Nos destins ont des points communs, depuis nos premières campagnes au Tchad et en Afghanistan. Restons-en là pour l'instant !

— D'accord, mais essayez de faire bonne figure, demain après-midi, devant les officiers d'État-major et le gratin de l'ambassade. Le

Ministre de la Défense algérien désire vous entendre, avant de passer un savon à l'ambassadeur d'Israël ; il fera une apparition rapide et nous devons le convaincre que votre présence, comme observateur à Idélès, était vraiment indispensable, ainsi que celle de vos homologues dans d'autres localités du Grand Sud. Au départ, ils ont pris ça comme une ingérence sur leur territoire, même s'ils ne le contrôlent pas vraiment : ils sont très pointilleux sur notre passé colonial commun…

— Je le comprends aisément, brigadier… je sais me tenir en société !

— On vous a réservé une chambre à l'hôtel St Georges. Vous pourrez récupérer demain matin. On passera vous prendre après le repas de midi…

— D'accord, je suis votre homme ! »

Je connaissais le St Georges, à Alger. Bien entendu, ils allaient me surveiller étroitement. Ils ne voulaient pas perdre leur témoin principal. Une grenade dégoupillée… Mais moi, je devais trouver le moyen de leur fausser compagnie, dès que possible, pour rejoindre Ahmed, mon contact au Maroc, et établir une stratégie pour la suite…

*

Il faisait encore nuit lorsque nous avons atterri à Dar el Baida, l'aéroport d'Alger. Le tarmac, balayé par une bise froide, chargée de gouttelettes agressives, était encore vide à cette heure matinale. Un fourgon de l'armée nous attendait et nous a rapidement fait traverser les faubourgs de la ville, encore silencieux. À proximité de l'hôtel, les maisons blanches, fières de leur architecture coloniale, étaient plongées dans la nuit. Aucune lumière sur les façades livides. Une nuit presque européenne… Personne dans les ruelles. Mais l'hôtel était

ouvert et le hall largement éclairé. Nous étions attendus. Comme j'étais un voyageur sans bagages, j'ai rapidement rejoint la chambre qui m'était destinée, au dernier étage. Avant de me quitter, Carozzi m'a rappelé la suite du programme :

« On viendra vous chercher, après le repas… prenez-le dans la chambre, c'est plus sûr ! Bonne nuit, Legoff ! »

J'ai approuvé, j'étais mort de sommeil. Avant de me coucher, j'ai écarté le lourd rideau de velours vert, à pompons, devant la fenêtre et j'ai risqué un œil à l'extérieur. Ils étaient en face de l'entrée de l'hôtel, une voiture foncée avec deux types dedans. J'étais bien gardé, trop bien gardé à mon goût ! Ce ne serait pas facile de fausser compagnie à mes anges gardiens ; les Algériens me tenaient à l'œil et les Français voulaient me ramener en bon état dans la métropole, pour témoigner de leur bonne foi devant l'opinion publique. L'inconvénient, dans cette histoire, c'est que je faisais quand même partie de l'armée régulière : ici, on ne faisait pas trop la différence. Et sur le terrain, j'étais armé et même bien armé ! Chose convenue au début de mon installation dans l'oasis… Mais les responsables algériens avaient la mémoire courte !

Enfin, j'ai pensé que les agents du Mossad avaient aussi un rôle à jouer dans cette partie à trois. J'étais l'accusateur principal, malgré moi… Il fallait bien commenter les photos compromettantes, dont celles du missile signé Israël ! Les preuves venaient de mon portable, pour l'instant toujours dans les mains de mon compagnon…

J'ai poussé un soupir de lassitude. Demain, je mettrai les choses au point avec ma hiérarchie et le ministre algérien. Après, ce serait à eux de jouer et à moi de trouver le moyen de m'enfuir dignement.

*

J'ai été réveillé par des bruits de pas provenant de l'extérieur de la chambre. Quelques secondes auparavant, je rêvais de ma prison, dans le bordj de Tamanrasset. Des militaires en treillis venaient me chercher pour me passer par les armes. Aïcha dirigeait l'opération, elle avait l'air désolée… J'entendais le bruit des fusils qu'on arme et le bruit des gros souliers sur les carreaux de la pièce. Ce même bruit a continué pendant que je refaisais graduellement surface. J'ai compris que des femmes de ménage étaient en train de nettoyer les chambres, de changer les draps, en cognant les meubles avec leur matériel… pas très discrètes et ça discutait ferme, à voix très haute ; un souffle violent d'aspirateur m'a encore conforté dans mon interprétation positive de la réalité : il n'y avait pas péril en la demeure… il était simplement l'heure de me préparer pour cette journée de vérité, affronter des militaires et des politiciens, des gens qui ne comprenaient que leurs intérêts ! Quelle vérité ? Quel rapport avec ce grand désert que je venais de quitter, que j'avais dans la peau avec ses tribus d'insoumis inconscientes de l'Occident et de ses dérives postcoloniales ! Ils allaient simplement interpréter les faits à leur manière, de façon diplomatique et je ne pesais pas beaucoup dans leurs tractations entre personnes averties…

Je me suis rasé, il y avait un nécessaire de toilette préparé à mon intention. J'ai eu un peu de peine à cause de mon plâtre devenu inutile. J'ai décidé de le faire enlever à la première occasion. Puis j'ai contemplé quelques secondes mon visage dans le miroir, piqueté d'oxyde d'argent, avec un lourd cadre doré. Cet inconnu, au visage dur, bruni, ridé comme du vieux cuir par les épreuves de ces derniers jours, c'était moi ! J'ai fait une grimace à ce personnage qui avait déjà beaucoup changé. Métamorphose, perte du « moi »… J'ai été surpris par deux plis amers, au bord de la bouche. Les yeux fuyants, un peu égarés, de cet être nouveau n'arrivaient pas à fixer les yeux de l'original, celui qui avait pris la décision ultime de donner la mort

après avoir sauvé tant de vies ! Je me dérobais à mon image… Fuite en avant…

Je me suis changé ; un habit à ma taille était posé sur une chaise, ainsi que des sous-vêtements. J'ai noué avec application la cravate qui m'était fournie, en bonus. Elle était rouge vif, couleur sang… étrange coïncidence, hasard du tailleur… Quoi qu'il en soit, le rouge m'allait bien, avec ce teint halé de vieux baroudeur qui plaisait aux femmes — je pratiquais les maisons closes avec modération et il m'est arrivé de donner quelques soins à ces dames, ainsi que des conseils pour éviter des maladies honteuses et tenter de rester jeunes jusqu'à la retraite !

On a frappé à ma porte. Un jeune boy, à la peau très foncée a posé un plateau-repas sur la commode, près de mon lit. En plus de la nourriture, il y avait du café chaud, du lait et un sucrier. J'ai failli lui dire que je ne prenais jamais de sucre, mais j'ai remarqué, au milieu des petits cubes aux reflets cristallins, un carré de papier soigneusement plié en quatre. Le garçon a vu mon regard surpris ; il m'a fait un petit signe de la tête, en remarquant :

« Je mets toujours deux sucres dans mon café, « *sidi* »… c'est bon pour la santé, et pour commencer la journée… »

Il est reparti sur la pointe des pieds, silencieux comme une couleuvre. J'ai déplié le papier plié avec un peu de peine. Il contenait un message laconique : « *Le petit bar à thé, en bas de la rue El Abid, en face de l'hôtel. 18h.* » Et le message était signé « *A.* »

Je suis resté pétrifié pendant quelques secondes… c'était l'écriture d'Aïcha. Je me doutais bien qu'elle essaierait de m'atteindre, un jour ou l'autre. Mais là, elle brûlait les étapes ! Quoi qu'il en soit, c'était une bonne nouvelle : je n'avais pas oublié qu'elle m'avait sauvé la vie, après m'avoir trahie, sous la contrainte. Je lui en avais voulu, au début, après les révélations de Carozzi… Mais j'avais besoin d'un allié, en plus d'Ahmed ; et maintenant, j'avais Aïcha. Elle était de retour et mon cœur s'est mis à battre plus fort. Avec elle, et son réseau

d'informateurs, je pourrais concrétiser mon projet. Évidemment, il pouvait s'agir d'un piège : j'étais constamment sur écoute et surveillé, mais par qui ? C'était peut-être une manœuvre du Mossad, qui préparait un mauvais coup, un enlèvement par exemple, selon leur coutume… Ensuite me persuader (il y a des méthodes pour ça !) de revenir sur ma déposition, et déclarer que les photos avaient été trafiquées…

J'ai décidé de prendre le risque et j'ai attaqué mon plateau-repas avec appétit. J'avais l'impression que la pièce était inondée de soleil, malgré le ciel gris. Des paillettes de lumière tournaient dans la pièce. Ma vie passablement perturbée et paralysée ces derniers jours, redémarrait au quart de tour…

Ils sont venus me chercher à treize heures, dans un véhicule de l'ambassade d'Algérie, un long corbillard couleur corbeau, avec le drapeau du pays qui claquait au vent de la course sur une aile avant. Impression d'inéluctable… La ville était calme, il y avait peu de monde dans les rues. Alger faisait la sieste et le temps froid n'incitait pas à la promenade. En hiver, les villes du Sud sont toujours tristes, comme si elles n'étaient pas préparées à la mauvaise saison ! Un peu comme ces fleurs tropicales qui se referment ou se fanent dès l'arrivée des grands froids… Ici, le froid était synonyme de léthargie et de mort, dans les maisons mal chauffées. Replis sur soi… Les Maghrébins, en particulier les Berbères, vivent avec et dans la nature, par tous les temps ; leur vie intérieure est réservée au quotidien familial et à Dieu. Quant à la jeunesse, qui tue son ennui et le désœuvrement à longueur d'année, elle s'accommode fort bien de la technologie occidentale du divertissement ; elle consomme du numérique jusqu'à l'écœurement ou l'abrutissement, à l'image de nos adolescents, en particulier dans les agglomérations. Smartphone, Samsung, un transfert d'intelligence ?

L'automobile a franchi la grille de l'ambassade de France et Carozzi, debout sur le perron, aux côtés d'un militaire algérien galonné, m'a fait un signe de la main. Médailles et chiffons… Le galonné m'a reçu en touchant le bord de son képi ; il m'a ensuite serré la main, du bout des doigts. Un accueil que j'ai trouvé un peu froid, comme la brise marine qui secouait les pins gigantesques, craquant comme des vieillards, alignés le long du mur d'enceinte de l'ambassade. Carozzi a rompu le charme de cet après-midi venteux, pas comme les autres, du moins pour moi :

« Ils nous attendent à l'intérieur, tout le monde est là. Le général Aziz (l'homme en uniforme actuellement en face de moi) est venu avec le ministre. Il aimerait comprendre le fond de l'affaire : c'est un homme du Sud et il a été longtemps en poste à Tamanrasset. C'est aussi un ami du président Bouteflika… Le général Aziz précisa :

— Nous sommes inquiets des mouvements de cellules terroristes à nos frontières ; c'est pourquoi nous avons donné notre accord à votre présence à Idélès. Mais pas dans ces conditions. Avec le Président, nous tentons une entreprise de conciliation nationale, depuis les régions du Sud jusqu'à la Méditerranée. Vaste projet… et beaucoup cherchent à le faire capoter. Le colonel Boudjeda, que vous avez connu, est de ceux-là avec d'autres intervenants que nous sommes en train de démasquer. C'est une conspiration, en vue d'un coup d'État ! Le ministre vous en dira plus… » Foutaises…

Nous sommes entrés dans le bâtiment. La réunion se tenait à l'étage dans une grande salle voûtée, mal chauffée, où devaient se dérouler les réceptions mondaines en périodes d'euphorie politique. L'ambiance était morose aujourd'hui, comme le temps ! Autour d'une grande table, j'ai reconnu notre ambassadeur qui montrait des coupures de presse au ministre, un petit homme aux cheveux poivre et sel. Importance de l'apparence… Ce dernier paraissait passablement énervé, il suçait ses lunettes, comme un collégien, tout en feuilletant la

pile de journaux européens en face de lui. Il s'adressait à l'ambassadeur, sans faire attention à nous :

« Sale histoire, décidément… qui aurait pu imaginer que les Israéliens allaient en découdre contre Al Qaïda sur notre territoire ? Pour finalement rater leur cible, les maladroits ! Un Iranien qui plus est, recherché également par nos services. De plus, la France, avec notre accord il est vrai…, a pris des risques inconsidérés, vous en conviendrez… : cacher un informateur, en première ligne (il s'agissait évidemment de moi) ; la frontière n'est pas loin et les groupes djihadistes sont à nos portes. Cette couverture humanitaire, un peu ridicule, a conduit à un massacre !

— Votre gouvernement a collaboré…

— Oui, mais nous étions partagés et le Président, hospitalisé à Paris, était alors un peu diminué… Franchement, quelle idée… le Président est revenu sur sa décision : il fallait supprimer ces terroristes, ces deux types dans le bordj, un point c'est tout… laisser faire notre armée. Monsieur Bouteflika est furieux depuis son retour… et comble de malheur, son plus proche collaborateur, le colonel Ben Ali, vient d'essuyer un coup de fusil… devant l'aéroport ! Des mécontents : ils nous tiennent pour responsables de la mort des enfants ! Le tireur a été exécuté sur place. Tout cela est très sentimental, mais il faut raison garder… Enfin, quel accueil ! Ben Ali est à Avicenne, entre la vie et la mort... Nous souffrons, Monsieur l'ambassadeur, le peuple souffre depuis l'indépendance… Tous ces morts et maintenant les martyrs d'Idélès, le bouquet final avec les sionistes en prime !

— Je partage votre tristesse et votre confusion, monsieur, croyez-le ! L'ambassadeur d'Israël a été convoqué à l'Élysée, nous attendons des explications… Le docteur Legoff vient d'arriver avec le brigadier Carozzi, qui assure la liaison entre la Légion et l'État-major ; vous allez pouvoir… »

Mais le Ministre des Armées continuait sur sa lancée, sans tenir compte de l’interruption :

« La presse perd la boule : ordres, contrordres… d’abord un attentat islamiste, ensuite une attaque de missiles juifs… je dois entendre votre docteur Legoff. Franchement je ne comprends plus et nos services sont dépassés : une taupe sioniste dans nos rangs, depuis des années paraît-il et ce Boudjeda, un traître à son pays, qui mange à tous les râteliers… Ils sont activement recherchés ! »

Ils étaient déjà tous au courant dans les hautes sphères de l’État. Aïcha avait dû les mettre au parfum. On était en plein complot, comme dans les films d’espionnage, sauf qu’ici, les complots, c’était un peu un sport national : à l’intérieur du FLN les présidents successifs se tiraient dans les pattes : on ne comptait plus les tentatives de coups d’État militaires ! Le parti unique avait écarté les Frères musulmans (le FIS) élus démocratiquement, pour éviter des dérapages inévitables et garder la souveraineté sur un pays riche en hydrocarbures. Tout cela sur le dos du peuple qui, depuis l’indépendance, avait laissé des centaines de milliers de victimes sur le carreau ! À Takhla, j’ai entendu au poste que l’Égypte prenait le même chemin… Mensonges et imposture…

Enfin les opposants au régime se bouffaient le nez, un peu comme en Syrie, et plus personne n’y retrouvait ses billes. Les djihadistes et toutes les factions touareg dans le Sud menaient une guerre à part, dans une zone sans lois… pour sortir de l’indifférence générale et de la misère provoquée par le changement climatique. Une jonction avec des groupes armés venant du Mali était toujours probable et, visiblement, le ministre avait de la peine à imaginer ce scénario. J’étais là-bas dans ce but, avec mes collègues de la Légion dispersés dans la nature, dans différents douars du Hoggar.

Ensuite, Carozzi a repris la parole en me demandant de raconter mes déboires en détail, depuis mon départ de Tamanrasset. J'avais été convoqué pour ça et je ne voulais pas les décevoir. Le ministre, qui continuait à maltraiter ses lunettes de lecture en les retournant dans tous les sens, me regardait avec un intérêt mitigé, comme si la partie était jouée d'avance. C'était vraisemblablement une simple attitude conventionnelle, comme la langue de bois dans les discours officiels… Mensonge et imposture, encore… Machiavel !

Le général Aziz avait sorti un petit enregistreur de poche. Notre ambassadeur m'a encore encouragé d'un geste de la main. J'ai donc commencé :

« Mon transport en ambulance vers Alger était une mascarade, organisée par votre colonel félon et ce type du Mossad. Les Israéliens se doutaient bien que mon témoignage aurait du poids auprès de la communauté internationale et les Américains n'aiment pas les massacres gratuits ou les maladresses de leur allié si encombrant… Donc mon élimination était prévue un peu avant Aïn Salah. Ensuite… »

J'ai insisté sur les détails pittoresques ; je crois qu'ils aimaient ça, le détail truculent, un peu saignant : le voyage chaotique dans l'ambulance, mon bras dans le plâtre encore mal ressoudé… le pistolet caché dans la caisse de médicaments, confisqué par le gros sergent pas si ahuri qu'il y paraissait… puis l'attaque surprise des hommes de Clairvaud, la confusion à bord et les deux gardiens froidement abattus par mes soins… le chauffeur aplati comme une crêpe derrière son volant. Du sang partout et l'incendie par-dessus le marché ! L'enfer de Dante. Ensuite les hélicos, le Tassili, ma dernière heure ou presque, la dune et Clairvaud en chair et en os qui avait mis fin à notre calvaire.

Personne ne m'a interrompu. Le ministre a secoué la tête, impressionné.

« Vous revenez de loin… Heureusement votre informatrice — je veux dire notre agent — a dénoncé la machination... Nous l'avons appris plus tard dans la journée, mais nous n'avons pas pu intervenir. Vos collègues ont fait du bon travail, grâce au sang-froid du brigadier Carozzi qui a un peu forcé la main à votre État-major et à mes services… C'était pour la bonne cause… Votre témoignage est aussi essentiel pour nous ! »

Il semblait un peu regretter que l'armée algérienne n'ait pu intervenir à temps. C'était oublier que le colonel Boudjeda avec son petit copain du Mossad (l'homme au chapeau) tiraient les ficelles du complot et une partie de l'armée était sous ses ordres !

J'ai aussi pensé qu'Aïcha allait maintenant quitter définitivement son rôle de Mata Hari indigène, en lâchant le gouvernement, et m'accompagner dans la traque des meurtriers d'Idélès, les hommes du bunker qui semaient la mort derrière leur écran, par drones interposés, en buvant du café de mauvaise qualité et en mastiquant des sandwichs périmés. Une traque qui s'annonçait d'ores et déjà difficile. Mais il fallait qu'Aïcha me tire de là et j'étais suivi au plus près dans tous mes déplacements, avec une surveillance permanente devant l'hôtel… Le ministre a repris :

« Dans tout ce désastre, une bonne nouvelle : nous avons identifié l'indicateur qui informait la base des drones, dans le Néguev, sur les mouvements de cet émir Iranien tant convoité : Youssef ben Youssef, la cible d'Israël, l'homme que vous avez soigné dans le bordj. On reparlera de cet épisode, docteur, vous avez manqué à votre devoir militaire… Nous sommes en guerre, ne l'oubliez pas, même si elle n'est pas déclarée ! L'indicateur en question avait été mis en place, dans la région, par les hommes du Mossad, qui appuyaient nos futurs putschistes… des gens de *mon* Ministère ; c'est un comble ! Des naïfs habilement manipulés par les services israéliens ; à leur insu ou peut-

être pas : il y avait beaucoup d'argent en jeu… La corruption chez nous c'est le ver dans le fruit ; un fruit pourri !

— Et cet homme ? Je le connais ?

— Bien sûr, docteur Legoff : l'épicier d'Idélès, le « *Mozabite !** ». C'était un homme de liaison qui renseignait les services israéliens et américains sur les mouvements des chefs d'Al Qaïda au Maghreb. Il avait été installé une dizaine d'années auparavant, avec une bonne couverture. Un épicier honorable, apprécié de tous, un soutien de la révolution et un ennemi du FIS. Il est en fuite actuellement. Mais je viens de vous le dire : il jouait sur les deux tableaux et il a induit en erreur les contrôleurs de ces engins, les avions sans pilotes ! Rien n'est parfait ! Volontairement, en dirigeant les tirs de « *rockets* » sur votre dispensaire ; c'est lui le responsable… il va sentir sa douleur quand nous le coincerons ! Il va parler, ensuite il passera devant un tribunal militaire… Mais nous devons tout savoir sur ses relations avec les colonels dissidents… mes anciens amis, des jeunes du FLN ! Enfin, dans ce genre de situation, on n'a plus d'amis ; vous en ferez la dure expérience !

— Et pourquoi le dispensaire ? C'est monstrueux…

— Du tout, major Legoff ; de nos jours on tire sur les hôpitaux ou les écoles, voyez Gaza, la Syrie… c'est de bonne guerre — ou plutôt de mauvaise guerre, mais elles sont toutes mauvaises, n'est-ce pas ? Simplement, on vit avec... — donc il s'agissait pour nos cadres rebelles de créer une situation chaotique dans le Sud… vous me suivez ? Frapper l'opinion, accuser notre gouvernement d'incompétence à proximité d'une zone de guerre. Des cadavres d'enfants, par dizaines, des civils, des humanitaires : *c'est la meilleure image* pour des terroristes alliés à des colonels félons. Les Israéliens se sont fait rouler dans la farine, comme on dit chez vous, en croyant éliminer un grand manitou du terrorisme ; ils ont été roulés, manipulés avec leur technologie de haute précision, une machine de mort bien mal utilisée ! Leur agent, le Mozabite, qui a désigné une fausse cible,

a été acheté par *mes* colonels ; ensuite, il n'y avait plus qu'à attendre l'arrivée des islamistes refoulés du Mali dans la région… notre armée débordée (comme la vôtre) et l'installation d'une zone tribale, un tampon entre les pouvoirs, étendre la zone de non-droit depuis la Libye, un peu comme le Sahara marocain, l'ancien Rio de Oro et le mouvement sahraouis.

On peut même imaginer une liaison de part et d'autre de la frontière… Ensuite même scénario tout aussi chaotique dans l'Atlas, les Aurès, la Kabylie ; enfin la montée sur Alger, Oran et le tour est joué. Le Président peut retourner en France pour finir ses jours sous perfusion… avec son équipe !

— Bon Dieu, comme vous y allez… Évidemment, j'aurais peut-être dû signaler la présence de cet homme blessé par balle. J'ai réagi d'abord en médecin, vous pouvez le comprendre ? J'en doutais… Un blessé reste un blessé, un homme souffrant dans sa chair, un *individu*, un corps… Moi, je regardais en direction du Mali, dans l'Atakor et les Iforas… et il est arrivé derrière mon dos ce Youssef… Probablement de Libye, pour disparaître aussi vite. Et personne ne soupçonnait que l'épicier jouait un double jeu, avec vos putschistes… ! »

J'étais sincère, débordé, franchement pris de cours et Ahmed, mon fin limier, n'avait rien vu venir non plus…

« Et l'homme a disparu pendant la nuit, deux jours après mes soins… »

— C'est justement ce que l'on vous reproche : une négligence qui tourne au scandale international… rien que ça docteur Legoff… le Mozabite possédait une installation radio longue distance dans sa boutique et sortait discrètement son antenne, le soir, pendant que vous faisiez des galipettes avec votre assistante ! Il n'utilisait pas de portable, naturellement… »

C'était notre ambassadeur qui se manifestait, cette fois pas content du tout. Silence embarrassé… Puis il a dit deux mots dans l'oreille de Carozzi qui paraissait très mal à l'aise. Ce dernier m'a fait part de la

décision qui avait été prise au niveau de l'État-major, sous la pression du Quai d'Orsay :

« Je suis désolé, Legoff : il y a quand même eu négligence coupable de votre part. Vous n'êtes pas directement responsable des événements d'Idélès, mais l'attaque des drones n'aurait peut-être pas eu lieu si vous nous aviez signalé la présence de cet homme blessé par balle, dans le bordj, et surtout sa fuite nocturne. Les Israéliens l'auraient rapidement appris et leur commandement n'aurait pas commis de bavure… Ils n'auraient pas appuyé sur la gâchette — le bouton je veux dire, il faut vivre avec son temps ! — et le Mozabite en serait resté pour ses frais, frustré d'avoir manqué une occasion : passez, il n'y a rien à voir ! Ça fait beaucoup de conditionnels, et des dizaines d'enfants épargnés… J'aurais préféré ce scénario !

« Bref, vous serez probablement jugé pour cela et nous vous demandons, pour l'instant, de rester à notre disposition, ici à Alger, avant votre transfert en France… Vous serez entendu à nouveau en métropole, cela va de soi ! »

Voilà, la séance était terminée… du moins provisoirement pour moi et les autorités locales. Ils avaient leur coupable sous la main. Du premier choix : un chirurgien de guerre, responsable de la mort de dizaines de civils. On ne parlait déjà plus de ma réhabilitation, après cet attentat bidon, un coup monté : le coup des bouteilles de gaz et ma complicité probable avec les deux terroristes. C'était du passé, j'étais blanchi pour ce péché tactique que je n'avais pas commis. Par contre, je renaissais dans la peau d'un nouveau coupable, à peine plus présentable, comme si j'avais moi-même déclenché le feu du ciel. Par *négligence* cette fois. Impardonnable dans l'armée et même dans le civil : faute de pouvoir traîner les vrais criminels (les types du bunker, dans leur trou à rats du Néguev et leur informateur en fuite) devant un tribunal international, c'est moi qui allais faire les frais de l'opération.

Pour apaiser l’opinion, la presse etc. devant la mauvaise image de notre armée en Afrique, souvenir du temps glorieux des colonies. Ainsi, je concentrais à moi seul toutes les haines et frustrations du passé et je sentais monter la pression. Il était temps que je quitte le bateau qui prenait l’eau de toutes parts… je sombrais dans la vindicte générale, la vindicte populaire, et je ne voyais pas le bout du tunnel ou plutôt la direction à prendre pour atteindre une côte hospitalière ; falaises blanches battues par les vagues… Curieusement, c’est le Ministre algérien, lui-même, qui, sans le vouloir, m’a indiqué une voie de sortie :

J’étais avec Carozzi, toujours aussi désolé, debout devant la grande baie vitrée, lorsque le ministre est venu contre moi, en me serrant amicalement le bras, comme pour s’excuser :

« Docteur Legoff, nous avons besoin de vos compétences concernant notre ami blessé, soigné actuellement à l’hôpital Avicenne ; un ancien compagnon de combat. On vous l’a dit, il est entre la vie et la mort et demain matin le chirurgien de service va tenter une opération délicate. La balle est près du cœur… quelques millimètres…

— Je ne suis pas très disponible, ces derniers temps, vous savez (j’ironisais) ; il faudrait alléger quelque peu ma surveillance ; tout cela me pèse, je perds confiance dans mes moyens et je n’ai pas droit à l’erreur, dans une opération de ce genre…

— Il suffira d’assister notre chirurgien, de le conseiller… Vous n’interviendrez qu’en cas de nécessité. Nos hommes vous laisseront tranquille… une surveillance discrète ; et on tiendra compte de votre collaboration. J’interviendrai auprès des autorités françaises ; ils veulent votre peau ! Ce n’est pas un langage très diplomatique, mais c’est la vérité, docteur… En effet, vous interférez, malgré vous, dans l’opération Serval au Mali… les pacifistes et les écolos chez vous n’approuvent pas ce genre d’opération qui n’aboutit jamais, même si

l’intention est louable, en évitant quelques carnages… J’ai votre parole ? Demain huit heures, on passera vous prendre à l’hôtel, comme d’habitude !

— C’est en ordre… à condition que ma hiérarchie et l’ambassadeur cautionnent mon intervention…

— J’ai leur accord ; à vous de jouer maintenant ! »

C’était peut-être une occasion de m’en sortir ; un hôpital, c’est grand, plein de recoins… Je n’oubliais pas mon rendez-vous, dans une heure avec Aïcha. J’en parlerai avec elle… Comme infirmière diplômée, elle devait avoir ses entrées dans l’établissement…

Nous nous sommes quittés, avec les salutations d’usage et autres courbettes. Le ministre était tout sourire. Histrion. Par contre, Carozzi paraissait toujours aussi affecté. Un mauvais diplomate… Je lui ai dit : « Vous n’y êtes pour rien, l’affaire nous échappe… les lois de la guerre et de la diplomatie sont obscures, changeantes, pleines d’imprévus, comme un troupeau de chamelles en chaleur… » Il n’a pas réagi à mon humour saharien. Le général m’a fait un signe de la tête avant de s’introduire avec précaution dans la BMW du ministre, mais il ne m’a pas serré la main.

Je suis remonté dans mon carrosse et j’ai relâché le nœud de ma cravate qui m’empêchait de déglutir, tout en me laissant toujours cette impression désagréable d’inéluctable, de culpabilité reconnue, sans nuances.

Dans ma chambre d’hôtel, j’ai bu un verre d’eau et j’ai regardé l’horloge, un modèle de pacotille, au-dessus de mon lit : il allait être tantôt dix-huit heures ! C’était le moment de passer à l’action, de relancer la machine. J’étais seul, comme prévu… la hiérarchie m’avait lâché mais, en même temps, je reprenais mon entière liberté. Rapace et vol en direction du disque solaire : j’allais entrer dans la clandestinité. J’ai regardé par la fenêtre, entre les rideaux à demi tirés

qui dégageaient une odeur de tabac froid. Ils étaient là, en face, dans leur véhicule de fonction. Deux types sinistres qui ne me lâcheraient pas… des pots de colle. Mais le ministre avait dû leur dire de me donner un peu de mou, d’assouplir la surveillance : il n’y avait pas urgence et personne ne devinait mes intentions profondes, à part Carozzi qui avait des antennes. C’était son côté féminin.

Je m’inquiétais plutôt du zèle des services français, qui prendraient le relais… ou qui étaient, peut-être, déjà sur le pont, m’observant à distance, prêts à me balancer par-dessus bord, aux côtés de leurs collègues du Mossad ?

De la paranoïa ? Pas si sûr… je devais compter avec tous ces zèbres pendus à mes basques… De drôles de zèbres avec des griffes et des dents de carnassiers ! Un zoo fantastique et menaçant. Des cages ouvertes…

Je suis sorti de la chambre et je me suis dirigé vers l’ascenseur. J’ai poussé péniblement la lourde porte avec mon bras valide. L’ascenseur m’a déposé au rez, dans un bruit de ferraille froissée. J’ai dit au réceptionniste : « Je vais faire un petit tour, il fait encore jour… J’ai besoin d’air, il est pas trop tard ; la journée a été rude ! » Il a acquiescé, poliment. Depuis le perron, je me suis retourné. Il téléphonait déjà ! J’aurai de la compagnie…

Ensuite, je me suis dirigé, au pas de promenade, vers la rue El Abiod, en face de l’hôtel, pour rejoindre le salon de thé et renouer en toute conscience avec mon destin, qui s’annonçait coloré.

Chapitre Trois

La fuite

La ruelle était en pente et coupée à la circulation. Pourtant des motocyclettes pétaradantes et indésirables tentaient de se frayer, sans gêne, un chemin à travers la foule bigarrée qui stagnait au milieu de la chaussée recouverte de moellons irréguliers, rendus glissants par la bruine persistante. Des boutiques ouvertes sur l'extérieur présentaient divers produits locaux et, bien sûr, certaines étaient hautement spécialisées dans tous les gadgets électroniques incontournables, caractéristiques de notre temps, qui servent en priorité à meubler les longues journées d'*ennui*. Le « *spleen* » du Maghreb est une réalité ! Le chômage endémique. Je me suis arrêté devant une vitrine qui contenait une bonne centaine de téléphones portables, un panel multicolore, toutes les marques étaient représentées. Ces petits cadres de tôle ou de plastique contribuaient à alimenter nos fantasmes dans un monde virtuel, à travers un écran luisant de modernité, propre à tout et à rien, à communiquer ou à filmer notre impuissance face à des événements incontrôlables…. En résumé, pour ne rien dire la plupart du temps, ou souligner des lieux communs, comme le carnage des civils qui accompagne toutes les contestations, tous les conflits… un jouet coûteux pour adultes, mais vendu à bas prix dans les souks orientaux. Je devais reconnaître qu'Ahmed en avait quand même fait un bon usage, pour notre cause, en photographiant la roquette israélienne qui avait fini son chemin en douceur, intacte, dans ma cuisinette…

Tout ce matériel emprunté quelque part en Europe, transitait sans difficultés dans les ports algériens et marocains, à partir des enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla. Ensuite les téléphones, les tablettes et

les ordinateurs, passaient par la frontière d'Oujda ou par le désert, à dos de chameau… Je connaissais bien le Rif oriental, une terre sans eau, un sol ingrat, argileux et stérile, une région déshéritée où le soleil régnait en maître les trois quarts du temps, aseptisant les choses et les gens, brûlant les maigres récoltes. Même les bactéries avaient renoncé à coloniser ce pays sans avenir, digne de l'enfer de Bosch ou de Dante. Une région idéale pour trafiquer, hors contrôle, à condition de se couvrir contre les rigueurs du temps, la chaleur insoutenable…

C'est de là que provenaient la plupart des émigrés qui tentaient leur chance en Europe. C'était aussi un couloir d'approvisionnement pour toutes sortes de denrées : les voitures volées, des Mercédès de préférence et tout l'équipement « *High-Tech* » ; un équipement qui, je l'ai dit, n'avait, d'après mon expérience personnelle auprès des populations, guère sa place en Afrique (en dehors des professionnels de la branche) et qui ruinait le bon peuple naïf et émerveillé devant toute cette technologie rutilante. Des joujoux encombrants, des prothèses pour handicapés du ciboulot qui étaient prêts à renier père et mère devant le dernier modèle de jeu vidéo. Et évidemment, une nouvelle clientèle pour nos marchands de rêves, mais prête à se saigner pour le dernier « *IPad* ». Produit superflu, un luxe frivole ; produit d'une société décadente… pour meubler le temps qui passe, tel un fleuve insouciant et obstiné…

Une cinquantaine de mètres plus bas, j'ai repéré le petit café maure, en face d'une boutique d'articles en cuir. J'étais arrivé. J'ai risqué un coup d'œil par-dessus mon épaule, en direction du haut de la ruelle. À travers la foule, composée en grande partie de femmes en djellabas, certaines soigneusement voilées, j'ai repéré mon suiveur, trop bien habillé pour être honnête. Il portait des lunettes noires, comme dans les films, alors que le crépuscule commençait à étendre ses ombres sur les façades lépreuses et à lécher les visages qui tournaient au gris. Des lunettes noires… ! La discrétion n'était pas

leur fort, à mes gardes du corps, pourtant ce genre de détail devrait s'apprendre dans les écoles de police…

Je me suis arrêté quelques secondes devant l'entrée de l'établissement de thé ; la vitrine était remplie de petits gâteaux sucrés et de bonbons aux couleurs vives, stockés dans des bocaux soigneusement alignés. J'ai poussé la porte vitrée, tous les sens aux aguets. Il y avait une dizaine de tables rondes, marquetées, des poufs et quelques chaises métalliques peintes en blanc. La salle était presque vide, seul un couple, sur une banquette devisait calmement, tête contre tête : des amoureux en péril, probablement. La femme portait un voile foncé, à la manière des Constantinoises et chuchotait à l'oreille de son voisin.

Un jeune garçon fragile, en habit folklorique, qui m'a rappelé une poupée kabyle, est venu pour prendre la commande. J'ai hésité ; je lui ai dit : « Donne-moi un thé et un gâteau… pas trop sucré, je t'en prie. J'attends une dame, avertis-moi, si jamais… » Il a plié le torse, en signe d'acquiescement, puis il s'est retiré, sans mot dire. J'ai regardé à travers la porte vitrée : l'homme aux lunettes noires était en face, de l'autre côté de la rue, devant la boutique d'articles en cuir. Il parlait avec le propriétaire et jetait de fréquents regards sur le petit café maure.

Le garçon est revenu. Il portait avec précaution une théière et quelques biscuits secs sur un plateau en cuivre incisé d'arabesques compliquées. En posant un verre devant moi, il prononça à voix basse : « On vous attend dans la cuisine, première porte à gauche… les toilettes sont au fond à droite ! »

Il s'est retiré rapidement, comme dans un souffle, avec une discrétion calculée, très professionnelle. Dehors, mon suiveur avait toujours un œil sur moi. J'ai bu un verre de thé, il était brûlant. Puis je me suis levé pour rejoindre les toilettes. Dans le couloir, j'ai

brusquement obliqué à gauche et je me suis retrouvé dans une cuisinette propre, vide en apparence. Dans un coin, derrière un poêle en faïence vernie, une forme blanche était accroupie, le visage étroitement voilé. Je voyais seulement un œil brillant qui me dévisageait, avec une certaine inquiétude. Je connaissais cet œil noir, provocateur. Sans plus attendre, la forme s’est levée et a laissé tomber ce voile immaculé qui cachait au monde un visage aimé : Aïcha était devant moi, souriante et tendue à la fois, telle que je l’avais toujours connue. Elle prononça quelques mots, très rapidement, sans s’encombrer de politesses ou de formules de circonstance :

« Lucien, nous avons peu de temps… tu es censé te rendre aux toilettes, quelques minutes seulement…

— Et mes problèmes de prostate, Aïcha… On peut faire durer le plaisir ! J’ai droit à une rallonge… Parle-moi de toi, mon ange gardien, mon diable au corps, ma diablesse… ma traîtresse. Quel est le programme ?

— Trêve de plaisanteries, Lucien ! Je ne t’ai jamais trahi, sauf le couteau sur la gorge… Bon ! Demain, on va s’arranger pour te faire disparaître, te mettre à l’abri, d’accord ? Demain matin… On y travaille… Tu es en danger, plus que jamais Lucien, mon promis ! — elle ne manquait pas d’humour ; c’était son charme de femme émancipée — Je ne veux pas finir ma vie aux côtés d’un cadavre ou d’un condamné à perpétuité !

— Tout de suite les grands mots ; tu es pathétique… Demain matin je suis à l’hôpital Avicenne, Aïcha… Pour une opération délicate. Il faudra voir, plus tard dans la journée… C’est qui « on » ?

Pas de réponse, elle était ailleurs. Elle se mit à réfléchir profondément. J’observais une ride de perplexité se dessiner sur son front généralement pur et lisse comme la peau d’un fruit mûr… Désir insoutenable de la prendre dans mes bras ! J’ai quand même pris le temps de la dévisager, dans le détail : elle était vraiment très belle et

j'étais un chanceux ! Carozzi me l'avait souvent répété. Aïcha faisait désormais partie de moi, je l'avais dans la peau (expression consacrée) et elle m'avait transformé : je n'étais plus ce médecin blasé, qui regardait les gens et les choses comme des objets encombrants…

Mais la transformation était éphémère ; en sa présence j'étais un autre homme et le monde redevenait un lieu fréquentable. Dans le cas contraire, lorsque je me retrouvais seul devant mon miroir, le visage hâve, les yeux fiévreux, j'étais rattrapé par Idélès et ses fantômes. En l'absence d'Aïcha, j'étais devenu encore plus dur, indifférent aux hommes… Je remplissais maintenant le vide des journées avec mon obsession…

Aïcha se couvrit la bouche d'une main fébrile. Elle réfléchissait encore, tout en se caressant les lèvres, qu'elle avait charnues (j'aimais mordre dedans, en faire sortir le jus…), comme devant un devoir difficile à accomplir. Soudain, je vis son regard noir comme la nuit s'éclairer, avec une lueur de malice :

« Tu viens de me donner la solution… Allah est avec nous, et tous les saints et nos marabouts… Tu es né sous une bonne étoile, mon chéri… je t'adore… enfin avec modération…

— Moins qu'avant ?

— Je plaisante, bien sûr…

— Alors la solution ?

— Là, je ne plaisante plus : c'est du tout cuit, comme tu disais dans le temps… Je suis infirmière chef à Avicenne… je dois mon avancement au médecin principal, un ancien du régime mais qui aimerait dépoussiérer l'équipe régnante, avec ses complices : des jeunes de l'opposition, constamment menacés : les agents du Président et du FLN font des descentes de police dans nos locaux… ils menacent aussi les familles, comme dans mon cas, lorsque j'étais stagiaire à Tamanrasset. Ils croient toujours que je travaille pour eux. Nous voulons renvoyer le Président en France. Ce médecin est un ancien copain et un bon chirurgien…

— Je dois l'assister, demain… ils vont opérer ce type qui s'est fait descendre…

— Je sais, un conseiller du Président ; il était mal gardé : la seule cible accessible, à l'aéroport. Nous sommes dans le coup ! Donc, demain, je serai au bloc opératoire, à tes côtés…

— Et aux côtés de ton ancien « copain »… Elle haussa les épaules, qu'elle avait fort belles sous sa djellaba blanche, immaculée, qui lui donnait l'allure d'une madone pleine de grâce et qui cachait surtout des trésors que j'espérais bien reconquérir… Mon diamant noir ironisa :

— Jaloux avec ça… Il va nous sauver la mise, Lucien, nous sortir de cette situation impossible, tu comprends ? Tes suiveurs, les deux gorilles, ne pourront pas entrer dans le bloc. Et depuis plusieurs mois, la direction a fait ouvrir une sortie de secours — en cas d'incendie ou de menace extérieure — qui donne dans le parking de l'hôpital et la buanderie en sous-sol. On filera par-là ! Une camionnette vient tous les matins apporter la nouvelle literie, les blouses et tout le reste… Nous serons dans la buanderie à neuf heures… après on rattrapera le temps perdu… »

Aïcha secoua ses cheveux d'ébène, une manière d'appuyer sa proposition et sa résolution ; chez elle le noir lui donnait le charme d'une princesse saharienne, une princesse qui savait manier les outils de la séduction, une arme redoutable contre un être fragile comme moi. J'admirais cet érotisme naturel, sorti des sables, nuancé par un esprit de décision et de dérision, l'apanage des femmes touareg, les Targuia... Elle parlait beaucoup, mais chaque mot portait et sonnait juste. Elle ne manquait pas d'humour non plus, je l'ai dit. Un esprit subtil, versatile, et parfois cru comme la terre glacée des hivers sahariens, torride comme l'air brûlant qui fait vibrer les falaises de l'Atakor, générant tous les mirages du désert, à l'horizon des grandes hamadas…

« File, maintenant. Ton chaperon doit s'inquiéter… Il va penser à une diarrhée sévère ou à un malaise ! » Je l'ai embrassée à la volée, en effleurant les pétales roses de ses lèvres… Je me sentais poète, il me poussait des ailes ! Dans le couloir, je me suis rincé les mains au lavabo fêlé et j'ai utilisé le torchon sale qui pendait sur le côté pour m'essuyer avec application. Mon suiveur avait dû, en effet, se poser des questions : il allait intervenir. Je le voyais de l'autre côté de la porte vitrée, hésitant, une main sur la poignée. Je l'ai regardé, posément, tout en lui faisant un petit signe amical ; j'étais sans rancune, il fallait qu'il le sache. J'étais déjà loin, libre comme le vent… Il n'a pas répondu et je l'ai vu traverser la ruelle pour rejoindre son poste, devant la boutique de maroquinerie.

Mon thé était encore tiède. J'ai grignoté ma pâtisserie, mais j'avais vraiment faim, maintenant et j'étais prêt à en découdre avec un repas copieux à l'hôtel. Ma note était payée par l'ambassade. Ils me devaient au moins ça ! J'avais aussi envie d'un whisky bien tassé, avec une pensée pour Carozzi qui allait s'enfoncer sans retour dans les ennuis, à cause de moi…

La ruelle était presque vide et il faisait nuit ; le vent humide avait chassé les mégères caquetantes dans leurs foyers respectifs. Les lampes des vitrines éclairaient faiblement les pavés luisants devant les commerces. Mon homme avait disparu, me laissant le terrain libre, probablement dégoûté par ce temps à ne pas mettre un chien ou un flic dehors…

*

Mon chauffeur m'a conduit, le lendemain matin, dans sa limousine aux vitres blindées, ordinairement prévue pour les personnages importants… Mais j'étais un personnage important, et tout le monde

me soignait comme un prince héritier, le dauphin de la couronne. Preuve en était la voiture suiveuse avec mes deux compères, les anges gardiens, qui nous avaient suivis fidèlement depuis l’hôtel. Ils étaient armés : l’un d’eux a sorti une kalachnikov posée sur le siège arrière, tout en surveillant le parking d’un œil d’aigle.

Je me suis annoncé à la réception et le responsable, en blouse blanche largement ouverte, m’a rapidement indiqué le chemin à prendre pour rejoindre le bloc opératoire, au sous-sol. Il a ajouté : « Vous êtes en retard, je crois qu’ils ont commencé. L’anesthésiste m’a dit que ce sera long… Il y en a pour toute la matinée. Ils vont vous habiller en bas, dans le local des médecins… »

Je suis descendu à l’étage du bloc, avec un des hommes collé à mes talons. Mais il n’a pas franchi la porte coulissante qui menait au « couloir de la mort »… c’était une pointe d’humour, évidemment, une vieille plaisanterie échangée entre étudiants stressés ! Je pensais cependant que le type, ce Ben Ali, avait peu de chance de s’en sortir, avec une balle logée à quelques centimètres du cœur…

Aïcha m’attendait dans le local des médecins. Elle m’a tendu une blouse verte, ainsi qu’un tablier en plastique. Elle était aussi habillée de vert, des pieds à la tête, et ressemblait à un légume. J’ai mis un masque et un calot de même couleur pour camoufler mes cheveux qui avaient poussé depuis mon retour dans la civilisation. Elle a chuchoté, du bout des lèvres, à travers son masque : « Tout est en ordre… On dégage dans un quart d’heure. L’hôpital est surveillé… même la sortie de secours. Mais personne ne pensera à la camionnette… Elle fait la navette toutes les semaines ! »

Dans le bloc, mon entrée a passé presque inaperçue. Ils étaient déjà tous penchés sur la poitrine ouverte de leur client — un client de valeur — qui émergeait au milieu d’un drap vert foncé, couvert de sang. Aïcha dit quelques mots à l’oreille du chirurgien qui secoua la tête sans quitter des yeux la plaie béante de son patient, dans laquelle

je voyais battre un cœur, comme un gros fruit rouge, animé d'un mouvement compulsif, qui ressemblait à un mouvement de réprobation, étonné de se voir mis à jour tel un vulgaire objet de curiosité ! Le reste du corps du conseiller et son visage étaient invisibles. Il y avait des cadrans et des écrans un peu partout autour de l'équipe et l'anesthésiste paraissait comme fasciné devant les courbes colorées qui, sur un des écrans, couraient les unes derrière les autres à des niveaux différents. L'image s'est soudain brouillée et j'ai pensé que le matériel électronique de l'hôpital avait besoin d'une sérieuse révision… L'écran du dessous était resté noir ; visiblement il ne fonctionnait pas !

J'ai chuchoté à l'oreille d'Aïcha :

« Ils prennent des risques… c'est de la médecine de guerre ! Tout ce matériel est obsolète, gâté par l'humidité ambiante. Les ordinateurs et les écrans ne sont pas entretenus. Avec ce climat, ce n'est pas étonnant ! Les embruns, l'air de la Méditerranée, c'est bon pour les grandes vacances… Mais ici… » Elle m'a répondu à voix basse :

— La ventilation du local technique est en panne. L'argent du pays file directement pour l'armée, à cause de la guerre contre les rebelles, les frères musulmans ; la surveillance des frontières est prioritaire, la révolution tunisienne d'un côté et les provocations des Marocains de l'autre… Je ne parle évidemment pas de l'argent de poche qui disparaît dans les ministères. C'est aussi une priorité, pour tout le Maghreb, d'ailleurs… il n'y a pas d'exception algérienne… On vit avec des « pots de vin », la principale ressource sur cette terre ingrate…

— Étrange dans un pays où l'alcool est prohibé ? Le Prophète ne reconnaîtrait plus les siens…

— Garde ton humour pour plus tard… On ne peut plus rien pour ce type, la balle a endommagé des coronaires et le cœur va cesser de battre d'une minute à l'autre. Alors les écrans on s'en fout un peu… Nous avons encore une dizaine de minutes. Je vais en profiter pour

enlever ton plâtre mais tu garderas ton bras en écharpe. Tu seras plus à l'aise… Ils vont continuer à le charcuter pour faire durer la séance…

Le travail exécuté avec la célérité qu'on imagine, elle me dit sans plus attendre : « Suis-moi maintenant, on file ! Le chauffeur nous attend dans la buanderie… Que Dieu soit avec nous, « *Inch Allah !* »

J'avais de la peine à imaginer mon Aïcha transformée en bonne musulmane, mais il y avait une part de superstition dans ses propos ambigus, comme chez la plupart des « croyants » d'origine kabyle ou berbère. On a franchi une petite porte blindée, puis nous avons descendu un escalier qui nous a conduits dans le parking souterrain. Une odeur d'essence, enivrante et de mazout mal grillé m'a soudain pris à la gorge et j'ai failli éternuer. Aïcha a saisi nerveusement ma main droite et m'a entraîné vers une autre porte métallique qui débouchait dans la buanderie. Cette fois j'ai été agressé par une odeur de linge sale et de lessive bon marché. Elle a mis sa main sur ma bouche : « Pas un bruit, il y a des mouchards dans le parking et la rue est gardée… »

La camionnette était là, les deux battants de la porte arrière largement ouverts. Elle était couleur crème avec des inscriptions en arabe peintes en rouge, et le logo du croissant rouge, que tout le monde respectait, en principe. Un petit homme en bleu de travail balançait des sacs de linge sale, plus gros que lui, au fond du fourgon. Il n'a rien dit lorsque nous nous sommes installés entre deux ballots de linge qui dégageaient une odeur de sueur rance et de vieille peau mal lavée. Aïcha avait complètement dégagé son visage. Je l'ai prise contre moi, en utilisant mon bras valide. Je me sentais bien. Paradoxalement, cette odeur de renfermé, de corps négligé, qui sentait le cadavre, représentait pour moi un premier pas vers la liberté et le corps parfumé de ma compagne. On s'est mis à rire tous les deux… comme des gosses, après une grande farce. Elle m'a dit : « Tu imagines, un jour on nous traitera comme ces oripeaux, des draps usés

jusqu'à la corde… puant la maladie et la mort… bons pour la grande lessive !

— Sauf que nous, on n'aura servi qu'une fois ! Après, on partira en fumée…

— C'est vrai, mais quels moments de rigolade… Tu te rappelles nos parties fines dans le dispensaire ? Nos « moments » secrets ; j'aime ce mot, il nous fait oublier tout ce gâchis ! Le sang, toujours le sang, une vie en rouge… On avait peur de réveiller nos patients. Le matin, tu n'arrivais pas à ouvrir l'œil, et c'est moi qui faisais le café… sans ma culotte : tu aurais voulu me voir nue toute la journée !

— C'est mon côté voyeuriste, mais on ne regarde pas les fleurs fanées, pas vrai ? Avec la chaleur de là-bas, les vêtements étaient superflus. Enfin…. La minute nostalgie est terminée ! Tu peux m'embrasser quand même, et résumer la suite des opérations. Je crois que le fourgon est enfin rempli… J'étais pris par une grande lassitude malgré mes propos enjoués, désinvoltes, une alacrité de circonstance !

À cet instant, le chauffeur ferma les deux battants arrière de la porte du véhicule et posa une barre de sécurité. L'obscurité tomba sur nous, tel un voile funèbre. J'ai serré ma princesse contre moi, fébrilement, comme si sa vie était en danger. Je voyais la mort partout, avec la sensation étrange de la perte de mes facultés cognitives, d'une impuissance devant un avenir programmé ; j'étais possédé par un inconnu silencieux, un être nouveau, encore incompréhensible ! Cette impression de vivre dans un terrier… J'ai prononcé d'une voix faible :

« Je n'arrive pas à faire deux choses à la fois ! J'ai peur pour nous ! Elle me caressait la poitrine et je parcourais machinalement les courbes de son corps avec ma main valide. J'avais naturellement envie de la prendre ici, entre deux ballots de linge sale, à la hussarde, mais le cœur n'y était pas. Elle portait une jupe courte sous sa blouse… Elle se retira brusquement, la voix rauque.

— Pas de bêtise, docteur, l'intervention n'est pas terminée. Je préfère passer au deuxième volet de cet entretien, après on reprendra cette conversation en lieu sûr. Il faut se mettre d'accord…

— Entendu, je ne bouge plus le petit doigt et je t'écoute… Elle remit un peu d'ordre dans sa tenue ; je ne voyais rien, mais j'entendais des bruits familiers, des froissements d'étoffe… Images érotiques… je devinais des poses coquines bien dignes de ma jeune gazelle. J'ai repris confiance. Elle murmura, avec de légers soupirs dans la voix :

— En principe, nous ne sommes pas surveillés, c'est-à-dire pas encore… nous avons environ deux heures devant nous. Après, ils vont sortir le conseiller du bloc pour l'amener en salle de réveil…

— À la morgue tu veux dire !

— C'est probable, mais le conseiller a la vie dure…

— Avec une balle dans le coffre, et les coronaires endommagés ?

— Va savoir ! Ces types du FLN sont blindés, indéboulonnables depuis 62. Je les crois immortels !

— Sauf s'ils font le ménage entre eux ! Il y a des factions, des mécontents, les califes du régime… Des gens qui veulent liquider le vieux, qui trouvent que la plaisanterie a assez duré… Et ce type du Mossad, introduit depuis plus de vingt ans dans les arcanes du pouvoir, un agitateur, l'arme secrète des colonels… C'est un peu gros, non ?

— Très habile, le cafard, et je soupçonne que c'est surtout lui qui en veut à ta peau… il est né en Algérie, à la belle époque… Un défenseur acharné de l'indépendance, une cible de l'OAS. Oui, la belle époque ! Tout le monde la main dans la main, sous le contrôle indiscret des colons français, protégés par leur indifférence. Ensuite, agent double, instructeur dans l'armée, avec un double salaire. Et puis encore plus d'argent, les femmes, le luxe… C'est tentant ; un bon candidat pour le renseignement. Il a fait de fréquents voyages en Israël ! Mais on le tient à l'œil. Pour l'instant, il est en fuite, au Maroc.

Nos agents le serrent de près. Il est probable qu'il cherche aussi à faire la peau à Ahmed, qui a déclenché le scandale avec ses photos…

— Bien, revenons à nos moutons, avant que leur viande soit avariée, impropre à la consommation…

— Belle image, toujours un peu à côté de la plaque, mon légionnaire ! — C'était son expression, un peu narquoise, lorsque je lui portais sur les nerfs… — Voici le plan :

« Un scénario simple ; aussi simple que la réaction de survie d'une souris traquée… Nous autres, les souris fragiles, on va se planquer dans une casbah à trente kilomètres d'Alger, en direction de l'ouest. Dans un petit village du bord de mer tenu, provisoirement, par les rebelles. Je précise : il s'agit ici de « nos » rebelles, qui tiennent à garder un État laïque après la chute inévitable de Bouteflika, vieux, malade et sénile et qui s'accroche à une Algérie du passé. Nous sommes évidemment opposés aux autres, les radicaux musulmans, les militaires et, enfin, à toute ingérence étrangère, comme celle du docteur Legoff et de ses comparses qui font le guet à nos frontières…

— Et qui servent de cible à vos colonels dévoyés, sans foi ni loi, manipulés par des Israéliens paranoïaques qui n'ont rien à faire dans cette région du monde !

— Bah ! Avec les Américains, ils sont partout… ce n'est pas un « *scoop* », Lucien. Même les Russes ont de la peine à suivre ! En dehors de la finance, ils sont nuls… »

Aïcha possédait une montre à cadran lumineux. Elle la consulta quelques secondes…

« Encore un quart d'heure avant la chasse au légionnaire manquant, le docteur qui sème le doute et le scandale derrière lui… On rajoutera une désobéissance aggravée, un refus de se présenter au procès, etc. La liste est longue… J'attends avec impatience la « Une » des journaux… J'ai répondu, sur un ton lyrique :

— Ma rancune aussi est longue, inusable, inoxydable… Ils vont réaliser leur douleur ! Actuellement je bénéficie d’un gros atout : ils sont seulement trois puissances à vouloir me tanner le cuir. Et les puissances en question se tirent dans les pattes à la moindre occasion. J’attends donc les premières représailles contre mes chasseurs de prime. Des têtes vont tomber…

— Oui, mais le personnage central, Ali ou Samuel le magnifique, le caméléon de l’Atlas est en sécurité au Maroc… Le Mossad ne lâche jamais ses proies… tu vas te jeter dans la gueule du loup, Ahmed ne peut pas tout !

— Je connais Ahmed. C’est un pisteur redoutable… C’est lui qui tient Ali dans le collimateur. Il a des connaissances à Rabat, des exilés de la République démocratique, à l’époque Boumediene. Il prépare le terrain et… »

À cet instant, le fourgon s’est arrêté, au sommet d’une côte. J’ai entendu le chauffeur tirer le frein à main avec un bruit sec. Les deux battants de la porte arrière se sont ouverts et un flot de lumière crue a rempli l’espace, notre petit nid d’amour, entre deux ballots de draps souillés. J’avais les jambes un peu gourdes et le dos en compote. Mes anciennes blessures et les débris métalliques, qui m’accompagnaient tous les jours que Dieu fait, installés profondément dans ma chair, se rappelaient de nouveau à l’ordre : des douleurs aiguës, dans les reins et les cuisses. J’étais plombé à vie ; je devrai compter avec ce handicap dans les mois à venir…

Dehors, sous le soleil de midi, je me suis senti mieux. Le vent marin soufflait généreusement son haleine salée. Aïcha parlait en berbère avec un type en treillis militaire, kalachnikov en bandoulière. D’autres mercenaires faisaient les cent pas autour d’un mur blanc, peint à la chaux. La villa dominait le hameau, un petit village de pêcheurs qui comptait une dizaine de maisons basses, au toit plat. Quelques-unes étaient encore en construction, les fers à béton

pointaient vers le ciel, comme des pics acérés pour prévenir toute attaque aérienne… Défense dérisoire, contre une armée fantôme qui pouvait frapper à sa guise, n'importe où, n'importe quand... Je savais qu'il était impossible d'identifier l'attaquant : gouvernement ou milice ?

À Idélès, j'avais été gâté : tout le monde s'était mis d'accord pour commettre une des plus grosses bavures de l'histoire des technologies robotiques modernes. La bêtise ordinaire, l'esprit de lucre du Mozabite grassement payé, la volonté de puissance des colonels et des généraux corrompus, des ministres… tous s'étaient ligués avec les techniciens criminels d'Israël pour éteindre des vies, comme on souffle autant de bougies devant un monument expiatoire. L'État hébreu, avec ses grands pieds, n'avait pas les moyens d'utiliser des bombes aéroportées, conventionnelles ou au phosphore, comme dans les territoires… Ce serait une déclaration de guerre ! Tableau apocalyptique… Pour atteindre un seul homme : l'émir d'Al Qaïda, leur cible privilégiée ; une stratégie évidemment ridicule !

L'avantage des drones était de pouvoir attaquer n'importe qui, sans atteinte évidente à l'intégrité territoriale ; les diplomates se chargeaient ensuite d'arrondir les angles, de bricoler avec la vérité, c'est-à-dire, pour moi, d'assassiner et enterrer une deuxième fois les corps sanglants de victimes innocentes. C'était la marque de notre XXIe siècle, fait de progrès et d'humanisme judéo-chrétien bon marché, un mot facile qui avait perdu toute sa saveur, vide de sens. Rattachement à des valeurs périmées… Tout repenser…

Ils m'ont invité à entrer dans la villa sécurisée. Ils connaissaient tous mon histoire et devinaient ma haine des hommes, du moins de certains d'entre eux, après les épreuves subies... Je pouvais être provisoirement leur porte-parole, sans passion, et ils comptaient un peu sur moi, d'abord en ma qualité de médecin, pour soigner leurs

malades ou leurs blessés. Ensuite pour dénoncer le scandale des morts pour la patrie et la collusion des renégats de l'armée algérienne avec un pays étranger, dans le dos et à la barbe du Président… Un Président qui n'avait plus aucun pouvoir effectif, qui ne contrôlait plus ses hommes, luttant contre la maladie… La démonstration était faite, sur mon dos à moi, comme d'habitude. J'étais l'homme en vogue et en fuite, menacé par le pouvoir en place…

C'était là le contenu résumé d'un article que ma bonne et charmante gazelle comptait envoyer à tous les journaux européens, pour arranger mon affaire… Je n'avais rien contre. Aïcha était une battante, une polémiste engagée… Je passais à nouveau pour une victime, pris en chasse par les belligérants de cette sombre histoire !

Le soir, devant un tajine au mouton, sous la lumière sourde d'une lampe tempête, encadré par plusieurs miliciens armés, j'ai appris que le Mozabite avait été arrêté en plein désert, aux portes de Touggourt. L'épicier informateur d'Idélès s'était rendu, sans résister, et avait tout déballé ! C'était bon pour moi et Ahmed, avec une crapule de moins à éliminer sur ma liste provisoire. À Alger, ils faisaient le boulot à ma place : son exécution était prévue pour le lendemain… personnellement je pense qu'il a dû être éliminé dès la fin de la séance de torture… après des aveux signés. C'était beaucoup plus crédible : une mort sans panache, la mort des espions ! Le gouvernement israélien devait déjà être aux abois : voilà qui venait confirmer la validité des photos de mon chauffeur. Sur qui allaient-ils lancer leurs prochains drones, en dehors de la bande de Gaza ? Ils avaient tous les droits… et moi aussi ! J'allais leur faire payer leur maladresse et leur arrogance, leur désinvolture, en toute modestie, à mon échelle…

Chapitre Quatre
Ahmed

J'ai eu de la peine à m'endormir ; j'étais très remonté — c'était devenu une habitude, un mode de vie chez moi — contre la société et tous les organismes officiels, les politiques et les militaires, censés la faire tourner au plus juste malgré l'usure évidente du système. J'imaginais un grand sac rempli de tous ces arrivistes et je le balançais à la mer, depuis un chalutier en route vers nulle part. Je regardais couler le sac et je contemplais avec intérêt les mouvements convulsifs des occupants, en complets vestons, buvant copieusement la tasse. Le sac de toile disparaissait dans les abysses ; j'ai enfin trouvé le sommeil. Plus tard, au milieu d'un nouveau cauchemar, j'ai entendu distinctement des voix, qui résonnaient dans les quatre coins de la pièce. Depuis Idélès, ce n'était pas la première fois et je me réveillais généralement en sursaut, la poitrine gonflée d'angoisse. Je devais répondre à cet appel, à ces voix juvéniles, mais je ne comprenais pas le message ; en général, ces appels intervenaient à la fin d'un rêve qui m'avait transporté dans une cité inconnue, ou sur le quai d'une gare où les trains ne circulaient plus depuis des lustres…

Je suis resté deux jours dans le petit port. Depuis le balcon de la villa, je regardais la mer scintiller, comme une plaque de métal souple, ondulant paresseusement sous le soleil tiède de l'hiver. Je me sentais bien, hors d'atteinte et Aïcha venait me tenir compagnie. Un pin maritime oscillait et bruissait au-dessus de nous, au gré du vent marin, chassant l'atmosphère encore froide du rivage… une terre qui se réchauffait comme une vieille dame usée par le temps et les intempéries de la vie et qui cherche un peu de chaleur devant son feu.

J'aimais cet instant de sérénité où les vents thermiques venaient à la rencontre de la côte désertique, caressant au passage mon visage enfiévré et mon âme blessée. Le large, mot magique… je voguais…

Mais j'avais parfois le cœur serré en regardant Aïcha, blottie contre moi, les yeux fixés sur l'horizon brumeux : nos chemins allaient se séparer, un jour ou l'autre. Je crois qu'elle le savait. Dans ces moments-là, elle gardait un long silence, ainsi qu'une veuve qui contemple en secret, dans sa mémoire défaillante, l'image déjà floue de ces années de présence partagées avec un conjoint disparu. Je devais la réveiller, la remettre sur les rails, dans la réalité du jour. Une sensible ma gazelle… Elle souriait et me montrait la mer :

« Un jour on passera de l'autre côté. Tout sera fini… Je me battrai encore, avec mes amis, mais c'est seulement pour la beauté du geste, le chant du cygne… j'ai renié ce pays, ses habitants, ses mœurs ; le combat inutile des filles pour leurs droits. La mort de mes parents, tués par des proches du régime, peut-être des proches tout court. En Algérie, la guerre continue… elle n'a jamais cessé mais les gens sont las d'en parler et de la subir. Alors, on n'en parle pas, la presse est muselée et l'Europe passe à autre chose. Nous ne sommes plus à la mode. Il faudrait faire plus et mieux qu'en Afghanistan ou en Syrie. Nos massacres à nous se font dans le silence, de nuit, par doses homéopathiques…

— Je ne suis pas sûr que la vie, là-bas, en France, soit aussi sereine que tu le penses, dis-je avec amertume. Les vieux démons se réveillent… On tue des juifs, des musulmans, des Roumains, des Bulgares… la liste est longue. On parle d'identité nationale, de frontières… Le rejet à la mer ! Il y aura des retombées en Europe, des représailles ; les gouvernements restent muets ! Les autres en face, le Hamas ou le Hezbollah font de même : ils en rajoutent une couche, coupant tous les efforts de paix. Chez nous, on a les mêmes… des mouvements souterrains, ou officiels, qui utilisent la religion comme prétexte au racisme ordinaire. Le retour des chemises brunes, Aïcha…

Les croix de « Civitas », la « Bonne Nouvelle », un réseau d'innocentes crapules, qui se déchargent sur les plus forts, les plus malins. La foule des morpions devant le balcon du jésuite à Rome… Les rats sortent du caniveau, Aïcha ! J'ai choisi la Légion, c'est un des rares terrains encore neutre, même si on est au service de la France. Un pays que je n'ai pas vraiment eu le temps de connaître… Je me confiais, c'était la première fois :

« J'ai aimé une femme, à l'époque. Une française d'origine modeste, une compagne franche et sans histoire… mais avec le temps la vie à deux est devenue difficile. À cause de mon métier : comme les flics, on est toujours sur le pont. Elle voulait de l'argent, une reconnaissance, devenir la femme d'un chirurgien célèbre. Elle a découvert mes origines juives, mais elle trouvait cette marque de fabrique très « tendance » pour un homme de l'art connu. Seulement pour cela, il faut travailler dur, se donner en quelque sorte… Alors elle est devenue jalouse de mes activités. Je la trompais avec mes malades et, après quelques opérations à risque, j'ai craqué… je l'ai quittée. Je lui ai tout laissé (en réalité c'est elle qui a tout pris), sauf un petit compte en banque, pour voir venir. À Marseille, la Légion m'a accueilli les bras ouverts… ils avaient besoin de médecins et de chirurgiens qui n'hésitent pas à se mouiller sur le terrain. J'étais partant et j'ai commencé une nouvelle vie. J'ai quitté ma femme comme toi ton pays… On a au moins un point commun, ça nous laisse une chance !

— Oui, peut-être… Dans quelques jours, nous serons au Maroc… Mais je ne connais pas vraiment tes intentions : tu as changé, Lucien, je dirais même que tu as mûri ! Mais ce n'est pas un compliment : je sens une haine profonde qui t'habite, comme une autre personne qui aurait pris possession de ton corps… une sorte de personnage sanguinaire sorti tout droit du moyen-âge. Tu n'es plus de notre temps, Lucien…

— Tu en dis trop ou pas assez, Aïcha… On est en plein délire !

— Je ne crois pas… Enfin il est probable que *toi* tu sois en plein délire… Je pense que tu es malade, Lucien ! Dans ta tête… et c’est dur à accepter pour un médecin, un cartésien qui en a vu de toutes les couleurs…

— Avec le rouge et le pourpre comme couleurs dominantes… Non, Aïcha, je ne suis pas malade, et un mauvais cartésien : je suis mes pulsions plutôt que ma raison. Je ne crois plus aux chiffres comme solution à une vie meilleure. Je vais simplement accomplir ce que me dicte ma conscience. Je n’ai pas confiance dans la justice humaine ; elle est nécessaire mais peu efficace. J’irai chercher les méchants où ils se trouvent. Déjà une crapule en moins, le Mozabite exécuté… Le reste, c’est mon affaire ! »

Je mentais, ma haine contre l’homme-qui-tue-sans-risques était beaucoup plus profonde, irrationnelle ; je tentais de dissimuler cette nouvelle personnalité, étrange, que je savais perturbée, fragile et devenue insensible à toute émotion. Carozzi, qui me connaissait bien, l’avait deviné dans l’avion qui nous ramenait à Alger… Il possédait un sens caché et mesurait la valeur des hommes au combat et surtout leurs défauts. Il parlait parfois, avec moi, du choc post-traumatique qui détruisait inévitablement les combattants, après un engagement sévère. Personne n’était préparé à voir tomber ses compagnons et à tuer des gens qui n’étaient plus des cibles en carton ! Carozzi s’était réfugié dans l’alcool ; il ne voyait plus sa famille. Son corps était miraculeusement intact, mais son âme était morte, malgré une apparence bonhomme, un humour un peu forcé, à la limite du cynisme le plus basique.

Aïcha murmura, sur un ton détaché :

« Tu peux ajouter le colonel Boudjeda à ton palmarès ! On m’a appris ce matin qu’il avait eu un accident sur la corniche de Mers-el-Kebir, au-dessus d’Oran. Un accident stupide, contre un camion de

l'armée : on a retrouvé son corps calciné dans son véhicule, la tête dans le volant. Il était en fuite, et tentait de rejoindre le Maroc, comme nous… »

Le soir, nous avons préparé notre départ. Le voyage se ferait en Land-Rover, avec deux compagnons armés et masqués par leur chèche, à la manière des Palestiniens ou des combattants djihadistes ; leur déguisement manquait quelque peu de discrétion, à mon avis… Ils étaient censés nous protéger et nous servir de laissez-passer, jusqu'à la frontière, du côté d'Oujda. J'ai remarqué, sceptique :

« Avec ces deux gorilles, on ne va pas passer inaperçus ! À la première patrouille on va se faire mitrailler… J'ai l'impression d'être pris en otage !

— T'en fais pas pour eux, ils connaissent leur affaire ; nos gens tiennent le bled et les routes principales. Ces deux-là ouvriront le chemin… c'est nécessaire, avec un Européen à bord ! »

Au cours de la nuit, j'ai été réveillé par des détonations d'armes automatiques. Un groupe tentait de prendre le port d'assaut et de nous faire vider les lieux. Aïcha, à côté de moi, a repoussé la couverture qui protégeait nos deux corps du froid de la nuit ; elle est partie aux nouvelles ; elle appelait depuis le balcon, sous une pluie d'étoiles ; l'air était glacial. Je l'ai entendue appeler une des sentinelles : « *Chkoun**, Kader ; les soldats ou les rebelles ? » L'autre a répondu, en arabe, qu'il n'en savait rien. Mais le groupe d'assaillants était peu nombreux. L'armée aurait mis le paquet pour récupérer le port et les bateaux qui servaient de lien de communication discret le long de la côte, entre Alger et Oran. Les armes transitaient aussi par la mer, depuis le Maroc.

Les tirs ont cessé brusquement, l'assaut a été repoussé dans les collines qui dominaient le port. Le calme est retombé sur le douar ; seul le bruit léger et rythmé du balancement de la houle troublait le

silence. Aïcha est venue se blottir contre moi et je n'ai pas résisté à l'appel de son corps exigeant…

Plus tard, elle m'a dit : « Tu vois, nos deux gorilles pourront toujours servir, demain… Ici ce n'est pas le repos du légionnaire, mais la guerre perpétuelle. On ne fait pas de pause, chez nous, tout le monde tire sur tout le monde, le voisin de préférence. Il y a toujours une bonne raison ! » J'ai approuvé, elle connaissait mieux le pays que moi et il est vrai que j'avais passé une partie de ma vie en caserne, temporairement loin des conflits. Pour le reste, je n'ai pas cherché à lui expliquer ce qu'étaient nos engagements, les corps mutilés et la confusion totale face à des mercenaires sans foi ni loi, à l'aise dans le sang dont ils faisaient une consommation déraisonnable, malgré leur référence constante au grand manitou et à son Prophète… Le sommeil m'a pris subitement ; pour la première fois, je n'ai pas fait de mauvais rêve !

*

On roulait déjà depuis plusieurs heures et le vent marin chahutait notre véhicule, qui faisait des embardées sur la route déserte, longeant la côte. Le temps s'était subitement dégradé et la mer avait perdu toute sa poésie : la surface de l'eau avait la couleur du plomb fondu et quelques lames blanches découpaient la surface, telles des cicatrices mal fermées, sur un membre lacéré par une arme tranchante. Tout respirait la violence et j'avais de la peine à tenir mon volant, comme si la voiture cherchait à nous échapper, à fuir un sort funeste…

À côté de moi, Aïcha s'était enfermée dans un profond mutisme. Je voyais qu'elle n'approuvait pas ce voyage, ni mes intentions meurtrières. Elle était lasse de cette fuite en avant. Ce n'était pas dans son tempérament : elle préférait l'affrontement direct. Elle appartenait

encore à la vieille école, comme moi… Mais les choses avaient changé, la guerre avait pris une autre figure avec l'utilisation des armes modernes ; on se battait contre des logiciels mis aux points et fonctionnant à des milliers de kilomètres de distance ! Une guerre raisonnable, chirurgicale, d'incision précise dans les points faibles de l'ennemi. Avec quelques points de suture aux endroits stratégiques, l'affaire était réglée en douceur, à condition de préparer l'opinion, ce qui n'était pas une tâche bien difficile dans nos « démocraties » : le troupeau est volatile dans ses choix dictés par l'égoïsme le plus élémentaire et égaré par les révisionnistes de l'Histoire au pouvoir. J'en savais quelque chose : hier j'étais un héros, le « *french doctor* », aujourd'hui un fugitif qui avait beaucoup à cacher, un ami d'Israël… En effet, j'avais plusieurs amis juifs dans le bataillon, des types bien qui avaient fui le régime de Tsahal, comme je l'ai indiqué plus haut. C'est un point important, j'y reviendrai…

Quant aux frappes « chirurgicales », télécommandées au moyen de drones, ces « jouets » mortels, ce n'était évidemment qu'un leurre, comme on le sait : un jour ou l'autre ces mêmes engins pouvaient envoyer une arme de destruction massive, sur une centrale nucléaire, ou nettoyer tout un territoire, au bénéfice d'un dictateur dégénéré ou d'un nihiliste amateur. La bombe H par exemple, miniaturisée. Je me suis laissé dire que c'était une bombe « propre ». Le territoire conquis pouvait être cultivé à nouveau, après quelque temps : c'était une bonne nouvelle. Pourquoi ne pas échanger une population par une autre, tout aussi stupide et aveugle ? Remplacer un nationalisme par un autre, également contraignant et débilitant, en changeant évidemment les couleurs du drapeau… Décadence de l'espèce, autodestruction ?

Aïcha m'a soudain sorti de ces réflexions moroses ; je broyais du noir, une habitude chez moi, qui s'amplifiait dangereusement avec le temps, interférant avec des instants de lucidité :

« Nous serons à Oran dans une petite heure. Il y aura des barrages avant la ville, sur la nationale : tu es recherché ! Cette fois, ils ne te feront pas de cadeau. C'est ta peau qui est en jeu… J'ai écouté la radio locale, ce matin. Pas question de se montrer au grand jour… Mais il faudra bien quitter les petites routes, à un moment ou à un autre… reprendre la nationale.

— Avec nos deux « nettoyeurs », ça devrait passer ? Ils sont équipés…

— En principe, oui ; ils ont l'habitude… Ils sont nés avec une kalachnikov dans le berceau…

— Comment peut-on s'habituer à ces choses-là ?... Je ne les suivais pas sur ce terrain miné ; j'étais conditionné pour sauver des vies, recoudre les plaies ouvertes par la bêtise des hommes, cautériser les blessures…

— C'est un métier, Lucien, et qui ne s'apprend pas sur les bancs de l'école. Ces deux types ont perdu tous leurs proches ; leur village a été rasé… Pas besoin de te faire un dessin ! »

J'avais l'expérience du combat, au Tchad, en Afghanistan où on nageait parfois dans le sang. Mais je sais que jamais personne ne pouvait « *s'habituer* » à ce genre de situation. Des types pleuraient après avoir tué un adversaire, ou parfois après le massacre (souvent involontaire) de civils : des femmes, des enfants, des animaux (neutres par définition, mais qui pouvaient cacher une bombe quelque part !). Tout y passait, comme au Viêt-Nam ou en Algérie, quand nos troupes perdaient la tête sous l'empire de la panique, loin des considérations militaires, ethniques ou politiques de nos têtes pensantes….

Alors je sortais mon artillerie, des tranquillisants, des benzos, des amphétamines, des opioïdes, des stimulants… Et toute ma commisération, la compassion, des paroles creuses mais qui soulageaient ces pauvres types, des croyants en un monde meilleur et qui avaient fait de celui-ci un enfer… Ils avaient troqué un monde

bien réel, où il faisait parfois bon vivre, contre une illusion, un nuage de fumée répandu par des mages borgnes ou aveugles… Mais certains de mes patients, conscients de l'absurdité ambiante, croquaient leurs pilules en me regardant avec reconnaissance. L'absurde est un peu comme un climat, une sensibilité qui peut nous toucher à n'importe quel instant… J'en parlais avec eux ; parfois ils se réveillaient, surpris, dans un monde nouveau. Ils devenaient accros. Ils n'écoutaient même plus l'aumônier qui faisait pourtant de son mieux, payant de sa personne après chaque opération.

Certains de mes malades sont morts d'overdose, déclarés « morts au combat » et décorés. J'ai vu des femmes aussi, à moitié folles, violées par leurs collègues ; certaines allaient torturer nos prisonniers, les humilier. Peut-être celles qui n'avaient pas eu le privilège d'être violées par un blanc normal, avec un grade conséquent. Des frustrées : la guerre, le sang, appelle nécessairement l'amour, un orgasme de compensation. Elles tournaient des vidéos, avec leurs victimes, pour le journal télévisé, le « vingt heures » à l'instar des Américaines en Irak. De charmantes idiotes qui parlaient de guerre sainte, leur « djihad » à elles contre des mâles en rut. Elles voulaient bien se faire sauter, mais en y mettant les formes et pas avec n'importe qui ! De futures mères de famille. Le monde entier était au courant, mais la mode de ce genre d'exactions commençait à passer… La « grande muette » ne communiquait plus, par pudeur, par prudence. Un jour, des robots feront le sale boulot à leur place.

Nous avons rejoint la nationale et il y avait un peu de trafic, des gros diesels surchargés, poussifs, beaucoup de paysans en vélo ou conduisant une charrette, sur les bas-côtés : des types maigres, mal nourris, mal habillés, aussi misérables que les ânes ou les chevaux qui tiraient leurs véhicules de fortune, au bord de l'extinction… Les femmes avaient le visage triste, comme le temps, mais leurs habits

colorés mettaient un peu de chaleur dans ce tableau accablant. La misère du peuple était là, sous mes yeux.

Plus loin, on est tombés sur un bouchon, à quelques kilomètres d'Oran ; une file de véhicules divers, des voitures antiques, la carrosserie rouillée, à côté de modèles plus récents. Un des types voilés prononça quelques mots en berbère. Aïcha a traduit : « Ça y est, on va arriver au niveau d'un barrage… Le premier… Il y a même un hélico. Ils ont pensé à toi, mon chéri… Un contrôle d'identité, plutôt musclé. Au premier tir, tu fonces… si nécessaire, nos gars ouvriront un passage à la grenade. Contente-toi de faire ce qu'on te dit ! »

J'ai découvert une nouvelle facette de mon Aïcha : ma gazelle se mettait à rugir… Elle passait à l'action. Après une dizaine de minutes, je me suis arrêté à la hauteur d'un gendarme, la casquette bordée de rouge, inclinée sur le front, le fusil en bandoulière. Son compagnon faisait le tour du véhicule. De l'autre côté de la route, des soldats en treillis devisaient tout en fumant des cigarettes, l'arme à portée de la main. Un camion bâché attendait sagement de reprendre la route, son moteur tournait au ralenti. L'hélico était au repos, dans un champ de pommes de terre fraîchement retourné.

Le gendarme a regardé mon visage avec attention, il ne m'a pas tout de suite reconnu : je portais des lunettes noires et un bonnet de laine. Il m'a demandé de sortir du véhicule et a sorti un cliché, un peu froissé, de la poche de sa vareuse. Aïcha m'a glissé une arme de poing dans la main et, en ouvrant la portière, j'ai immédiatement tiré à bout portant sur le représentant de la loi. Nos deux cerbères voilés sont sortis à leur tour, comme des diables d'une boîte, et ont copieusement arrosé tout ce joli monde, sans distinction, avec les fusils automatiques qu'ils gardaient cachés sous leurs pieds, derrière mon siège de conducteur… Une grenade a volé en direction du camion, puis une deuxième et, pendant quelques longues secondes, la confusion la plus

totale a régné sur ce barrage improvisé. Puis la grenade a explosé, avant que les malheureux soldats aient pu utiliser leurs armes.

Quelques balles sont venues se loger dans la portière de la Land : un survivant qui faisait du zèle en cherchant à nous laisser un souvenir de cette journée de fête. Ensuite le silence est retombé. J'ai seulement cru entendre un chant d'alouette, au-dessus de l'hélicoptère en flammes, accompagné de gémissements de douleur provenant des corps allongés sur le goudron. C'était incongru ; depuis des jours, je vivais dans un monde incongru, sans repères ; ce scénario absurde, ridicule n'en finissait pas ; tout cela n'avait pas de sens… Poussière et flammes…

« Fonce, Lucien… fonce ! Il y en aura d'autres, ils sont innombrables, comme les sauterelles dans le désert… ils vont s'acharner sur nous. Le pilote a eu le temps d'alerter sa base… Il faut éviter Oran et les grandes routes. On va prendre une piste qui mène en direction de Sidi bel Abbès… Ensuite on obliquera en direction de l'ouest, en direction de Tlemcen. J'ai répondu d'une voix posée, contrastant avec ce tableau de désolation :

— Je connais… j'ai été cantonné plusieurs semaines en caserne à Sidi Bel Abbès, un lieu charmant ! J'étais jeune, encore un « *boujadi** ». On a parcouru toutes les pistes du Sud et celles qui mènent à la frontière, à pied, à cheval et en camion. Un exercice d'orientation pour nos auxiliaires algériens. C'était sous Boumediene, le bon temps de la collaboration franco-algérienne… J'avais l'impression d'être aimé dans ce pays ; mais ils sont devenus turbulents…

— Plus tard, les confidences… On doit trouver d'urgence un abri, une forêt ou un taillis pour dissimuler le véhicule et attendre la nuit…

— Une forêt ? Dans ces collines sèches et lisses comme le dessus de la main ? C'est une plaisanterie… »

J'ai roulé à tombeau ouvert sur une piste terreuse, au risque de casser de la mécanique. Il devait être plus de quatre heures et il était urgent de trouver un abri. À plusieurs reprises, j'ai vu des hélicoptères, au loin. Ils nous cherchaient du côté d'Oran et de Mers el Kébir. Mais ils allaient venir sur nous, tôt ou tard. Finalement, on a trouvé un hangar au toit de tôle, qui contenait des ballots de paille. J'ai garé le véhicule à l'intérieur et on a soufflé un peu. Nos deux mercenaires se sont tout de suite placés en faction, près de la porte coulissante qui fermait la bâtisse, l'arme pointée vers l'horizon brumeux.

« On reste là, jusqu'à la nuit… ensuite on prendra la piste de Tlemcen qui nous mènera à proximité de la frontière. Tu nous guideras ; avec un peu de chance, le clair de lune nous permettra de trouver notre chemin… »

J'avais froid dans ce hangar et j'étais épuisé, rongé par la douleur ; j'aurais approuvé n'importe quoi : mes reins plombés se rappelaient à mon bon souvenir et mon bras gauche criait sa souffrance. Je l'avais un peu trop malmené ces derniers temps, malgré les soins généreux de mon infirmière. Il ne restait plus qu'à attendre et je me suis étendu sur une botte de paille encore tiède d'un rayon de soleil qui s'était infiltré malicieusement dans notre abri pendant quelques heures. Des heures lourdes. L'odeur chaude de la paille en fermentation me tournait un peu la tête. Je me suis endormi et j'ai rêvé d'Idélès, comme d'habitude. Mais cette fois, c'était moi qui étais pris au piège : des oiseaux noirs me fonçaient dessus, avec d'affreux croassements, et j'étais seul devant le dispensaire vide de toute présence humaine. J'ai entendu un appel lointain ; quelqu'un m'avertissait du danger :

« Ils viennent vers nous, cette fois. Deux hélicos. J'espère qu'on pourra tenir jusqu'à la nuit ! »

Aïcha était auprès de moi, elle me pommadait soigneusement le bras. « Il faudra le mettre en écharpe. C'est la conduite qui t'a

fatigué… et ces événements : ce n'est plus de ton âge, tu devrais écrire tes mémoires, avec un chat sur les genoux, quelque part dans une ferme rénovée… comme tout être normal ! Et puis tu causes toujours beaucoup pendant ton sommeil ! »

J'étais complètement réveillé maintenant. J'ai entendu le bruit des deux appareils qui tournaient inlassablement au-dessus des collines pelées inhabitées. Il n'avait pas plu cet automne, comme l'automne précédent et la sécheresse allait encore pousser les paysans vers les villes. Ce peuple était moribond : il ne supporterait pas la pression simultanée des militaires, incapables de gérer le monde des gens normaux, et le climat qui en faisait un désert de pierres et de marne. Déjà les téléphones portables envoyaient des signaux de détresse vers l'Occident. Dans les cafés internet, on ne consommait plus que de l'écran liquide, un liquide virtuel ; l'eau était devenue impropre à la consommation et le café imbuvable, avec un goût de terre et d'eau de Javel.

Les hélicos se sont enfin éloignés ; ils ont été remplacés par deux chasseurs qui ont soudain bondi dans le ciel, en face de notre abri précaire. Ils ont aussi tourné quelques minutes dans le ciel qui prenait lentement une teinte mauve, annonçant le crépuscule. Ensuite, ils ont disparu vers le sud, vers le désert où ils pensaient probablement nous repérer et nous piéger, au milieu des grandes hamadas, avant de trouver un refuge. Après, la cavalerie se mettrait en route et j'imaginais déjà une course poursuite à travers les dunes et les plateaux pierreux, le « Paris-Dakar » de retour, sans assistance. On aurait quand même notre nom dans les journaux !

Il fallait se préparer ; nos deux mercenaires se relaieraient au volant. À moi de proposer le chemin le plus sûr, en fonction de mes souvenirs de jeune légionnaire, alors très motivé. Aïcha avait subtilisé quelques cartes d'État-major, qui nous seraient très utiles en cas de détour obligé. Mais j'étais certain que les pistes et les routes secondaires n'étaient pas gardées. Par contre, il fallait éviter les

douars ; la présence militaire y était constante. À la tombée de la nuit, on a repris la piste, tous feux éteints. On y voyait suffisamment clair, grâce à la lumière des étoiles : le véhicule, qui roulait maintenant à grande vitesse, baignait dans une lumière douce, entourée d'ombres amies, propices à un retrait rapide en cas de présence suspecte.

J'avais posé ma tête sur l'épaule d'Aïcha ; nous étions assis sur le siège arrière. Elle me tenait la main et sa confiance me gagnait peu à peu… Demain matin, nous aurons atteint la zone frontière ; le Maroc n'était plus très loin et Ahmed serait à notre rendez-vous du vendredi…

*

À l'aube, nous avons dépassé les monts de Tlemcen et, malgré quelques écarts imprévus, la piste nous avait amenés à bon port, en traversant des douars endormis sur des tronçons de route encore goudronnés, mais qui partaient déjà en lambeaux. Le pays n'avait plus assez d'argent pour s'occuper des liaisons routières de petite importance ; il les laissait à l'abandon, retomber dans l'oubli, ce qui nous arrangeait passablement.

Au milieu de la matinée, notre conducteur, qui avait retiré son chèche, a annoncé en français : « Nous être au Maroc… Prendre le bus à Taza, bientôt… Maintenant la route, beaucoup de gendarmes… Nous retourner… » J'ai dit à Aïcha :

— Quelle est la suite ? On se retrouve avec le même problème qu'en Algérie ; sauf que les prisons sont plus confortables… enfin c'est ce qu'ils disent dans les journaux ! Mais les tortures plus raffinées : un menu royal en quelque sorte… Nous sommes des espions en fuite et la France ne va pas se presser pour nous récupérer !

— Au prochain village, on s'arrête… il faudra prendre les transports publics, dit-elle. Après je propose de monter dans le train jusqu'à Rabat… s'ils ne sont pas en grève ! Je préfère éviter la route autour de la capitale. J'ai un contact en ville qui nous hébergera. Un réfugié algérien qui a connu les geôles du régime ; il y a perdu un œil… J'ai répondu, sur un ton sarcastique :

— Douce ambiance ! Dans le fond, l'aventure continue ? Enfin j'espère rencontrer Ahmed demain soir, à notre point de chute, au Mausolée Mohammed V. Demain nous sommes vendredi, pas vrai ?

— Exact : je vois que tu as encore un pied dans la réalité ! Mais n'oublie pas le Mossad et les services marocains… Rien ne les empêche de travailler main dans la main ! Ils attendent un faux pas de ta part. Au moindre écart, tu risques de finir dans un bain d'acide, comme Ben Barka ! Ni vu, ni connu et il ne me restera même plus les yeux pour pleurer…

— Des fariboles… Ils ne m'auront pas facilement… » Je fanfaronnais, mais la partie serait inégale et difficile !

Là-dessus, j'ai clos cette conversation instructive et pleine d'ouverture sur l'inconnu. Mais ma rage d'en découdre avec ces brutes déguisées me portait au combat ; j'aurais aimé balayer d'un revers de main toute cette racaille, soutenue en coulisse par les Occidentaux. Je retrouvais mes origines sémitiques, par ma mère, une combattante butée, intransigeante dans sa jeunesse, comme son peuple. Ma raison reprenait le dessus : il fallait dénoncer le scandale, un pays pris en otage, manipulé par Netanyahou et son clan, le fantôme d'Ariel Sharon, mercenaire d'Israël. Dénoncer cette mainmise de l'extrême-droite sur la terre de mes ancêtres (je n'y suis jamais allé)… Même ma mère, très pratiquante, qui fréquentait les rabbins du quartier (elle les invitait pour bénir le repas et dire les prières) tous les samedis que Dieu fait, trouvait que les militaires en faisaient trop et elle les traitait parfois aussi de parasites… Elle ne

jurait que par le travail… Elle maudissait Tsahal qui utilisait des armes non conventionnelles, comme les bombes au phosphore, contre des villages civils et attendait des sanctions sévères contre Israël, sa patrie. Elle maudissait aussi le Hamas et les tirs de roquettes. Elle maudissait le monde entier qui restait impassible… J'étais à bonne école. Elle aurait adoré le massacre d'Idélès, les armes semi-automatiques modernes, qui permettaient aux *criminels de guerre* de se laver les mains, devant la communauté internationale, comme Ponce Pilate devant le peuple juif en délire… « *Ecce Homo !* »

Dans le bus qui nous amenait à Taza, ma rage n'est pas retombée. Aïcha avait compris que je broyais à nouveau du noir, que je bouillais de l'intérieur, incapable de m'assoupir quelques minutes après cette nuit de cavale. Les deux mercenaires nous avaient quittés ; ils allaient rejoindre leurs frères dans le désert, les Sahraouis ou un quelconque mouvement de contestation, légitime ou mafieux. Je n'aimais pas trop ces rapprochements contre nature, mais Aïcha menait sa barque au mieux et ne montrait, pour l'instant, pas d'états d'âme : elle pensait à nous, transformés en parias et presque toutes les alliances étaient bonnes à prendre !

La chaleur est encore montée d'un cran. On ne s'entendait plus, dans le bus ; les femmes et les enfants parlaient à voix haute, ne ménageant pas leurs efforts pour se faire entendre. J'ai rongé mon frein sur la banquette arrière, en me plongeant dans mes idées de vengeance, foulant le monde sous mes pieds. Aïcha était contre moi et massait délicatement mon avant-bras douloureux avec ses mains moites. De l'autre côté, une grosse paysanne, qui dégageait une odeur de suint, les joues couvertes d'une sueur épaisse, mâchait du chewing-gum, en commentant l'actualité de son douar avec des voisins indifférents. Dans ce vacarme on ne comprenait pas un mot et j'ai eu un geste d'impatience qu'elle a mal pris. Elle s'est mise à parler

encore plus fort, couvrant presque la musique locale diffusée par la radio du bord.

Je n'ai pas insisté. On arrivait à Taza, qui s'offrait, éclatante de lumière sous le soleil de midi. Le bus a fait une manœuvre compliquée sur la place du marché. Nous sommes descendus et j'ai été immédiatement agressé par l'odeur des échoppes de légumes frais et d'épices. Ici la nourriture débordait des étals et les gens paraissaient en meilleure santé que sur les marchés algériens.

Au loin, les montagnes violettes de la chaîne du Rif se détachaient au-dessus des toits plats et de la mosquée qui dominait la place. Le muezzin égrenait ses couplets, les notes s'envolaient dans le ciel pur de l'hiver ; des gosses en haillons nous tournaient autour comme des mouches, tenant des portables à bout de bras. Aïcha les a chassés, avec quelques paroles dures et on s'est dirigés vers la gare. Elle était aussi très fatiguée et de mauvaise humeur : « Ces gamins… une vraie plaie ! Dès qu'ils repèrent un Européen, c'est la curée. Le tourisme a détruit ce pays… »

Le train était en gare, sur le point de partir pour Rabat. J'étais soulagé et je comptais bien prendre un peu de repos dans notre compartiment. Mais d'autres paysannes étaient déjà installées, sur les banquettes de cuir rouge, guère confortables, et jacassaient comme des pies en secouant leurs larges chapeaux de paille. J'ai haussé les épaules : la vie continuait autour de moi et le temps du repos n'était pas encore arrivé.

Je me suis quand même endormi. C'est ma compagne qui m'a réveillé. On était à l'arrêt dans une gare inconnue. Une odeur de diesel, grasse et enivrante, entrait par vagues depuis la fenêtre ouverte. Les paysannes avaient quitté le train. Aïcha m'a averti : « Des gendarmes, ils vont monter dans le wagon ! C'est un contrôle de routine. Laisse-moi leur parler… j'ai un argument convaincant… »

J’ai un peu paniqué à la vue des uniformes. Ils devaient aussi me rechercher au Maroc. Avec les moyens modernes de communication, j’étais traqué de partout, comme un renard aux abois. Dans cette partie de chasse à courre, je me trouvais du mauvais côté de la barrière !

Un gendarme est entré, l’autre est resté dans le couloir, désœuvré, la mine blasée ; il contemplait la foule sur le quai inondé de soleil, avec l’indifférence d’un fonctionnaire, tout en caressant la visière de son képi.

Aïcha a dit quelques mots au serviteur de l’ordre qui a pris un air contrarié. Il me dévisageait avec étonnement. Elle a sorti une liasse de billets, pliés dans une enveloppe. L’agent a paru surpris… la somme lui paraissait exorbitante. Je me suis demandé d’où elle sortait tout cet argent. Le cerbère a finalement craqué mais j’ai compris que sa conscience était mise à rude épreuve : il a finalement pris les billets en saluant, puis il a rejoint son camarade qui observait la scène sans rien dire. Ils ont disparu, au fond du couloir, en parlant à haute voix, comme s’ils se disputaient le butin. J’ai demandé à Aïcha :

« Tu lui as dit quoi au pandore ? Il avait vraiment l’air contrarié…

— La vérité, Lucien, tout simplement, avec une touche de romantisme. Tu es aux abois, poursuivi par les services secrets de trois pays, un chirurgien blessé, innocent et sans défense… Tu as sauvé des vies, c’est ton métier pas vrai ? Le gendarme a été sensible à ces arguments et à la forte somme qu’il a reçue : l’équivalent de trois mois de salaire.

— Pourtant je suis un cas intéressant, non ? La perle rare qui peut rapporter gros…

— Pas pour eux ; ce sont de simples gendarmes, des lampistes… Ils savent qu’ils ne verront pas la couleur d’un billet, s’ils t’arrêtent. Leurs chefs par contre et surtout les patrons de la Sûreté nationale, vont s’en mettre plein les poches. Ils n’auront plus que les yeux pour pleurer… tandis que maintenant : ils pourront acheter une nouvelle voiture. C’est un argument définitif. Ils l’ont bien compris !

— D'accord, la corruption a des bons côtés, mais comme médecin je suis contraint à une certaine éthique ; à la Légion étrangère, on est plutôt vertueux ; on se donne corps et âme, pour la bonne cause… L'argent n'a guère d'importance, sauf pour quelques-uns (je pensais au sergent Thibaud, qui faisait exception). On manque d'habitude… il faudra s'y mettre ! Mon intervention était un peu pathétique… j'enjolivais…

— Difficile, vous êtes tous des saints, les militaires. Un sacerdoce, comme les prêtres. De grands enfants, de doux rêveurs ! Nous, la guerre, on la gagne avec des pots de vin !

— Et d'où vient l'argent ?

— Notre trésor de guerre… Disons que ce n'est pas de l'argent bien propre. Je ne te fais pas de dessin. On ne manquera de rien pour notre mission… Nous avons plusieurs comptes au Maroc et dans les paradis européens. »

J'étais rassuré. J'avais un peu d'argent de mon côté, mais trop peu pour acheter des gens et connaître le fin mot de la tragédie d'Idélès. Je comptais sur Aïcha et son « trésor de guerre » acquis de manière trouble, je le devinais, mais je ne voulais pas en savoir plus.

Nous sommes arrivés en gare de Rabat à onze heures du soir. Une nuit pluvieuse avec des rafales, provenant de l'océan en furie, et qui nous giflaient violemment le visage. L'air avait un goût salé et l'odeur du grand large. Pourtant la mer restait invisible, la ville lui tournait le dos, indifférente à la majesté des flots déchaînés.

On a repéré un petit hôtel, à deux pas de la gare ; un abri pour voir venir. J'ai réveillé le réceptionnaire qui a prétendu que son hôtel était plein. C'était évidemment faux, surtout à cette saison. Il n'avait simplement pas envie de nous accueillir et désirait retourner à ses rêves, dans un monde meilleur. Alors, on l'a un peu secoué, Aïcha s'est mise à l'insulter en arabe et il s'est décidé à nous louer une chambre, au dernier étage. Je n'avais pas de bagages, mais Aïcha

portait toujours un sac à dos en toile grossière. Dans la chambre je lui ai retiré son sac, que j’ai trouvé bien lourd. J’ai fait la remarque. Elle m’a répondu : « Ouvre-le ! Quand on part en guerre, il faut de la réserve… de la munition, j’veux dire ! »

À l’intérieur, j’ai trouvé deux revolvers emballés avec des torchons gras, des munitions et même une grenade dans un coffret à pharmacie. Au Maghreb, les armes circulaient comme des petits pains… On ne les voyait jamais ; il suffisait de payer ou d’être dans le secret… connaître les bonnes adresses !

J’étais épuisé par toutes ces nuits sans sommeil. Je me suis étendu sur le lit, puis dans les draps frais en serrant le corps d’Aïcha contre moi. Elle a dit quelque chose ; elle parlait d’amour, mais je lui ai fait comprendre que nous devions récupérer avant de reprendre les choses sérieuses. Le sommeil nous a saisis, alors que la pluie battait toujours la vitre de la fenêtre avec violence.

*

Le lendemain soir, je me suis posté derrière l’ancienne tour ocre de la Grande Mosquée, jamais terminée, avec ses innombrables colonnes qui soutenaient le ciel, et j’avais les yeux fixés sur le tombeau de Mohammed V, un gros gâteau de marbre blanc. Les deux gardes à cheval m’avaient repéré et ils semblaient intrigués par mon manège. Aïcha était en alerte dans une ruelle latérale, donnant sur la place, prête à tout avec son arme chargée et la grenade au chaud, entre ses seins somptueux, en cas d’attaque massive… Mais il ne se passait rien. J’avais acheté une montre suisse (fabriquée à Taïwan) au souk, dans l’après-midi. Il serait tantôt dix-huit heures. J’avais encore un peu de temps…

Nous n'étions pas suivis et j'ai respiré pour la première fois depuis des jours ou des lustres… Je vivais hors du temps, mon horloge personnelle s'était arrêtée à douze heures cinquante-huit… Depuis, je me déplaçais autour de ce créneau horaire, de part et d'autre de l'aiguille des minutes à jamais figée de ma vieille montre éclatée. Le temps ne m'intéressait plus, l'espace me suffisait. J'ai ressenti comme un sentiment agréable de sécurité : le Maroc est un pays stable, bien dirigé, bien surveillé et on ne risquait pas d'être les victimes d'un règlement de compte. Nos ennemis devaient être au repos, quelque part à Marrakech, dans un « *ryad** » de luxe, en train de lire ou d'écouter les dernières nouvelles : celle de mon évasion par exemple, sur un poste français ou sur internet.

Je ne me faisais évidemment guère d'illusions et je n'aimais pas ce calme apparent. Par moment, le renâclement d'un des deux chevaux, au garde-à-vous, rompait le silence de ce lieu de culte. Il n'y avait aucun touriste, mais ils seraient là demain, par cars entiers, les cuisses à l'air malgré la température plutôt basse. Moi-même je m'étais habillé en voyageur américain, la casquette de base-ball pointée vers l'avant, avec de larges lunettes noires, une chemise à fleurs (choisie par Aïcha) et une paire de shorts dégageant mes mollets poilus.

Avec mon appareil de photo, qui ne fonctionnait pas et qui me servait d'alibi, je mitraillais les ruines de ce sanctuaire et j'ai même photographié les deux gardes en costume d'apparat.

Le temps passait et il commençait à faire sombre. J'avais froid, cette comédie finissait par m'agacer. Quelques véhicules ont fait le tour de la place ; j'ai entendu des cris en arabe. Une altercation ou un simple échange de civilités. On ne savait jamais très bien…

Je me suis posté à nouveau devant un des gardes. Il m'a regardé, comme s'il me connaissait, puis il a fait un signe de tête en direction des maisons, au sud de la place. J'ai regardé et j'ai vu le mendiant, ou plutôt le gardien, un grand type assis sur une chaise, au pied d'un

immeuble aux fenêtres allumées. L'homme avait le crâne rasé et un œil fermé. Il portait un gourdin. Je ne l'avais pas remarqué auparavant ; donc il venait de prendre son poste pour la nuit. Je me suis approché, attiré par la curiosité. Aïcha était sortie de sa ruelle et se tenait à bonne distance. Habillée d'un « *nikab** » à la mode saoudienne, elle était méconnaissable. Derrière son voile intégral, elle tenait un revolver pointé sur nous.

J'ai dit deux mots à ce type borgne, qui me semblait suspect. Il n'a pas répondu immédiatement. Je lui ai demandé s'il avait vu des gens tourner autour du Mausolée. À ma grande surprise, il m'a répondu en mauvais français et a prononcé mon nom. Il a dit quelque chose du genre :

« Moi vous attendre, major Legoff… « *Allah ou sahlan** » ; nous enfin ensemble, chef, « *mezzian** » ! Moi beaucoup des soucis pour vous, « *bezeff* ! »; la radio d'Algérie parler d'un terroriste français, avec Al Qaïda… « *alech** ?» ; vous, de nouveau l'ennemi, « *daba** » ! »

C'était bien la voix de mon vieux compagnon, la voix toujours rassurante et posée d'un homme en qui j'avais mis toute ma confiance. Il parlait toujours aussi mal le français et on communiquait au moyen d'un jargon bien à nous… on se comprenait ! J'ai encore douté un peu en voyant ce visage ravagé, brûlé par le soleil ; il avait sérieusement maigri, et son vêtement de toile grossière flottait sur son corps décharné. Ses mains maigres serraient le gourdin de manière convulsive. Son crâne chauve luisait faiblement sous le clair de lune.

« Ahmed, mon vieux copain… (J'avais les larmes aux yeux) : « *Salam aleikoum, ouallah, labès** ? On est arrivés au bout de la piste, tous les deux. Bon Dieu, quelle histoire, grâce à tes photos… Un coup de maître, mais quelle révolution dans les médias ! T'as foutu un sacré bordel !

— Pas beaucoup parler, vous surveillés. Ils attendent à l'hôtel. Ici, vous rien risquer, « *ma…chi, oualou !* » rien, « *oualou, ma… kein*

*mouchkine** », quelques jours. Vous entrer dans la maison, derrière moi : mon patron, il est au courant pour nous… « *Ana chouf** », moi surveiller les jardins et les balcons contre les voleurs. Les « *moghasnis** » sur le cheval… pas quitter le poste, même si toi en danger…

— Tu dois avoir plein de choses à me dire ? « *Goul li** ! »

— Plus tard, chef, en médina, chez Abraham. Lui avec nous…

— Abraham ?... C'est qui encore cet oiseau-là ?

— Un type bien, chef, « *Amdullilah !* », comme Garcin mon patron. Lui attendre. Entrez, la porte pas fermée à la clef… »

J'ai fait quelques pas en direction de la maison et j'ai ouvert la porte peinte en bleu, une couleur rassurante, comme un ciel de printemps en plein hiver… Après un long couloir, je suis arrivé dans une pièce meublée avec goût, à l'orientale mais sans trop d'ostentation. Une bibliothèque chargée d'ouvrages me faisait face et le propriétaire des lieux était assis devant, sur un fauteuil confortable, un cigarillo coincé entre ses lèvres lippues. Il était en robe de chambre, de forte corpulence et son visage barbu, ses yeux très clairs m'ont inspiré confiance. Sa barbe était soigneusement taillée et il avait les cheveux roux, comme les miens et ceux de Carozzi… Le club des rouquins ! Ça nous faisait déjà un point commun… Il n'a pas paru surpris de me voir.

« Soyez le bienvenu, docteur Legoff. Je vous attendais. Je me présente : François Garcin, graphiste, architecte d'intérieur et décorateur officiel du Palais… au service de qui veut bien m'engager ! Ahmed vous a repéré, malgré ce déguisement ridicule, décadent, de touriste égaré, que vous portez d'ailleurs très mal. Il paraît que je suis expert en matière orientale, et j'ai fait mes études à Jérusalem. Une des meilleures écoles au monde, dans ce domaine complexe. Je parle l'arabe et l'hébreu… Et je connais toute votre histoire… une

malheureuse histoire d'ailleurs largement diffusée par la presse engagée, dans un but politique, de toute évidence. Ahmed a complété pour moi l'information, parfois un peu délirante, divulguée par les journalistes…

— C'est un euphémisme ; moi-même je ne m'y retrouve plus, dis-je, déconcerté… Mais il fallait alerter l'opinion, pour ma sécurité et celle d'Aïcha, mon assistante ; et puis dénoncer ce crime, identifier les coupables ! Je lui parlais déjà comme à un allié ; je devenais imprudent…

— Rude tâche…Vous pouvez compter sur moi… et sur ma discrétion. J'aimerais vous aider à trouver les responsables. Je connais bien les problèmes du Proche-Orient et je trouve qu'Israël a dépassé les bornes, alors que des perspectives de paix sont toujours possibles, pour des hommes de bonne volonté ! C'est aussi l'opinion de leurs meilleurs alliés, les Américains. J'ai connu ce pays, que j'admirais par le passé, la belle époque des « kibboutzim » ; on rêvait tous de bâtir cette nouvelle nation, de collaborer avec ce peuple qui avait tant souffert… Mais c'était avant qu'il ne soit la proie de l'extrême droite et des religieux. Netanyahou est un habile imbécile, un ambitieux, qui ne cherche pas la paix, et qui prend les Américains pour des demeurés, malgré leurs efforts de réconciliation entre les deux États… Il veut laisser une trace (sanglante) dans l'Histoire ; il ne s'en cache pas, mais il a quand même besoin de leur soutien financier, pour l'effort de guerre… De nos jours, le pays suit le chemin de ses grands voisins, la dictature des Mollahs en Iran et celle de Poutine (déguisée en démocratie) en Russie. Le « Grand Israël » comme la « Grande Russie », des États « démocratiques » prêts à tout pour gonfler ou retrouver leur patrimoine. Des nostalgiques dangereux… Mais je m'égare, revenons à vous : avez-vous un plan, que comptez-vous faire ? C'est David contre Goliath, non ? Je lui ai répondu :

— Effectivement, mais Goliath a aussi des points faibles, comme Achille et son talon fragile. On reste dans la mythologie… »

Il n’avait pas l’air très convaincu. Il a écrasé son cigarillo avec soin, en prenant son temps, au fond du cendrier de calcédoine bleue, posé dans l’angle de la table. Il s’est levé en faisant quelques pas autour de la chambre. Ses pantoufles glissaient avec un bruit rassurant sur le carrelage ; je me sentais en terrain ami. J’ai hésité avant de lui présenter ma carte maîtresse dans ce jeu de poker menteur. Je devais reprendre contact le plus rapidement possible avec John Whitaker, l’ancien pilote d’hélico qui me devait une jambe et une revanche aux cartes. Je pensais à lui depuis plusieurs jours déjà. Dans une de ses lettres, il m’avait expliqué que l’armée américaine, suite à son handicap, lui avait trouvé un nouveau job, comme pilote de drones et instructeur dans le Nevada, où ils essayaient en permanence d’améliorer leurs engins de mort. John passait son temps devant des écrans à s’entraîner sur des cibles fictives, avec de jeunes imbéciles enthousiastes qui revivaient leurs jeux vidéo « pour de vrai », et il s’ennuyait à mourir… C’était un homme de terrain… et il avait honte d’être impliqué dans ces combats sans risques et sans honneur. Il savait qu’une pluie de missiles s’abattait chaque semaine sur les civils des villages du Waziristân, dans la zone tribale à la frontière du Pakistan !

Garcin me regardait avec un air interrogateur, comme s’il suivait mes réflexions et comprenait mes hésitations. Je pouvais lui faire confiance. Je lui ai dit que je devais téléphoner au plus vite à un ami qui travaillait sur ces drones diaboliques et qui pourrait m’en dire plus sur les gens, ses collègues probablement, basés dans le Néguev. Ceux qui, ce trop fameux jour d’octobre, quelques minutes avant treize heures, avaient appuyé sur le bouton…

« Votre ami aura de la peine à identifier les responsables de cette opération : en général, ils sont plusieurs dizaines : des militaires, les

services spéciaux, des techniciens en informatique etc. et ils changent régulièrement. Sans compter les hommes au sol…

— Je sais ! Mais j'ai le temps pour moi et mon contact est très compétent… Deux coupables ont déjà été éliminés en Algérie, probablement à l'instigation du Mossad : la taupe responsable du massacre et un colonel, un futur calife qui, avec quelques généraux, voulait reprendre le pays en main à la place du clan régnant, destituer le Président en créant une diversion grossière mais efficace. Avec le « *Mozabite* », notre épicier, qui ne vendait pas que des épices, le colonel Boudjeda a cherché à manipuler les types du Mossad, à les induire en erreur, en désignant une cible bidon, proche de leur objectif : ce chef iranien, Youssef, traqué depuis des mois. Je l'ai soigné, ce type, l'Iranien, mais il a disparu dans la nature… Les « terroristes » de Tsahal, qui pilonnent des civils, le savaient-ils seulement ? Là est la question. Quoi qu'il en soit, je pense que les « putschistes » ont fait détourner le tir sur mon dispensaire, la « cible bidon », en croyant dévier le cours de l'Histoire à leur profit, afin de faire tomber le régime Bouteflika trop conciliant, incapable de gérer les territoires du Sud. Les autres, dans leur bunker sous la caillasse du Néguev, malgré toute leur électronique se sont fait piéger : ils ont tiré sur des gosses, des malades… *mes malades* ! Sans même contrôler leur objectif ou la fiabilité de leur contact. Ils sont aussi criminels à mes yeux et ils disparaîtront, comme les deux premiers… Je les ai condamnés, aussi sûr que deux et deux font quatre !

— Comme vous y allez !... Concernant votre ami, vous ne pourrez pas téléphoner depuis chez moi ; je suis sur écoute, le portable et mon fixe. Tous ceux qui travaillent pour le Palais sont sur écoute, au Maroc. Sans compter la NSA et ses longues oreilles. Je vais vous envoyer chez Abraham, le juif du Mellah. Il a beaucoup d'influence ici et sa famille a toujours vécu dans ce pays, à Marrakech puis à Rabat. C'est aussi un poids lourd du renseignement : ses communications restent confidentielles ; c'est lui qui écoute les autres

(et non l'inverse) et le Mossad ne peut rien contre Abraham. Il est protégé par les Américains. Disons qu'il fait un peu le tampon entre les faucons de Jérusalem, difficilement fréquentables, et la Maison Blanche.

Il présente un autre visage de l'État d'Israël, plus conciliant… J'ai travaillé pour lui : c'est un esthète et un ennemi de l'équipe en place. Il aimerait recadrer le pays dans ses frontières de 67 et donner une armée et une chance aux arabes… Un soutien économique, gage de paix pour tous, en finir avec le blocus de Gaza, une provocation ! Maintenant le pays lutte contre ses propres fils qui aimeraient établir cette paix durable avec les Palestiniens[3], négocier avec le Hamas, leur ancien allié. Comme on dit vulgairement : ils en ont ras le bol de cette guerre interminable et ils vivent dans la peur… Mission impossible me direz-vous ?

— Peut-être, Garcin, peut-être… mais tout est dans l'intention et la force de conviction. Regardez Aïcha et ses petits camarades : ils s'en tirent plutôt bien. Eux aussi les massacres de villageois innocents, ils en ont assez ! Marre de la violence, marre des barbus et de l'intolérance installée en Algérie… Marre d'un gouvernement corrompu jusqu'à la moelle, et qui utilise les mêmes méthodes que les islamistes : la terreur. Ils sont plus forts que nos gars de la Légion, dans l'opération Serval, qui n'ont pas les mêmes motivations. Je suis du côté des insoumis, Garcin, je suis du côté de ceux qui combattent et qui condamnent la terreur et l'intoxication « religieuse », au Proche-Orient comme au Sahel ; aucun gouvernement n'ose condamner Israël, état expansionniste ; trop d'intérêts commerciaux. Moi, je le fais, je condamne et j'exécute. Je ne suis pas un commerçant un « pharmacien » : le médecin de guerre s'est mué en redresseur de torts, recherché par toutes les polices. Oui, j'ai mué : ma chrysalide est

---

[3] Michèle Siboni, vice-présidente de l'Union juive française sur Europe 1 : *« protéger Israël de lui-même, projet Abbas, lever le blocus de Gaza, envisager une protection internationale…* » (juillet 2014).

restée dans les décombres d’Idélès et un homme nouveau est devant vous ! *Ecce Homo*, en toute modestie… Ceci dit, je vous remercie de votre soutien, j’en ai bien besoin… J’avais fini, le souffle court…

— Belle image, Legoff… belle image ! Vous avez pris la grosse tête, mais vous êtes convaincant, je l’avoue… On dit que vous aimez les belles lettres ? Ce soir, vous dormirez chez moi, avec votre compagne. Demain vous pourrez téléphoner à votre ami ; Abraham s’occupera de vous. Il n’aime pas les criminels et les tueurs d’enfants…

*

Le soleil était déjà chaud lorsque nous sommes arrivés devant l’entrée de la médina, conduits par le chauffeur de Garcin dans une Mercédès dernier modèle, provenant des écuries royales. L’homme nous a guidés, Aïcha et moi, à travers le dédale du Mellah, le marché au poisson ; les étals étaient encombrés et les ménagères en fichus, parfois voilées à la mode saoudienne, discutaient âprement le prix des marchandises. Le sol glissant, fait de dalles irrégulières était noir de boue. Une boue grasse, fétide qui dégageait une odeur écœurante d’égout mélangée à celle de la brise marine qui provenait de l’estuaire du Bou Regreg. Étrange lieu de retraite pour un personnage aussi important que ce marchand juif que je ne connaissais pas. Mais je faisais confiance à Garcin… et Ahmed avait des antennes pour détecter les « faux culs » et les balances.

La maison d’Abraham était située au-dessus du port de Rabat, à l’extrémité du marché. Une belle maison ancienne avec un large balcon en bois sculpté, totalement couvert. Notre guide a donné quelques coups en utilisant le heurtoir en bronze, sur la porte délavée. Un jeune garçon nous a reçus. Il nous a introduits dans une cour

intérieure, à l'ombre, avec une fontaine jaillissante au centre, entourée d'un massif de fleurs. Il régnait ici une ambiance digne des « Mille et une Nuits » ; les portes et les fenêtres donnant sur la cour étaient lourdement décorées d'arabesques. Il faisait encore froid et Aïcha s'est serrée contre moi, surprise et inquiète à la fois.

Le maître des lieux est apparu, sortant d'une petite porte latérale, à la base de la façade intérieure. Il portait une longue djellaba brune, en laine de chameau, une barbe coupée en pointe ; il nous a chaleureusement pris les mains dans les deux siennes, comme un père protecteur, un patriarche. J'ai aimé ses yeux clairs et francs qui ne cillaient pas. Il prononça quelques mots d'une voix douce :

« Soyez les bienvenus, « *merhaba* ou shalom* », c'est pareil ! »… Je connais votre histoire : mon ami Garcin m'a tenu au courant de votre équipée ; une tragi-comédie : vous êtes en train de défier des gouvernements avec ces informations à la presse, ces photos… Il aurait mieux valu, pour vous, étouffer cette affaire, laisser le temps se charger de punir les coupables… L'Histoire jugera !

Il y eut un silence de quelques secondes. Abraham semblait prier, ou simplement se recueillir ; c'était un homme de cœur et d'esprit.

« Les enfants reposent en paix maintenant et vous êtes le seul, Legoff, avec les parents impuissants, à réclamer vengeance ! Cependant je suis prêt à vous aider… vous avez besoin de savoir, c'est légitime. Je vous sens tendu comme un arc, replié sur vous-même. Cette épreuve vous a détruit, je le sais et Garcin me l'a confirmé. Vous ne soignerez plus personne, dans ces conditions ! Vos supérieurs de la Légion et les autorités françaises ont également publié un communiqué de recherche vous concernant… vous voilà coincé et condamné par la raison d'État, qui a raison dans toutes les circonstances. Pourtant, votre innocence ne fait aucun doute, mais on vous demandera des comptes, de plaider coupable, pour clore ce

dossier douloureux… ils vous veulent à l'usure… Mais votre fuite remet tout en question ! »

Une forte odeur de jasmin parfumait la cour, plantée d'orangers et de mandariniers. J'écoutais avec plaisir cette voix mélodieuse, sortie du fond des âges, qui répétait cependant ce que je savais déjà. Abraham était très vieux, presque aussi vieux que son modèle de l'Ancien Testament, à une époque où les hommes étaient de vrais combattants. L'honneur n'était pas un vain mot ! J'ai répondu, d'une voix calme :

« J'ai les moyens de faire justice moi-même. On n'a jamais condamné un gouvernement ou des criminels de guerre pour génocide, ou si peu… On remet tout à plat au nom de la réconciliation… C'est un peu facile ! À partir de combien d'innocents commence un génocide ? Quinze ou vingt ? Plus de vingt comme à Idélès ? Au Pakistan on parle de six mille ou dix mille victimes, pour neutraliser une dizaine de chefs de guerre, peu importe… je ne fais pas la différence et le sang appelle le sang, pas vrai ? Une citation très biblique, je ne vous apprends rien…

— Vous avez raison Legoff… À mon échelle, j'essaie d'influencer le haut commandement américain, ils me doivent quelques services… Obama tient à son image d'homme de progrès et de conciliation. Il veut prouver au Congrès qu'il est un homme de paix, plutôt qu'un homme de guerre, soucieux du bien-être de son peuple ! Il n'aime pas Netanyahou qui le lui rend bien ! »

Il n'y avait rien à ajouter. Il fallait agir et j'en avais les moyens : j'étais libre, sans attaches et bien introduit dans le milieu des armes. J'avais des contacts un peu partout, en France, en Espagne, en Suisse… des anciens légionnaires, des gens qui me devaient la vie, que j'avais charcutés, ou qui simplement appréciaient ma manière un peu rude d'affronter l'existence. On causait beaucoup sous la tente et mes livres (j'avais aussi écrit quelques nouvelles) circulaient de lits en

lits, pour passer le temps. Aïcha me suivrait peut-être, mais j'avais deviné qu'elle n'aimait pas les règlements de compte individuels. Elle avait un idéal et voulait déplacer les masses, créer « *son* » printemps arabe. C'était un combat perdu d'avance, la masse est moutonnière par définition, elle a peur et resserre les rangs, se referme sur elle-même… À l'écoute des philistins : on trouve souvent des milliardaires à la tête des partis populistes… Comment peut-on faire confiance à un milliardaire ? Il y a quelque chose qui m'échappe dans le troupeau des électeurs…

Dans l'après-midi, nous avons reçu la visite de Garcin ; il portait un chapeau de paille et mâchouillait son éternel cigarillo. Ahmed l'accompagnait. Garcin paraissait contrarié. Il m'a informé en quelques mots d'un problème imprévu :

« J'ai fait une erreur, hier matin. Le chauffeur qui vous a amenés en médina est une « balance ». J'aurais dû vous trouver un taxi… À l'heure qu'il est, vous êtes déjà repérés... Ici, ils n'oseront rien tenter contre vous, chez Abraham. Ils ont un contrat avec lui. Mais soyez prudent en ville ! »

J'ai acquiescé ; je ne me faisais guère d'illusions. Mais mon plan prenait forme : le matin même j'avais pu atteindre John Whitaker dans sa résidence de Los Angeles. Il devait participer à un congrès sur la guerre automatique, robotisée et les risques cybernétiques à Paris ; les marchands d'armes voulaient étendre leur influence et la guerre des drones allait démarrer au Sahara et au Mali. Il ne paraissait pas enchanté ; c'était un guerrier de la première heure qui préférait affronter l'ennemi, face à face, le sabre à la main. Je l'ai déjà signalé plus haut, mais ce point est important : il était prêt à m'aider à corriger les responsables du massacre. « *Pour le principe* » qu'il disait, un geste symbolique... Il a rajouté « *Je connais toute votre affaire Lucien, votre photo est même dans les journaux à L.A. ; les gens découvrent aussi la face cachée de l'Amérique, le terrorisme d'État dans la plus*

grande démocratie du monde…» Il avait toujours son affreux accent texan et je le comprenais mal. Je traduis ici son jargon en bon français. Mais le message avait passé et j'étais satisfait : mon affaire pourrait servir à ouvrir les yeux de certaines personnes (il me restait encore un fond d'optimisme ; l'individu s'accroche toujours à la moindre prise, même pourrie avant de tomber en face de l'évidence…).

Avant de quitter l'US Air Force, John Whitaker voulait marquer un coup, au nom de tous les pilotes irresponsables, victimes manipulées dans leur propre pays, et qui plongeaient dans la misère morale et physique, dès leur retour à la vie civile : l'État les abandonnait comme des « kleenex ». Il y avait pas mal de suicides également, parmi les gens qu'il avait formés. John se sentait coupable… on le serait à moins ! En bref, il m'a donné rendez-vous pour la semaine suivante à Rabat, après le congrès, et il me réservait « *une bonne surprise* », quelqu'un qui allait m'intéresser « *au plus haut point !* »

J'ai résumé ma conversation devant notre petit groupe réuni pour la circonstance autour d'une table bien remplie, dans le salon d'Abraham. Le cigarillo de Garcin achevait de se consumer dans le cendrier et l'atmosphère était irrespirable. Mais ils étaient tous pendus à mes lèvres, un peu surpris de la rapidité des événements et de l'efficacité de mes contacts. Un domestique est ensuite venu apporter le tajine et nous a débarrassés du cendrier. Abraham a noté :

« En principe, ces opérations de guidage de drones et les tirs de missiles sont « *top secret* »… je ne vois pas comment votre ami a pu avoir un regard sur les tirs israéliens dans le Néguev ; c'est tout bonnement impensable…

— Il a été instructeur pour les nouveaux modèles américains, dis-je, et il travaille au perfectionnement des machines fabriquées en Israël ainsi qu'à la recherche d'un nouveau carburant, plus performant, pour les vols à longue distance. Bientôt, on ne se déplacera plus pour faire la guerre, mais on recevra des missiles sur la

gueule par procuration. Les islamistes vont s'y mettre aussi, avec l'aide de l'Iran et de la Russie, c'est évident… Un scénario à la syrienne… La guerre des drones a commencé !

— D'accord, mais pour votre affaire ? Il faut retrouver l'équipe du 6 octobre qui a conduit les avions sur Idélès ; ça fait un bout de temps et ils changent constamment leurs opérateurs… Garcin parlait sur un ton dubitatif ; dans sa branche, la décoration et l'architecture, on revenait rarement sur un projet ; pour lui, c'était une affaire classée… Et il était là en tant qu'observateur et ami d'Abraham. Mais je soupçonnais quand même qu'il menait une activité plus secrète…

— Je pense à la « *surprise* » de Whitaker. Il connaît beaucoup de monde… Maintenant, en attendant le dessert et le café, j'aimerais bien entendre mon vieux compagnon, Ahmed, qui a réussi à traverser un grand désert, là où même un chameau aurait échoué ! Pour me restituer ce téléphone portable qui m'a coûté une fortune, avec des photos et un témoignage qui ont éveillé l'intérêt des principales puissances du monde… Rien que ça… Ils sont tous collés à mes basques, comme des punaises ! Grâce à Ahmed, l'homme par qui le scandale est arrivé, le nouveau Messie ! Tu as la parole, Ahmed, mon vieux compagnon… Ne nous fais pas languir, « *n'ta moujoud, y Allah* ! »

— « *Ouagha** ! », chef ! Oui c'était dur, mais dans la Légion, nous formés pour ça pas vrai ? J'ai « *un peu bavé* », comme vous dire des fois, après une intervention, une jambe coupée… le visage du type au réveil…

Il « *en avait bavé* » : c'était une litote à mes yeux : trop pondéré le bonhomme ; il cachait sa souffrance : j'ai détaillé son visage émacié qui avait pris une couleur rouge brique, portant encore tous les stigmates des souffrances endurées… J'avais déjà reconnu la maigreur de ce corps dépouillé qui avait échappé au pire… Il était modeste, Ahmed, mais dans son discours, j'ai senti qu'il s'était fait peur et qu'il

avait cru mourir plusieurs fois avant d’atteindre la frontière. Il reprit depuis le début, ce fameux 6 octobre :

« Le soir et la nuit, après, moi fouiller les décombres. Vous… inconscient, avec les deux militaires, à l’abri… encore vivant dans le poste. J’ai posé une attelle… pas beau le bras, et pas de morphine : « *Mektoub** », vous la vie dure, toubib, la bonne étoile, la « *baraka* * ! »

En effet, le destin m’avait été favorable ce jour-là, à quelques mètres de l’explosion qui aurait dû me pulvériser. Mais je n’étais pas visé, je faisais partie des « dégâts collatéraux » et j’étais une victime de la ruse ignoble de cette fouine de Mozabite, une sale gueule qui ne pouvait pas me sentir et c’était réciproque. Un salaud d’agent qui doublait les Israéliens, au service du plus offrant : une junte militaire algérienne, des galonnés qui pavanaient dans les salons du Ministère de la guerre en attendant le retour du Président ; un malpropre, une ordure qui avait provoqué les tirs sur mon hôpital de fortune, alors que l’Iranien avait pris la poudre d’escampette depuis plusieurs jours déjà et il le savait ! Youssef ben Youssef était en sécurité, quelque part en Libye, continuant son existence venimeuse, prêchant la « guerre sainte » contre les « *roumis* », comme les Américains, en leur temps, au Viêt-Nam soutenus par les Évangélistes, contre les communistes… Quel gâchis… Et personne pour tenir la barre, distribuer les bons ou les mauvais points !

Ahmed a continué son histoire, une véritable odyssée. Je la résume ci-dessous :

« Après avoir récupéré le téléphone, dans la boîte à gants de la Jeep parquée devant le garage de Mustapha, il est retourné sur les lieux du désastre. La nuit était tombée, la lune ne s’était pas encore levée. Il s’est mis à fouiller dans les ruines ; presque tous les corps avaient été récupérés. Les militaires l’ont confondu avec un des parents en détresse, à la recherche de quelques restes humains...

Ahmed a eu la bonne idée de fouiller dans mon ancienne cuisine et il a d'abord photographié nos deux bonbonnes de gaz intactes. La thèse de l'attentat partait en fumée, si j'ose dire… Au pied d'un mur encore debout, caché sous une bâche déchiquetée, à côté de ma malle de bouquins à peine endommagée, il a trouvé le « *jackpot* » qui remettait tout en question : le fameux missile non éclaté, avec l'inscription en hébreu, la signature des meurtriers. Cette photo, qu'il a ensuite livrée à la presse, a fait le tour du globe, comme je l'ai dit plus haut. Et c'est à cause de ce document que tous les services secrets de la planète cherchent à me récupérer pour me faire rendre gorge… Ils me tiennent pour responsable d'un montage médiatique, une méthode qu'ils connaissent bien, eux qui pratiquent la désinformation à longueur de journée. Ils m'ont pris pour un des leurs ! »

« Ensuite Ahmed s'est enfui au volant de notre Jeep, en prenant la direction du nord, sur la route des gorges. Il a quitté le goudron, un peu avant le défilé d'Arak, afin d'éviter d'éventuels barrages. Mais il était encore trop tôt et les autorités n'avaient pas eu le temps de prendre des dispositions, surtout que le pays était déjà en plein chaos à cause de l'absence du Président, et la tentative (avortée) de « putsch » des généraux à Alger qui avaient voulu démontrer l'incompétence du clan Bouteflika après le massacre... Mais Ahmed ne connaissait pas encore tous ces détails. Il avait simplement obéi à mes ordres… »

« Le jour se levait lorsqu'il est arrivé en bordure du « *Tanezrouft** ». Un soleil pâle éclairait la frange, découpée au rasoir, des premières dunes. Le sable était encore ferme et il s'est lancé dans l'erg, avec précaution, l'angoisse au ventre… « *C'était kif-kif dans le « djouf* » chef… seul au monde et le soleil déjà très chaud, cuire la peau, comme un tajine ! Pourtant, beaucoup froid, avec comme la neige sur le pare-brise… moi continuer, dos au soleil… direction Reggane et Adrar… « chouf »* avec ta boussole, chef... J'ai remercié Dieu, « Allah ou akbar » ! Là-bas, des nomades aider mon passage au*

Maroc. Moi connaître le caïd de Béchar… lui, même tribu, même famille, tu comprends ? Mais bien loin encore… »

« Au milieu de matinée, la jeep s'est ensablée, au pied d'une dune, dans le « *fech-fech** ». Seul, sans équipement, le malheureux n'avait aucune chance et la jauge d'essence flirtait déjà avec le zéro. Ahmed, dans sa précipitation, avait oublié de faire le plein et de prendre un jerrican de réserve. Ça ne lui ressemblait pas, mais le drame d'Idélès avait surpris tout le monde, un événement qui semblait *impossible*, imprévisible et nous étions tous en état de choc… moi, particulièrement, comme je l'ai souligné plus haut. Un « moi » qui m'était presque devenu étranger, avec cette obsession de faire couler le sang… un « moi » à la dérive. Je crois qu'Ahmed à cet instant, au pied de sa dune, devant la Jeep immobile, déjà une épave, était dans le même état d'esprit ; il ne se contrôlait presque plus. Mais, en vrai fils du désert, il était prêt à affronter le pire. Là où un Occidental s'incline, en demandant grâce à Dieu, un Chambaa se révèle et commence le combat !

« Ahmed est donc parti, à pied, avec une bouteille d'eau que je gardais toujours dans le véhicule, en cas de pépin… Il tenait la bouteille dans une main et la boussole dans l'autre, avec devant lui plus de 200 kilomètres à parcourir dans un décor de montagnes russes… et un sol qui se dérobait constamment sous ses pieds. Le sable coulait en vagues liquides derrière lui, au fur et à mesure de sa progression. Traverser un erg à pied, sans protection, sans eau… Un défi contre les dieux, perdu d'avance…

« Dans des conditions « normales », avec bêtes et assistance, c'est possible. Pour réussir cet exploit, il faut se mettre à l'ombre la journée et marcher la nuit tout en buvant plusieurs litres d'eau par jour, dans tous les cas de figure…. C'est la règle que connaissent tous les chameliers. Mais se mettre à l'ombre dans un désert sans ombre ! Le soleil d'octobre est encore très meurtrier et, sur le coup des deux

heures, Ahmed s'est effondré, sur le flanc d'une dune, mort de fatigue et le visage, mal protégé, déjà cuit comme la peau d'un poulet en broche. « *Moi dormir, je crois… mon visage dans la veste, toubib… la veste de l'armée, elle sauver moi, le visage… le chèche pas bon, trop fin… et puis la soif, ; moi beaucoup boire… Pas possible garder de l'eau pour demain… pas possible… Quand la nuit tombe, la bouteille vide… Moi marcher alors avec l'ombre ; « Chems », le soleil, le maudit ! Lui disparu… Ahmed marcher encore toute la nuit, la lune venir, me regarder… Avancer encore dans le sable frais, la nuit. Moi vouloir boire le sable, mais la lune, pas comprendre ! La lune comme une amie… nous parler, longtemps ; elle comprendre alors, la misère de pauvre Ahmed, perdu dans le désert, mourir demain, « moute* ! »*

Il est clair qu'à ce stade, le « *pauvre Ahmed* » commençait à délirer gravement. Malgré le froid revenu, il était tenaillé par la soif, et menacé par tous les mirages du grand erg et les ruses des esprits malins qui hantaient cette étendue figée et monotone, qui ne relâchaient pas facilement leurs proies.

« Au lever du jour, Ahmed marchait encore, mais il sentait la fin approcher. Plus tard, lorsque le soleil est arrivé au zénith, il a cru devenir fou : « *Moi sentir douleurs, partout, m'sieur Legoff, le ventre, la poitrine, partout… toi comprendre, toubib… ma tête comme le feu du « kanoun* », ma langue épaisse, comme le carton, comme la langue du chameau après le « djouf* »… et le sang, beaucoup de sang, « bezeff ! » Moi boire le sang, comme vous l'« ataï », maintenant. Boire à la source de mon corps… « aghbalou* » enfin, « aghbalou » comme ils disent, les chameliers…* »

« Il buvait son sang… Une hémorragie interne du système digestif : il n'avait pas mangé depuis trois jours ! C'est à ce stade de douleur qu'il a commencé à quitter ses vêtements, en les déchirant : d'abord la veste, le treillis militaire qui contenait mon précieux téléphone, avec les photos, dans une poche intérieure. Puis sa chemise

son chèche ; il a encore eu la force de délacer ses souliers… Il a balancé le tout au pied d'une falaise de grès, entre deux dunes de petite taille. En même temps qu'il s'enfonçait progressivement dans les ténèbres de la mort, une sorte de miracle s'accomplissait autour de lui. L'erg faisait place à un plateau gréseux, fortement entaillé par l'érosion ; le sable jaune, sur le sol devenu gris formait comme des diverticules ; comme si l'erg abandonnait la partie en face de ce Tassili inconnu, préservé de la malédiction du sable. Le vieux renard s'est soudain réveillé : il se trouvait dans une vallée étroite, à l'ombre d'une falaise creusée par l'érosion. Il a encore eu la force de se glisser dans un abri sous roche, lissé par un ancien cours d'eau et la fraîcheur relative du grès lui a permis de reprendre conscience quelques instants. C'est alors qu'il a reconnu la piste chamelière, au milieu de cette vallée providentielle. Des traces de pas, de chameau et même des pas d'êtres humains. Un peu de crottin aussi. Il a alors repoussé les limites du possible, de la mort lente, celle que le désert réserve aux imprudents. « *Moi tenir le coup, toubib… jusqu'au soir. Mais pas d'eau… « lyoum* » peut- être sauvé moi, toujours vivant… Mais demain, « ghedda* » pas d'eau… c'est fini, « moute** »… »

« Une caravane a récupéré son corps le lendemain matin ; des Mauritaniens, retour de Libye et en route pour la frontière marocaine. Ils l'ont cru mort et le « *sokhrar** » qui dirigeait la dizaine de chameaux, chargés d'armes et de munitions, avait déjà ordonné de préparer la tombe. Un des hommes bleus creusait avec peine au pied de la falaise, dans une zone où le grès est encore tendre. Ahmed a soudain bougé la tête, un mouvement convulsif, le dernier sursaut avant le plongeon final, comme si le corps cherchait encore à s'accrocher à la vie pour continuer, têtu comme une mule, aller plus loin vers nulle part…

« Alors le chef a ordonné d'emballer le malheureux dans une couverture humide, puis de l'alimenter progressivement, en desserrant

sa mâchoire crispée ; ils ont décidé de « *baraquer** » dans la petite vallée, jusqu'à ce que le malade reprenne conscience. Il s'est réveillé avec la fraîcheur du soir et le chef a commandé le départ ; la nuit est propice aux longs déplacements dans les zones désertiques et assure une certaine discrétion, afin d'échapper à l'œil vigilant des satellites suspendus au-dessus de nos têtes… Ils allaient livrer des armes au Polisario, du matériel soviétique encore utilisable. Moscou était le principal fournisseur d'armes à la résistance mais Poutine ne s'embarrassait pas de scrupules, de nos jours, en livrant également son matériel de mort au dictateur syrien son allié. Entre dictateurs, un coup de pouce est toujours le bienvenu !

« Ahmed était attaché sur une des bêtes et il revenait lentement à la vie. Le lendemain, la caravane s'est abritée sous la vaste paroi d'un massif granitique, en attendant la nuit suivante. Ahmed a réclamé sa veste et le portable qui avait été récupéré par un des hommes voilés, au bord de la piste. Après quatre jours de marche au trot, ils ont dépassé Reggane, et le sixième jour Ahmed traversait la frontière marocaine, avec la bénédiction du caïd de Béchar qui lui devait une dette d'honneur.

« Au Maroc, il a circulé, camouflé dans un camion de légumes. Il avait repris des forces, mais il était méconnaissable ; à Rabat, il s'est réfugié quelques jours chez un cousin qui l'a mis en relation avec Garcin. J'ai appris plus tard que Garcin était spécialisé dans la fabrication de faux papiers… Il ne décorait pas seulement les murs du Palais et il s'intéressait à notre histoire. Il était d'accord de recueillir Ahmed, en attendant de faire ma connaissance. Je crois que c'était son but : j'avais éveillé, involontairement, sa curiosité à la lecture de tous les articles contradictoires parus sur mon compte. Les scandales d'États sont parfois révélateurs d'un déséquilibre géopolitique… »

Nous étions tous impressionnés par le témoignage de mon compagnon ; une odyssée hors du commun. Normalement on ne sort pas vivant du grand désert ! Aïcha a embrassé Ahmed et l’a serré dans ses bras. J’avais la larme à l’œil et même Garcin et Abraham ont gardé un silence respectueux. On entendait seulement le bruit feutré de l’eau de la fontaine qui s’écoulait au milieu du massif de bougainvilliers.

Le soir, nous avons mangé au milieu du patio, entourés d’ombre. Un dîner de conspirateurs… Pour moi les choses s’annonçaient bien et j’ai profité de ce rare moment de bonheur. Seule Aïcha paraissait ailleurs, comme épuisée par les événements de la journée, par le récit d’Ahmed qu’elle avait vécu au plus profond d’elle-même : elle avait connu cet univers de pierre et de sable, qui ne donne rien et prend tout au nomade, dans une lutte perpétuelle. Cependant, je la sentais réticente pour la suite des opérations. Son cœur généreux avait de la peine à me suivre dans mon délire de vengeance ; elle ne comprenait plus ma colère, mon irritabilité. Elle aimait encore les gens, le peuple. Sinon à quoi bon se battre ? Ce n’était plus mon cas ! Je ne voulais plus me battre mais condamner et exécuter… Comme eux devant leur console de jeu. Je lui parlerai encore… Ce plan était le nôtre, elle le savait… au départ du moins, je le croyais intimement.

« Quand on lutte contre des monstres,
il faut prendre garde de ne pas devenir
monstre soi-même. Si tu plonges
longuement ton regard dans l'abîme,
l'abîme finit par ancrer son regard en toi »

Nietzsche « *Par delà bien et mal* »

Chapitre Cinq

L'exécution

Quelques jours plus tard, j'ai reçu un message écrit laconique, provenant du Sofitel, le grand hôtel très moderne qui donne sur l'estuaire boueux du Bou Regreg, bordé par les villas de luxe de la marina et le bleu chimique des piscines. Le chasseur, un jeune garçon, de couleur, en livrée, conduisait un vélomoteur peint en jaune et portait le logo de l'hôtel sur son blouson. J'ai tout de suite compris que Whitaker m'attendait, probablement avec impatience. J'ai demandé au coursier s'il savait lire : j'avais peur que quelqu'un intercepte mon courrier. Il a répondu par la négative. L'enveloppe était collée et intacte ; il n'y avait aucune inscription concernant le destinataire.

Je me suis installé dans la chambre qu'Abraham avait mise à ma disposition et qui donnait sur une ruelle de la médina. J'entendais le bruit de la ville arabe, des bruits anciens, des conversations, des rires, des bruits de pas… La prière régulièrement, cinq fois par jour. Ici le « progrès » et les désagréments sonores qui l'accompagnent, n'avait pas sa place. Ma fenêtre était ornée d'une grille en fer forgé, une arabesque compliquée et je regardais souvent, à travers cette œuvre d'art, le va-et-vient des marchands et des femmes en habits colorés, le

visage couvert, portant un cabas de provisions, traînant leurs babouches sur les pavés sales.

J'ai lu le petit mot de Whitaker. Il m'attendait à l'hôtel et me proposait un entretien pour le lendemain matin à dix heures ; il me présenterait sa « *surprise* ». J'ai compris qu'il s'agissait d'une personne qui pourrait nous épauler dans la mission difficile à venir… un combat contre des inconnus, des fantômes, des avatars, qui s'étaient déjà évaporés dans la nature.

Aïcha m'avait fait comprendre que j'allais affronter des moulins à vent, comme Don Quichotte. Elle tenait un discours simple : lorsque l'obstacle est trop grand, le stress généré trop éprouvant, il vaut mieux contourner l'obstacle en question, passer à autre chose, caler la voile et voir venir… Je n'étais pas de cet avis !

Comme je l'ai déjà signalé, je cherchais l'affrontement, et les gestes qui me permettraient de sortir de ce traumatisme qui rongeait mes nuits et mes journées. Je n'acceptais pas l'alibi de la fatalité, de l'erreur ou de la bavure excusable. D'autant plus que je me sentais aussi coupable de négligence… Même dans l'amour je ne réagissais plus normalement, j'avais perdu ma passion des premiers jours, l'intérêt de la découverte d'un corps nouveau, son parfum… Un corps désormais inerte, le corps d'Aïcha… D'une manière plus générale, j'étais comme vitrifié devant les hommes, mes frères, ces ombres verticales qui parlaient une langue inconnue autour de moi… Je rêvais à notre passé révolu, l'odeur de la piste et le goût du sable… Des clichés qui venaient furtivement s'imprimer sur les murs de ma chambre ou sur le ciel blanc de la médina. Tristesse de l'exil…

J'ai averti Abraham de mon rendez-vous du lendemain. Il a paru soucieux : « Soyez prudent… Là-bas vous n'êtes plus sous ma protection. Faites-vous accompagner par votre chauffeur. Ahmed sait détecter les personnes suspectes, même en ville. C'est un Chambi, ne

l'oubliez pas… il a du flair ! Votre meilleur allié et un pisteur de génie. Il connaît les hommes aussi bien que les chameaux ou le sable du désert ! » Il ne m'apprenait rien, mais le conseil était bon.

Le soir, j'ai eu une petite altercation avec Aïcha. Elle voulait absolument m'accompagner pour « *voir jusqu'où j'étais capable d'aller…* ». Je crois qu'elle m'aimait toujours et se faisait beaucoup de soucis sur mon état de santé. On évoluait différemment en face du drame vécu en Algérie, la mort du gendarme, et surtout de celui qui se préparait. On allait bien un peu dans le même sens, mais pas à la même vitesse !

Le taxi s'est arrêté devant l'entrée principale de l'hôtel. La façade de ciment était couverte par une glycine qui portait encore quelques grappes de fleurs, éclairées par le soleil du matin. Aïcha était à côté de moi, silencieuse. Je lui ai pris la main, elle ne l'a pas retirée. Elle n'avait pas dit un mot pendant le voyage et se contentait de regarder droit devant elle. Une bouderie de mauvais augure, un refus de communiquer, un rejet sans concession de l'homme nouveau qu'elle avait à ses côtés… Je lui ai dit : « Viens avec moi, je te présenterai mon ami Whitaker, un type bien qui n'accepte pas non plus les compromis foireux ! »

À la réception, j'ai demandé la chambre de l'Américain. Au bout du fil, j'ai immédiatement reconnu la voix de mon vieux copain ; il parlait toujours le français avec un accent exécrable : « *Aoh ! Lucien*… *Oldfellow*, quel bonheur, toujours vivant… *My God*, vous êtes le nouveau people, très « tendance » dans les journaux, n'est-ce-pas ? Même à New York, à cause d'Israël… Ils veulent tourner un film sur votre vie. Ici le temps c'est de l'argent, beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?… J'ai coupé court à son enthousiasme :

— Comment va la jambe, John ? Parle-moi un peu de toi…

— Bien, bien… j'ai encore subi, comment dire… : une intervention… C'est ça une intervention, avec des vis et des boulons.

La routine ! Mais bien, c'est bien… vous avez fait du bon boulot là-bas…

— OK… Je t'attends à la réception. N'oublie pas la « *surprise* »…

— *I'am coming soon… just a minute…* »

J'ai rejoint Aïcha, dans le salon, installée confortablement à l'intérieur d'un fauteuil en cuir brun. « Tu as eu ton Américain ? » J'ai opiné du chef ; la présence d'Aïcha, non voilée dans l'hôtel me gênait passablement, surtout que c'était prendre un risque inutile (elle était recherchée comme terroriste). Nous étions des cibles parfaites pour un agent de passage qui pouvait nous abattre à tout instant avec un pistolet muni d'un silencieux… Comme dans les films, mais aussi comme dans la vie ! Personne ne lèverait le petit doigt pour nous… Et Ahmed, qui veillait quelque part dans la rue en pente, où passaient de rares véhicules, serait impuissant contre un coup de main concerté…

Whitaker est sorti de l'ascenseur, en face de nous. Je l'ai reconnu à sa grande taille, sa bonne tête d'Américain moyen, une tête de défricheur, de paysan des Rocheuses. Il ressemblait un peu à Georges Bush, mais dans ses yeux bleu-azur brillait une lueur d'intelligence. À côté de lui, un jeune homme maigre, au visage ascétique, avec de longs cheveux noirs, faisait un contraste saisissant.

Les deux hommes ont pris place en face de nous. J'ai commandé des whiskys et Aïcha a demandé un jus de tomate. Elle avait les lèvres pincées, et j'ai pensé qu'elle était peut-être jalouse ? Cette fille du désert avait un caractère entier qui remontait aux débuts de l'humanité… Elle me voulait à elle seule, me « *borboriser** », pour mieux me dominer ? C'était ridicule, mais mes nerfs étaient à fleur de peau. Je l'ai oubliée et j'ai écouté John qui était venu à ma demande ; il était toujours aussi professionnel, méfiant, doutant de tout. Il a regardé Aïcha avec suspicion ; elle a esquissé une vague grimace. Il nous a présenté son jeune compagnon qui se nommait Abel. Puis il est entré dans le vif du sujet, sans plus attendre :

« *Well* !... pas de micros dans ce foutu, « *bloody saloon* » ! J'ai vérifié hier soir… Par contre dans les chambres, c'est truffé d'électronique… — j'ai pensé à l'hôtel « Chems » de Tamanrasset, tout en l'écoutant attentivement — : du matériel français, « *bad stuff* », les bienfaits de la coopération. OK, c'est tout bon pour la NSA et les « paranos » de la sécurité, chez nous. « *Good… now, seriously, look at the surprise* » : en chair et en os, qui va vous plaire Lucien, et vous ouvrir grandes les portes de l'enfer… « *You will like him, and what he has to tell us* ! Je me comprends « *and you will understand !* » Il vida la moitié de son verre avant de poursuivre et me regarda avec un air mystérieux. Je restai de marbre.

« Figurez-vous que ce « *young fellow, a good guy* » (qui ne parle pas le français, mais le comprend un peu) était présent dans le bunker de guidage des drones le 6 octobre, près de Dimona, « *a nuclear power* », dans le Néguev… *Ça vous en bouche un coin*, pas vrai ? — Whitaker avait retenu certaines de mes expressions et j'ai trouvé qu'il parlait un français plus riche que par le passé ; j'avais contribué au rapprochement des cultures sans le savoir ! — Il continua, en s'adressant à un personnage imaginaire : « Le major Legoff, mon ami, mon sauveur, connaît bien cette date (il commençait à être un peu éméché), date à laquelle il a failli disparaître définitivement des écrans radars. Pour être précis « *more precisely* » le jeune Abel va nous donner l'heure, à la seconde près, du tir de missiles. À toi mon garçon, « *now its your tour, boy…* » Et il fit un clin d'œil, qui m'a paru déplacé, à son jeune compagnon. Voici, ci-dessous, le texte en anglais approximatif, qui se comprend de lui-même et qui répondait enfin à mon attente. Le jeune homme s'exprimait d'une voix sourde, chargée de remords, on le serait à moins.

— *Well… It was exactly twelve fifty eight and ten seconds. It's written in the report. Captain Powell gave the order… I am so sorry… I controlled the drones with my „joysticks" and pushed the button, at*

the right time… That's what they say: at the right time and at the right place… the target they say, a good shot ! After the shot, everybody was so happy: they enjoyed that moment, when we killed the Iranian… An enemy of our nation. I made it for America! They drunk a lot, too much… me too ! I made the job… I made it correctly… I couldn't realise… you understand ? » Il se mit à pleurer à chaudes larmes devant nous. Je comprenais sa détresse. Je retrouvais mes patients sous la tente, quelque part en Afghanistan, après un attentat ou un accrochage sévère. Ils pleuraient et demandaient leur mère ou l'aumônier. Mais il était déjà trop tard : ils étaient perdus pour la société. Alors les autres, les plus solides, les patriotes, les traitaient de lâches ou de traîtres au pays. Avec les drones, c'était pareil. Whitaker nous l'a confirmé :

« Chez nous, ces types sont basés au Nevada, sur la base de Creech Air Force. Une base parmi d'autres, dispersées dans le désert… « *These boys* », ils sont comme des soldats ordinaires : « *of course* », on est en guerre avec le monde entier… depuis le 11 septembre… « *We know that…* ! » Sauf qu'ils tuent des milliers de civils, « *civilians, no matter…* ». Des femmes, des enfants comme à Idélès, pour « harponner », c'est le terme non ? Pour neutraliser quelques chefs de la résistance ou des islamistes. Les « harponner », « *like Hemingway and his bloody fishes ! It's funny, you told me already the french term… remember ? For big fishes you said… We don't use it… Well, that's good for terrorists… anyway…* »

Il continua en français pour bien préciser sa pensée et souligner la banalisation des bavures inévitables : « Pour exécuter quelques dizaines d'activistes « *the targets* », surtout les gros poissons… Mais ils ratent souvent la cible et les petits passent avec : « *the small ones* », on les rejette à la mer, « *dead* » ; trop jeunes ou trop vieux !… » Je l'ai trouvé cynique, il affectait un ton désabusé, sans pitié, que je ne lui connaissais pas, mais caractéristique d'un État-major militaire.

« *These young chaps* », les « opérateurs » devant leur écran, l'apprennent tôt ou tard ; c'est le choc et ils ne sont pas « gonflés » aux amphétamines et aux tranquillisants comme les pilotes de F16. « *They need a strong shoot, like the Wehrmacht during the last war ! Then* : ils craquent ! « *They collapse… you know, they just collapse…* » Ils craquent « *nervously* », certains sont victimes d'accidents vasculaires… ou ils tirent sur la foule « *a national US sport !* » bien de chez nous ! Ceux qui craquent et qui se confient aux médias ou se suicident sont des traîtres aux yeux de la nation qu'ils mettent en danger[4]… Pas de drapeau, « *no flag for them, no ceremony* ! », pas de cérémonie pour eux, ou juste pour la forme… Il continua sur sa lancée :

« En Israël, Abel est de ceux-là : « *He's just a guy like that !* » Il est détruit : c'est lui qui a appuyé sur le bouton, il a obéi aux ordres. Vous lui devez un bras cassé et une bonne secouée… « *see what I mean ? Later*… il a lu dans le journal : le « *so called* » Youssef ben Youssef, la vraie cible, avait déjà fui depuis plusieurs jours, après votre intervention… Maintenant Abel fuit aussi, son pays, qu'il ne reconnaît plus, la manipulation de l'opinion, la peur, la censure sévère, cette forme d'apartheid avec les voisins arabes… *« It's all bullshit ! »* On le comprend, j'essaie de l'aider. Il culpabilise, « *he feels guilty* » ; il veut se convertir au christianisme qu'il trouve plus modéré, plus humain que le judaïsme… : on parle de compassion, d'amour dans les Évangiles… « *I don't know…* » J'en sais rien, Lucien, je les ai à peine lus, ces textes… de l'arnaque, encore de l'arnaque, Dr Legoff, pour nous « *harponner !* » ; ce ne sont que des mots ou des clichés de rêveurs ! « *I had a dream… now it's nothing but a nightmare, Bush… l'Irak… what else !* »

[4] Authentique

« Abel est une victime, comme beaucoup de jeunes là-bas, enrôlés plus ou moins de force par Tsahal ; il n'y a pas que des volontaires…. Il espère trouver une nouvelle patrie, une raison de vivre avec les autres, un humanisme… ce n'est pas le credo d'Israël, c'est le moins qu'on puisse dire ! Il a demandé l'asile politique en Bolivie et l'affaire semble en bonne voie… j'ai aussi donné le coup de pouce. Je suis de leur côté, avec ces jeunes, « *like you* », Lucien !

— Donc, nous avons le nom du responsable des tirs : le capitaine Powell ?

— C'est exactement ça, docteur… : Jimmy Powell, un beau salopard, « *a bastard* », comme il en existe pas mal dans la Navy, la CIA et l'armée de l'Air. Un individu dangereux à neutraliser au plus vite ! Impossible de l'amener devant le tribunal de la Haye : il a trop de protections, son parti, le Président… Il espère être nommé colonel et finir général avec plein de décorations, un patriote, qui n'a pas peur des bains de sang, Bible en main ! Pour ces types, ce genre d'engins, les drones, c'est l'avenir, « *it's just the futur* ». Ils s'amusent comme des petits fous et font la fête après chaque tir « réussi » ; le champagne coule à flots, comme à Dimona !

— Vous risquez gros, John, avec toutes ces révélations…

— Pas plus que vous, Legoff… « *not more than you !* » Je vous tiendrai au courant des déplacements de Powell, il sera prochainement de retour en Europe pour un congrès à Genève et une démonstration à Dijon, sur l'aéroport militaire. Vous recevrez un courrier codé le moment venu… Le code vous sera révélé… par voie numérique ! Alors, tout est OK, pas vrai ? Nous autres, les anciens… de qui aurait-on peur ? La peur est notre métier, Lucien, ne l'oubliez pas ! « *Never forget that !* »

C'était vrai, j'avais fait le choix des armes, malgré mes outils de chirurgien qui tendaient à prouver le contraire. Depuis le massacre, j'avais décidé de ranger mon bistouri. La violence, l'indignation et la

colère reprenaient le dessus ; je ressentais aussi un profond sentiment d'humiliation et d'impuissance. Mais contrairement aux proches des victimes de cette bavure, j'avais les moyens de mettre des noms sur les meurtriers… de rétablir l'équilibre des choses en l'absence de justice divine ou terrestre. Ma colère me servait de guide, mais elle m'éloignait aussi de mes proches. Je voulais la peau de toutes les personnes présentes ce 6 octobre à 13 heures dans ce trou de serpents et qui m'avaient, volontairement ou non, désigné comme cible… Powell n'était encore qu'un élément du puzzle. Il m'en fallait plus. Je l'ai dit à John, qui était occupé à calmer le jeune Abel torturé par le remord, incapable de reprendre la parole. Whitaker a répondu à sa place, en précisant :

« Abel m'a expliqué qu'ils étaient six personnes, avec Powell, à décider, pour provoquer le tir des missiles ; ces types étaient surexcités, comme devant un jeu vidéo... « *Damned games !* » Cependant, il planait comme une espèce d'incertitude dans le groupe, à cause des informations douteuses de leur contact sur place qui s'est contredit à plusieurs reprises pendant les deux jours précédant l'attaque. Abel a entendu le Mozabite qui aurait hésité jusqu'à la dernière minute, selon lui. Quelque chose ne jouait pas… « *T' was a rotten situation, you know !* » : Ils auraient dû annuler la mission. Il y a eu pas mal de discussions semble-t-il… Powell et un colonel juif voulaient en finir ! Ils se fichaient pas mal de savoir si des civils étaient présents autour de la cible : « *They dont't cared a dam…* » Les autres ont encore hésité. Sur l'écran, on ne voyait rien de suspect… la place devant le dispensaire était vide. « *Of course, Lucien, old chap… the target…* » : la cible était censée être à l'abri dans l'habitation, avec ses lieutenants. C'était la version de la taupe sur place… »

J'ai acquiescé ; j'avais déjà deviné le scénario, mais je ne me doutais pas que les agents du Mossad et de Tsahal, trop confiants dans leur supériorité, avaient été également manipulés, *utilisés* par les

rebelles algériens du colonel Boudjeda. L'événement avait en effet sérieusement déstabilisé le pays en enlevant tout crédit à l'autorité du clan Bouteflika… J'attendais la suite.

— Il me faudrait le nom des autres participants à l'opération… Le Mozabite et Boudjeda ont été liquidés. Mais on n'est pas au bout du compte…

— Abel a pu copier la liste complète. Mais il ne la livrera que contre un dédommagement… Il a besoin d'argent pour assurer sa survie et sa sécurité en Bolivie.

— Combien ?

— Il demande trente mille dollars… « *It's not so much…* ». Avec quatre-vingt mille il vous livrera une copie de la vidéo du tir… il y a des choses très compromettantes : on voit des civils se déplacer devant votre dispensaire, un peu avant l'attaque. Abel m'a confié que l'on vous reconnaissait, près d'un arbre, le long du mur en terre… enfin c'est ce qu'il dit ! C'est pourquoi il voulait refuser de tirer, d'accomplir cette mission pourrie… »

Il me fallait cette liste… absolument. Avec tous les détails : lieu de cantonnement, habitations, déplacements à l'étranger, grade etc. Un CV complet de chacun. J'avais des économies sur une banque française, à Marseille. Je pouvais sortir les trente mille dollars, mais pas plus… Tant pis pour la vidéo. D'ailleurs Whitaker a ajouté :

« La vidéo sera probablement sur internet, dans quelques mois. Une nécessité selon Abel et ses compagnons. Ils sont aussi en relation avec Wikileaks et il espère obtenir un soutien de ce côté-là… »

J'ai dit que j'étais d'accord. J'ai répété que j'avais besoin de la liste au plus vite. Abel a compris mon impatience. À ma grande surprise, il a sorti une clef USB de sa poche et il l'a posée à côté de mon verre, en me dévisageant avec un air de défi… Ce n'était pas prévu… Je crois qu'il avait deviné que j'irais jusqu'au bout. Il me faisait confiance… Whitaker a approuvé :

« Il vous fait confiance, il sait ce que vous avez enduré, Lucien… « *He knows, you were injured… and he feels very bad… ! Look at him !* ». John insistait, comme pour l'excuser : « Il a tout compris, tout ressenti devant son écran… Le code est aussi sur la clef USB, autant en finir rapidement ; « *H'is clean, right !* » : ce n'est pas une question de gros sous ! Il parle d'un « *soudain réveil* » ! Il y a quelque chose de mystique dans son attitude… une conversion… Ces malheureux sont pour la plupart plongés dans un monde d'illusion, de fiction… Mais il a compris en voyant le nuage de poussière sous ses yeux, l'écran brouillé… Après coup, il m'a même dit qu'il aurait préféré vous voir mort. Il a tout lu, dans la presse : votre souffrance après le drame. L'humiliation ensuite ; la tentative des Israéliens de vous mettre la responsabilité de tous ces morts sur le dos ! Mais la traque n'est pas terminée : ils ne renoncent jamais… Ils ont tous les droits, ou alors ils les prennent, en cas de doute !

— Il sera payé, le plus vite possible, je m'y engage… Il me faut un numéro de compte en Amérique du Sud. Tout cela est peut-être bien symbolique, mais si les agresseurs se croient tout puissants, à l'abri, ils se trompent… je m'occupe de les poursuivre et de les déloger ; ils subiront le sort des criminels de guerre, comme par le passé ! »

Aïcha s'est levée ; elle me regardait sans aménité, avec un mélange de crainte et de stupéfaction. Elle n'avait pas envisagé une décision aussi rapide, qui conduirait à l'exécution de cette première partie de mon projet ! Je lui faisais vraiment peur, elle n'aimait pas ma méthode… *L'homme nouveau*… Je me suis levé et je l'ai serrée contre moi, sans rien dire. Ensuite je me suis dirigé vers la baie vitrée qui donnait dans l'avenue où débouchait l'entrée principale du Sofitel. J'ai écarté lentement le rideau de tulle qui tamisait la lumière intense de l'extérieur. L'avenue était presque vide, plongée dans la chaleur et le silence. Un taxi Mercédès était parqué devant l'entrée. De l'autre côté de la rue, en contrebas, j'ai repéré une limousine noire, avec deux

personnes à l'intérieur. J'ai compris que les choses sérieuses allaient reprendre.

En face du salon, à travers la baie vitrée de l'hôtel, j'avais vue sur une épicerie de quartier, au pied d'un immeuble en réfection, et son étalage multicolore de fruits et légumes, débordant sur le trottoir. À l'intérieur il n'y avait aucun client ; elle semblait fermée pour la pause de midi…

Derrière le comptoir, il y avait pourtant quelqu'un : j'ai reconnu la silhouette de mon compagnon qui se tenait dans l'ombre. Il portait un fez et une chemise brodée. Depuis ce poste stratégique, Ahmed surveillait la rue. Il était armé et j'étais aussi venu avec ma quincaillerie, au cas où…

Il m'a vu à travers la baie vitrée. Il a agité un mouchoir blanc, de bas en haut, plusieurs fois avant de s'éponger le front. Comme moi, il avait repéré les types de la limousine. Il fallait attendre, personne ne pouvait prévoir leurs intentions.

J'ai averti Whitaker et son protégé. L'Américain a haussé les épaules, il m'a dit : « Ils nous surveillent, probablement : la Sûreté nationale ; mais j'ai le feu vert de l'ambassade des États-Unis et Abel n'est pas encore recherché… Nous allons monter dans notre chambre… Bonne chance docteur Legoff… « *good luck !* » et ma jambe vous dit encore une fois merci ! »

J'ai attendu encore un quart d'heure avec Aïcha, morose, à mes côtés. Elle ne voulait pas me quitter et j'ai compris qu'elle ferait le chemin avec moi, quoi qu'il arrive. Son visage buté révélait de la crainte et toutes les marques d'une profonde réprobation… mais j'ai cru voir, paradoxalement, de l'amour dans ses grands yeux noirs, et de la colère aussi…

J'ai risqué encore un regard à l'extérieur. La rue était vide maintenant, le véhicule suspect avait quitté son poste. La voie était libre.

J’ai fini mon verre ; j’étais légèrement gris : le whisky et l’excitation, probablement... On est sortis du salon qui se remplissait peu à peu de touristes et d’hommes d’affaires en costume de circonstance, gris perle et bien coupé, légèrement lustré. C’était l’heure de l’apéro et les conversations allaient bon train. Un ventilateur s’est soudain mis en marche, couvrant les propos et l’animation joyeuse des convives. En sortant de l’hôtel, le garçon derrière son bureau de réception nous a regardés d’un air étrange. J’ai failli m’arrêter et lui demander des explications… Atmosphère lourde… J’ai renoncé et nous avons plongé dans le grand soleil. Bain de chaleur… Notre chauffeur était parqué plus bas, à l’ombre, le long du muret qui dominait l’estuaire. Il y avait environ cinq cents mètres à parcourir sur ce trottoir inondé d’une lumière crue. J’ai pris le bras d’Aïcha qui s’est un peu abandonnée contre moi.

Nous avons fait quelques pas et j’ai tenté de renouer la conversation, de la faire parler pour être plus clair… Elle se refusait, marchait à reculons… on ne se comprenait plus ! Rupture… Derrière nous, j’ai entendu un bruit de moteur ; un véhicule s’engageait lentement dans la rue… Je me suis retourné et j’ai reconnu la limousine noire, aux vitres arrière teintées, qui longeait le bord du caniveau, presque à notre hauteur. J’ai réagi au quart de tour : j’ai poussé violemment l’épaule dénudée d’Aïcha et on s’est retrouvés à plat ventre, la joue collée contre le ciment brûlant du trottoir. Fin de parcours… J’avais ses cheveux dans la figure, son corps plaqué contre le mien et j’ai cru notre dernière heure arrivée !

La rafale a passé à un mètre au-dessus de nous, découpant le crépi de la façade de l’hôtel, en dessinant une forme géométrique compliquée, sous un massif de clématites violettes… À la hauteur de la tête. Un petit nuage de poussière jaune accompagnait chaque impact. Le bruit des détonations était terrifiant. Ambiance de guerre…

la mort n'est pas toujours silencieuse. C'était hallucinant… Je me tenais au plus près du trottoir, l'odeur âcre du ciment couvrait le parfum des cheveux de ma compagne qui s'est soudain soulevée, comme pour identifier nos tireurs. Erreur humaine… de débutant. Je n'ai rien pu faire : elle a reçu une balle (la dernière) en pleine poitrine. Son corps s'est abattu sur le mien, tel un pantin désarticulé, et je sentais un liquide chaud qui imprégnait ma chemise… C'était *son* sang… Elle était en train de se saigner sur moi. J'ai regardé son visage qui était déjà blanc comme la mort, mais elle respirait encore. Garder son sang-froid, le mien… Avec ma chemise, j'ai improvisé un bouchon compressif pour stopper l'hémorragie. Ensuite, je ne sais plus très bien… J'ai vu le visage d'Ahmed qui s'affairait auprès du corps d'Aïcha. Des gens de l'hôtel sont aussi venus à notre secours… Des visages à l'envers… Le véhicule mortel avait disparu.

Le chauffeur nous a récupérés dans cet état lamentable… J'ai perdu conscience… Tableau noir, plus noir que la nuit ! Puis je me suis réveillé dans la maison d'Abraham, sans trop savoir comment. Ma tête déjà bien sollicitée avait de la peine à surmonter ce nouveau choc. Je balbutiais ; j'ai ouvert les yeux et j'ai vu la barbe du vieux sage pointée sur moi, sous ses yeux inquiets, comme pour me ramener à la vie. Tout m'est rapidement revenu à l'esprit. J'ai demandé :

« Aïcha… elle a été touchée, j'ai vu son sang, la poitrine ?

— C'est grave, mais elle est vivante. Le poumon perforé. Elle est à l'hôpital Avicenne. Je m'occupe de tout, docteur Legoff… Il y a quelques problèmes administratifs, mais avec les Marocains on trouve toujours des solutions…

— Ils la considèrent comme une terroriste… c'est ça… non ?

— Oui, mais c'est un détail, un vrai détail de l'histoire ! Notre ami Garcin lui a fabriqué un nouveau profil, comme pour vous d'ailleurs. L'ambassade d'Amérique est aussi intervenue : ils prétendent qu'elle a rendu certains services au gouvernement des États-Unis ; elle est protégée par la CIA, officieusement… La Sûreté

nationale n’est pas dupe, mais ils jouent le jeu. Cette histoire les dépasse un peu, je dois dire…

— Et les assassins ? Des Algériens ? Des juifs ?

— On a retrouvé la voiture abandonnée dans le quartier de l’Agdal, une zone résidentielle, pas loin de l’ambassade d’Israël. Une coïncidence ? Lors de l’attentat, Ahmed a cru reconnaître cet agent très spécial, le « masque » comme vous dites… Un terme un peu romantique qui cache en réalité un espion très dangereux, un fanatique qui discrédite le pays ! Ce coup de force est signé par le Mossad, c’est certain. Vous n’êtes plus en sécurité au Maroc. D’ailleurs le Palais en a assez de ces histoires qui ne concernent pas vraiment le pays ; on est loin du Sahara et des problèmes causés par les activistes du Polisario... Vous êtes indésirable dans ce pays, mon cher Lucien… désolé, vous n’êtes plus mon hôte ! » Il le dit sans acrimonie… comme une évidence…

J’avais compris. La suite de ma descente en enfer devait se passer ailleurs. Notre départ pour la France était programmé… au cours du mois de février. J’ai gardé le lit pendant quelques jours, avec une sale fièvre, suite au choc de l’attentat. J’étais faible comme une brebis sans sa mère ; mon état psychologique ne s’arrangeait pas : je sentais mon inconscient saturé bouillonner comme une soupe toxique dans une cocotte-minute. De grosses bulles délétères tentaient de faire surface et je les repoussais avec dégoût. Des hallucinations sont revenues me hanter, des visages poussiéreux d’enfants décédés, des crânes tissés de toiles d’araignées… et toujours ces maudits corbeaux, en escadrille serrée, qui s’acharnaient sur mes yeux grand ouverts, face à un soleil noir… De plus, je m’inquiétais terriblement pour Aïcha !

Quand mon état s’est amélioré, j’ai demandé à la rencontrer. Mais Abraham a été catégorique : « C’est impossible… les Marocains ne veulent même plus vous voir en peinture ou en photo… Vous portez la poisse, comme on dit dans votre jargon ; la « *schkoumoun* !* » Quant

à Aïcha, je vous rassure : elle va mieux Legoff… beaucoup mieux ! Elle sera bientôt sur pieds et elle est étroitement gardée, ce qui n'est pas votre cas… si vous tentez une sortie en ville, je ne réponds de rien ! Vous la reverrez en France… »

J'ai reçu la visite d'Ahmed, à plusieurs reprises. Garcin est aussi venu, il m'a fourni un nouveau passeport avec une croix blanche dessus, tout en me donnant quelques explications : « Avec un passeport suisse, vous passerez inaperçu ou presque. C'est un petit pays calme et tout à fait neutre. Entre nous, la neutralité est un leurre, un gros mensonge historique propagé par l'extrême-droite, chez eux : l'ASIN et l'UDC, mais parfois bien utile pour passer les frontières… On fait semblant d'y croire… en réalité tout le monde est conscient de cette absurdité, bien pratique ! Comme nos concitoyens possèdent presque tous un compte en banque dans ce charmant pays, où poussent les géraniums et coule le fromage, vous serez le bienvenu partout ! Aïcha aura un passeport français, c'est plus crédible pour une fille du désert ! Maintenant, écoutez-moi : voici votre nouveau profil avec un passé besogneux de comptable, au-dessus de tous soupçons… J'ai résumé ça dans ces deux feuillets ; apprenez-les par cœur… »

Avant de me quitter, il m'a informé que les agents du Mossad avaient quitté le pays, sur le conseil des Américains. Le « masque » démasqué était allé se faire voir ailleurs, après son échec cuisant en Algérie, ce qui n'était pas fait pour me rassurer vraiment… Ce fou pouvait me tomber dessus n'importe où et n'importe quand ! Garcin avait gardé le meilleur pour la fin :

« Encore un détail, major Legoff : vous êtes porté déserteur de la Légion, à dater du jour de votre disparition à Alger. Depuis que le conflit au Mali s'enlise (c'était prévisible) et que nous rapatrions nos premiers soldats morts, l'État-major et le Ministère de la défense perdent la boule ! Sous la pression de l'opinion, ils vous considèrent comme un traître au pays. Ils ne font pas dans la dentelle : ils veulent

aussi votre peau… Dommage pour eux : ils ne retrouveront pas facilement un toubib de votre trempe avec votre expérience des conflits en terres hostiles… Des imbéciles, donc, des uniformes vides ! » Il m'a offert machinalement un de ses cigarillos, pour appuyer sa conclusion et mettre un point final à notre discussion. J'ai refusé, je ne fume que des gitanes et encore, avec modération !

J'étais d'accord avec ce tableau peu flatteur mais très réaliste. Depuis mes premiers troubles, ces pulsions de haine et d'angoisse, mes hallucinations, j'avais compris que l'homme d'avant était mort et enterré. Eux aussi ils me fabriquaient une nouvelle identité et ils n'avaient pas tort. Mon ancienne famille me rejetait comme un débris… C'était injuste, mais finalement le lot de tout le monde, quand on s'est fréquentés trop longtemps… Les amours mortes… Mais je m'en foutais royalement ! Carozzi avait dû faire des pieds et des mains pour expliquer la situation… Il m'avait toujours soutenu. Depuis sa mise à la retraite, plus personne ne l'écoutait. Il m'avait dit qu'il avait rempilé ? Encore un mensonge. J'ai entendu, aux nouvelles françaises, que des groupes djihadistes, avec des migrants africains, étaient déjà à la frontière algérienne, prêts à passer de l'autre côté[5]. J'aurais pu le prévoir et peut-être les faire intercepter depuis longtemps, bien positionné à mon poste d'Idélès, pendant mes patrouilles à risque dans l'Atakor, en direction des Iforas… C'était mon boulot ! Mais des amateurs de guerre cybernétique, derrière leur écran, en avaient décidé autrement. Ces maladroits immatures avaient tout compliqué ! C'était la panade complète là-bas, ici et partout ! On ne savait plus qui était l'ennemi, où frapper ! Moi, je savais. J'avais décodé la liste des coupables sur l'ordinateur d'Abraham et conservé le code sur un CD à part, en attendant les courriers de Whitaker.

---

[5] Authentique

J'espérais revoir Aïcha, elle allait être déplacée chez Abraham qui était d'accord de l'héberger. J'attendais avec impatience sa venue en rongeant mon frein, étendu sur une chaise longue, au milieu du patio où coulait la fontaine, hors du temps, indifférente, sous les bougainvilliers. Image d'une grande sérénité… Mais le sort en a décidé autrement et la grande roue de l'Histoire s'est remise en marche. J'ai reçu un courrier de France que je me suis empressé de décoder. Whitaker me donnait les dates du congrès de Genève et le programme des déplacements de notre « cible » qui serait pour quelques jours à Zürich, où il participerait à une « foire aux drones », du type de celle de Tel-Aviv ; c'est là que les Suisses devaient prendre une décision pour l'achat de leur futur matériel volant. Israël avait leur faveur, malgré l'usage abusif de ces engins sur Gaza ; Israël : État en guerre, infréquentable sauf par les marchands et les financiers… Une partie du peuple suisse réagissait déjà ! Évidemment, un « *boycott* » aurait été de bon ton, mais le gouvernement helvétique n'a pas d'états d'âme m'avait dit Garcin, et mange à tous les râteliers… Des épiciers, des pharmaciens… C'était le cas en Iran, par le passé, et en Afrique du Sud pendant l'apartheid etc. L'or des conquistadors, l'or qui tue…

Ensuite, notre homme allait se rendre à Dijon, pour une semaine. Powell devait participer à une démonstration de drones américains « nouvelle génération » — un peu comme si ces engins se reproduisaient entre eux, mais c'est bien le vocabulaire consacré ! — sur l'aéroport militaire. Il logerait à l'hôtel « *Du Sauvage* », un ancien relais de diligence, bien connu à Dijon. Whitaker avait pu se procurer la liste des réservations, pendant son séjour en France. *« I paid a lot of money, for that…* » me disait-il en « postface » de son message, afin de souligner l'importance de l'effort fourni… un effort financier, en billets verts !

J'avais tous les éléments en main ; il ne restait plus qu'à passer à l'exécution de mon scénario (au sens propre et figuré du mot). Je frapperai à Dijon, mais avant cela, il me fallait contacter d'anciens

potes de la Légion à Marseille ; j'ai pensé à mon copain Marcello, lui aussi me devait un coup de pouce ! J'avais besoin d'un appui logistique, en hommes et en matériel détonant.

J'ai préparé mon maigre bagage et le soir même, Abraham m'accompagnait, dans sa voiture de fonction, en direction de l'aéroport de Salé. Il conduisait lui-même, c'était plus prudent… Je serai à Marseille-Marignane à l'aube et je comptais prendre un petit hôtel et dormir au moins huit heures avant de réactiver mes anciens contacts…

*

En ville, le taxi m'a déposé devant un hôtel convenable, qui faisait face au vieux port. À cette époque de l'année, il y avait peu de touristes et j'ai trouvé facilement une chambre modeste, mais confortable, avec vue sur la mer et les navires. Quelques bateaux étaient déjà en partance, leur diesel tournait au ralenti. Il faisait beau et froid. Des mouettes tournaient inlassablement autour des mâts en poussant des cris aigus, se disputant une maigre pitance. J'ai respiré pendant quelques instants l'air salé, chargé d'humidité ; des voix de marins en colère montaient jusqu'à moi. J'ai fermé la fenêtre et je me suis couché.

Marcello habitait un vaste appartement, luxueusement meublé, en face de la gare St Charles. Au téléphone, il n'a pas paru très surpris de mon retour en France… plutôt content : « Bien sûr, Lucien, tu peux passer me voir quand tu veux. J'ai une nouvelle adresse… Dis donc, il paraît que tu déplaces pas mal d'air depuis quelques semaines, si j'en crois les journaux, la TV ? Tu descends du flic maintenant ? » — Il mentionnait notre coup de force sur la route de Tlemcen, le gendarme

abattu de sang-froid… — Je lui ai répondu : « Je t'expliquerai : j'ai la mort aux trousses et ce n'est pas une image… J'ai besoin d'un coup de main…

— T 'as pas été suivi ? Surveille tes arrières avant de passer me voir ! À toutes…

— Merci, Marcello ; à dans une petite heure… Il faisait nuit et la rue qui longeait le port était vide. Le chemin était libre, j'ai seulement évité un groupe de marins ivres. Un taxi m'a emmené dans les hauts de la ville ; il était huit heures.

Marcello, je l'avais connu en Algérie, puis suivi au Tchad et en Afghanistan. On était de jeunes têtes brûlées, à l'époque. Lui aussi avait raté son mariage et il trempait déjà dans des affaires louches, d'où son engagement à La Légion étrangère. On avait quelques points communs, un certain dégoût de la société ordinaire, une lassitude de l'existence… Mais après le bain de sang de l'Afghanistan et, persuadé de l'absurdité de ces guerres postcoloniales, il avait lâché du lest et décidé de se tirer de ce mauvais pas, avant la quille. Après une sérieuse blessure à l'épaule, il m'avait demandé un certificat de complaisance. Il prétendait ne plus avoir l'usage de son bras, ce qui était faux. Mais j'ai fait suite à sa demande : j'en avais assez d'opérer des types qui réalisaient dans quel merdier ils s'étaient fourrés, après les combats, et qui réclamaient leur retour à la maison. J'ai décrit plus haut la détresse de ces jeunes paumés, qui ne savaient même pas dans quel pays et contre qui ils faisaient le coup de feu. Tout le monde ressemblait à tout le monde, dans ces régions hors des frontières et du temps…

Mais nos galonnés et nos politiciens ne le voyaient pas de cet œil-là : pour faire passer leurs erreurs sur le plan intérieur, ils se refaisaient une réputation en Afrique ou en Orient… Les « patriotes » je les récupérais pour quelques heures, avant de les renvoyer à leur famille dans une chaise ou dans une boîte en sapin.

Marcello venait parfois me retrouver sous la tente hôpital. Il secouait la tête, navré, en voyant tous ces gars esquintés à vie, alignés comme dans une salle de dissection, et je crois qu'il admirait mon travail. Il m'avait dit un jour : « *J'aurais dû faire médecine plutôt que voyou ! Il n'y a pas d'avenir dans le banditisme… Ou alors il faut travailler à grande échelle, soutenu par un parti, avec la bénédiction du Vatican !* — Il était resté très croyant, et me parlait souvent de la pompe papale, de sa grandeur, du faste des cérémonies, des habits hauts en couleur, comme des « sucres d'orge », de la pureté évidente de tous ces gens d'Église… — Ses origines siciliennes reprenaient le dessus et il avait soif de respectabilité….

Mais sa morale était un peu simpliste, voire rudimentaire. À l'époque, avant de nous quitter, il m'avait dit : « *Tu comprends, Lucien, je n'ai pas ton abnégation… tu aimes les hommes, tu les remets sur pied pour un salaire de misère. Moi, j'ai besoin de pognon : je veux me refaire une virginité, entrer dans le système, dévaliser les riches ou les pauvres, peu m'importe et me taper les plus belles gazelles ; la Légion, ça ne paie pas… Toi, t'es un saint : un jour je t'emmènerai au Vatican : il y a des saints partout, c'est ta famille, t'en fais partie…* »

Il n'avait rien compris à mes prétendues motivations : en réalité, je n'en avais aucune. Lui, il me prenait pour un sauveur. En réalité je pataugeais dans le présent, dans l'action. Je me laissais dériver… Mais j'aimais sa candeur et je savais que je pouvais compter sur lui en période de coup dur. Et c'était le cas, au moment où j'appuyais sur la sonnette dorée de son appartement. Un gorille habillé dans un costume funèbre est venu m'ouvrir. J'ai décliné mon identité. Il m'a fouillé consciencieusement, dans tous les recoins, puis m'a introduit dans un petit boudoir meublé avec goût. Il y avait une bouteille de scotch, sur une table en verre, et des tableaux érotiques aux murs.

Je n'ai pas attendu longtemps : quelques secondes après, Marcello est entré en coup de vent, un large sourire ouvert sur sa face bouffie par le vice. Seuls les yeux avaient gardé un peu de cette jeunesse d'antan ; il était devenu chauve et son ventre faisait un pli obscène au-dessus de la ceinture. Il m'a serré contre lui, comme un frère. Il était en chemise et dégageait une forte odeur de musc et d'alcool fort.

« Ce vieux Lucien, notre toubib… Bon Dieu quelle aventure ! Moi qui te prenais pour un type posé, un intello, quoi… t'étais le seul à savoir lire ces fichus bouquins, tu te rappelles ? Tu nous racontais des histoires… Je m'y suis mis aussi, plus tard. Des romans… la philo, ça me dépasse…

— Écoute Marcello, je suis dans le caca jusqu'au cou. Toi seul peux me dépanner, tu comprends ? J'ai un contrat à exécuter sur un type pas propre, un salopard responsable de cette tuerie, là-bas, aux confins du désert… Il sera à Dijon dans quelques jours… »

Avec Marcello, il fallait aller droit au but. J'ai quand même commencé à résumer toute l'histoire, ma version, qui ne s'accordait pas avec les débilités de la presse, pendant qu'il allumait une cigarette. Il m'a tendu le paquet ; j'en ai pris une, ma main tremblait en l'allumant. J'étais tendu comme une corde de violon…

— Viens dans mon bureau, on va discuter les détails du contrat… J'aime faire les choses en ordre, tu comprends ? » Marcello faisait partie du monde des gens très organisés, des maniaques…

Je l'ai suivi. Le gorille était toujours là, mais son maître lui a fait signe de se ranger. Je me suis assis devant le bureau de Marcello qui me regardait avec un air de bonheur, un peu mitigé du fait de la gravité de la situation. Il a fait un rapide calcul :

« Un contrat, c'est du sérieux… Il te faut des armes et quelques-uns de mes gars ; il te faudra aussi une bagnole puissante…. C'est cadeau, bien sûr, mais j'aime faire les choses dans l'ordre (il se répétait régulièrement !). Mais ta visite tombe bien, la Vierge est avec nous : j'ai un de mes gars qui a une méchante blessure au thorax… il

faudrait extraire la balle. Un braquage qui a mal tourné, le bon vieux temps, c'est fini. En plus ces jeunes cons se tirent dessus pour un rien… Bref, tu me fais ça avant de partir pour ta mission de nettoyage. Il est en sécurité dans ma maison de vacances, à Niolon, dans les Calanques. On verra demain, ce soir tu dors ici ! »

Il passa une main moite sur sa calvitie et décrocha son téléphone. Il avait posé une de ses larges fesses sur le bord du bureau et se donnait des airs de « parrain ». Il a précisé :

« J'appelle Koska, Antoine Koska dit « Tonio le dentiste ». Il te servira de lieutenant… jeune, un peu fou mais efficace. Il joue du tromblon comme un pro et n'a aucune morale. Il fait ce qu'on lui demande et adore Bronson, dans ses meilleurs rôles. Il tue, sans méchanceté, sans poser de questions ; j'aime ça, il y a de l'honnêteté chez ce garçon ; il a un bon fond... J'ai laissé un message : il sera là à dix heures… »

On a bu un verre, en ressuscitant, avec nostalgie, nos débuts dans le monde des armes. Il m'a aussi parlé de Koska, mon futur associé : « On l'appelle aussi « le dentiste », il est un peu maniaque, comme moi ; on est de la même famille ! Toujours en train de se curer les gencives… une manie de gosse, à cause de sa mère paraît-il ! Faut pas faire attention, il est plutôt susceptible. À l'armée, il s'est fait plaisanter par un sergent, un vicelard qui aime faire ramper ses hommes dans la merde. Un jour, Koska s'est relevé et lui a planté son cran d'arrêt dans l'estomac. Ensuite il est parti boire un verre à la cantine ; personne n'a osé bouger, il y avait peu de monde. Il a piqué une voiture et est venu se planquer dans la banlieue Nord de Marseille, chez les gitans… C'est là que je l'ai récupéré, avant que les flics ne lui fassent une grosse tête… »

À cet instant, le gorille de service a introduit notre invité ; il était dix heures quinze. Koska ne payait pas de mine : un jeune gars maigre, tout en muscles, le visage blafard entouré de cheveux blonds,

gras, qui reposaient en désordre sur ses épaules. Il portait un pantalon et une veste de jeans, un costume de circonstance. Je ne l'imaginais pas en costard-cravate. Ses yeux m'ont impressionné : deux cailloux bleu-vert, qui regardaient les gens sans les voir. J'ai cru y lire une profonde détresse et une détermination sans faille. Bizarre mélange, drôle d'oiseau, plutôt inquiétant… Marcello a fait les présentations. Koska s'est assis, sans demander la permission et s'est versé un verre de whisky. Ensuite il a sorti un cure-dent, protégé par un papier transparent, et son visage s'est vaguement humanisé. Il a même dit quelques mots :

« C'est vous l'toubib ? Paraît que vous en voulez à cet Américain ? »

Marcello lui a expliqué toute l'histoire que l'autre connaissait déjà en partie, sauf la présence de Powell à Dijon et les modalités de l'exécution. Il écoutait en se triturant la mâchoire. Je souffrais pour lui : ce type avait des « tocs », un obsessionnel compulsif ; j'ai pensé qu'il pouvait être aussi épileptique, ce qui n'arrangeait pas mon affaire. Marcello, très professionnel, a résumé l'opération à venir, surtout pour « le dentiste », qui écoutait à peine ; le crâne de Marcello luisait sous le plafonnier qui créait des zones d'ombres funestes dans les coins de la pièce :

« C'est pour vendredi prochain, au soir. J'ai réservé une chambre au nom de Martin, touriste suisse et homme d'affaire — c'est toi Legoff —. Il faudra être sur place un jour avant, j'ai un contact dans l'auberge: une femme de chambre. Elle nous rend de menus services pendant nos descentes à Genève… une vraie mine d'or, ce bled : il y a plus de banques que d'habitations ! Elle vous conseillera. Vous prendrez deux gars avec vous. Chacun aura une arme non identifiable : du vieux matériel soviétique, idéal pour ce genre d'intervention. Ils vont passer les douilles et les balles au peigne fin, après un coup pareil ! Prenez aussi quelques grenades défensives et

des lacrymogènes. Je connais l'hôtel : il y aura des gardiens dans la cour… J'ai remarqué :

— Je ne suis pas armé, de toute manière… nu comme un ver… J'ai aussi laissé mon bistouri quelque part dans la nature ! Alors même une hallebarde fera l'affaire…

— On ne doit pas pouvoir t'identifier et surtout les gars de notre équipe ; ils sont fichés. C'est un gros poisson, ton galonné, je ne veux pas d'emmerdes avec les condés, Interpol, le FBI etc. J'ai plusieurs « Tokarev », une rareté, des pièces de collection : des pistolets en usage en ex-URSS pendant la guerre froide ; de la munition… Pour le reste, on avisera. On a encore trois jours… »

L'entretien était terminé. Le « dentiste » s'est levé en fouillant dans une de ses poches. Il a sorti un paquet de bonbons à la menthe et m'en a offert un : « Pour sceller notre association, dit-il ; c'est bon pour l'haleine… ma mère prenait toujours soin de mes dents… je lui dois beaucoup ! » J'avais de la peine à imaginer sa mère, mais je l'ai remercié sans poser de questions. Il avait de l'éducation… et il avait raison pour les dents : on n'y pense jamais assez et le diable se cache dans les détails… Marcello était aux anges. Il aimait que la concorde règne dans son équipe : l'œcuménisme, c'était une garantie de réussite. Après le départ de Koska, il m'a indiqué ma chambre et m'a souhaité une bonne nuit.

*

Les trois jours ont vite passé : on a mis au point tous les détails de l'exécution de Powell et de ses complices. On était au calme dans la villa de Niolon, un nid d'aigle perché au milieu de la falaise calcaire,

blanche comme de l'os, avec vue plongeante sur la mer qui remuait sa houle sous nos pieds, comme pour nous narguer... Koska est parti recruter deux loubards chez des amis gitans. Ils sont arrivés un matin les trois, à bord d'une Range-Rover empruntée à des touristes anglais. Marcello a trouvé un nouveau jeu de plaques dans son arsenal. « On va mettre des plaques suisses, c'est plus logique avec ton passeport helvétique… Il faut de l'ordre et de la méthode » Je me suis choisi une arme. Marcello m'a proposé un vieux revolver à barillet, d'origine russe également, qui datait probablement de l'époque du règlement de compte à « OK corral » ! Le barillet contenait huit balles. Je l'ai essayé, il tirait un peu à gauche, mais son calibre était redoutable et me convenait parfaitement.

Sinon, je passais mes journées à regarder la mer, qui changeait de couleur en fonction du vent. J'aimais ce bleu léger qui passait au vert, le mouvement de cette houle, par temps calme, tel le balancement d'un monstre marin, à peine endormi, qui cherchait paresseusement à s'introduire dans les cavités de la falaise, au pied de la villa. Le monstre se réveillait par vent d'Est : la surface s'endeuillait, le gris des nuages s'imposait sur la mer en furie, des lames blanches et courtes venaient saper le pied des rochers, impuissantes mais réclamant leur droit sur la terre…

De l'autre côté c'était l'Afrique. Alger la blanche, coquette et inaccessible. La terre natale d'Aïcha qui ne donnait plus de nouvelles. Elle était toujours au Maroc, mais Marcello m'avait dit qu'il ne fallait pas mêler une femme à notre business : « *Ce n'est jamais bon, tu comprends ? Quand elles prennent les armes, ce sont de vraies furies, elles sont maladroites et manquent de métier, de recul…* » Il avait raison. Je rongeais mon frein, mais j'étais prêt à l'action, dans ma tête et dans mon corps. Je ne faisais plus de cauchemars, les visages sanglants des enfants d'Idélès étaient relégués dans le passé et ces voix bizarres, qui me donnaient des conseils absurdes, s'étaient tues.

Le jeudi matin tôt on s'est retrouvé dans la « Range » qui avait été repeinte et portait de fausses plaques immatriculées en Helvétie. On était équipés en guerre ; il y avait même un fusil-mitrailleur posé dans le coffre, à côté de la roue de secours… Après une heure de trajet à travers le karst de la côte marseillaise, on a pris l'autoroute à Marignane. Koska conduisait et il s'est arrêté pour boire un café à Montélimar ; il a acheté du nougat. Je l'ai plaisanté : « C'est pas bon pour les dents, le nougat… ça colle et il y a trop de sucre ! » Il a haussé les épaules, et m'a regardé d'un air mauvais ; il était vraiment très susceptible : « Chacun vit comme il l'entend, d'accord Legoff ? Alors tu fermes ta gueule et tu prends le volant, c'est ton tour ! »

Les deux autres sur le siège arrière n'ont rien dit. J'ai cru qu'ils étaient privés de l'usage de la parole. Ils se sont installés pour une petite sieste. Le silence plombait l'atmosphère du véhicule. Je roulais à 150 km/h sur la piste de gauche, remontant des files de camions qui nageaient péniblement dans une mer de nuages gris, cap au nord. Le « dentiste » a daigné faire une remarque, avec son élégance habituelle :

« Fais pas le con, Legoff… Si tu continues comme ça, les flics vont nous alpaguer vite fait ! Ils ont des hélicos. Et on roule dans une bagnole volée… Ton client risque bien de rentrer chez lui sans une égratignure et nous à l'ombre !

— D'accord, Koska ! T'es la voix de la raison… »

Je me suis remis bien gentiment sur la piste de droite, à distance respectueuse derrière une camionnette ; j'avais l'impression de rouler au pas. Cette autoroute était interminable... Ensuite, on s'est arrêtés à Valence pour déjeuner. Il a fallu réveiller les deux loubards qui vivaient notre aventure au royaume de Morphée, loin des soucis quotidiens.

Plus tard, on a repris la route ; il faisait très chaud dans l'habitacle, malgré la saison et je somnolais moi aussi à mon poste, les yeux

fatigués par l'éclat métallique du bitume. Koska a repris le volant jusqu'en fin d'après-midi. Au crépuscule, on entrait dans la banlieue de Dijon. Un soleil triste éclairait les façades des immeubles en béton, des clapiers pleins de fenêtres fermées, alignées comme des petits soldats. Comme si les habitations avaient honte de leur laideur ! Des enfants bruns jouaient au pied des immeubles.

Une centaine de mètres avant l'entrée de la cour de l'hôtel, on s'est concertés. J'ai fait un rapide topo :

« Notre homme est protégé par trois vigiles, deux dans la cour et un sur l'escalier qui mène au balcon extérieur et aux chambres ; c'est la femme, notre indic, qui l'a signalé à Marcello. Il ne faut pas attirer leur attention… Pas avant demain, en fin d'après-midi. Tous les jours, le capitaine Powell mange avec des militaires français dans la salle du restaurant. Il paraît qu'on y mange très bien, mais vous n'en profiterez pas. Je suis le seul à loger dans l'hôtel, d'accord ? Avec vos profils de tueurs, impossible de passer inaperçus ! Continuez votre route, je descends ici… vous allez vous trouver un petit hôtel, soyez discrets… mieux vaudrait vous séparer jusqu'à demain…

— Et après, docteur Legoff ? On visite la ville ?

— Patientez jusqu'à dix-sept heures… En principe notre cible reçoit des jeunes femmes dans sa chambre, parfois des gamines. C'est une info de la femme de chambre, elle connaît les filles… Il est loin de sa famille, le militaire, on le comprend… Il prend un peu de plaisir, après les drones ! Des machines qui manquent un peu d'empathie pour le personnel… Il a un gros appétit sexuel, selon notre contact (elle a reçu des propositions, c'est le comble…) et il va récidiver demain. À dix-sept heures pile je monte l'escalier pour me rendre dans ma chambre ; au passage je frappe à celle de Powell. J'ai son mot de passe ; il croira qu'un de ses hommes veut le voir. Vous restez dans la rue, jusqu'au premier coup de feu. Ensuite vous entrez dans la cour et nettoyez la place ; je m'occupe aussi du garde du corps… »

Le soir, je me suis rendu au restaurant. Je m'étais inscrit sous le nom de Martin et ma chambre avait déjà été réservée par la secrétaire de Marcello. Il y avait du monde et j'ai tout de suite repéré la table de Powell, aux côtés de deux militaires français avec des médailles et des insignes plein la poitrine, comme des chefs scouts. C'était la première fois que je voyais le meurtrier, l'homme qui avait donné l'ordre du tir sur mon dispensaire, en accord avec Gross (le suivant sur ma liste), colonel de l'armée d'Israël, qui n'en était pas à son coup d'essai…

Powell était un militaire banal ; il était en tenue de sortie, avec un minuscule drapeau américain, en métal, au col de sa vareuse. Il avait une tête joviale, un peu trop carrée pour être honnête… Ses cheveux blonds étaient coupés comme une pelouse anglaise et je voyais sa nuque blanche, hideuse, qui faisait comme une tache au-dessus de l'uniforme olive de l'armée américaine. Les deux Français étaient pendus à ses lèvres ; je les trouvais obséquieux, sans caractère. J'assistais simplement à une discussion d'affaire entre des marchands d'armes. J'étais écœuré, et j'ai rapidement expédié mon repas, puis j'ai rejoint ma chambre.

*

Il était seize heures cinquante-cinq à mon nouveau bracelet montre, ce vendredi, le jour « j », et je me sentais parfaitement calme, déterminé. J'ai terminé mon verre de bière, dans le salon de l'hôtel, puis je suis sorti dans la cour. Les deux gardes du corps de Powell étaient en train de griller une cigarette, appuyés contre le portail qui fermait l'entrée aux véhicules. Ils n'ont pas fait attention à moi, ils me connaissaient comme un client ordinaire. J'ai monté l'escalier qui menait au balcon intérieur, où se trouvaient les chambres. Le troisième

homme était assis sur la dernière marche de l'escalier et lisait une revue coquine. Sur le balcon, je me suis dirigé d'abord en direction de ma chambre ; j'ai ouvert en faisant un maximum de bruit. Ensuite, je suis ressorti à pas de loup et me suis arrêté en face de la porte du capitaine Powell. La femme de chambre m'avait fourni un passe. J'ai ouvert silencieusement la porte, qui donnait dans un petit corridor. Un bruit de conversation provenait de la chambre à coucher ; j'ai ouvert brusquement la porte intérieure : je me suis trouvé en face d'un grand lit, sur lequel étaient étendues deux personnes en petite tenue : le capitaine en slip et une jeune femme au visage peint, les seins à l'air, en train de remettre de l'ordre dans ses cheveux, tout en enfilant des bas de soie, les cuisses ouvertes, sans pudeur. Une professionnelle… Sa robe, érotiquement rouge, traînait en désordre à terre, comme un oripeau, à côté d'un soutien-gorge bordé de dentelles. J'ai compris que j'arrivais à la fin de la partie de jambes en l'air. Les deux me regardaient, ahuris : je les menaçais avec mon antique pistolet à barillet. La femme a failli crier et Powell a tenté de saisir le récepteur du téléphone intérieur sur la table de chevet. J'ai dit, calmement :

« On ne bouge plus… toi la fille, tu t'habilles et ensuite tu dégages ! Pas un mot aux gorilles à l'extérieur, sinon tu passes à la casserole : mes hommes sont devant la grille d'entrée… » Elle s'exécuta ; je savais qu'elle ne dirait rien, elle avait trop peur d'attraper une balle perdue et Powell ne l'intéressait pas… Puis je me suis adressé au capitaine qui reprenait un peu de sa superbe : il comprenait très bien le français, mais le parlait mal.

— Je suis là pour vous exécuter, capitaine… Ce sera rapide et peu douloureux… Vous allez payer pour le massacre d'Idélès, les enfants, la misère des parents, des habitants… tous ces gens démunis qui ne peuvent rien contre vous et vos collègues assassins... Je ne vous donne pas de détails… vous avez certainement lu la presse. On vous classe comme terroriste… Vous n'êtes pas au-dessus de la justice des hommes, mon vieux…

— « *Damned* » ! Vous être « folle »… oui ? Complètement « folle ». Posez le revolver… « *What the hell*… ? *Creazy guy*… *get out of my room* ! *Bloody bastard !* » Il m'a sorti tout son vocabulaire de base qui contrastait avec la dignité de son grade ; des injures de caserne : je n'ai pas relevé. Il avait exactement dit ce qu'on doit dire dans ce genre de circonstance. Il n'avait pas peur et m'a demandé contre qui j'en avais…

— Contre vous et les autres, capitaine ; les opérateurs dans le bunker, « *remember* ? » Le 6 octobre à treize heures…. Mais j'en ai surtout contre les deux chefs, ceux qui ont déclenché l'apocalypse : c'est-à-dire *vous*, justement, et le commandant Gross ; vous n'aviez pas le droit à l'erreur ; vous avez agi avec légèreté et maintenant il faut payer. Quand on place un indicateur pour une telle opération, on vérifie sa fiabilité…Vos méthodes sont déjà dépassées, archaïques ; les drones, c'est le retour à l'arbitraire, à l'approximation… Ils vous ont roulé dans la farine, un coup des généraux algériens… fallait y penser avant ! Pour l'ONU, vous êtes un *criminel de guerre*… »

Il a tenté de se justifier, en balbutiant des mots sans suite. Il cherchait visiblement à gagner du temps. Il commençait à perdre son sang-froid ; la peur se lisait maintenant dans ses yeux gris, des yeux d'acier, habitués à donner des ordres.

J'ai revu mon dispensaire en ruine, là-bas, au milieu du grand désert ; j'ai entendu à nouveau les cris hystériques de la folle et de la foule en colère… alors j'ai appuyé deux fois, rapidement, sur la détente. Il a été touché à la cuisse puis au bas-ventre. Le drap s'est rapidement coloré de rouge ; il a cherché à se lever. Il hurlait : « *the hell with you… the hell…* ! C'était un militaire, un vrai ! Il avait la vie dure, aussi dure que ses pensées guerrières et revanchardes, aussi dure que celle de ses victimes…. Depuis le 11 septembre, l'armée et la CIA se sentaient les coudées franches et nous préparaient un monde à leur image : formaté, militarisé, américanisé… en un mot paranoïaque. Il

s’est remis à jurer, d’une voix plus faible, mais le cœur n’y était plus, la douleur était trop forte…

Je lui ai tiré une dernière balle dans la tête pour abréger ses souffrances. Je l’avais déjà fait pour des camarades blessés à mort, sur le champ de bataille. On abat bien les chevaux et les chiens malades, sans espoir de guérison ! Ce n’était qu’un soldat après tout… un soldat *engagé* qui voulait en découdre, et personne n’aurait pu le guérir de sa soif de destruction !

Mes trois coups de feu ont déclenché l’intervention de mes gars à l’extérieur, dans la cour. Koska, qui avait la réputation d’un tireur d’élite, a descendu le gardien toujours assis sur sa marche d’escalier. Il n’a pas eu le temps de se lever. Le costaud tenait encore son journal ouvert dans sa main crispée par la mort. En même temps, les deux autres loubards se sont chargés des gorilles, près du portail, cigarette au bec et qui ne les ont pas vus venir non plus. Pour faire bon poids, le « dentiste » a balancé une lacrymogène au milieu de la cour. Des gens, qui sortaient du restaurant de l’auberge sous la véranda, ont fait demi-tour, en hurlant comme des cailles. J’ai rejoint mon commando et nous avons quitté la cour, au pas de course ; derrière nous, elle ressemblait à un champ de bataille !

La Range Rover était stationnée à cinquante mètres de là. Elle portait des plaques françaises qui remplaçaient nos plaques suisses trop reconnaissables. Lorsque nous sommes montés à nos places, la pluie a commencé à tomber, drue et hargneuse. Le ciel était noir comme de l’encre et une lumière crépusculaire est descendue sur la ville, tel un nuage de cendre. Koska conduisait vite, tout en souplesse, malgré la visibilité réduite, dans les rues presque vides balayées par les embruns. Cette pluie torrentielle était une chance : elle compliquerait sérieusement les recherches des policiers. Je tenais la carte routière grande ouverte sur mes genoux ; notre itinéraire, plutôt compliqué mais sûr, avait été dessiné par Marcello qui connaissait la

région lyonnaise et le Massif central comme sa poche. J'ai dit au chauffeur : « Direction Beaune, mais on sort avant : ils ont certainement installé des barrages autour de Dijon. Il y a des petites routes qui nous amèneront au Creusot ; ensuite Roanne et les monts du Forez. Ils vont surveiller tous les grands axes ! Mais avec la pluie, l'hélico ne pourra pas nous repérer, les nuages sont trop bas… le diable est avec nous !

— Avec ces détours, on n'est pas encore rendus, cousin… Il y a au moins deux jours de route pour atteindre Marseille, en passant par Le Puy et l'Ardèche… !

— C'est toujours mieux que les Baumettes, hein, Koska ? Surtout qu'avec ton casier, c'est les travaux forcés à perpétuité… à moins qu'ils remettent la guillotine en fonction, juste pour toi !

— Ne fais pas le malin, Legoff… C'est toi le commanditaire de l'opération et le tueur de cet encavé habillé en guignol, et qui se fait des gamines ! »

Je n'avais plus envie de plaisanter. Je regardais la route avec appréhension. Pourtant, une heure plus tard, on est arrivés sans encombre au Creusot. Puis nous avons traversé Roanne en pleine nuit et ensuite la Range Rover s'est lancée, à vive allure, sur les routes de montagne. Les phares éclairaient un paysage désolé : après la montagne déserte, une plaine dénudée avec quelques arbres solitaires ; on a longé une rivière en crue sur une dizaine de kilomètres.

À minuit, on arrivait au Puy ; il n'y avait toujours pas un chat sur la route. La radio avait diffusé au moins trois fois déjà les détails de notre coup de force à Dijon, après la sortie de la ville. Ils parlaient d'une dizaine de morts, d'un attentat terroriste qui visait un commandant américain, hôte de la France. Un vétéran de l'Irak, abattu sans pitié dans sa salle de bain. L'ambassadeur des États-Unis était en route pour Dijon, avec le Ministre de l'Intérieur : ce salaud de Powell allait s'en tirer avec les honneurs militaires, le drapeau et la

bénédiction de la France ! Mais les affaires sont les affaires, et les drones représentent beaucoup d'argent. Aux nouvelles, ils ont dit qu'Israël était aussi dans la course… Des journalistes (de gauche) se demandaient si l'État d'Israël n'était pas impliqué dans l'attentat ? Une absurdité vite démentie : les Américains étaient les meilleurs alliés des Israéliens, ils finançaient l'effort de guerre de Tsahal depuis toujours, comme tout le monde le sait, même si la Maison Blanche était temporairement en froid avec Netanyahou et sa clique, qui prenaient le Président des États-Unis pour un Charlot !

On s'est engagés dans les monts du Vivarais et les petites routes sinueuses de l'Ardèche. J'ai repris le volant. À l'aube, on est arrivés, épuisés, dans les faubourgs d'Aubenas, à la hauteur de Montélimar. Koska somnolait à mes côtés, le visage rouge, les cheveux en désordre. Les deux autres, sur le siège arrière, ne valaient guère mieux ; ils fumaient cigarette sur cigarette pour rester éveillés, le fusil sur les genoux. Je me suis arrêté quelques minutes, un besoin urgent : on avait tous la vessie gonflée. Mais Marcello avait insisté : « Ne vous arrêtez surtout pas… vous avez l'avantage de la surprise. Ensuite, tous les flics du pays seront sur vos talons… Ils vont s'organiser avec la Gendarmerie nationale, l'armée… »

En effet, la radio diffusait des nouvelles inquiétantes pour nous : on parlait du premier attentat islamique sérieux, en métropole, depuis des décennies… Ils mettaient le paquet ! Même l'Amérique suivait attentivement notre cavale. Et puis, il y eut une nouvelle surprenante, au moment où je remettais le moteur en route : le journaliste d'Europe 1 (un lève-tôt) était en train d'interviewer une jeune femme, une prostituée comme elle avait bien voulu le préciser, qui faisait des gâteries au capitaine américain au moment du meurtre, sur le lit, et non pas dans les toilettes. Elle a insisté, elle avait des principes !). L'assassin était un grand type de race blanche (elle voulait dire un Européen), avec une barbe noire, un visage bronzé et ridé, mais pas

basané… qui lui avait dit de s'habiller et de sortir, avant d'accomplir son acte : « *Il l'a dit un peu sèchement, mais très poliment… je l'ai trouvé plutôt bien, mais son visage était dans l'ombre, à contre-jour ; je n'ai pas vu la couleur de ses yeux !* » Elle me décrivait avec une certaine précision, mais il manquait des détails essentiels… Le « dentiste » a remarqué, ironique :

« Ça y est toubib… vous allez passer en vedette, à la une des journaux ! Le chirurgien reconverti, qui opère plus vite que son ombre ! Y vont pas tarder à faire le rapport… »

Moi, je riais intérieurement. Les autres aussi avaient été identifiés comme Indo-Européens : Koska et les deux gitans… Mais la police ne possédait pas de description cohérente. Les témoins se contredisaient, comme tous les témoins… Bien sûr, le terrorisme — le mot ne signifiait plus rien ; il était banalisé par tous les chefs d'État, les dictateurs de la planète ! — était devenu un sport international et plus personne ne s'y retrouvait. Dans le temps, il était synonyme de résistance contre un occupant indésirable (par définition). J'en ai parlé plus haut déjà… De nos jours, en Israël, tous les Palestiniens sont des « terroristes », puisque en terre occupée (depuis plus de quarante ans !) ; en Russie c'étaient les Georgiens, les Tchétchènes etc. J'allais détruire leur belle théorie, le Sud contre le Nord ; mais mon combat, c'était plutôt la misère, l'impuissance des faibles contre la bêtise ordinaire et la paranoïa des militaires en général, qui prenaient d'ailleurs le pouvoir, sans vergogne, dans la plupart des pays, africains de toute évidence, mais pas seulement ! Un message qui passait mal. J'imaginais aussi la famille du capitaine, un homme strict et bien rasé, bien sous tous rapports, pris en flagrant délit d'adultère avec une putain dans un hôtel « sordide » de la France profonde. Madame allait sûrement demander un divorce posthume, mais elle risquait de perdre sa pension… Un cas de conscience pour une famille d'évangélistes

puritains ! Quel exemple pour les enfants… le papa en photos à côté du témoin principal, la grande goulue !

On a pris la direction d'Avignon, en traversant le plateau des Garrigues sur de mauvaises routes et des pistes défoncées, par Saint Ambrois et Uzès. J'ai évité la grande ville par l'ouest et, au milieu de la matinée, on est arrivés au pied des Alpilles. Il y avait du monde sur la route, des camions de maraîchers et des cars de touristes. Un beau soleil se levait sur la chaîne calcaire et au loin, le Lubéron déployait son manteau de neige, scintillant, sur les crêtes. Koska a soudain remarqué, comme s'il constatait une évidence : « Un hélico, à onze heures ; il est encore loin. Il ne nous a pas repérés. Il faut se mettre à l'abri… »

Je me suis engagé sur un chemin de terre ; j'avais reconnu un bosquet de chênes à une centaine de mètres, qui nous offrirait la quiétude et la protection de ses premières feuilles de l'année, vert tendre. J'ai remarqué : « De toute manière, la voiture est blanche… dans ce décor calcaire, où tout est clair, ils auront de la peine à nous identifier ! C'est le pays du blanc… Passez, il n'y a rien à voir ! » Je n'ai pas eu de réponse, tout le monde était mort de sommeil, les nerfs usés, et moi le premier… Je revivais notre fuite en Algérie avec Aïcha, le hangar, l'odeur sèche et enivrante de la paille… Il flottait comme un air de défaite dans le véhicule, malgré la réussite de notre intervention. Je crois que mes équipiers n'avaient pas apprécié cette opération, qui ne leur rapportait rien ou pas grand-chose ; mais ils ne pouvaient pas refuser les ordres de Marcello ! C'était quelqu'un, Marcello, je commençais à le mesurer…

L'hélico est venu dans notre direction, en remontant la nationale. C'était la Gendarmerie nationale : l'inscription sur la carlingue était nettement visible et il nous cherchait. Il filtrait les véhicules. Il a tourné quelques minutes autour du bosquet, sans nous voir. Puis il a repris le chemin d'Avignon. J'ai quitté notre abri et rejoint la route

tout en essayant de motiver mes équipiers, de les tirer de leur léthargie.

« On continue sur Martigues et Istres, par la nationale ; ils ont peut-être posé des barrages… alors sortez votre artillerie, on passe en force ! » J’étais décidé à casser la baraque, comme sur la route d’Oran ; j’ai bu un peu de café froid dans le thermos qui traînait sur le siège arrière, entre mes deux gars complètement réveillés, qui parlaient déjà de leurs trafics à venir. Ils étaient passés à autre chose…

Depuis l’exécution de Powell, je me sentais mieux, euphorique. Le voyage s’est terminé en douceur, le ciel sans nuages avait la couleur de la mer. Au bord de la route, des gens riaient dans les petites agglomérations, des ouvriers, des jolies filles, tous heureux de reprendre leurs activités. Le pays nous accueillait ; j’ai même vu plusieurs flics qui surveillaient le flot des véhicules, l’air désabusé. Ils avaient le sale boulot. Ils ne nous ont pas inquiétés. Koska m’a dit : « On va directement à la villa du patron. Il y aura sûrement des contrôles à l’entrée de Marseille ! »

En début d’après-midi, on s’est arrêtés devant la grille de la villa. Marcello, un panama sur la tête et le cigare à la bouche, nous attendait sur un transat, devant la piscine. Il paraissait anxieux. Il m’a pris à part, pendant que l’équipe récupérait à l’ombre des pins, en sirotant des boissons fortes.

« J’ai suivi vos exploits toute la nuit, sur le poste. Pas moyen de dormir : j’avais peur que quelqu’un identifie mes gars, surtout le « dentiste ». Malgré son âge, c’est un vieux cheval de retour, alors… Ils vous auraient pistés jusqu’ici ! Je n’aime pas ça. Heureusement, un témoin prétend vous avoir vus dans un fourgon blanc, avec des plaques suisses, en direction de Strasbourg et de la frontière. Ils sont tous massés là-bas : les flics ont découvert un réseau islamiste dans le Nord… ils cherchent le rapport. Bref, pour cette fois

vous avez eu la « *baraka** » ! Les exécutions, ce n'est pas ma spécialité : on tue par nécessité…

— Je sais. Mais c'était une nécessité… une nécessité pour moi, pour la société. Empêcher ce type de nuire… Il tue des civils comme s'il écrasait des cafards. Je recouds des gamins, dans les douars, je les remets sur pied, avec Aïcha, et lui, il me les démolit à coup de lance-roquettes. Alors, je l'ai écrasé, comme une blatte, comme une punaise… Un acte sanitaire.

— À ce compte-là, tu pourrais aussi bien nous débarrasser de tous les traîneurs de sabres de la république… C'est sans fin. Il faudrait une guerre chimique, les vaporiser… Il se mit à rire et faillit s'étrangler avec son cigare. Va te reposer, j'ai du nouveau pour toi… un courrier ; on se voit plus tard ! »

J'ai dormi comme un enfant jusqu'à huit heures. J'avais faim et j'ai déjeuné de bon appétit. Avant le repas de midi, et après une pause réparatrice sous les pins à la chevelure en bataille mais accueillante, Marcello a ouvert une bonne bouteille, une manière de fêter l'événement ! Les cigales sciaient du bois au-dessus de nos têtes, en toute impunité ; leur crincrin obsédant faisait comme un bruit de fond sécurisant… Le « dentiste » et ses compagnons étaient de bonne humeur, comme après une course d'école réussie. Mais, après le repas, Marcello les a renvoyés. Il voulait parler avec moi et j'avais aussi des choses à lui dire. Mes trois complices sont partis dans une vieille Peugeot grise, en reprenant la route de Marseille qui sinuait sur le plateau calcaire de Niolon. J'avais ouvert la lettre qui m'était destinée, un courrier de Whitaker, qui tenait sa promesse : il me donnait tous les détails indispensables concernant les déplacements du numéro deux sur la liste, l'officier de Tsahal qui avait lui aussi approuvé le tir, sans arrière-pensées, en accord avec le défunt Powell (paix à son âme). Marcello m'a dit :

« Tu as reçu les renseignements que tu attendais ? Je n’aime pas cette lumière dans tes yeux, Lucien ; les mystiques, très peu pour moi… Tu vas continuer ta chasse aux méchants ?

— Tu connais déjà le nom du suivant, l’heureux élu, il est sur la liste : Simon Gross, un colonel de Tsahal, une grosse légume (comme son nom l’indique), très impliqué dans la vente d’armements en Europe et ailleurs dans le monde.

— Ma foi, chacun défend son beefsteak comme il peut ! C’est un bon créneau mais je suis trop petit pour me lancer dans ce genre d’affaires… Un jour, peut-être… J’ai des relations (et un compte substantiel) au Luxembourg, pour du petit trafic. Ils ne sont pas trop regardants…

— C’est une chance : John m’avertit que Gross sera en France dans un mois ; les Israéliens sont en concurrence avec les Américains pour la vente des drones ; le marché est juteux et Gross devrait toucher une large commission. Marché de dupes… les drones nouveaux sont arrivés ! Après l’assassinat de Powell, une action qui a refroidi les Français, ils ne veulent pas rater cette occasion ! Les marchands de Tel-Aviv ont pris un net avantage, ils font moins peur… On s’habitue à la terreur… »

Le soir, on a encore palabré sur notre avenir incertain… mais tellement excitant! On vivait en marge d’une société décadente et sclérosée, j’en étais parfaitement conscient depuis mon retour en métropole… Nos concitoyens vivaient une grande partie de leur existence dans des boîtes à roulettes, ou assistés chez eux par un réseau électronique qui prenait soin de leurs désirs et répondait à leurs angoisses, tout en les surveillant de près. Pas de faux pas ! Un troupeau bien encadré… Pauvres gens, pauvres de nous, pauvres idiots !

J'ai dormi une partie de l'après-midi, comme une marmotte, l'âme en paix ! Il faisait nuit, et après le repas j'ai résumé la suite des opérations. Marcello approuvait, avec un peu de réserve, en se versant régulièrement des petits verres de cognac ; il gardait un pli d'anxiété sur son front glabre. Il remplissait mon verre à ras bord, tout aussi régulièrement. Des grillons se sont remis à chanter au-dessus de nos têtes ; il faisait frais mais le vent marin apportait un peu de douceur et de sérénité. La falaise laiteuse brillait au clair de lune ; des fractures et des failles, où se logeaient les ombres de la nuit, découpaient la roche comme les rides creusées sur le visage d'un vieil homme. Étrange continent, sans étendue, usé et sans avenir !

Il devait être dix heures. Je n'avais plus sommeil : je pensais au colonel Simon Gross, un gros poisson de l'armement ; et c'est justement pour cette raison qu'il venait se jeter dans mes filets… En France ! Pour proposer son matériel de mort, bien rôdé dans la bande de Gaza où les civils tombaient comme des mouches à côté des gens du Hamas ! — J'ai appris qu'ils faisaient des « tirs d'essais » sur les civils ; ils comptaient les points (les cadavres), juste « pour l'exemple » ![6]— Sinon j'aurais dû aller le déloger quelque part dans les colonies israéliennes, ou sous terre, comme une racine vénéneuse, dans le désert du Néguev !

« Tu crois pas que t'en fais un peu trop, Lucien ? Ces types, on s'en fout… tant qu'ils ne dérangent pas mes affaires. Leur histoire, c'est du massacre autorisé, point final. On n'y peut rien… ils se bouffent le nez depuis des siècles… Netanyahou et son gouvernement conservateur, poussé par les rabbins, veut mettre les Palestiniens en prison ou au cimetière, dans Gaza, ou à la mer… Chacun son tour… Il y a une logique : la bêtise ! » Marcello était un commerçant pragmatique, un réductionniste qui avait classé les problèmes

---

[6] Émission « Temps Présents » de la TSR. Voir en appendice.

internationaux dans une boîte fermée, qu’il n’ouvrait plus ou rarement. Lui, il s’attaquait à du concret, avec sa bande : aux banques et aux bureaux de poste, en évitant de faire des vagues. Il n’aimait pas la brutalité et mon comportement le déconcertait. Il s’était reconverti, récemment, dans le trafic de drogue à petite échelle, depuis le Maroc, et se portait à merveille : il ne déplorait aucune victime dans son clan de gitans et de banlieusards à la dérive. Je l’ai déjà dit : il était respecté comme un parrain et tenait à sa réputation.

Je lui avais donné la lettre de Whitaker, avec le code.

« Raconte-moi plutôt ce qu’il te dit sur cette crapule, ses habitudes… des gens qui n’ont pas une once de morale… Je les connais, ils sont pires que mes gars : ils vendraient leur mère pour monter en grade ! »

C’était piquant d’entendre Marcello parler de morale… Mais il avait raison : de la morale, il en avait plus que moi et que tous ces colonels réunis ! Il prenait aux riches pour distribuer aux pauvres des banlieues marseillaises. C’était le Messie tant attendu par le peuple, Robin des Bois, et j’ai trouvé que le rôle lui allait assez bien. Il avait beaucoup de considération pour les prostituées et faisait régner la justice dans ce petit troupeau de brebis qui s’égarait parfois…

J’ai résumé le message de Whitaker : « Notre nouvelle cible a pris un faux nom, évidemment ! Il se fait appeler Albert Altman et possède une résidence au-dessus de Grasse, dans le maquis. Il suffira de chercher un peu ; il doit y retourner dans un mois avec sa famille, avant de reprendre les affaires sérieuses. Il partira pour Paris et Berne. De futurs clients…

— J’ai compris. On va essayer de localiser la villa, en attendant. Je mettrai quelques gars à ta disposition. Il y a sûrement un gardien… Bref, on reparlera des détails demain, on a le temps ! Il rajouta, la mine joyeuse, avec un sourire coquin :

« J'ai invité des filles, ce soir… elles regardent la télé au salon ; des mignonnes un peu fragiles : elles trouvent qu'il fait trop froid dehors ; on va rentrer… alors, si le cœur t'en dit ! »

J'ai passé la nuit avec une des filles. J'avais besoin de tendresse et de sexe après la dure épreuve de ces derniers jours ; je supportais de moins en moins les épines de la vie, la routine d'une idée obsessionnelle : faire le vide autour de moi. Je me trouvais étrange, incompréhensible. J'allais droit devant moi, en défrichant un territoire inconnu, une jungle touffue, sans horizon… Je n'avais plus personne à sauver, à soigner et ça me manquait. Le jeune vaurien blessé à la cuisse était hors d'affaire : j'avais pu extraire la balle. Il allait beaucoup mieux et Marcello voulait le renvoyer dans sa roulotte. Il me restait mon idée fixe : il fallait que quelqu'un agisse contre l'impunité des criminels, couverts par la raison d'État. La prescription n'existait pas dans *mon* système moral. Il fallait un juge *et* un bourreau et le bourreau, c'était moi ! L'affaire était déjà jugée et la peine prononcée…

J'avais envie de me confier à quelqu'un. J'ai parlé à la fille, après une heure de combat serré, son corps collé au mien comme celui d'une limace gloutonne. Après avoir abondamment mélangé nos deux sueurs, et partagé l'odeur de nos corps bronzés, une sorte d'intimité, de complicité s'est installée entre nous. Elle connaissait mon odyssée et était loin d'être stupide. Pendant une pause, elle m'a parlé de sa licence en droit, acquise avec de grandes difficultés : le manque d'argent, la *dèche*, qui colle à la peau… Vendre son corps pour payer ses études… Elle était quand même très fière de son papier. Plus tard, après les turpitudes de la vie, elle aurait un enfant, comme tout le monde…

J'avais confiance en elle… Je lui ai fait faire le tour de ma situation présente, et j'ai parlé de mon projet d'éradication de la

famille Altman : je voulais un bain de sang, marquer les esprits, une compensation pour le massacre d'Idélès. J'avais besoin d'un avis, l'avis d'une personne neutre, pour prendre du recul…

Elle m'a répondu, en arrangeant ses cheveux défaits : « C'est ridicule. On croira à un attentat antisémite, personne ne fera le rapport ! Et un mort n'en rachète pas un autre… C'est pour ça qu'ils se font une guerre éternelle au Proche-Orient… Tu fais le jeu des extrêmes ! » J'ai insisté sur la notion de justice et de punition. J'ai pris un exemple classique : « Après la guerre, il fallait exécuter les collabos… ou du moins les punir sévèrement, en proportion du crime commis ; pas d'amnistie ou de réconciliation nationale pour ces gens ! Au lieu de cela, on a tondu quelques malheureuses qui préféraient faire l'amour plutôt que la guerre… » Elle a haussé ses jolies épaules, bien rondes. J'ai caressé ses seins qui me regardaient comme un animal étrange mais devenu familier.

« Tu sais que j'agis selon des préceptes bibliques ? C'était évidemment un prétexte facile et je n'hésitais pas à mentir à cette occasion ; mes motivations étaient plus profondes, enfouies dans un inconscient qui me harcelait constamment, on l'a vu. Je me réfère aux textes… Moïse et les autres !

J'ai passé ensuite aux généralités, aux banalités : « Tsahal a depuis longtemps dépassé ses frontières légitimes, sa mission sacrée : la défense d'un peuple opprimé, errant à travers un monde de brutes… » Elle se versa un verre d'eau minérale, mon histoire et le destin maudit d'Israël ne l'intéressaient plus. Elle n'a pas hésité à me fustiger :

« Judaïsme ou pas, les autres en face font pareil, mon chéri… pareil ! Ils brandissent leurs fourches empoisonnées et nous préparent un enfer sur terre ; Sodome et Gomorrhe à la sauce islamique… Vous êtes tous des porcs, la malédiction est aussi sur toi, Lucien Legoff… Je n'arrive pas à t'imaginer en ange exterminateur. Tu fais trop bien

l'amour… avec élégance. Tu serais incapable de tirer sur un chat ou un cochon, non ?

— Pas si sûr… J'ai quand même tué un homme ! »

Elle avait raison. J'en avais ma claque de cette discussion stérile, de tous ces clichés usés. On tournait en rond. Nous avons clôt la discussion. La lune éclairait tous les détails de son corps savoureux, alors on a remis le couvert. Ensuite je me suis endormi dans ses bras, l'esprit vide…

***

Pendant le mois qui a suivi, je me suis préparé psychologiquement à un nouveau combat. Un combat que je devais mener contre la société, d'une part, et contre moi-même d'autre part. Je me triturais les méninges, je cherchais une justification dans l'action nihiliste, mais ça ne collait pas, je n'avais pas la motivation des grands mystiques de la remise à plat. Il y avait loin de la coupe aux lèvres et la haine est mauvaise conseillère… même les « lieux communs » les aphorismes, n'apaisaient pas mon âme troublée ! Je m'épuisais dans cette lutte menée sur deux fronts, la rage au corps, égaré dans le maquis de mes pulsions meurtrières… Cependant plusieurs événements positifs ont éclairé ma route. D'abord, le retour d'Aïcha qui est venue me rejoindre dans la villa de Marcello. Elle avait maigri, son visage ne dégageait plus la même flamme guerrière des jours anciens et semblait éteint, subjugué par l'adversité. Mais elle avait quand même récupéré un peu de son énergie. Elle gardait encore la force des femmes de la montagne, des Berbères du Sud qui affrontent les hommes et les

éléments en faisant bon visage, stoïques devant la mort, luttant à armes inégales contre les trois Parques, leurs sœurs dans l'au-delà.

Aïcha cherchait à comprendre ; je crois qu'elle ne m'avait pas vraiment pris au sérieux ; mais l'affaire Powell l'avait convaincue et effrayée ; elle me regardait toujours avec de la crainte au fond de ses yeux incrédules et ténébreux :

« À quoi bon, Lucien… Tu vas tomber un de ces jours. Toutes les polices te recherchent ! Idélès, les enfants, tout ça… c'est bien loin, maintenant… Ils recommenceront ailleurs. Tout est couvert par le secret et les témoignages sont maintenant contre toi… Les gens ne croient plus à l'authenticité des photos : les médias ont orchestré une campagne d'intoxication à l'usage du citoyen lambda. C'est fini, Lucien… Un de tes anciens sous-officiers, dans ton bataillon, a même témoigné contre toi. Il parle d'imposture, de passé revisité, de la vraie image du docteur Legoff. Je l'ai lu dans « Paris-Match »…

— Je sais… le sergent Raymon Thibaud en profite pour me poignarder dans le dos, me saigner à blanc ! Un salaud, un bâtard… C'est sa manière, après vingt ans de frustrations comme fonctionnaire, dans une institution d'État, à Nantes, il compense… Un archiviste, sous la coupe d'un directeur sadique, avant de rejoindre la Légion !… Il se rattrape… un personnage de comédie… une victime, un être humilié par son chef de service ; maintenant il se gonfle d'une récente promotion. Je l'ai soigné à Takhla… Il m'a raconté son histoire minable… J'aurais mieux fait de l'étouffer… Un perfide ! Une bonne dose de morphine aurait fait l'affaire. N'en parlons plus, tu me donnes de l'urticaire… »

Le raid et le meurtre de Dijon continuaient à faire grand bruit. Marcello m'a proposé une planque sûre dans son yacht de luxe amarré à Juan-les-Pins. Il craignait une descente de police dans la villa : « Bon, je n'y crois pas trop ! Ils n'ont pas identifié mes gars… mais deux précautions… »

J'ai de nouveau changé de visage, avec ma barbe rasée, et une perruque blonde qui m'avantageait... c'était l'avis général ! Je n'ai pas regretté mes cheveux roux, coupés courts, qui me donnaient une allure de para en permission. Aïcha m'a trouvé bien, transformé, à son goût, et le secrétaire de Marcello m'a fourni un passeport français, au nom de Guillaume Lapeyre.

« Tu diras que t'es parent avec le fabricant de meubles… le patron régional, c'est un ami, je vais parfois dans sa maison de Carry-le-Rouet. C'est un élu du Front et une bonne protection… D'ailleurs je les possède tous, tant qu'ils sont, les politiciens, à Marseille, Vitrolles, Orange… Je leur donne la pièce pour leurs frais de campagne et ils me le rendent bien ! Y sont là pour ça, hein… Legoff ? Soutenir le business ; on se serre les coudes… Sinon à quoi serviraient-ils ? Je te le demande…

— Je m'en fiche, Marcello, je m'en fiche… Tu me gonfles avec tes petits copains, tes magouilles pas nettes... Par contre, j'accepte la proposition du bateau ! »

Nous avons emménagé sur le bateau de Marcello, la semaine suivante. Il faisait un temps d'été, et un air de grandes vacances, d'évasion, flottait sur le port. Les beaux voiliers blancs semblaient attendre un nouveau départ, après un hiver maussade. Ils attendaient, comme des mouettes, l'instant magique de larguer les amarres vers le grand large, leurs ailes à demi-déployées. Impression de liberté, d'impunité… Celui de Marcello était remarquable, il faisait plus de quinze mètres, avec un profil racé de chien de course. Il y avait plusieurs cabines à l'intérieur et un salon en acajou. Une villa flottante. La drogue, ça rapporte vraiment. Ça valait le coup de prendre des risques et de mettre un mouchoir (sale) sur sa morale personnelle… Je vivais l'instant présent avec alacrité, sérénité, à la fois détaché et *dans* le monde.

Dans le port, tout le monde était à la solde de Marcello. Ce dernier avait insisté : « Vous serez en sûreté avec ta gazelle… — Entre nous, tu devrais la faire travailler, la clientèle ne manque pas… en tout bien tout honneur ; c'est un joli petit lot ! — Bref, je connais tous les propriétaires de bateaux, des plaisanciers friqués, et les employés du port. La ville déborde de pognon, y a qu'à se servir ! Les gars filtrent tous les étrangers qui entrent et le bistro est notre centre d'alerte. J'ai une liaison directe avec le patron, un chic type, tu pourras jouer aux boules ou à la belotte, entre deux croisières. Prends du bon temps, je te trouve anxieux, mal dans ta peau… Il se répétait !

Sur le voilier, il y avait deux gardiens, des jeunes contents d'être là et qui ne posaient pas trop de questions. On a rapidement sympathisé. On prenait l'apéro ensemble ; ils étaient en admiration devant les charmes d'Aïcha, qui s'était un peu réveillée au contact de la mer, de l'air pur, cristallin, du vent frais qui nous gonflait comme des voiles de navire. Elle avait laissé ses idées noires derrière elle et profitait de cet entracte dans nos deux vies trop bousculées.

En attendant des nouvelles de Whitaker et la préparation de la phase finale de « *l'opération Altman-Gross* », on prenait parfois la mer, pour faire du cabotage. On mouillait, par beau temps, dans une petite anse, découpée dans les îles, en face de Juan. Polo, un des gardiens, était un fin cuisinier, et les plaisirs de la bouche complétaient les plaisirs du corps et de l'esprit : je lisais beaucoup la littérature russe. J'aimais ces introspections parfois indiscrètes, chez les héros de Dostoïevski, leurs coups de gueule, leurs mensonges perpétuels, la schizophrénie ambiante dans tout son œuvre. Les doutes de l'écrivain…

De retour au port, je rencontrais régulièrement Marcello dans la buvette, et on parlait encore du bon vieux temps en contemplant la mer et les jambes des filles. Le courrier d'Amérique se faisait attendre…

Un soir, dans le salon du yacht, je suis tombé sur l'article de « Paris-Match », celui dont m'avait parlé Aïcha, avec des témoignages d'anciens compagnons d'infortune. J'aurais préféré oublier ce torchon qui me crevait les yeux et faisait monter inutilement la pression. Je me demandais quel était le rôle des imbéciles dans ce bas monde. L'article se voulait objectif, conséquent et était bourré d'erreurs. L'imbécile de circonstance était là, le sergent Thibaud, souriant stupidement à la caméra, prenant la pause comme un vieux coq qui cherche encore à plaire, plein de suffisance.

J'avais sa photo sous les yeux. Ce visage me laissait songeur… On le décrivait comme un type sévère, injuste et sans savoir-vivre. Les étrangers disaient qu'il était incompréhensible, inconséquent, l'esprit plongé dans un égo sans fond. Je le connaissais, envieux et vaniteux. Je lisais tout cela sur son visage : le menton fuyant, la bouche comme avalée, la peau malsaine, tavelée, les yeux gris et durs, glacés… Il m'avait vendu pour quelques deniers… les deniers de Judas ! Et c'est ce type qui dessinait et balançait ma biographie aux médias ! Pourtant je l'avais connu bon compagnon… J'en ai déduit qu'il s'était aigri au contact de sa propre médiocrité, de son égotisme : Narcisse démasqué par ses proches… Narcisse humilié !

Sa femme le trompait, ce qui est dans l'ordre des choses… Bien que persuadé de cette évidence, il n'en était pas moins touché, dans son orgueil de mâle dominant. Frappé à mort dans son inconscient malade, il avait craqué et s'était finalement engagé pour cinq ans, après son divorce... Il n'avait pas le choix : plus personne n'en voulait… Je l'ai connu sous les drapeaux et je m'en serais bien passé, mais il me faisait pitié : il laissait deux enfants en bas âge.

Voilà le tableau du bonhomme ; ils avaient bien choisi mon contradicteur, dans ce torchon en papier glacé ! Un témoin vénal, ladre comme Harpagon, qui ne connaissait rien aux gens, au-delà de son nombril. Je me rappelle sa devise : « *il faut savoir être ferme avec*

les hommes… » Qui peut définir la fermeté et ses avantages ? Certainement pas lui… Il n'avait jamais rien compris aux gars de sa section et se mentait à lui-même… il était ferme et *enfermé* dans des convictions datant d'un autre âge ! Il n'y a que les idiots qui ne changent pas d'avis… Il était en bonne position pour remporter le trophée… Mais il pouvait m'apporter pas mal d'ennuis dans le futur ; il était incontournable…

Aïcha, qui me regardait en train de feuilleter le journal, et qui lisait sur mon visage, m'a dit :

« T'en as beaucoup des collègues comme celui-là ? Elle est belle la solidarité, chez vous… les mercenaires de la liberté… Des machines à tuer… C'est chacun pour soi et le tombeau pour tous ! Il a une sale gueule ton Thibaud, une gueule d'honnête crapule ! »

Je n'ai pas répondu. J'avais désormais tourné la page, au propre comme au figuré. Mes pensées étaient ailleurs, quelque part au-dessus de Grasse, dans le maquis rocailleux et épineux, craquant sous le soleil… Une belle villa aux tuiles orange, des murs gris-clair en pierre de taille, des lauzes réutilisées. La piscine creusée à grands frais et le couple, déjà bronzé, jouissant du chant monotone des cigales, face au soleil. Ici, il ne pleuvait pas de roquettes et le ciel dégagé était une garantie de calme et de sécurité. Pourtant, l'enfer n'était pas loin : la menace viendrait d'en bas, de la piste qui menait au mur d'enceinte, probablement gardé. L'anathème était déjà prononcé : *le colonel Simon Gross avait rendez-vous avec la mort !*

*

Deux jours après, Marcello est venu à l'heure de l'apéro, à la buvette du port, accompagné du « dentiste » qui paraissait au mieux

de sa forme, les cheveux propres arrangés en queue de cheval. J’étais seul avec le patron. Il s’est levé et m’a dit : « Je vous laisse : les affaires sérieuses reprennent ! » Marcello lui a fait un petit signe d’intelligence puis a sorti une grande enveloppe de son porte-document. C’était le rapport définitif de Whitaker, tous les détails sur le CV du commandant Gross (alias Altman), son calendrier de rendez-vous, piraté depuis un site « confidentiel » de l’Armée de l’Air. J’ai béni les nouvelles technologies, et les « *hackers* » ; même la CIA se faisait blouser et devait constamment se réadapter, changer de système… je n’en revenais pas… J’ai commandé une tournée de pastis pour tout le monde et j’ai ouvert le pli qui m’était adressé. En dehors des généralités que je connaissais déjà, j’ai pris connaissance des détails nécessaires à notre intervention : après un rendez-vous à Paris avec le Ministère de la défense et des entrepreneurs, responsables de l’armement, il serait de retour dans sa maison de vacances, à la fin du mois. Sa femme et sa fille étaient déjà sur place, protégées par un gardien armé. Il y avait aussi une surveillance par caméras ; les caméras étaient reliées au poste de police local. Simon Gross aimait décidément bien les écrans… Il était à l’aise dans ce monde fictif où les morts n’étaient que de petites nébuleuses, vite disparues du champ de vision. De *son* champ de vision…

J’ai résumé la situation : « On agira le premier du mois prochain, à quatorze heures pile, pendant la sieste. D’après le rapport de Whitaker, la gamine sera à Grasse ; elle vit en internat, où elle suit des cours de musique… Elle aime aussi les parfums ! C’est l’endroit pas vrai ? La capitale de la rose, les parfums des Alpes Maritimes, les champs de lavande violets et tristes, alignés et sévères comme une carte de deuil — Koska me regardait avec surprise ; l’image le troublait ! — Et le plateau calcaire, sec et sans âme, une relique de paysage… Pourtant, j’aime cette région ; elle me rappelle un peu les étendues minérales du Grand Sud, pendant les étés torrides… Mais

elle a perdu de son caractère à cause du tourisme, des promoteurs et du FN… Sale image ! » J'ai encore ajouté :

« Dommage pour cette future orpheline… » Je l'ai dit sans aménité ; j'étais devenu inaccessible à la pitié, comme eux, dans leur bunker, suivant sur leur écran le vol fatal qui allait nous réduire en poussière ! Je me suis fait plus concret : « On va arranger un petit scénario à l'attention du gardien ; il faut le faire sortir de son trou. C'est là que Koska intervient, le fusil à l'épaule, en chasseur de lapins ou de perdrix, le poil ou la plume, peu importe ; un Marseillais qui débarque, voilà ! Ils ont l'habitude dans le coin, ils sont envahis de touristes à longueur d'année ! Je ferai le second, au volant de la Peugeot. Aïcha m'accompagnera, pour mettre un peu d'huile dans les rouages…

— Mais ce n'est pas la saison ? Vous allez vous faire repérer !

— On s'en fout, il n'y a plus de saison ! Et il n'y a pas un chat dans cette vallée perdue… que des lapins ! Quant à Gross et ses mercenaires, ils viennent de l'autre bout de la planète, d'un pays archaïque, là où coulent le miel et le vin aigre… Ils ignorent tout de nos mœurs…

— Pas sûr ; le colonel est loin d'être un idiot… un salaud, oui… mais pas un idiot ! Je ne le sens pas trop ton plan ! Marcello avait sa tête des mauvais jours. « Et puis avec les caméras, ils vont filmer votre portrait… C'est pas bon pour mes affaires, ça ! »

— On mettra des cagoules, comme dans les films… C'est la mode des cagoules et des passe-montagnes, été comme hiver, et les caméras on les éclatera ; c'est de la tôle…

— Oui, mais les enregistrements seront déjà sur l'ordi de la gendarmerie. Ils sont reliés, en direct. N'oubliez pas ça ! Ne faites pas les cons… Non, j'le sens pas ton plan ! »

Pourtant, il devait réussir, et il a réussi, au-delà de toute espérance… Sauf qu'il y a eu un os, un imprévu de taille, qui a remis

en question toute ma conception si bien équilibrée de la faute, de la justice (expéditive) et de la punition : la peine, en terme juridique, dans ce monde moderne et raisonnable, ce monde de mortels civilisés que je ne comprenais plus…

Comme on le sait déjà, depuis Idélès, j'avais été contraint de jeter l'État de droit aux orties, avec tous les codes qui s'y rattachent, censés régenter notre société. Chacun sait aussi qu'il s'agit d'une collection dépassée d'embrouilles, de coups de Jarnac incompréhensibles, historiques, une histoire revisitée à l'usage des collégiens et conçue pour endormir les foules ; un moyen d'éviter le pire, de rassembler le troupeau dans son enclos d'origine, autour de quelques « *valeurs* » trafiquées, comme au temps du Maréchal, avec drapeau et fanfare etc.… Pour faire fonctionner correctement les codes, le système, il faut de l'argent, du pognon, de la tune — selon Koska, qui maniait avec virtuosité la langue des banlieues ; je progressais à son contact — Mais sans argent, sans « tune » : pas d'avocat, pas de justice… Il faut payer cher pour obtenir rapidement réparation (encore un lieu commun…). Donc, pas de *droit de l'homme* au pays des droits de l'homme et de la famille… la *valeur* ultime et journellement bafouée ! À moins d'arroser la bonne plate-bande, comme Marcello me l'avait décrit dans plusieurs affaires de mœurs ! Les codes, les règlements sont faits pour être lus et contournés. Je m'y occupais avec ardeur… Je voulais que l'affaire Simon Gross soit un modèle du genre ; elle le fut et a, paradoxalement, causé ma perte…

*

Le jour où tout a basculé avait pourtant bien commencé. Nous étions trois dans la Peugeot grise. Je conduisais sur une petite route de montagne, face au soleil ; Aïcha était à côté de moi et Koska, à l'arrière, déguisé en chasseur du dimanche : pantalon de velours brun, chemise de toile grossière et cartouchière à la taille, sur la ceinture. Un air de Tartarin… Un chapeau à larges bords avait pour but de cacher son visage, à cause des caméras, qui balayaient aussi le maquis autour de la maison. Sinon, il ne devrait pas y avoir de témoins, après notre passage en force…

Koska allait servir d'appas ; il devait tirer quelques cartouches dans la nature pour faire sortir le gardien de son antre et l'éliminer, si possible loin des caméras du mur d'enceinte. Aïcha faisait figuration, une manière d'arrondir un peu les angles et d'endormir la méfiance. Elle déballerait le pique-nique et les bouteilles de rosé sur la piste, bien en vue depuis la grille d'entrée (il y avait une cinquantaine de mètres).

J'ai eu beaucoup de peine à obtenir son assentiment, avant notre départ. Depuis l'affaire de Dijon, nos relations s'étaient tendues à nouveau. Elle a finalement accepté, lorsque je lui ai rappelé, pour la énième fois, l'atrocité du massacre d'Idélès. J'avais insisté : « *C'est ce type, le meurtrier, tu comprends ? Il est hors-la-loi, intouchable, sûr de son impunité… Il n'imagine même pas ce qui va lui arriver. C'est un patriote qui est prêt à écraser toute forme de vie au nom d'un pays, d'une nation qui cherche à s'étendre, à dominer pour mieux régner sur son opinion publique. Du vent… il tue pour la gloire ou un idéal qui n'a rien d'humain, une illusion ! C'est la « méthode Poutine » bien rodée depuis des siècles… avec un rien d'orthodoxie, une justification divine accordée d'avance. Le comble, c'est que ces types ont horreur du sang… alors ils délèguent et ferment les yeux. Pour lui, les victimes de mon dispensaire ne sont que des ectoplasmes dilués dans un rideau de poussière ; c'est ce qu'on voit sur leur saloperie d'écran : de la poussière, point final… Par contre, Abel*

« l'opérateur » a pratiquement perdu la raison, depuis qu'il a été forcé d'appuyer sur le bouton, tu l'as vu comme moi à Rabat… Mais ils s'en foutent, ils en rient… »

J'ai encore parlé pendant une bonne demi-heure et finalement elle s'est inclinée, apparemment persuadée de la nécessité de notre mission. J'ai rajouté : « *Une mission pour l'exemple… pour effrayer les autres qui continuent ce petit jeu, qui en raffolent… Bien sûr, ils le remplaceront !* »

À cet instant, j'y croyais encore ; faire œuvre utile. Maintenant…

J'ai parqué la Peugeot sur le bas-côté, à une centaine de mètres de la propriété. Koska est sorti, sans rien dire ; il a fermé discrètement la portière et s'est enfoncé dans les taillis. Je l'ai perdu de vue. Ensuite j'ai roulé sur la piste jusqu'à la hauteur du portail d'entrée ; malgré la distance, je voyais clairement deux caméras qui brillaient au soleil, comme des miroirs. J'ai dit à Aïcha : « Tu peux déjà sortir les provisions et les bouteilles ; reste bien visible pour les gens de la villa… Je sortirai lorsque Koska en aura terminé avec le garde du corps ! » J'ai vérifié le barillet de mon arme : il y avait huit balles, luisantes et jaunes, comme des petits objets précieux, bien calées dans leur alvéole.

Nous avons attendu, plusieurs minutes, dans un silence épais, sur un fond de crissements d'insectes divers émanant de la garrigue et des branches du frêne, au-dessus de ma tête. Une première détonation, provenant d'une petite colline derrière la villa, a déchiré cette quiétude factice. J'ai vu des oiseaux s'envoler… des pigeons, au vol maladroit. Il y eut ensuite un deuxième coup de feu, plus puissant que le premier. Le tir s'était déplacé, plus bas dans la vallée. Au troisième coup de fusil, un type en jeans et chemise polo est sorti de la villa, en laissant la grille ouverte. Il était armé et ne nous avait pas encore repérés. On avait le soleil pour nous ! J'ai encore attendu deux bonnes minutes, puis le revolver de Koska a aboyé, deux fois. Des détonations sèches,

sans pitié. Le « dentiste », camouflé derrière un buisson, avait fait son affaire au gardien, par surprise !

J’ai vu sortir Koska des fourrés, sa ceinture de munitions rutilante, comme autant de pépites d’or ; il se dirigeait en direction du portail. Il a enfilé sa cagoule. Je me suis approché en courant, pendant qu’il braquait son arme sur les deux caméras. Il a tiré plusieurs coups de feux… elles sont parties en éclats, sans offrir de résistance, comme au tir-pipe. Sa réputation de bon tireur n’était pas usurpée. Quand je suis arrivé à sa hauteur, il m’a dit : « À toi de jouer… fais vite, ton type va sûrement essayer de se rendre compte par lui-même ! »

Koska avait raison ; à peine avais-je contourné le coin de la villa que je me suis trouvé en face du commandant Gross, en caleçon de bain et robe de chambre, entrouverte sur des jambes poilues. C’était indécent : il avait le visage brun, et la peau du torse encore blanche, laiteuse, comme au début des vacances… Ses cheveux étaient coupés au carré, de manière réglementaire. Je lui ai trouvé une sale gueule de militaire, même à poil ou presque ! J’avais l’impression étrange qu’il portait encore l’uniforme, comme s’il était gravé sur son corps obèse. C’est toujours plus facile de tirer sur un type en uniforme : c’est un peu comme s’il en voulait déjà à votre intégrité, comme si vous étiez en tort, par rapport à lui, l’autorité ! En effet, l’homme en uniforme porte en général une arme, et pas vous ! Mais là, ma tâche était rendue plus difficile, comme ça, devant ce type presque nu… J’hésitais, comme avec Powell ! Je ne pouvais quand même pas lui demander de se rhabiller et de remettre sa tenue de combat ! Finalement, je me suis dit que nous étions presque du même bord, de la même profession, et un colonel n’a pas peur de mourir, sinon il ne serait pas colonel !

Il a dit : « *Qu’est-ce… qui êtes-vous… ?* » Et encore quelques mots que j’ai mal compris. Une voix de femme appelait aussi, sur un ton inquisiteur et légèrement inquiet, depuis la piscine derrière lui. Gross a

reculé, le visage blême. Il n’était pas armé ! Un imprudent qui faisait trop confiance à son garde du corps. J’ai répondu :

— Retournez à votre place, Simon Gross, à côté de la piscine et asseyez-vous… Pas de blagues, d’accord ? Pas de blagues… je ne suis pas d’humeur… Quant à madame, elle reste dans l’eau… Avec cette chaleur, profitez de votre bien-être, même si il est mal acquis. Ce ne sera pas long… Gross eut comme un sursaut d’angoisse. Il n’était pas aussi solide que je l’imaginais.

— Je vous reconnais, vous… *vous êtes l’assassin de Powell* ? Oui, on vous recherche, le terroriste d’Idélès… Il parlait avec beaucoup d’acrimonie. Une voix sèche, habituée à la soumission, qui tremblait légèrement. Comment le savait-il ? La police n’avait pas encore fait le lien entre les deux affaires ? Ses copains du Mossad ? Il me dit, d’une voix plus ferme, comme s’il parlait à un malade :

— Vous ne croyez pas vous-même à ce que vous faites…

— Non, en effet, vous n’avez pas tort ! La croyance et la foi nous amènent inéluctablement à des actes désespérés ou irresponsables, comme les erreurs commises, là-bas, en Israël… Comme les vôtres : le massacre dans mon dispensaire. En ce qui vous concerne !

— Alors, que faites-vous ici ? Que désirez-vous ? Me punir ? Comme Powell ? Je n’ai fait que mon devoir de patriote, nous sommes en danger, le pays est en danger ! Ces agressions n’ont pas de sens…

— Non, vous avez encore raison ; mais il suffit que je les tienne pour nécessaire !... Je me suis tu ; je le contemplais : il avait perdu de son arrogance J’ai vu qu’il cherchait quelque chose autour de lui. Il avait probablement une arme dissimulée quelque part.

— Ainsi, pour vous le monde n’est fait que de nécessités ; vous avez une triste opinion des hommes, docteur !

— Vous me renforcez dans mon opinion, colonel, par votre existence même, par vos paroles et vos actes, par vos mensonges. Le danger, *c’est vous !* Un danger pour votre peuple et pour le monde… Comme vos semblables les marchands d’armes ! Il y a effectivement

nécessité d'une réparation, même si le mensonge et la raison d'État font tourner nos sociétés, je ne vous apprends rien ! Cette règle n'est pas dans la Loi, mais elle est appliquée systématiquement dans ce bas monde, en particulier par des hypocrites, comme vous…

— Vous avez le jugement facile… Qui êtes-vous pour faire régner *votre loi*, la terreur ?

— Je ne suis pas là pour juger, mais pour punir… votre procès a déjà été discuté, il est clos ; des instances supérieures ont décidé de votre sort, et je viens accomplir la sentence. Vous êtes coupable d'avoir assassiné des innocents, en utilisant une arme volante non reconnue par la communauté internationale, l'arme des lâches, mise au point dans *votre* pays. Tout cela au nom d'une « *valeur* » obsolète et décadente : *la patrie*… Un mot empoisonné, des millions de personnes sont mortes en son nom… Quelle patrie ? Vous occupez depuis quarante ans la terre des autres… Vous manquez de logique politique, militaire, ou simplement de bon sens… On ne compte plus les bavures chez vous, on les collectionne… et vous avez le culot de venir nous vendre ce produit toxique ? Vous allez mourir… »

Provenant de la piscine, j'ai entendu la voix hystérique et à bout de souffle de la nageuse, qui battait des jambes pour se maintenir à flot… poisson ou sirène ? Elle avait entendu une partie de notre conversation, tout en gesticulant dans l'eau couleur bleu pastel, couleur de ciel sans nuages :

— Simon… c'est ce type, le légionnaire… l'ancien médecin… *le terroriste, il est détraqué !* » Elle s'est mise à hurler, poisson pris au piège, sans écailles… Elle était nue et sa peau blanche m'indisposait, comme celle de Gross auparavant. J'ai ressenti le même dégoût. J'ai vu, du coin de l'œil, qu'elle se dirigeait vers le plongeoir, tout en continuant à pousser des cris étranglés, comme pour détourner mon attention de la cible, son mari, ou son amant, je n'étais pas certain…

Plus tard ils ont dit que la femme « légitime » de Gross était en vacances à Londres, pour une affaire de collier et de gros sous…

Au pied du plongeoir, j'ai repéré le téléphone portable ouvert, qui scintillait comme un diamant sous le soleil impitoyable. Décidément, les gens ne pouvaient pas se passer de cet accessoire inutile…

J'ai tiré deux coups de feu sur la nageuse, au jugé, avant qu'elle n'atteigne le téléphone. Son dernier cri s'est perdu dans un bouillonnement d'eau chlorée… Je n'avais pratiquement pas quitté le colonel des yeux… les serpents sont réputés pour leur habileté et leur rapidité… Il a mal réagi :

— Salaud, vous l'avez tuée ! Salaud, *assassin… !* Il s'est levé à demi, le visage ravagé…

— Je pense, en effet… votre dame est imprudente. Ce téléphone ne valait certainement pas une vie humaine ! »

Je n'avais aucune once de pitié pour ces deux-là ! Dans le rapport de Whitaker, il était indiqué que cette dame, en apparence insignifiante, compagne du colonel, faisait aussi partie de Tsahal, avec le grade de caporal-chef, donc un soldat, prêt au sacrifice ultime… Elle ne ménageait pas ses hommes et les prisonniers palestiniens. À la Légion, on ne mangeait pas de ce pain-là, malgré de rares dérapages. On avait une morale de guerre… J'ai pensé à Abou Graïb, en Irak. Non, décidemment on ne faisait pas ça, nous autres, à la Légion. C'étaient des trucs de femmes en manque d'affection… Nous, on avait encore de l'honneur. Les Américains modernes n'ont pas d'honneur. Ils n'en ont pas besoin… Ces filles indignes, qui posaient devant des prisonniers nus, humiliés, ne recevaient que des peines légères, les tribunaux militaires étaient complaisants pour ces héroïnes, un rempart ridicule contre le terrorisme… pathétiques ces filles camouflées… des patriotes…

Quoi qu'il en soit, ma victime avait disparu de la surface et l'eau de la piscine se colorait de pourpre avec une auréole plus foncée,

couleur grenadine… une jolie fleur rouge qui s'ouvrait juste à l'aplomb de l'endroit où elle avait coulé. Une fleur sans racine. J'ai dit au commandant Gross : « Paix à son âme, elle n'a pas souffert… maintenant il faut qu'on cause ; vous pouvez fumer, ce sera la dernière… »

À cet instant, le « dentiste » nous a rejoints. Il a regardé l'eau, en faisant la grimace : « Plutôt mal entretenue, cette piscine… au prix qu'ça coûte ! J'ai toujours rêvé d'en avoir une, pas trop chlorée — à cause des yeux — et sans cadavre dedans évidemment… Trêve de plaisanteries, Legoff, il faut se tirer vite fait… Aïcha s'impatiente… elle ne va pas aimer ça, mon vieux… barrons-nous ! »

Le colonel Gross était prostré sur sa chaise. Je l'ai trouvé soudain un peu mou ! J'ai tiré une première balle en visant l'estomac, seulement pour le réveiller un peu. J'ai dit, en essayant de parler son langage, celui des Prophètes d'Israël par qui le malheur est arrivé : « *Je n'ai pas beaucoup de temps… quelqu'un a jeté l'anathème sur ta maison et ta famille… C'est la rançon de tes péchés, enfant de Judas, et une exigence des morts d'Idélès, la juste condamnation des criminels de guerre… en plus tu vas mourir sous un faux nom, comme un anonyme, un sans-abri, un apatride…*

J'avais terminé mon petit numéro, un discours un peu académique, mais les choses avaient le mérite d'être claires ; en me relisant, le lendemain, je pensais avoir tout dit. Il devait savoir pourquoi il allait nous quitter de manière peu glorieuse, avec deux autres balles dans le coffre. Comme ses semblables, bien intégrés dans la guerre moderne, il était sûr de son bon droit… Mais il était tombé, par malheur, sur un ancien soldat qui croyait encore au droit de tuer à condition de risquer sa propre vie [7] ! Un vieux de la vieille…

[7] Suivant la « morale » d'Albert Camus, ancien résistant.

Koska s'impatientait, il était de plus en plus nerveux, colérique : « Bon Dieu, Legoff, on s'en fout de tes discours à deux balles (ici sans jeu de mot !) : il faut foutre le camp… Marcello va être furieux… on va avoir la cavalerie au cul ! »

Il avait raison. J'ai laissé le colonel baigner dans son jus ; les carreaux de la piscine étaient rouges et glissants, comme dans un abattoir. J'ai glissé le revolver dans la ceinture de mon short et nous avons contourné le coin de la villa, en restant sur nos gardes. Avec le bruit de la fusillade, on risquait de tomber sur un voisin héroïque, rêvant d'une médaille posthume. La cour, devant la façade d'entrée, recouverte de gravier blanc, nous éblouissait telle une plaque de métal surchauffé et paraissait vide. Le soleil, éclatant à cette heure, brillait au-dessus de nous comme une boule de feu, en irradiant tous les recoins de la vallée… J'ai eu l'impression qu'il faisait encore plus chaud et que l'astre solaire répandait lui aussi sa hargne autour de cette maison maudite. J'ai fait quelques pas en direction du portail, la main sur les yeux pour me protéger de ses rayons douloureux. Derrière moi, j'ai entendu Koska qui disait : « Il y a quelqu'un à la grille… une gamine ! Nom de Dieu… Oui, c'est une gamine ! »

J'ai regardé à mon tour et JE L'AI VUE… je me suis arrêté brutalement, stoppé dans mon élan, comme paralysé par un électrochoc… Stupeur au milieu de cette fournaise… Qu'est-ce que cette gamine venait faire ici, en enfer, sur ce champ de bataille occupé par la mort qui commençait à peine sa récolte ? Il y avait quelque chose d'incongru, d'impossible… Elle était appuyée contre la grille entrouverte, le visage dans l'ombre, sous un chapeau de paille. Elle semblait un peu effrayée, et fixait de ses yeux d'enfant mon revolver et le fusil de Koska, avec étonnement.

« Vous êtes des policiers ? J'ai entendu beaucoup d'explosions, des tirs je crois, comme dans les jeux vidéo… autour de la maison… » La gosse paraissait très jeune, une dizaine d'années à peine. Je ne savais

pas que répondre, ma langue était sèche comme un buvard et refusait tout mouvement. Finalement j'ai articulé, machinalement, comme pour la rassurer :

— Non, nous sommes des chasseurs… oui des chasseurs ! Nous chassons des lapins, des cailles, tout quoi…

— Dans notre maison ? Vous connaissez mes parents ? Moi, je m'appelle Sonia… Où est David, il chasse aussi, parfois en automne… David c'est notre gardien, il a aussi un fusil… J'ai vu un lièvre, dans la montagne ; il a eu très peur de moi, il s'est enfui… »

Je n'avais toujours pas digéré le fait, ou la fatalité, de la présence de cette gosse au milieu du massacre. J'ai pensé que quelqu'un nous l'avait envoyée, un signal d'en haut… Je délirais à cause de cette maudite chaleur. Je crois qu'elle commençait à comprendre que quelque chose ne tournait pas rond. Elle m'a dit : « Vous avez du sang sur les souliers ! Vous êtes blessé ? » Je n'ai pas répondu, je tremblais comme une feuille… Derrière moi, j'entendais Koska grommeler entre deux jurons. Je savais ce qu'il pensait. J'aurais voulu me boucher les oreilles, sortir de ce cauchemar de cette étuve… Pour gagner du temps, j'ai demandé :

« Tu devrais être à Grasse, dans l'internat… il y a cours aujourd'hui ! Que fais-tu ici, en pleine nature ?

— Ils sont tous en grève, depuis hier, à cause du curé… moi, je ne vais pas à son cours : il connaît les plantes et comment on soigne les gens et il parle de Jésus ; mon père n'aime pas ça. Je suis juive. Il paraît que les juifs et les chrétiens n'apprennent pas les mêmes choses… Tu es juif aussi ?

— Non, enfin oui… ma mère était juive et ma grand-mère aussi ; ils l'ont déportée dans un camp… elle est morte maintenant. Ma mère aussi est morte, de maladie… Mais ça ne veut rien dire ; on est d'abord des hommes et des femmes, pas vrai ? Des petites filles aussi…

— Monsieur le curé disait ça souvent… mais il a caressé des enfants et les autres ont dit que ce n’était pas bien… Les enfants pleuraient, ils avaient honte… Alors les professeurs ont fait grève depuis hier. Il n’y a pas classe aujourd’hui ! Ce matin je suis partie dans la montagne… mon chien s’est enfui, mais il reviendra. Il revient toujours… on ne risque rien dans la montagne, il n’y a personne, et j’aime parler aux fleurs. J’ai très soif, ma gourde est vide… Où sont mes parents ? »

Dans mon dos, Koska s’impatientait. Cette situation surréaliste ne pouvait pas s’éterniser ; il a résumé la situation en quelques mots qui m’ont donné envie de vomir : « *Legoff, on ne peut pas la laisser repartir ! Et y vaut mieux pas qu’elle se rende près de la piscine !* On doit lui éviter ça… tu es toubib Legoff, tu peux comprendre… C’est du sale boulot, du boulot bâclé. Elle nous connaît la gamine, maintenant… comme si elle nous avait pris en photo…

— Je sais…

— Alors vas-y… il te reste encore deux balles non ? T’as dit ce matin que tout le monde devait y passer… c’est marqué dans la Bible. Y a un mot pour ça ! C’est quand même du sérieux tous ces textes, non ? Y a même des types qui se font brûler… Y sont sûrs d’avoir raison ! Et y a des milliers de couillons, des brebis, qui marchent… Merde alors ; toute cette histoire qui a foiré à cause d’un corbeau pédophile. Elle devait être à Grasse, jusqu’à samedi, c’est toi qui l’as dit !… Si on la descend pas, la gamine, c’est Marcello qui saute et nous avec ! Les stups et la DGSI sont dessus, ils cherchent à le coincer, Marcello. Ils auront ma gueule dans tous les journaux…. ils savent que j’ bosse pour lui, bordel de bordel… ! »

Je sortais lentement de ma léthargie. Des gouttes de sueur me coulaient le long des joues. Des sueurs froides… J’ai sorti lentement le revolver de ma ceinture et j’ai fait tourner deux fois le barillet… Je

me suis rappelé cette coutume des peuples primitifs, le « *jugement de Dieu* » : on envoyait un type présumé coupable au milieu du désert, avec un litre d'eau. S'il s'en sortait vivant, après un mois, il était considéré comme innocent… je m'en remettais donc à la Providence qui saurait épargner une innocente, dont la seule faute était d'être née dans un monde de brutes, au mauvais endroit… Leur dieu allait faire quelque chose pour cette gosse, c'était sûr, et pour tous les enfants martyrs, même qu'*Il* n'était pas intervenu à Idélès, trop occupé ailleurs !

Je délirais toujours sous ce soleil insoutenable : mes tempes palpitaient comme la peau d'un tambour et le paysage, autour de moi, ondulait, semblait flotter tel un décor animé dans un parc d'attraction. C'était irréel, je me dédoublais et je découvrais avec surprise mon arme braquée sur cet enfant. Je regardais avec surprise cet autre individu… J'ai pensé : « *Il ne va pas tirer… Il ne peut pas tirer : on tue pour se défendre ; « Il » n'est pas en danger, donc « Il » ne va pas tirer… il y a encore deux balles dans le barillet, si jamais…* La situation devenait intenable de secondes en secondes. Ça ne pouvait pas continuer : j'ai eu soudain, devant les yeux, les corps sans vie de mes petits protégés, à peine visibles, entre les gravats de mon dispensaire. Les gros oiseaux noirs fouillaient les décombres, à la recherche de leur pitance, les mêmes charognards que dans mes cauchemars… L'image formait comme un écran entre moi et la fillette. J'ai entendu qu'elle disait, sur un ton péremptoire, comme les gosses savent le faire quand ils sont contrariés :

« *Vous n'êtes pas des policiers, ni des chasseurs !* »

Koska avait raison. Il faut toujours aller jusqu'au bout. Comme eux, qui avaient balancé le feu du ciel sur des têtes innocentes… Dans le doute, ils ont tiré quand même. Une bavure qu'il disait le colonel, parmi des dizaines d'autres… Le prix à payer… Moi aussi j'étais en face de ma première bavure, mais j'avais déjà payé un acompte…

Étrange comptabilité morbide qui ne voulait rien dire. J'ai appuyé deux fois sur la détente sans viser… et j'ai entendu deux fois le percuteur du pistolet frapper dans le vide. La gamine a ouvert de grands yeux, noirs comme la nuit, son chapeau est tombé à terre et elle s'est retournée pour s'enfuir en direction du portail…

Derrière moi j'ai entendu soudain une énorme détonation, comme si un engin explosif venait frapper la maison du crime ; j'ai pensé à une intervention divine, de dernière minute ou à un tir de drone ! L'enfant est tombé à genoux, une grosse étoile rouge poussait dans son dos, comme un champignon vénéneux. Je regardais la scène sans comprendre, mon arme inutile à la main. Le corps de Sonia a roulé sur le côté, sans vie…

Koska a rechargé son fusil de chasse, posément. Il m'a dit, comme s'il se parlait à lui-même : « *De toute façon, tu ne l'aurais pas fait… On ne peut pas laisser de témoin derrière nous, c'est la règle ! Marcello…*

— Je l'emmerde Marcello… cette gamine était innocente, sans danger pour nous. T'es un fou criminel, Koska… jamais j'aurais dû…

— Arrête ton cinéma, Legoff ! Tu l'as tuée la gamine, aussi sûr que deux et deux font quatre ! (c'était son expression favorite, elle résumait toute sa pensée et je l'ai entendue fréquemment au cours de notre collaboration). On est deux, mon vieux. J'ai vu ton manège, la « roulette russe » Qu'est-ce que tu crois ? Tu voulais lui laisser une chance ? Ça ne marche pas comme ça chez nous. Elle nous aurait tous balancés ; on était bons pour la corde, aussi sûr que… ! »

Il avait sorti un cure-dent de sa poche et se graillait les canines. Chez lui, c'était le signe d'un grand trouble. Je lisais une certaine contrariété sur son visage encore jeune et déjà vieux. Un visage de tueur de sang-froid, mais il m'a semblé capter comme une étincelle d'humanité dans ses yeux de pierre. Il a reconnu : « C'est con, hein ! Pourtant j'aime bien les gosses… chez nous… »

J'étais écœuré, il avait raison, encore une fois : je ne voulais pas avouer ma culpabilité, je m'étais caché derrière un mauvais prétexte… je savais qu'il allait terminer la besogne. Je me sentais dans la peau d'un hypocrite, comme le colonel Gross… je ne valais pas mieux ! Le colonel était incapable d'assumer ses bavures, il s'était mis à l'abri, derrière un écran, en faisant faire le boulot par un autre… Ici, dans cette vallée inondée de soleil, en pleine nature, j'avais laissé faire. Un simple fusil de chasse… Mais une arme n'est jamais « simple », elle est complexe, un bijou d'artisanat… et ma vie avait définitivement chaviré, comme un navire mal arrimé. Je ne m'en remettrai pas. Un gouffre s'ouvrait sous mes pieds, je sentais l'air froid des profondeurs monter le long de mes jambes nues.

Je me suis baissé sur le corps de la fillette. Elle avait la tête qui reposait de côté sur une touffe d'herbe. Ses yeux grands ouverts, exprimant la surprise et l'incompréhension, fixaient un point précis, au pied du mur. Il y avait là un petit massif de fleurs violettes. Je me suis rappelé ses paroles, en entrant dans ce piège mortel : « *… on ne risque rien dans la montagne… j'aime parler aux fleurs !* »

Je lui ai fermé les yeux. Koska regardait lui aussi le corps et son visage avait encore changé : il devait remuer de vieux souvenirs… Soudain il a hurlé, comme un dément : « Bon Dieu, Legoff… sa main ! Elle a bougé… je l'ai vue, j'te dis… elle a bougé ; elle remue les doigts ; c'est pas possible… Elle est pas morte la gamine ! On est foutus… »

J'ai pris son pouls à la carotide. L'artère battait faiblement, mais elle battait… L'hémorragie avait cessé, comme si quelqu'un lui avait fait un pansement compressif. Elle devait être truffée de plomb… Je ne comprenais pas, mais il était certain qu'elle allait trépasser, si on ne faisait rien…

Je l'ai soulevée, puis portée dans mes bras jusqu'à la voiture. Inutile de s'attarder, il y aurait bientôt beaucoup de monde dans la

vallée, autour de la villa. Koska me suivait de près, pas content du tout :

« Tu fais quoi, Legoff ? Tu perds la tête ? On ne peut rien pour elle… C'est une question de minutes !

— Si, on fonce aux urgences de l'hôpital de Grasse ! Elle a perdu pas mal de sang… Ils vont la transfuser… Elle vivra.

— Et nous alors ? Ils vont nous coincer…

— Non… on a encore une chance, personne ne nous connaît ! On leur parlera d'un accident de chasse ; elle cherchait son chien, tu te rappelles ? À l'hôpital, ils s'en fichent : ils vont d'abord s'occuper de la gamine avant de poser des questions ! Et puis, ils accuseront le gardien, il a perdu la tête, c'est lui qui les a tous supprimés… » Je disais n'importe quoi pour calmer Koska, le visage rouge de colère.

La Peugeot était toujours à sa place, sous l'arbre. Aïcha, sur le siège arrière, était pâle comme une morte ; j'avais installé délicatement la gamine sur ses genoux et elle lui caressait le visage avec un mouchoir humide. Elle avait toujours les yeux fermés et ne semblait pas prête de se réveiller. Aïcha ne valait guère mieux : je crois qu'elle avait, temporairement perdu l'usage de la parole. Je m'attendais à une explosion, elle avait tout vu… Mais ce silence profond, réprobateur, nous condamnait définitivement. J'ai compris qu'il fallait reprendre les choses en main et filer au plus vite. Par miracle, il n'y avait encore aucun curieux dans la vallée et pas trace de la police…

Nous avons repris la piste en pente douce ; je conduisais rapidement malgré les nids-de-poule. On est arrivés au niveau de la route goudronnée ; il y avait des vignes un peu partout qui escaladaient les pentes rocailleuses. Un cultivateur en salopette bleue était en train de travailler entre deux rangées de sarments ; il nous a regardés passer avec curiosité. Il avait dû entendre la fusillade, mais ne pouvait pas quitter son ouvrage. Il nous avait évidemment repérés

et j'imaginais déjà son témoignage, demain, au journal de vingt heures… Mais il était trop tard pour avoir des regrets. Notre affaire avait lamentablement foiré…

À l'entrée de la ville, Aïcha s'est exclamée, avec de la surprise dans la voix : « La gosse porte un corset en cuir… elle devait être handicapée… le dos ; elle en a besoin pour marcher, pour ses promenades dans les collines… ça l'a sauvée ! » J'étais content d'entendre la voix d'Aïcha ; elle se décidait à participer… Elle a encore remarqué, la voix blanche : « Au moins celle-là… »

J'ai stoppé la Peugeot dans la cour de l'hôpital, devant le perron. J'ai dit à Aïcha : « Donne-leur la gamine et demande un médecin d'urgence. Reviens-vite, inutile de leur faire un dessin. Tu la laisse à une infirmière… accident de chasse, point final ! Si elle te pose des questions, tu diras qu'on n'est pas d'ici… on s'est trompé de saison ! » Une vanne qui n'a fait rire personne. Après quelques minutes, elle est revenue en courant. J'ai démarré en trombe devant un couple d'infirmiers ahuris, qui a levé les bras au ciel. Koska était catastrophé.

« Tu nous fait une publicité d'enfer… Demain on sera à la une des journaux. Marcello va nous fusiller ! Ce n'était pas au programme…

— Il a les reins solides, Marcello… Peut-être qu'il te donnera aux flics en sacrifice, hein, Koska, comme l'agneau d'Abraham ? Il lui faudra un fusible ; tu sauteras avec tes petits copains de la banlieue Nord. La perpète pour crime et tentative de crime sur enfant mineure… Un beau palmarès !

— Salaud, tu vas en baver mon vieux, je ne te dois rien… T'es une ordure Legoff, et ça va être ta fête ! »

J'ai arrêté la Peugeot sur le bas-côté et je lui ai braqué mon pistolet à barillet sur la tempe, avant qu'il ait le temps de sortir son silencieux. J'ai dit, froidement : « Encore deux balles dans le barillet, Koska…

deux balles pour toi cette fois ! J'ai appuyé sur la détente, mais je suis encore tombé sur un numéro perdant. J'ai entendu un simple déclic. Le visage du « dentiste » était vert de peur. J'en ai rajouté un peu : « On fait encore un essai ? Je vais bien finir par tomber sur une cartouche, c'est obligé, pas vrai ? Non ? N'aie pas peur, je ne tue que pour de bonnes raisons… et là, j'en ai aucune ! On est complice, hein, Koska ? On a tiré tous les deux sur la fillette… ça nous rapproche. Donne-moi ton calibre, en attendant… Maintenant on se calme… »

J'ai pris le revolver que j'ai tendu à Aïcha, prostrée sur le siège arrière. Je lui ai dit : « S'il fait le méchant, tu tires ; après on le balancera dans le fossé… » J'étais devenu agressif, plus que de coutume… À cause de tous ces morts. Après les vingt-cinq cadavres d'enfants, à Idélès, je n'avais pas envie d'en rajouter un vingt-sixième. J'en avais marre… Je n'étais pas pilote de drones de guerre, ou marchand d'arme… et pour moi chaque vie innocente comptait. Je comprenais maintenant l'avantage de ces machines ; il n'y avait pas besoin de faire un décompte macabre… Après chaque opération, ils pouvaient sabler le champagne, la conscience au frais ; ils n'avaient rien vu ou presque, hormis la cible (et encore)… Moi, aujourd'hui, j'avais vu la mort de près, celle des autres, et tout ce sang… Eux, ils ne l'auraient pas vue sur leur écran, la gamine, perdant son sang dans la fumée et la poussière des explosions — Ça faisait toute la différence !

À la tombée de la nuit nous sommes arrivés, épuisés, devant le portail de la villa de Marcello. La propriété était plongée dans le silence ; seul le ressac de la mer, venant d'en bas, rythmait le temps et l'absence de vie dans ce monde de falaises blanches, figées pour l'éternité.

Pour le retour, j'avais choisi un itinéraire compliqué et on n'avait pas vu le moindre képi… À la radio, ils avaient interrompu leurs

programmes, sur le coup des dix-sept heures, pour un flash spécial, comme pour l'exécution de Powell à Dijon… Un cycliste venait de découvrir le corps du gardien, après quoi il été allé jusqu'à la piscine de la villa pour demander de l'aide… Depuis, le type était suivi par un psychologue, aux urgences de Grasse. Il n'avait pas supporté le choc de sa découverte. Quand les flics l'ont interrogé, il a simplement dit : « Ils sont tous morts, une boucherie… qui peut faire ça, Seigneur ? Qui peut faire ça ? C'est comme si le ciel leur était tombé sur la tête ; un crime rituel ! » L'image, un peu romantique, m'a plu ; elle était de circonstance. J'ai pensé au feu du ciel qui nous avait anéantis dans mon dispensaire ! Le feu du ciel commandé par la victime…

Le commissaire chargé de l'enquête n'avait rien pu en tirer d'autre. Paris avait été alerté et tous les ministères concernés étaient sur le pied de guerre. Quant à nous, une fois de plus, on était passés entre les mailles du filet ! Les péages d'autoroutes étaient contrôlés, mais il n'y avait pas encore de barrages sur la nationale.

Par contre, les gens de l'hôpital avaient donné tous les détails concernant notre trio d'« assassins » et ils ne comprenaient pas pourquoi nous avions pris le risque d'apporter la gamine blessée (toujours inconsciente, mais hors de danger). Les premiers portraits-robots seraient diffusés aux nouvelles du vingt-heures. La femme, qui portait l'enfant, était d'origine maghrébine et il y avait fort à penser que les autres criminels étaient également des Africains. Mais les témoignages à ce sujet divergeaient, comme à Dijon. Les infirmiers avaient reconnu un type « bronzé », plutôt âgé, de forte carrure, à caractère Européen ; il avait les yeux gris-bleu, ce qui n'est pas rare chez les Berbères. Le troisième individu posait problème : sous son chapeau rabattu, un des témoins avait observé une mèche de cheveux blonds.

J'imaginais la confusion : dans un premier temps, le crime était clairement donné comme un acte antisémite (ce qui était évidemment

faux), probablement perpétré par un groupe islamiste. Mais la mèche de cheveux blonds et la peau « bronzée » ne collaient pas avec ce scénario… Alors la piste d'un groupe d'extrême-droite, échappant aux responsables du « Front », le parti qui régnait largement dans les suffrages des habitants du Sud de la France, était aussi possible. Pourtant les crânes rasés du Front National s'attaquaient plutôt à des cimetières, donc à des gens *déjà* morts ! Il y avait moins de risques et, dans l'ensemble, il s'agissait de parfaits imbéciles, la tête vide, peu violents… Des buveurs de bière en motos ! Ici, on avait à faire à une action de type « commando de la mort », un groupe bien renseigné, ayant minutieusement préparé son coup. Mais pourquoi avoir épargné la jeune Sonia, déjà blessée ? Les experts se perdaient en conjectures. Ils n'avaient pas connu Idélès…

On a rangé la Peugeot dans le garage de la villa. Marcello nous a rejoints, il était furibond (c'est peu de le dire). Le « dentiste » se trouvait dans le même état d'esprit et j'avais gardé son revolver, par précaution. Par instant, je le menaçais de mon vieux pistolet ; il était capable de me sauter à la gorge et de m'étrangler séance tenante, la rage et la haine se lisaient sur son visage maigre, livide… Il s'est calmé à la vue de son patron. Marcello a dit : « Tout le monde dans le salon… au point où on en est, j'envisage un suicide collectif… J'te reconnais plus, Lucien ; t'as agis comme un vrai con… J'ai reçu un coup de fil du préfet ; il va falloir jouer serré… »

Dans le salon, éclairé par un abat-jour « design » et le clair de lune qui entrait à flots par la baie vitrée, une grosse lune rousse et débonnaire, on a fait le point… Pendant que Marcello nous débitait sa leçon, d'une voix saccadée, je regardais la mer, plane et lisse comme un champ de glace. Les rayons de lune traçaient un sillon sanglant qui venait se fondre dans la blancheur sinistre de la falaise calcaire.

« Pour moi, l'affaire est réglée : on s'arrête là, j'ai rempli mon contrat. Je ne te dois plus rien, Legoff ! Il n'a jamais été question de

tuer une femme, dans ces conditions, et surtout pas de tirer sur une gamine ! Vous ruinez en une journée tous mes efforts de vingt ans, pour établir un trafic honnête et sans victimes (ou le moins possible) ! Je tiens à mon image, nom de Dieu, sinon les politiciens ne me suivront plus ! Je les avais tous dans la main. Maintenant…»

Marcello nous jouait le rôle du parrain déçu, dépassé par les événements et par ses propres troupes. Mais je savais qu'il avait de la ressource, preuve en était le coup de fil du préfet quelques minutes auparavant. Un proche de l'extrême-droite… Ils éteindraient l'incendie ! J'ai haussé les épaules, indifférent… Tout le monde était de mauvaise foi, prêt à sauver sa peau, ses électeurs… Je n'étais pas concerné.

— C'est Koska qui a tiré sur la gamine, dis-je… moi, je lui ai laissé une chance. Quant à la femme, ce n'est pas une femelle au sens général du terme, mais une mercenaire qui a la réputation d'être dangereuse, avec une touche de sadisme. C'est dans le rapport de Whitaker… lis-le ! Et puis sers-moi un verre, j'en ai bien besoin… J'étais épuisé. Au-dessus de toute polémique.

— Tu te fous de ma gueule, Lucien… J'en ai rien à faire du rapport Whitaker ! Ces gens et leurs copains ont les bras longs… — il pensait naturellement au Mossad, et aux « lobbies » des marchands d'armes « high-tech » ; il n'avait pas tort, ça faisait beaucoup de monde ! — Ben, ces gens-là, y peuvent m'avoir, y peuvent me faire tomber ! Les flics français n'attendent que ça… Vous avez signé votre opération merdique, avec *ma* Peugeot (volée d'accord, mais ils savent remonter une filière !) et surtout le portrait, incomplet, de ce con de « dentiste » avec sa coupe de cheveux « tendance ». Je ne comprends pas… Du travail de brutes et d'amateurs, comme dans les cités… Non, je ne comprends pas… venant de toi, Lucien je m'attendais à mieux !

— C'est pourtant simple : je ne voulais pas que cette gosse paie pour les autres… un réflexe de médecin, d'ancien humanitaire — tu

ne peux pas comprendre, en effet ! — une manière de remettre un pied dans le monde. J'ai pensé aux gosses, dans mon dispensaire… Il n'y avait personne pour les voir. Cette gamine, Sonia, était dans mes bras ; elle m'avait parlé de ses fleurs… Tu savais qu'elle parlait aux fleurs ? Je suis fatigué, Marcello… *fatigué*… »

Il m'a regardé comme on regarde un malade, un maniaco-dépressif, avec la tentation de le récupérer en pleine déprime, un sursaut de solidarité... Sauver ce qui pouvait encore l'être… ou l'éliminer pour calmer ses souffrances. Mais je n'étais pas n'importe-qui ! Il a allumé un cigare pour se calmer. C'était l'heure du repas, mais personne n'avait faim. Et moi, je m'en fichais, j'avais sommeil et je ne demandais qu'à rejoindre mon lit, à l'étage, et à dormir une bonne semaine…

Mais Marcello ne l'entendait pas de cette oreille. Il a versé du scotch pour tout le monde ; c'était son arme secrète, le signe d'un nouveau départ : il venait de prendre une décision d'importance… comme un chef qu'il était !

« Dans l'immédiat, je dois vous faire disparaître aux yeux du public. J'ai convoqué le « coiffeur » pour demain. Il va vous faire un nouveau visage. Même votre mère ne vous reconnaîtrait pas ! Legoff : *la boule à zéro*, d'accord ? Quant au « dentiste », on va lui teindre les cheveux, et les couper à la façon « Delon » — ce sera l'occasion de les laver, au moins une fois dans le mois — On donnera une perruque à Aïcha et un foulard coloré. Avec des lunettes noires, elle passera pour une « starlette » en visite incognito, sur la « Croisette », avant le festival… Donc pas d'autographes ! Après votre métamorphose, vous disparaissez de ma vue… sinon je ne m'en remettrais pas ! »

Il pointa son doigt en direction du « dentiste », qui ravalait avec peine son humiliation, et il précisa d'une voix sévère : « Koska, tu prendras le large avec le voilier, pour la Corse… mes gars t'attendent à Juan, ils sont avertis. Legoff ira rejoindre notre blessé, le type avec

une balle dans la cuisse, en convalescence dans un studio de la cité Nord… En attendant de quitter le territoire, au plus vite ; on en reparlera… Aïcha s'installera dans une de mes garçonnières, à Marseille, près de la Canebière. Interdiction de sortir, tu prendras de la lecture avec toi et tu ne reçois personne ! »

Il n'y avait rien de mieux à faire. Un des hommes de Marcello a emmené la Peugeot dans le maquis et l'a incendiée. Il a balancé l'épave dans un ravin. Ce n'était pas la première…

*

Depuis le studio mis à ma disposition dans un immeuble de la cité, j'écoutais régulièrement les nouvelles à la télé. L'enquête progressait lentement, comme la première fois, comme toutes les enquêtes. Mais les indices dirigeaient les policiers vers des conclusions troublantes, en particulier au sujet de l'arme utilisée : elle était identique à celle de l'affaire de Dijon. Il s'agissait de crimes commis par le même groupe, qui poursuivait un but précis en s'attaquant à de hauts responsables militaires, choisis au hasard, en apparence du moins : les deux victimes étaient expertes en matière de haute technologie militaire ! Il y avait donc un lien entre les deux meurtres.

Les agresseurs étaient curieusement armés : le modèle du pistolet (d'après les douilles retrouvées) datait d'avant la Deuxième Guerre mondiale… Ce groupe ne prenait guère de précautions, comme s'il était assuré d'une haute protection ou d'une quelconque immunité… Enfin, ils ont répété que le mode opératoire n'avait rien à voir avec les attentats racistes, antisémites, commis communément par les ultras du FN ou par certains mouvements islamistes. Dans le cas de Powell et du colonel Simon Gross, les meurtriers s'attaquaient à des personnes et non pas à un peuple ou à une religion… Plus clairement à des

marchands d'armes, spécialisés dans les drones et le pilotage à distance, des armes utiles et précises, indispensables dans le monde d'aujourd'hui, garantissant une mort douce et sélective. Cela ne voulait rien dire ; une manière de brouiller les pistes ? Par contre, l'armée américaine et Tsahal étaient indirectement visés dans les deux cas (Dijon et Grasse) et il pouvait aussi s'agir de tueurs en série… On s'attendait à de nouvelles opérations du même type et les salons des cyber-armes à Tel Aviv et Paris allaient se tenir sous haute surveillance.

Il y avait aussi des zones d'ombre : pourquoi ce colonel de Tsahal s'était-il inscrit chez nous sous le nom d'Altman ? Il faisait la promotion des drones israéliens, après des résultats prometteurs sur la bande de Gaza. Le militaire avait-il quelque chose à se reprocher ? (c'était la remarque insidieuse d'un journaliste de gauche…). Enfin ce même journal a rappelé que les missiles lancés sur le dispensaire, en Algérie, étaient bien israéliens… Et les photos n'avaient pas été truquées, d'après un expert averti, mandaté par le journal. La version officielle ne tenait plus… Pour conclure le tout, un site (Mediapark) révélait un rapport secret de la Marine nationale signalant qu'un bateau de guerre français, en manœuvre au large de Chypre, avait repéré trois drones d'importance à long rayon d'action, venant de la côte libyenne, qui se dirigeaient vers une base américaine installée sur le sol turc, quelques heures après l'agression. Deux de ces appareils, probablement à bout de carburant, avaient disparu en mer. Un seul était arrivé à sa base (américaine).

Le major Legoff avait bien été une victime dans cette affaire, son récit était véridique, et le dossier bâclé et classé secret défense monté de toutes pièces sous la pression des puissances concernées (Amérique, France, Israël, Algérie…). Ça faisait beaucoup de monde ! Mais où était passé le principal intéressé ? Quel rapport entre ces deux

affaires gravissimes ? Legoff faisait-il partie de ce groupe d'assassins ? C'était impensable, au vu de ses états de service…

Et puis, il y a eu la deuxième interview de Raymon Thibaud… Il était incontournable, une vraie sangsue, à croire qu'ils le gardaient en réserve pour servir leurs intérêts, pour vendre du papier ! Sa première intervention dans la presse avait fait sensation : il connaissait le tueur en série présumé, ce n'était pas rien ! Il allait plus vite en besogne que la justice qui piétinait. Thibaud s'est lancé dans un discours revanchard, mytho-maniaque... Mais les journalistes hésitaient à le suivre, à faire le lien avec l' « affaire Legoff » et le sabotage du dispensaire d'Idélès. Ils pensaient que j'avais été exécuté en Algérie, digéré par le système, phagocyté, après la rébellion des généraux et mon départ de Takhla. Certaines télévisions ont trouvé scandaleux de s'acharner sur un homme mort pour la France, qui n'avait jamais démérité. Ils ont mouché Raymond Thibaud qui s'en est allé du plateau, la queue basse et la rage au cœur… C'était un très mauvais perdant, surtout que toutes ses connaissances se sont détournées de lui, après cet esclandre !

J'ai expliqué tout cela à mon compagnon d'infortune, le jeune que j'avais soigné avec une balle dans la cuisse : « Thibaud ? Un mollusque à traiter par le mépris… Je n'arrive pas à le haïr, c'est tout dire… Un médiocre qui rêve d'être original, à coups de petites vilénies… Un ancien compagnon de la Légion, on était jeunes, on y croyait. Je l'ai soigné une fois, pour une maladie vénérienne, mais il m'en a toujours voulu… et puis je connais ses petits secrets, pas très propres ! »

Mon colocataire a répondu : « T'as de drôles de compagnons… j'croyais que l'armée rapprochait les hommes ! Il raisonnait comme Aïcha, des naïfs… comment leur faire comprendre ? » J'ai mis un peu d'ordre dans sa vision trop idyllique du domaine et des acteurs de la défense nationale :

— Non, elle leur apprend l'humiliation, comment la recevoir et la donner, ainsi que la haine d'un ennemi qui change tous les deux ans, en moyenne… On apprend aussi à défendre une patrie inconnue, que l'on espère découvrir un jour ! »

Heureusement, Carozzi et le capitaine Clairvaud, présents dans plusieurs émissions, ont remis les pendules à l'heure… de leur propre initiative : Thibaud avait trahi un secret militaire et le secret de l'instruction en cours ; il avait pris sur lui de condamner un camarade, sans preuves. De plus, Legoff avait le grade de médecin-major, donc se trouvait être son supérieur ! Il était bien connu pour la fidélité et la compétence de ses états de services, en tant que chirurgien et combattant. Comme dans toutes les armées du monde, la voie hiérarchique était une voie sacrée, transgressée par Thibaud, dans le cas présent…

Clairvaud avait deviné mes intentions, pendant mon séjour à Takhla. Mais pour l'instant, il ne voulait pas lâcher le morceau sans preuves. Carozzi parlait d'un fâcheux malentendu… et tout le monde gardait le secret sur mon séjour à Alger, mes relations avec l'ambassade et le ministre algérien. Au Maroc, j'étais inconnu… Abraham et Garcin savaient jouer avec le monde des affaires, les politiciens, et arroser les bonnes plates-bandes, là où poussent les plus belles fleurs du Palais… Et raccourcir les mémoires. Sans eux, j'aurais peut-être fini dans un bain d'acide, comme d'autres idéalistes avant moi ?

Les pays du Maghreb étaient inquiets, à la suite de tous ces événements ; inquiets de cette guerre non déclarée entre Israël et des États arabes qui, tout en soutenant le principe d'un *État et d'une armée palestinienne*, ne voulaient pas être impliqués dans un conflit, même à distance, avec l'État hébreu. Or, l'utilisation massive et systématique de drones de combat par l'Amérique (au Waziristân, en

Irak, avec des milliers de victimes civiles) remettait tout en question. Sous le prétexte de la traque de dangereux terroristes, il était toujours possible d'abattre (par erreur) des citoyens innocents en créant de gros dégâts… donc par contrecoups des ressortissants des pays en question en endommageant le patrimoine national ! C'était insupportable…

Bref, le débat était sérieusement lancé sur les bienfaits (ou les méfaits) de l'utilisation de ces armes, prévues pour des interventions « chirurgicales » ; sauf que le chirurgien aux commandes avait souvent la main lourde et le scalpel dérapait largement au-delà de la zone infectée…

Un des articles du « Point » soulignait aussi que, dans les grands salons de vente où l'on présentait avec amour ces planeurs de la mort, à Tel-Aviv, Genève ou Paris (il y en aurait bientôt dans le monde entier avec l'alibi évident de l'utilisation civile, que personne ne contestait) des terroristes, déguisés en clients intéressés, allaient à leur tour faire leurs achats pour nous envoyer nos propres produits guerriers sur la figure… Par exemple sur les grandes capitales, les centrales nucléaires etc. Un article alarmiste, mais qui se basait quand même sur un fait réel (accidentel ?) qui avait eu lieu en Corée du Sud : le retour imprévu des drones chargés de bombes sur les expéditeurs[8], avec deux morts dans le bunker ! Il y a quand même une justice… Mais on ne connaissait pas la cible…

Les heures s'écoulaient, avec lenteur, telle une mélasse figée prisonnière dans son bocal, et je m'ennuyais. Je pensais à Aïcha… Majoub, mon ancien patient, bien remis de son opération à la cuisse, me donnait des nouvelles de l'extérieur. Il faisait les courses et nous ravitaillait en alcools et en drogues diverses… On essayait de tout, en connaisseurs ; mais après nos soirées arrosées et enfumées, il ronflait et parlait beaucoup en berbère ou en arabe, pendant la nuit… Il

---

[8] Authentique. Voir l'annexe en fin de volume.

déroulait le fil ténu de sa vie médiocre. Je lui conseillais des médicaments spécifiques, disponibles « au noir », qui l’envoyaient au septième ciel, dans les limbes de sa jeunesse. J’étais évidemment une référence, comme homme de l’art, et il m’en a su gré !

Un soir, il m’a dit que des types du FN, des voyous, étaient à ma recherche : pour l’ « honneur du Front », du pays et pour gagner la prime. Quelqu’un avait vendu la mèche (Koska, depuis son île ?). Le jeune Majoub, qui m’était très attaché à cause de mes soins attentifs sur sa personne (je me répète), a rajouté :

« Y déconnent complètement ces mecs… Ici, dans la cité, leur patron on l’appelle « Adolphe le Borgne » ! Par rapport à Hitler, mec… t’avais compris ? T’avais saisi ? Avec ses deux blondinettes, les « blondasses » normales de la famille, ben je m’les f’rais bien… » Je lui ai dit de se calmer… Le Pen et ses deux « égéries », bonnes conseillères, n’avaient rien contre les Arabes et devenaient presque présentables en Israël… C’était de la propagande… Ces types avaient fait la guerre à nos côtés, pas vrai ?

— Justement, mec ; les anciens du FN… ils étaient plutôt *de l’autre côté*, avec le Maréchal…

— Tu te trompes de guerre, Majoub… faudra revoir tes livres d’histoire. Le Pen, c’était l’OAS, quand y pouvait encore bander… Y voulait foutre la merde en Algérie ; il était avec les gros, ceux qui te font marcher… Ça c’est de l’histoire !

— N’empêche, ce gros con… président *d’honneur*… pourquoi pas président de la France ? On va finir en brochettes… Chez nous, en Kabylie, on a de l’honneur… Oui monsieur ! Mes parents… Bref, pour Adolphe on devrait parler de président du « *déshonneur national* », et toutes ces crapules qui gravitent autour… qui voudraient nous rejeter à la mer, comme Israël avec les Palestiniens ! Dans quel monde on vit, toubib, dis-le-moi ? Ça craque de partout ! »

J'étais pas mal plombé, moi aussi, et j'ai approuvé, pour le principe, en décapsulant une nouvelle bouteille. Je comprenais sa douleur de fils d'émigré et ses excès de langage… Cependant il n'aurait pas pu faire de politique avec cette vision un peu simpliste et machiste des femmes de Pouvoir ! J'ai dit, juste pour clore la discussion qui m'ennuyait : « Si tu baises la gamine Le Pen (j'ai oublié son nom…) sans précautions, on pourra toujours prévoir un avortement ; c'est mon domaine, j'ai même libéré des bonnes sœurs au bord de l'abîme… Ça fera un trou dans la généalogie familiale ! On le mettra au four, l'avorton ! J'ai aussi des adresses à Marseille, pour les gens qu'ont des sous… Je suis sûr que notre Adolphe paierait un maximum, à cause du scandale, à cause de la couleur… ça paie le scandale quand y faut le dissimuler ! L'argent n'a pas d'odeur, mais les peaux colorées, si ; surtout en politique ! » Et de rire comme des débiles… On était très allumés ! Mais je m'enfonçais peu à peu dans une forme de désespoir…

Là-dessus, j'ai mangé un repas froid et on a parlé de choses sérieuses, c'est-à-dire de rien…. J'ai allumé la télé. On a sonné à la porte, à peine le film commencé. J'ai juré… On nous volait notre minute de détente… Majoub dormait déjà.

À la porte, j'ai ressenti comme un choc électrique : Aïcha était là, devant moi, telle une revenante mais bien en chair… Elle avait enlevé sa perruque et me regardait avec circonspection, habillée d'un tailleur gris. J'ai tout de suite compris que ce ne serait plus jamais comme avant… et que la fin approchait.

Elle est entrée dans le studio et a posé une grande enveloppe brune sur la table du salon, devant le poste… J'ai dit : « Je t'attends depuis deux jours… » Elle a fait celle qui n'avait rien entendu. Elle regardait les cadavres de bouteilles alignés sous la fenêtre grande ouverte. Le bruit lointain de l'autoroute faisait comme un bruissement régulier, comme le souffle de la brise dans les feuilles des marronniers, comme

lorsque j'étais étudiant à Clermont-Ferrand. J'avais une chambre qui donnait sur les arbres, la rivière et les champs. Un paysage à la hauteur de l'homme. Ici, il n'y avait pas d'arbres et pas de rivière. On n'en avait pas besoin, en banlieue. Ce n'était pas encore une question de survie…

« Marcello m'a remis un courrier pour toi… un courrier d'Amérique. Ton « ami », l'homme par qui le scandale va arriver… un de plus… Enfin, je pense… C'est ce qu'il croit aussi, Marcello, et il en a ras le bol de ton copain d'Amérique (c'était son expression) ! »

Après un silence lourd de suppositions et de supputations, elle dévia légèrement du sujet, en désignant le plancher sous la fenêtre :

« Vous collectionnez les bouteilles ? Paraît qu'on peut les recycler de nos jours… » Elle le dit sans acrimonie. J'ai répondu, fatigué et déçu de cette attitude maniérée, empruntée à une mauvaise série télévisée…

— On peut pas sortir, Aïcha… des types veulent me flinguer. Le jeune aussi : un règlement de compte, paraît-il… C'est leur passe-temps favori dans cette cité ! Et il y a de l'argent à gagner, ma tête est mise à prix, tu comprends ? Sans ma garde rapprochée, dans l'immeuble, je serais déjà aux allongés…

— Tu dramatises, Lucien… je ne te reconnais plus ! » Elle se répétait depuis quelques semaines…

Non, je ne dramatisais pas et je savais très bien qu'elle n'était pas là seulement par hasard, pour m'apporter le courrier, comme un gentil petit coursier, en attente d'un pourboire. Il y avait autre chose… J'avais quitté le système, trop bien huilé et sa morale positive qui s'apparentait à une hypocrisie planétaire, sous l'œil vigilant et complaisant du grand timonier. Je n'en voulais plus ! Depuis le premier meurtre, j'avais choisi mon camp, celui des insoumis : pour montrer à mes frères de misère la face cachée de la lune, des gens et des choses en général. Il fallait accepter une forte dose de pessimisme

afin de redresser la barque… l'inversion des valeurs… Mon attitude déplaisait aux patriotes et aux ecclésiastiques qui nous promettaient des médailles et un bonheur posthume, mais qui ne crachaient pas, eux, sur les plaisirs instantanés de la chair et de l'esprit dans ce bas monde. L'orgueil et le plaisir, une manière maline et facile de « *conduire* », ou de se laisser dériver dans la bonne voie, avec des lunettes roses. Des hédonistes et des hypocrites ! Je les avais démasqués… Mais Aïcha portait encore un bandeau sur les yeux ! Elle positivait…

La pendule murale marquait seulement neuf heures et on avait toute la nuit devant nous. Je la voulais, mais il fallait du doigté. Son regard fuyant était dur et j'ai compris qu'elle devait accomplir une mission délicate. Je lui ai dit :

« C'est eux qui t'ont envoyée ? L'enveloppe, c'est un peu le prétexte, pas vrai ? Elle a répondu, sans me regarder : « Oui… ils veulent te parler, demain soir, chez moi ! » J'ai répondu :

— J'suis quand même content de te revoir… Bien sûr, c'est pas comme là-bas… On était des rois, hein, des empereurs ? Aïcha, la reine des sables et moi assez con pour croire qu'on irait ensemble jusqu'au bout de la piste… J'oubliais que nous étions en train de vivre un drame, pas une tragi-comédie. Elle a rajouté :

— Ils ont dit aux nouvelles que la petite Sonia allait bien. Mais elle est traumatisée, pour longtemps ! On le serait à moins…

— Je sais… une bavure ! On peut pardonner une bavure à une armée, à un État… Mais pas à un individu ; je n'ai pas été assez vigilant, comme à Idélès. Maintenant il faut payer, satisfaire l'opinion… »

Aïcha était triste. J'ai pensé que les messagers de la mort prenaient parfois de curieuses formes, inattendues ; en principe, les prémices étaient joyeux, dionysiaques et festifs… Un parfum de Rome antique, une opération sans douleur, avec le sourire des intervenants…

Comment allaient-ils s'y prendre ? De nos jours on exécutait en costume sombre, la mine défaite, la Bible en main, triste ouvrage…

Nous avons bu une demi-bouteille de whisky, en devisant comme de vieux amants. Elle me trouvait étrange avec mon crâne rasé ; plus dur encore qu'avant. J'ai vu tout à coup son visage lumineux, brillant sous la lampe, se détendre. Puis elle s'est mise à pleurer, des grosses larmes qui abimaient son rimmel ; il coulait en traces sombres sur sa peau sombre. Elle s'était faite belle pour moi. Je l'ai prise contre mon corps, je sentais sa chaleur. Elle s'abandonnait et, un instant, j'ai retrouvé la sensation d'exister pour quelqu'un. Je revenais à la vie. Je l'ai portée comme une enfant, comme la petite Sonia, jusqu'à ma chambre. Majoub dormait la bouche ouverte sur le divan du salon. La nuit s'infiltrait dans nos âmes engourdies par l'alcool et le besoin de l'oubli…

On a fait l'amour, d'abord lentement, puis comme des fous… Elle gémissait, elle pleurait. On remettait ça ! C'était la dernière fois et je tenais à finir en beauté… J'entendais battre son cœur. Il battait pour moi et j'ai pensé que la mort pouvait être heureuse…

J'ai été réveillé par le camion des ordures qui faisait sa tournée. Aïcha était debout, à côté du lit, complètement habillée. Je lui ai souri. Elle m'a dit :

« Je m'en vais… Tu peux encore t'enfuir, Lucien ; ne reste pas à Marseille ! Il y a encore des terres d'accueil, des terres vierges… Tu trouveras des types au port, leurs bateaux sillonnent le monde… Une nouvelle vie sous les tropiques…

— Inutile, je n'ai plus de papiers… De toute manière ils connaissent déjà ma nouvelle identité et surtout l'ancienne ! Tous les gars du port sont à la solde de Marcello, il s'en vante assez. Et puis les flics ne vont pas me rater cette fois… Prends plutôt garde à toi ! »

Elle s'est dirigée vers la porte, à reculons, comme pour retenir le temps, repousser la minute de notre séparation. J'avais le cœur serré et un profond sentiment d'échec. Mais je ne m'appartenais plus. Il fallait apprendre à renoncer et c'était un apprentissage difficile et de longue haleine… Comme tout le monde, malgré les horreurs de la guerre, une société normalisée et formatée, je croyais encore à certaines valeurs, les anciennes, avant le basculement des meubles dans ce rêve étrange que j'avais fait là-bas, dans ma chambre de grand blessé (je l'ai raconté au début de cette chronique)… mais je les voyais s'étioler, disparaître peu à peu de mon horizon, perdre de leur consistance, évanescentes... Il ne restait plus que des mots, des syllabes qui résonnaient à mes oreilles comme une musique étrange, incompréhensible. Des mots qui cherchaient un sens pour exister… à l'endroit ou à l'envers, peu importe…

Aïcha a heurté la porte avec son dos et elle a fait un bond, comme si quelqu'un l'avait agressée. Elle s'est vivement retournée pour cacher ses larmes ; elle a ouvert la porte. J'ai encore vu son dos, puis elle a disparu. Le claquement de la serrure m'a atteint à la poitrine, comme le choc d'un projectile. La porte était désormais entre nous deux, et personne n'y pouvait rien. Je haïssais les portes et je suis resté une dizaine de minutes, hébété, assis dans le lit, à regarder ce panneau de bois peint qui me séparait désormais du bonheur…

Je me suis habillé lentement ; j'avais comme du plomb dans l'estomac. Je n'ai pas déjeuné mais j'ai bu deux grands verres d'alcool, en regardant le ciel qui se couvrait de gros nuages d'orage. Majoub m'a rejoint, il avait la mine déconfite du type qui a pris une bonne cuite. Je me suis senti un peu mieux, à son contact. C'était un gentil garçon, qui n'avait pas eu beaucoup de chance dans la vie, comme ses copains de la cité…

« T'as passé une bonne nuit ? Elle est partie ? Malgré sa cuite, il avait dû entendre ma conversation avec Aïcha suivie de nos échanges, plus intimes et moins discrets, qui ont dû le tenir éveillé pendant une

partie de la nuit. J'ai répondu : « Oui, elle est partie… Elle ne reviendra plus ! »

— Dommage… C'était une belle gazelle, comme on dit au bled !

— Oui, une belle gazelle… Elle est retournée dans son désert et je ne peux pas la suivre ! »

Je me sentais euphorique, l'alcool faisait son effet et je crois que mon jeune ami comprenait ma détresse. Je me suis assis sur le divan, pendant qu'il nous préparait une cafetière de café fort. J'ai contemplé l'enveloppe brune, de grand format, toujours à sa place sur la table du salon. Il n'y avait aucune inscription sur le papier grossier. Je l'avais complètement oubliée. C'était nouveau, comme si je me désintéressais de ma mission… Je l'ai quand même ouverte, avec un couteau de cuisine. À l'intérieur, il y avait une enveloppe couleur crème, épaisse, contenant probablement les documents collectés par Whitaker, concernant ma prochaine victime. Le pli provenait de Californie et était adressé au domicile de Marcello.

Au verso, ce dernier avait écrit en grosses lettres rouges : « *Tu n'aurais pas dû faire le con, Lucien… dommage pour nous deux !* »

………………………………………………………………………………

Le lendemain soir, je me suis préparé avec soin, j'ai pris une douche tiède et je suis resté longtemps sous le jet qui m'apportait la détente nécessaire avant d'affronter mon sort, ce monstre froid, cette chimère que je portais déjà dans mon sein. Dehors, le temps était toujours à l'orage, mais il ne pleuvait pas… des éclairs livides zébraient le ciel gonflé de lourds nuages noirs comme de l'encre. L'atmosphère était électrique, comme avant un événement majeur. Tout le monde a connu cet instant où la nature reprend ses droits, lorsque tout devient possible, comme si une punition divine allait frapper indistinctement les créatures…

J'ai demandé à Majoub de me véhiculer jusqu'à la Canebière, dans sa vieille Citroën. Une voiture volée mais que personne n'avait encore réclamée. Je lui ai dit : « On part dans dix minutes… On a un peu de retard, mais *ils* attendront. *Ils* ont le temps… Il faut savoir se faire désirer… on a toute la nuit ! »

Je ferai le reste du trajet à pied, jusqu'à la garçonnière de Marcello. Aïcha sera certainement là et, après ça, la boucle sera bouclée, définitivement. Je pourrais peut-être trouver la force de lui dire adieu ?

Maintenant, il est l'heure, Majoub m'attend devant l'entrée de l'appartement, sur le palier. Il paraît nerveux et se mord les lèvres pour ne pas pleurer… Il a du cœur ce jeune homme des banlieues ! Et il en sait plus que moi. Il a joué à la perfection son rôle de gardien pendant ces trois jours… il était presque un ami et j'ai pu résister, grâce à lui, au pire ennemi de l'homme : *l'ennui*…

Avant de sortir, je pose mon manuscrit bien en vue sur la table du salon, à côté de l'enveloppe brune. Cette chronique est écrite dans deux grands cahiers à la couverture cartonnée, teinte en rouge. C'est la couleur dominante que l'on retrouve dans la plupart des pages de ce récit, la couleur du sang de mes patients, ou des victimes innocentes que l'on camoufle de nos jours par pudeur derrière une stratégie guerrière technologiquement propre et (presque) sans douleur. Il en sera toujours ainsi.

Je n'ai pas eu le temps de corriger le texte en profondeur et il n'a pas une grande valeur littéraire. Je l'ai écrit au stylo, parfois au crayon. Certains chapitres ont été repris à la machine à écrire ou à l'ordinateur (lors de mon séjour à Takhla et chez Marcello). Je termine au stylo, je n'ai pas le courage d'ouvrir mon portable. De toute manière, je n'ai plus rien à dire… je n'ai plus rien à *me* dire. Les autres ont déjà leur opinion toute faite, la presse a suffisamment glosé sur mon compte…

Avant de refermer définitivement le cahier, un peu par dérision, j’inscris avec application le mot FIN au bas de la page !

Épilogue

Le brigadier Carozzi, à la retraite depuis plusieurs mois, reposa la lettre d'Aïcha sur son bureau en vieux chêne. Il aimait les meubles anciens et parcourait toutes les brocantes de la côte. Dans sa maison de campagne, une des rares à être encore en pierres de taille, il se sentait bien, un peu coupé du monde, à quelques kilomètres de Fréjus, loin de la ville et de ses tracas. Depuis la fenêtre de son salon, il voyait au loin le Cap Roux qui s'avançait dans le bleu profond de la Méditerranée. Des voiliers découpaient des triangles blancs sur le bleu de la mer ; il faisait beau et le paysage, au-delà de la pièce, respirait la quiétude. La chaleur du monde pénétrait, avec beaucoup d'humidité, par la porte-fenêtre entrouverte.

Cependant, Carozzi n'avait pas le cœur à s'associer à cette fête de la nature et pour lui ce tableau paisible était recouvert d'un voile de tristesse. Avec la lettre d'Aïcha, il avait reçu les deux cahiers à la couverture rouge, le journal de Legoff en forme de testament… Il léguait au lecteur son odyssée peu ordinaire mais aussi sa vision pessimiste du monde.

Carozzi avait parcouru sa chronique, dans les deux cahiers, en diagonale. Il connaissait déjà presque toute l'histoire et comprenait l'état d'âme de ce compagnon atypique, sous une apparence un peu rude, après des années de service dans son unité. Difficile de sortir indemne, après toutes ces épreuves, ces injustices et les humiliations subies. Mais il avait de la peine à réaliser la transformation peu banale qui avait conduit, au contact d'une réalité géopolitique contraignante et cruelle, un homme plein de finesse, un chirurgien de valeur et un bon soldat à une action radicale mais combien inutile… Le monde nouveau gouverné par la technologie la plus sophistiquée ira de

l’avant, guidé par les mêmes pulsions qui avaient motivés nos anciens : l’égoïsme et la volonté de puissance alimentés par un carburant inépuisable : l’argent et la bêtise ordinaire. Un mélange détonant… On ne retient pas un bulldozer avec le petit doigt… Legoff s’était trompé, il le savait, mais un jeu est un jeu et celui-là, il voulait le terminer envers et contre tous… La chronique, il l’avait écrite *pour lui*, pour se faire plaisir… Personne n’a jamais retenu aucun message de sagesse ou de modération, depuis l’invention de l’écriture. Il faut d’abord plaire pour régner et influencer le cours de l’Histoire. Une réalité qui élimine d’emblée tous les philosophes, les économistes et les « sages » dont les œuvres orphelines remplissent les rayons de nos bibliothèques.

« Une tête dure, ce Legoff, je l’ai toujours dit… Pas vraiment fait pour la Légion. Évidemment, pour découper et retaper des types sous la mitraille, faut pas des lavettes ; il avait le bon profil ! Une vie en rouge… C’est pas banal ! On devrait publier son témoignage, malgré ses réticences… »

Il reprit la lettre d’Aïcha dans ses mains moites et la relut attentivement, pour essayer de comprendre. Lucien Legoff n’était pas un candidat au suicide et cependant… Pourquoi se jeter volontairement dans un tel guêpier ? Il savait qu’Aïcha ne lui pardonnerait pas l’affaire de la petite Sonia, qui ne reprendrait jamais une vie normale, même auprès de sa mère en Israël.

La première page concernait le retour d’Aïcha en Algérie, son expulsion du territoire français. Mais elle n’avait pas été poursuivie car elle n’avait « *pas de sang sur les mains* », comme elle tenait à le préciser. Ensuite elle décrivait les derniers moments de Legoff, la fin de son parcours insensé :

« … je me rappelle les moindres détails : il faisait nuit et le ciel était couvert de nuages d’orage qui refusaient de s’ouvrir. Nous

étions cinq dans la garçonnière, des types des services spéciaux, la DGSI je crois, et le commissaire chargé de l'enquête avec un inspecteur, une armoire à glace. Ils étaient tous armés. On étouffait, les fenêtres étaient fermées et je sentais des gouttes de sueur et d'angoisse (?) qui s'écoulaient dans mon dos et sur mon visage. Un des policiers a sorti un mouchoir et s'est épongé le front… un mouchoir avec des gros carreaux bleus… J'avais envie de pleurer mais il m'était impossible de revenir en arrière : j'avais averti Lucien du danger qui le menaçait, du piège qui allait se refermer sur lui… Mais il n'en avait cure, il n'avait pas peur. Je crois même qu'il n'a jamais eu peur pour lui, mais il se faisait beaucoup de soucis pour les autres, pour le monde qui tournait si mal. Il n'y avait plus sa place depuis le drame d'Idélès et l'imposture qui avait suivi, sa condamnation injuste et humiliante comme « terroriste », cette accusation stupide de « négligence » qui l'avaient profondément affecté. La récupération du massacre à des fins politiques, cette manipulation, l'avaient rendu furieux… méconnaissable. Bref, tout cela a contribué à en faire un tueur froid ; je l'ai compris quand il a abattu ce gendarme, au barrage de Tlemcen. Il n'avait pas peur du sang, c'était son métier…

La pluie s'est mise à tomber, en larges gouttes qui s'écrasaient sur la vitre… Je me suis approchée de la fenêtre, les autres restaient en retrait, dans l'ombre. À la faveur d'un éclair, j'ai vu sur le trottoir d'en face un homme qui guettait notre immeuble ; il avait le regard fixé sur la fenêtre du studio. J'ai reconnu le chapeau à larges bords, une coiffure anachronique, qui cachait mal un visage cireux, dénué de toute humanité. L'homme du Mossad était là, pour assister à la curée, aux derniers instants de Lucien Legoff, meurtrier et ennemi de l'État. Le Mossad ne lâchait jamais ses proies et ne connaissait pas les frontières.

Je l'ai vu arriver : depuis la Canebière il s'est engagé dans la ruelle ; il portait un costume clair et tentait vainement de se protéger

de la pluie et des bourrasques en longeant le bas des immeubles. Il est entré dans le nôtre. Il avait certainement repéré le « masque » qui, de l'autre côté de la ruelle, assistait impassible à la scène, prêt à intervenir. D'autres personnages, des complices, étaient à l'abri dans une grosse cylindrée parquée à une dizaine de mètres de l'entrée.

J'ai attendu, le cœur battant et la mort dans l'âme. Le coup de sonnette m'a fait sursauter et j'ai cru que j'allais tomber raide morte. La tension était à son comble et la pluie avait redoublé de puissance. Le commissaire m'a dit : « Allez ouvrir… soyez prudente, il est armé, il vous en veut certainement. Mettez-vous immédiatement sur le côté, vous pourriez être blessée ! »

J'ai saisi le bouton de la porte qui était froid et lisse. Encore un détail qui m'a frappée. J'ai attendu quelques secondes. Au deuxième coup de sonnette, j'ai ouvert d'un coup et je me suis glissée derrière le battant, en fermant les yeux et me bouchant les oreilles. J'ai quand même entendu plusieurs détonations. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu le corps de Lucien à terre. L'inspecteur au profil de lutteur s'est penché sur le cadavre. Il a pris l'arme de Lucien et l'a montrée à ses collègues : « Jamais vu ! Un modèle soviétique d'après l'expertise des balles, le labo est formel… Il aurait quand même pu nous avoir… c'est bien l'arme du crime, qui a servi à Dijon et à Grasse ! »

Ensuite il a vérifié l'arme et l'état du barillet. Je l'ai entendu pousser un cri de stupéfaction : « Nom de Dieu, le barillet est vide… il avait retiré les cartouches ! Il nous a bien eus… je n'en reviens pas… il nous a bien eus ! Il doit se marrer maintenant, depuis son nuage, pas vrai commissaire ? Pourtant il m'a semblé avoir entendu une détonation, je l'ai vu tirer à plusieurs reprises… »

Un des policiers a remarqué, en posant son arme sur un rayon de la bibliothèque, contre le mur derrière lui : « On n'avait pas le choix. Il a vraiment appuyé sur la gâchette ; j'ai entendu le déclic du percuteur… mais le bruit du tir, c'était le nôtre, un écho… oui, juste

un écho. C'est vraiment con, le chef nous avait dit de le prendre vivant ! C'est vraiment con… »

Voilà, mon cher Carozzi, vous savez tout ou presque. C'est moi qui ai retiré toutes les cartouches, pendant notre dernière nuit dans l'appartement de la cité Nord. J'ai pensé lui épargner le pire, une fusillade mortelle et inutile, en espérant qu'il se rendrait sans faire de nouvelles victimes… je me suis trompée. Pour être honnête, je dois dire qu'il n'y avait que trois cartouches dans le barillet… Lucien est resté un joueur jusqu'au bout et il s'appuyait sur le hasard ou le destin pour régler un dernier compte avec l'existence et avec les hommes… »

Carozzi plia soigneusement la lettre ; elle avait été postée depuis Alger. Les deux cahiers rouges, par contre, avaient été envoyés par colis express, de Marseille ; vraisemblablement depuis une poste des quartiers Nord. Marcello avait fait le ménage dans le studio, après avoir récupéré tous les documents compromettants et le jeune Majoub pour l'intégrer dans son équipe. La police n'allait pas tarder à venir fouiller les chambres, à la recherche d'informations sur les derniers jours de Legoff et l'existence possible de complices. Bien sûr, le rôle de Marcello était assez évident : c'est lui qui avait donné Lucien Legoff aux autorités, en échange de quelques services, d'une impunité pour ses propres trafics. C'était de bonne guerre, un échange de bons procédés… Legoff avait eu, à plusieurs reprises, la possibilité de s'échapper, de disparaître dans la nature. Marcello, par l'intermédiaire d'Aïcha, avait tenu à lui laisser une dernière chance ; la lettre de la jeune femme était assez claire à ce sujet…

En rangeant la lettre et le manuscrit dans un buffet, qu'il ferma à clef, Carozzi pensa subitement qu'il devait écrire à Ahmed, resté au Maroc…. La nouvelle de la mort du « docteur Frankenstein », comme l'appelait stupidement un journal à sensations, avait fait le tour du monde et tous les hebdomadaires avaient publié sa photo en première

page. Ahmed était au courant, mais le compte rendu de la traque et de l'exécution étaient fantaisistes. Le brigadier avait un exemplaire de « *Paris-Match* » sous les yeux : la photo de Legoff, plus jeune, était bien choisie. Il portait son uniforme de la Légion et son grade de major nettement visible sur les épaulettes. Il avait fière allure. C'était presque un hommage donné à cet homme qui avait sauvé tant de vies… Malheureusement, en s'attaquant (pour le principe) aux armes de destruction moderne et à leurs utilisateurs, et en faisant justice lui-même, il avait mis fin à une carrière honorable et s'était engagé dans une impasse. Il est vrai que ces armes partiellement robotisées et presque aveugles, que certains journalistes assimilaient à de véritables « prothèses », étaient déjà sérieusement contestées par des mouvements pacifistes et des ONG médicales. Ceux qui, comme Legoff, réparaient les bavures de nos militaires décorés et peu concernés…

Bien évidemment, les gouvernements israéliens et américains remerciaient la France pour cette manière rapide et élégante de résoudre le « cas Legoff » qui empoisonnait les chancelleries. Plus personne ne parlait des drones venus d'Israël et qui avaient apporté la mort dans l'oasis. Cette version était présentée comme une intoxication de la part de mouvements islamistes, qui soutenaient l'action du docteur et tentaient de récupérer les événements à leur avantage. Legoff avait perdu sur toute la ligne. Carozzi poussa un soupir : il le savait et ne se faisait aucune illusion. Cela expliquait cette forme « originale » de suicide, contre les forces de l'ordre ! Mais il n'en était pas fait mention dans la presse.

Carozzi saisit avec précaution une bouteille de scotch, dans son buffet en cerisier. La dernière… « Décidément, je bois trop depuis cette fichue retraite… pas facile à organiser… Le médecin a raison… Il faudrait que je me contrôle un peu mieux ! » Mais c'était l'heure de l'apéro, bientôt onze heures trente, un passage obligé au milieu de la

journée. Il se servit un verre, qu'il remplit à moitié, et murmura : « À ta santé, mon vieux Legoff, on a eu du bon temps ensemble… T'es bien où tu es maintenant, le monde est fou ! Ouais, le monde est fou et nous avec… »

Froideville, le 19 juin 2014

Documents consultés

Livres

Frison - Roche, R. (1953) : *La piste oubliée*. – éd. Arthaud, 320 p.
Hougron, J. (1960) : *Par qui le scandale*.- éd. Mondiales et Del Duca, Paris, 433 p.
Krishnamurti J. (2007) : *De la connaissance de soi*. – 4e éd. « Le courrier du Livre », Paris, 288 p.
Nietzsche, F. (1886) : *Par delà le bien et le mal*. – édition bilingue, Aubier, éd. Montaigne, Paris, 420 p.
Nietzsche, F. (1872) : *La naissance de la tragédie*. – éd. Gallimard, coll. « La Pléiade », p.1-163

Pages web

1.BBC NEWS 23.01.2014 : Middle East/ Israel's nuclear programme: „ *While Israel has never admitted to having nuclear weapons… its nuclear capability is arguably the most secretive weapons of mass destruction programme in the world… Israel has never signed the Nuclear Non-Proliferation Treaty… as a result, it is not subject to inspections, contrary to Iran etc. !*
« The suspicion and fog surrounding this question are constructive, because they strengthen our deterrent (dissuasion)- Shimon Peres, Prime Minister.

Mordechai Vanunu, arrêté à Rome par le Mossad, considéré évidemment comme un traître en Israël, dénonça le site de Dimona et les têtes nucléaires entreposées : une centaine ? Faut-il avoir peur

d'Israël ou de l'Iran (et du Hamas) ou de « l'État islamique » ? Désinformation ?

2. Drones de combat. Page Wikipédia : au sol, à la « *Creech Air Force base* » du Nevada, chaque patrouille mobilise 43 personnes… En Israël l'armée de l'air a transformé des drones *Hermes* 450 pour les équiper de missiles… elle développe aussi des drones de combat à long rayon d'action, type *Eitan* : capables d'atteindre le Maghreb si nécessaire ? (le roman est une fiction, mais…)

3. Blog.lefigaro.fr/berlin/2009. *Guttenberg éclaboussé par la bavure allemande en Afghanistan*, par Patrick Saint-Paul, le 14 décembre 2009. L'affaire du colonel « Klein » dans le film diffusé sur Arte.
Voir Annexe 2.

4. « *Drone pas drôle* », magazine de la TSR du 3 mai 2014 : la Suisse veut acheter des engins israéliens testés à Gaza (sur des civils servant de boucliers au Hamas ? Pas sûr… Voir Annexe 3).

Annexes

1. Les drones menacés de piratage

Article scientifique de : **Wesson & Humphreys (2014) :** ***Les drones menacés de piratage*****.- Revue mensuelle : «** ***Pour la Science*** **», mai 2014, no 439, p.43.** Les drones civils (et militaires) ont des failles de sécurité, dans les signaux radio, qui les rendent faciles à pirater. En 2010, un drone américain « s'égare » dans un périmètre de haute sécurité à Washington, suite à un problème de logiciel (selon version édulcorée de la marine). La liaison avec le sol, via un satellite, est évidemment primordiale (bunker de commande avec GPS, mais surtout présence d'un témoin-espion près de la cible [indicateur souvent peu fiable, lié au « Renseignement » voir ci-dessous **2**.]). Les liaisons avec les drones de combat sont évidemment chiffrées… pour éviter le « *spoofing* » ou « leurrage » (dès 2001). Pour l'instant le brouillage est possible avec un simple ordinateur. Autre pays, la Corée, autre « bavure » en 2012 : « *crash* » sur la station de guidage (faisant un mort) d'un drone de reconnaissance sud-coréen, suite à un brouillage probable nord-coréen ! Enfin, à noter que les risques de collision (en basse altitude) avec des appareils commerciaux sont grands et minimisés… Dès 1990, Les États-Unis et Israël sont en avance en matière de drones militaires (pilonnage journalier des villages du Waziristân (Pakistan) depuis 2002, avec des milliers de morts civils par les E-U… ; tirs sur des civils à Gaza en 2014, avec des morts par milliers (certains tirs « classés » d'ores et déjà comme *crimes de guerre* par la communauté internationale).

2. Rappel de quelques dérapages connus dans l'aviation moderne US

Émission Arte (2014) et film… Le cas du colonel Klein (faux nom dans le film) en Afghanistan. Le rôle parfois néfaste des collaborateurs militaires et techniciens qui faussent le jugement du responsable. Déclenchement des tirs de bombardiers F16 sur deux camions-citernes embourbés dans un oued. Les contacts au sol confondent (volontairement) des dizaines de civils, femmes et enfants venus récupérer le précieux fuel, avec des combattants Talibans. Longue hésitation (louable) des pilotes américains avant le largage des bombes qui fera un massacre…
Il est aussi intéressant de noter que le centre d'opération des drones américains se trouve dans le SW de l'Allemagne, près de Berlin. L'Europe est partie prenante pour la nouvelle « guerre des étoiles », en toute modestie ! Reste à définir clairement les bons des mauvais (de *ce côté* du bien et du mal, selon le Prophète G. Bush en désaccord profond avec F. Nietzsche). Les djihadistes et les fanatiques de tous poils facilitent grandement la tâche, le tri du bon grain de l'ivraie, en attendant de nouvelles croisades évangéliques…

3. Les pays « neutres » s'équipent

Sur un média au-dessus de tous soupçons : TV RTS UN, une émission de « *Temps Présents* » à 20h 15 du 8 mai 2014, avec un titre provocateur : « *Drone pas drôle, bientôt un tueur dans le ciel suisse ?* »

Concrètement, la Suisse veut acheter des engins israéliens *testés* à Gaza : « *Pour protéger et surveiller le territoire, la Suisse possède des drones basés à Emmen. Mais ils se font vieux et, pour les remplacer,*

le département militaire a présélectionné des engins israéliens. Qui sont pour le moins fiables, puisque testés sur le terrain lors d'opération de l'ÉÉ dans la bande de Gaza… ! On connaît la suite… » Diverses associations [dont *Human Rights Watch*, l'ONU, etc.] dénoncent la mort de civils tués par ces avions sans pilote, avant l'offensive du Hamas, cet ancien allié (encombrant) d'Israël contre le Fatah ! Même si la Suisse les veut sans armes (?), reste que cet achat soulève de sérieux problèmes d'éthique : vendre ou acheter des armes à un pays en guerre, avec une armée d'occupation dont les buts sont troubles ? C'est du jamais vu, ce serait anticonstitutionnel ; confirmation peut être obtenue auprès de l'ASIN et de M. C. Blocher qui prônent la neutralité du pays ; parfois la Loi joue contre les propres intérêts des puissants et des industriels, mais c'est la Loi ! – Cependant et Dieu soit loué, on peut contourner la loi ; il suffit de payer, cher… Parole aux différentes parties, en Suisse (avec M. U. Maurer UDC, notre extrême-droite, fervent admirateur des jeux vidéo et négociateur à Jérusalem) en Israël et à Gaza… Solution dans un incontournable « *compromis* » qui ressemble parfois à une reddition… (Extrait, un peu modifié, de : *Guide TV du 3 au 9 mai 2014* : www.guidetvcinema.ch.)

4. Rappel de géopolitique (ou « Realpolitik » de Bismark) au Proche-Orient, sans tenir compte des idéologies

« *Si vous avez compris le Proche-Orient, c'est qu'on vous l'a mal expliqué* » (propos d'un journaliste d'Europe 1). Quelques alliances « contre-nature », au cours de l'histoire :

a. Alliance d'Israël avec le Hamas, contre le Fatah… De nos jours, si le Hamas disparaît de la bande de Gaza, un pouvoir religieux et

brutal (type Al Qaïda ou « État islamique d'Orient » (EIO) risque de s'installer… (commentaire de journalistes neutres et éclairés !). Israël a besoin du Hamas et se tire une balle dans le pied en refusant de lever le blocus ! Peut-on discuter avec un pouvoir rabbinique, incapable de gérer un pays à long terme ?

b. Plus à l'est, à la frontière du Pakistan, il y a quelques décennies : alliance de l'Amérique avec les Talibans, formés à grands frais par les USA comme mercenaires pour chasser les Russes d'Afghanistan. Entraînement et armement des Talibans par les troupes spéciales américaines, en Afghanistan et probablement en Mauritanie ? Depuis le débarquement de Casa en 42, pendant la 2e Guerre mondiale, l'Afrique de l'Ouest (le Maroc etc.) a toujours été une tête de pont pour les États-Unis, en direction de l'est africain soutenu par l'ex-URSS.

c. Hormis ces quelques points sûrs, qui appartiennent à l'Histoire, la situation actuelle ressemble à une fourmilière en délire, à un sac de nœuds (gordien) pour reprendre l'expression triviale du Dr Legoff, dans ce roman. Rappelons que le « printemps » arabe s'enfonce dans un hiver rigoureux !

d. Paradoxalement l'auteur du présent ouvrage, démocrate à demi convaincu, en vient à regretter tous les tyrans du monde arabe, du Maghreb à l'Irak jusqu'en Syrie, qui malgré les crapulerie et la corruption, garantissaient une paix relative à leurs concitoyens, en faisant la chasse aux islamistes qui allaient devenir les « djihadistes » d'aujourd'hui, un mélange de n'importe quoi… Le pétrole et G. Bush, après le 11 septembre, ont eu raison de cet équilibre instable pour déboucher sur les massacres que l'on sait. La démocratie est considérée comme une faiblesse dans tous les pays du Sud où a régné un régime tribal et n'a pas lieu d'être. Les prisons n'ont jamais été aussi pleines, depuis la victoire des peuples, ainsi que les fosses communes ! Cependant, à l'écoute des nombreuses tables rondes

diffusées par les médias ces dernières années, en particulier sur Arte, 28 ‘, on trouve encore de nombreux intervenants, en général Arabes, et quelques Européens de bonne volonté mais peu au fait de la réalité du Maghreb et des autres pays musulmans, qui s’accrochent au mirage d’une pseudo-démocratie dans leurs pays respectifs, un mot mal défini et qui n’a pas cours dans les mentalités africaines. C’est une attente compréhensible et respectable mais irréalisable en l’état… Un vœu pieux… À quoi bon se mentir ? Les exemples catastrophiques de l’Égypte et de la Libye (après une intervention inutile des Occidentaux) sont suffisamment parlants ; l’Algérie, cadenassée depuis des décennies, restera toujours l’exemple d’un pays soumis à un parti unique. Ce n’est pas le seul…

En réponse à ce chaos qui se généralise, le cas du Maroc (sunnite), avec sa monarchie berbère stable et soutenue par l’Occident, est un exemple possible de gestion ordonnée, avec une grande vertu : la tolérance envers les autres, les juifs en particulier et les chrétiens (rappelons la présence de plusieurs lieux saints juifs dans le Rif, comme une réminiscence de l’âge d’or arabo-berbère en Espagne au VIIIe siècle, détruit par la puissante Église catholique expansionniste et le christianisme guerrier et intéressé des souverains espagnols). La mise en place d’un « Prince » éclairé, à l’image d’Averroès, permettra peut-être un jour le retour à une sérénité relative dans les pays musulmans… mais la situation semble irréversible, avec l’inculture des jeunes (et des vieux) et le règne du numérique qui permet toutes les dérives. Le « *hardware* » est devenu le compagnon du bédouin, sa poupée en aluminium ou en plastique! Peu importe ce qui s’affiche sur l’écran… La haine est aussi un produit de consommation !

Glossaires

GLOSSAIRE (1) : mots et expressions en arabe et berbère (* dans le texte)

POUR LE RECIT D'AHMED (chapitre II/4, pp. 169-188 et suiv.)

Glossaire français-arabe-tamachek (T.), d'après Roger Frison-Roche : « *la Piste oubliée* », 1953) ; Ahmed Salmi (1980): « *Introduction à la vie marocaine par le langage* » et l'expérience de terrain de l'auteur au Sahara (1974) et dans le Haut Atlas (1980-1985). Les signes de prononciation ne sont pas indiqués.

A.

Acheb : ***végétation fugace, herbacée des grands regs caillouteux, après la pluie.***

Adrar (T.), djebel : ***montagne ; adrar des Iforas (la montagne de la tribu des Iforas).***

Aït (Haut Atlas) ou Kel (Hoggar) : ***tribu. Aït bou Guemes, ou Kel Rehla.***

Aji mena ! : ***viens ici !***

Ak, chouf aya ! ***: là, regarde, voici !***

Allah ou sahlan ! : ***soyez le bienvenu !***

Alech, a'lach ? : ***pourquoi ?***

Amman ; amane (T.) : ***paix (demander la) ; l'eau.***

Aménokal ; amr'ar (T.) : ***chef touareg du Hoggar ; chef de tribu.***

Aouah !, ouallah ! : ***vraiment ! par Dieu !***

Atakor (T.) : ***massif du Hoggar (Ahaggar) central algérien, au sud-est de Tamanrasset.***

B.

Balek ! : ***attention !***

Baraka : ***chance, protection divine.***

Baraquer : ***former le camp.***

Baroud : ***combat***
Bellafia ! (T.) : ***bonsoir, au revoir ! (sentiment religieux).***
Bellati chouïa ! : ***attends un peu !***
Berbère ou « ***Imazighen*** **» (T.) : le terme « berbère » (traduction de barbare) est parfois mal reçu par la population qui préfère l'équivalent en Tamazight : «** ***Imazighen*** **» (N. de l'A.)**
Berd : ***le vent, froid***
Be slama ! : ***au revoir, à bientôt !***
Bezeff : ***beaucoup***
Bismillah ! : ***au nom de Dieu ! (avant un repas)***
Blatérer : ***cri du chameau.***
Borboriser : ***envoûter un amant avec un filtre (thé) de plantes.***
Bordj : ***fortin français, fort en pisé et en pierre.***
Boujadi : ***novice, bleu***
Boussadi (T.) : ***poignard Touareg « je donne le bonheur ! ».***
C.
Calotropis : ***plante arborescente, feuilles épaisses.***
Caoua, Kaouha : ***café***
Chaamba (un Chambi) : ***nomades du Nord, sahariens amis de la France contre les Touareg.***
Chaouche : ***huissier indigène.***
Chergui, harmattan (T) : ***Est, vent d'est.***
Chikaïa : ***dispute interminable.***
Chikh (T.) : ***armoise (variété).***
Chkoumoun : ***la poisse, le mauvais œil, la malchance. Ant. : la baraka.***
Chkoun ? : ***qui est-ce ?***
Chorba : ***soupe à base de pâtes (dans le sud) ou de légumes et de pois (dans le Haut Atlas).***
Chouf ! : ***regarde !***
Chouia : ***un peu***

D.
Daba : ***maintenant***
Diffa : ***banquet de fête.***
Djemaa : ***assemblée des notables.***
Djenoun, djinn (au sing.) : ***diable, lutin***
Djib ! : ***donne !***
Djouf (le) : ***Sahara central, inexploré jusqu'en 1950.***
Doum: ***palmier nain***
E.
Emchi ! : ***parti !***
Erg ; fedj (T.) : ***espace de dunes ; espace plat entre les dunes, praticable en véhicule.***
Ethel : ***tamarin, tamarinier saharien.***
F.
Fatihah : ***prière***
Fech fech : ***sable mou***
Fin radi ? : ***où vas-tu ?***
Fissa ! : ***vite !***
G.
Gaïla : ***sieste***
Gandoura : ***robe ample***
Gara : ***montagne à sommet tronqué (volcan)*** **; Garet el djenoun =** ***« la montagne tronquée aux esprits malins ».***
Goudron : ***la route carrossable, revêtue de bitume (par opposition au trek, la piste de cailloux et de sable). Souvent mal entretenue dans le sud, parfois impraticable (crevaisons).***
Goul li ! : ***dis-lui !***
Guelta, aguelmam ou tilmas (T.) : ***point d'eau, source dans le rocher ou dans le sable d'un oued à sec. Aïn en arabe.***
Guerba : ***outre en peau de chèvre, pendue à l'extérieur des véhicules.***

H.

Hadj ***: personne ayant effectué le voyage à la Mecque, un des cinq piliers de l'islam. En général une personne âgée et fortunée ou ayant économisé un petit capital durant toute sa vie laborieuse.***

Hamada (fém.) : ***haut plateau rocailleux.***

Harratins, hartani (sing.) : ***esclaves noirs sédentaires (anciens) des Touareg d'Idélès, razziés au Soudan.***

I.

Imken : ***peut-être***

Imzad : ***violon à une seule corde.***

Inta labès ! : ***ça va bien !***

Isch aghoum ! (T.) : ***mange du pain !***

K.

Kanoun : ***récipient métallique ou vase en terre cuite rempli de charbon de bois, sur lequel on cuit des aliments. Sert au chauffage des habitants.***

Kaoua : ***café***

Kel (T.) : ***tribu dans le Hoggar, ex : Kel Rehla etc.***

Ksar (plur. Ksours) : ***village fortifié***

L.

La ! : ***non !***

Litham (T.) : ***voile de visage porté par les guerriers Touareg, ne laissant voir que les yeux, extension du chèche. Imitation par les combattants djihadistes.***

M.

Makhsen ; beylik : ***gouvernement ; gouvernement français colonial.***

Manarf : ***ça suffit, assez, je n'en sais rien.***

Ma-t-toulid ? : ***comment vas-tu ?***

Mechoui : ***viande grillée. En général un mouton entier.***

Medjbed (T.) : ***piste ou passage tracé par des animaux ou des hommes.***

Mehraba, ma-t-toulid (T.), labès ! : ***bienvenue, comment va !***

Mektoub : ***le destin***
Mezzian : ***c'est bien, c'est beau…***
Mokhazni, moghasni : ***militaire au service du gouvernement, rattaché à un caïdat au Maroc.***
Mokkadem : ***chef de confrérie.***
Moujoud, kaoua moujoud ! : ***prêt ; le café est prêt !***
Moukala : ***fusil berbère, de cérémonie.***
Moulana chouf ! : ***Allah nous regarde !***
Moute (T.) : ***mort***
Mozabite ***: membre d'une tribu du pied de l'Atlas, le M'zab ; les Mozabites sont des dissidents de l'islam.***
N.
Naïls (T.) : ***sandales Touareg en cuir.***
Nikab : ***voile intégral des intégristes, noir porté en Arabie saoudite ou en Afghanistan. Rare en Afrique du Nord. Cependant une sorte de « nikab » ou drap blanc, voile intégral, avec un seul œil visible est connu en Oranie. Les femmes berbères ne sont par contre pas voilées ou à peine.***
O.
Ouagha, ouarha : ***oui, d'accord.***
Oualou, kif oualou ! : ***rien du tout, y en a pas, ça vaut rien !***
P.
Panka : ***écran mobile au-dessus d'un bureau, pour ventiler.***
Q.
Quesra, kessera : ***galette de pain rond et dur, sans levain dans le désert, blé, orge, mil, cuite sous la cendre.***
R.
Ras, ghas : ***la tête***
Raddin chouf ! Radi ou Ghadi ; fin radi ? : ***viens voir ! Viens ! Où vas-tu ?***
Raïta : ***flûte arabe.***
Redjem, guemira (T.) : ***borne, tas de pierre, signal.***

Reg (T.) : ***étendue plate et caillouteuse.***

Ryad (masc.) : ***maison (parfois luxueuse) très prisée par les Européens avec cour intérieure, fermée à l'extérieur, en médina. Refuge doré des vedettes à la retraite (Marrakech).***

S

Salam aleikoum, ouallah, labès : ***que la paix soit sur vous (formule de salutation, bonjour) ; comment allez-vous !***

Sarroual : ***pantalon musulman, ample, bouffant.***

Sbah l'khir ! : ***bonjour !***

Scoumoune (argot) : ***la poisse, la malchance.***

Schnouf (argot, tabac à priser, tiré de l'Allemand) : ***drogue (poudre blanche, héroïne cocaïne).***

Seguia : ***conduite, tranchée d'irrigation, bisse.***

Sghoun ! : ***très chaud !***

Shibani : ***le vieillard, l'homme à la canne ou au bâton.***

Sokhrar (T.) : ***chamelier***

T.

Tahla : ***acacia nain, épineux.***

Tajine (masc.) : ***plat de viande et légumes, à l'étouffée, avec beaucoup de sauce grasse ; un tajine.***

Takouba : ***sabre Targui, lame plate et large.***

Talweg : ***fond de vallée, souvent avec piste d'animaux (medjbed).***

Tamachek : ***langue berbère des Touareg, dans le Grand Sud algérien***

Tamazight : ***langue berbère parlée dans le Haut Atlas central (au sud de Beni Mellal, Azilal…).***

Tanezrouft (T.) : **« *le pays de la soif* », *grand désert au nord-ouest de Tamanrasset et du Hoggar.***

Tassili (T.) : ***plateau gréseux profondément creusé par l'érosion. Le Tassili des Ajjer (réserve nationale) au-dessus de Djanet ; est progressivement recouvert par le sable du grand erg.***

Tifinar (T.) : ***écriture des Touareg.***

Tilmas (T.) : ***source, point d'eau temporaire dans le sable.***
Trek : ***piste (par opposition au « goudron », la route carrossable).***
Z
Zeriba (T.) : ***hutte, cabane en roseau recevant les touristes dans le Grand Sud (Tamanrasset).***
Zitoune : ***olive***

Glossaire (2) Initiales ou sigles des Institutions ou groupes combattants

AQMI : *Al Qaïda au Maghreb islamique.*

EIL (ISIS ou DAESCH en 2015) : *État Islamique du Levant (de la Syrie au Kurdistan irakien. Cette zone de « non droit » dirigée par les « fous de Dieu », des pirates islamiques, est le résultat de la politique irresponsable de démantèlement des dictatures par « l'administration » américaine, menée par* ***G. Bush, D. Cheiney, la CIA*** *etc. et leurs alliés contre l'Irak de Saddam Hussein. Les djihadistes ont même récupéré les armes lourdes américaines (chars, etc.). Il semble que la France ait suivi le même chemin en Libye, après l'élimination de Khadafi… Et après le Mali ? Toutes ces gesticulations militaires ont amené au désastre en cours : des pays incontrôlables, sauf par le Prophète…*

Katiba : *groupe d'insurgés ou de résistants ou de rebelles Touareg*

MNLA : *mouvement d'indépendance Touareg au Nord du Mali et du Niger.*

Mossad : *Services secrets israéliens, frappent partout dans le monde* (opération à Rome contre l'espion Mordechai Vanunu, à l'image du Maroc qui avait liquidé B. Barka et rapatrié son

corps à la « barbe des Français » ; de la Syrie etc., actions en Amérique du Sud contre les anciens nazis…).

Talibans : *groupes de combattants islamiques en Afghanistan, formés par les Américains lors de l'invasion russe. Tout le Proche-Orient est caractérisé par ce genre d'alliance « contre-nature », une manière pragmatique d'utiliser des gens qui connaissent le terrain et les différentes langues locales, servant d'espions… Une réalité tirée de la « Realpolitik » de Bismarck, appliquée pendant les guerres coloniales… On a aussi connu l'alliance temporaire d'Israël avec le Hamas (?). De nos jours l'Amérique cherche un difficile appui des « fous de Dieu » en Iran contre les « djihadistes », des « fous de Dieu » en Irak… Fous contre fous, même le Prophète n'y reconnaitrait plus les siens !*

En France :

DGSE : *Direction générale de surveillance à l'étranger (contre le terrorisme, en Afrique etc.).*

DGSI : *direction générale de surveillance à l'intérieur du pays.*

La Légion étrangère : *Tchad (1971), Kolwesi au Zaïre (1978), guerre du golfe, Koweït opération « Daguet » (en 1991) ; (en 2002-2003) opération « Licorne » en Côte d'ivoire ; opération « Serval au Mali » (2013-2014) etc.*
Afghanistan, opération « Pamir » (de 2008 à 2012).

Quai d'Orsay : *Ministère des affaires étrangères à Paris (diplomatie, otages et Français prisonniers à l'étranger etc.).*

RG : *Renseignements généraux.*

Ce livre a été édité par les Éditions Sisyphes

Infos sur le net : www.palgeo.ch et « Open Library » in
www.archive.org ; www.google books.ch

Imprimé en Suisse

Dépôt légal BCU Riponne, 1[e] trimestre 2015

ISBN 978-2-8399-1615-8

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement et amicalement madame Muriel Bourne qui a pris beaucoup de son temps pour relire et corriger une première version du manuscrit. Je suis également reconnaissant à ma femme Michèle pour ses conseils et critiques constructives.